







EMMANUEL

DE

SWEDENBORG

SA VIE

SES ÉCRITS ET SA DOCTRINE

PAR

M. MATTER

CONSEILLER HONORAIRE DE L'UNIVERSITÉ
ANCIEN INSPECTEUR GÉNÉRAL DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES, ETC.



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS



SWEDENBORG

SA VIE

SES ÉCRITS ET SA DOCTRINE

A LA MÊME LIBRAIRIE

SAINT MARTIN, le philosophe inconnu; sa vie et ses écrits, son maître Martinez et leurs groupes, d'après des documents inédits, par M. MATTER, 1 vol. in-8°.................... 7 »

LA THÉOSOPHIE ET LE MYSTICISME dans l'École Cartésienne, ou Malebranche et Fénelon avec leurs groupes, par *le même*, 1 vol. in-8° (*sous presse*)........................ » »

APOLLONIUS DE TYANE, sa vie, ses voyages et ses prodiges, par *Philostrate*, trad. du grec par M. CHASSANG, maître de conférences de littérature grecque à l'École normale, 1 fort vol. in-8°.. 7 »

L'ENCHANTEUR MERLIN, son histoire, ses œuvres et son influence, par M. DE LA VILLEMARQUÉ, de l'Institut, 1 vol. in-8°.. 7 »

CROYANCES ET LÉGENDES DE L'ANTIQUITÉ, par M. Alf. MAURY, de l'Institut, in-18............................

LA MAGIE ET L'ASTROLOGIE dans l'antiquité et au moyen âge, par Alf. MAURY, de l'Institut, 2e édit. 1 vol. in-12..... 3 50

HISTOIRE DU ROMAN dans l'antiquité grecque et latine, et de ses rapports avec l'histoire, par M. CHASSANG. *Ouvrage couronné par l'Acad. des inscript. et belles-lettres.* Nouv. édition. 1 vol. in-12................................ 3 50

LE BOUDDHA ET SA RELIGION, par M. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, de l'Institut. Nouvelle édition, augmentée. 1 vol. in-8°................................ 7 50

EN PRÉPARATION :

DIEU DANS L'HISTOIRE, par M. BUNSEN, trad. par MM. HENRI MARTIN et DIETZ. 1 vol. in-8°.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER ET Cie, 30, rue Mazarine.

EMMANUEL

DE

SWEDENBORG

SA VIE

SES ÉCRITS ET SA DOCTRINE

PAR

M. MATTER

CONSEILLER HONORAIRE DE L'UNIVERSITÉ

ANCIEN INSPECTEUR GÉNÉRAL DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES, ETC.



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1863



PRÉFACE

Une étude spéciale sur la vie et les écrits de Swedenborg rencontre, dans la disposition actuelle des esprits, de vives sympathies d'une part et de plus vives préventions de l'autre.

Ce sont deux genres de difficultés; car les sympathies ressemblent en ceci aux préventions, qu'ennemies de toute concession, elles demandent des appréciations tout aussi exclusives. Si les préventions ne veulent pas être éclairées, les sympathies ne veulent être que flattées.

Il n'y a aucun moyen de vaincre ces deux difficultés; mais il y a celui d'en faire abstraction. Je déclare qu'en entreprenant ce livre, je me suis persuadé que pour moi elles n'existaient pas, et il m'a été d'autant plus aisé d'en être convaincu que,

parmi nous, à l'exception des rares amis que Swedenborg compte en France, sa vie et ses écrits sont encore plus ignorés que la vie et les écrits du « Philosophe inconnu » par excellence. J'ai donc cru que je pourrais présenter la vie et la doctrine de Swedenborg telles qu'elles se développèrent réellement en plein dix-huitième siècle; l'une et l'autre apparaissant avec netteté, avec indépendance, tout d'une pièce, sans concession aucune pour aucun homme, pour aucun système, aucune Église, aucune espèce de bannière, si ce n'est pour les deux autorités suprêmes, la révélation et la raison.

L'entreprise en devenait plus aisée, mais restait difficile encore.

Car, d'abord, la vie de Swedenborg se passe en grande partie dans l'autre monde, où il est impossible d'aller avec lui; ensuite sa doctrine ne se trouve que dans des écrits qui, en outre qu'ils sont très-nombreux, offrent le fruit d'une illumination qu'il est impossible de soumettre à la raison sans la faire évanouir. Or comment juger, si ce n'est au nom de la raison? ou comment ex-

poser une vie et une doctrine sans juger? Tout exposé, si impartial qu'il soit, est un jugement.

On sent la difficulté de l'œuvre.

Mais ce qui en fait la difficulté est précisément aussi ce qui en fait et l'attrait éternel et l'importance spéciale dans l'état de nos esprits. Swedenborg, c'est le surnaturel en face de la critique du dix-huitième siècle. Or le surnaturel n'est pas seulement la question la plus haute et la plus agitée pour nous, enfants du dix-huitième siècle plus que nous ne pensons, mais encore a toujours été et sera toujours la plus grosse question de l'intelligence, la question auprès de laquelle pâlissent toutes les autres. Et si Swedenborg est le surnaturel en face de la critique, il est aussi la plus grande conciliation qui ait jamais été tentée entre le naturel et le surnaturel, entre le rationnel et le merveilleux.

Or cette noble tentative, qui est à l'ordre du jour depuis qu'est l'homme, le sera toujours, du moins tant que seront Dieu et la raison humaine. Car la question du surnaturel n'est pas seulement celle de l'existence du monde spirituel, c'est en-

core celle du rapport entre les deux mondes. Et que serait-ce si l'homme, ainsi que le pense Swedenborg, était à la fois la plus belle énigme et la plus éloquente solution de ce rapport? Dans ce cas, l'intelligence humaine aurait bien raison d'avoir toujours fait et de continuer à faire de cette énigme celle de toutes avec laquelle elle aime le plus à se mesurer.

La critique du dernier siècle s'est crue plus forte que le surnaturel, et, dans ses heures de folle confiance, elle n'a pas hésité à le jeter pardessus bord. C'était une de ces conceptions surannées à mettre désormais au ban de la raison pure et du sens commun. Et, comment dirai-je? par une sorte d'ironie du destin ou par une dispensation providentielle, c'est en face de cette critique devenue une guerre à mort, que le surnaturel s'est tout à coup produit sous ses formes les plus hardies et les plus ambitieuses : car jamais il n'en avait pris, jamais il n'en saurait prendre de plus tranchées que celles qu'il revêtit dans la vie et dans la doctrine de Swedenborg. Savant du premier ordre dans toutes les sciences, ce miné-

ralogiste créateur dans l'art de manier les métaux et d'explorer la nature, est comme le surnaturel incarné; il en est du moins l'expression portée à sa plus haute puissance. Les cieux lui sont ouverts, les anges lui parlent, Dieu lui apparaît : il voit à Gothenbourg quelles maisons dévore un incendie qui éclate à Stockholm; il va trouver dans l'autre monde, fût-ce en enfer, tout personnage qui l'intéresse; il s'en fait instruire ou l'instruit, qu'il soit dans l'éternité depuis trois siècles, depuis hier ou depuis trois mille ans.

Le rôle que le surnaturel joue dans cette vie et dans cette doctrine, et les formes sous lesquelles il s'y produit, d'une part; l'attitude que la critique du dix-huitième siècle prend en face de ce rôle, voilà le premier objet de ces pages.

Mais ce n'en est pas le seul, ni le plus essentiel.

Le second objet en est ceci : Supposé que la critique du dix-huitième siècle ait failli, médiocrement examiné et mal jugé, quel sera le jugement du nôtre? La raison a toujours droit d'appel et droit de cassation; jamais rien ne prescrit contre

ses priviléges. Sans doute, notre siècle ne doit pas avoir l'ambition de dire sur le surnaturel le dernier mot; mais il peut avoir celle de réformer, à son point de vue, le jugement des générations qui l'ont précédé. Une sérieuse révision est donc autorisée, et tel est l'objet essentiel de ce volume ; car l'appréciation faite par nos pères fut telle qu'elle en demande une autre.

Il n'est pas dans l'histoire, il n'est dans aucun siècle, d'homme plus remarquable qu'Emmanuel de Swedenborg, au point de vue du développement de certaines facultés de l'âme ; et, malgré tout ce qu'il a écrit ou ce qu'on a écrit sur son compte, il n'est pas d'homme qui offre encore à la critique un plus digne objet. D'après ce genre d'histoire que le grand juge du dernier siècle appelait la fable convenue, Swedenborg est un *rêveur*, un *visionnaire*, un *esprit faible* ou *malade*, un *halluciné* dupe de ses illusions. Voilà le portrait et le jugement reçus, la fable convenue. Or la fable convenue a des raisons d'être, sans doute, mais ce n'est pas l'histoire.

Dans tout ce dernier siècle qui eut tant d'hom-

mes éminents, il y en eut peu de plus vigoureusement constitués de corps et d'âme que Swedenborg; et nul ne fut plus laborieux, plus honnête, plus savant, plus ingénieux, plus fécond écrivain, plus lucide docteur. Nul, dans ce siècle où Rousseau se proclama aussi vertueux que tout autre, ne fut meilleur que Swedenborg, ni plus aimé, ni plus heureux.

J'allais dire que peu furent plus riches d'honneurs, d'écus et d'idées. Ce n'est pas là un mérite, mais c'est une heureuse condition. Pour se convaincre que ce fut celle de Swedenborg, on n'a pas besoin d'avoir le secret de ses visions et de son état extatique, on n'a besoin que de lire ses écrits et de consulter sa vie, qui mettent au jour pour tout le monde ses vertus et ses trésors de science.

Il en résulte que, si la révision *de son procès* a de grandes difficultés, elle a aussi des attraits. Quant à moi, plus sensible à ceux-ci qu'à celles-là, j'apporterai à l'appréciation des faits où se manifestent les facultés étranges de Swedenborg, toute la critique qui est propre à notre siècle,

tout le scepticisme même qui nous plaît et nous domine; mais je chercherai à concilier les habitudes de la critique avec les devoirs d'une bienveillance extrême, bien convaincu qu'on n'est jamais assez juste quand on n'est pas trop indulgent. Je n'aime ni le panégyrique ni l'apologie, et rien n'est moins dans mes goûts que l'un ou l'autre de ces deux genres de biographie qui se croient autorisés à tout couvrir de fard. Ici il faudra, au contraire, qu'amis et ennemis se résignent à prendre les faits tels qu'ils sont. Plus ces faits sont personnels et rares, plus nous devons apporter de soins à ce qu'il ne s'en mêle pas de douteux aux certains, de suspects aux admissibles. Aujourd'hui que la science ne conteste plus ce qui est sérieusement constaté et s'est convaincue qu'elle a mission d'affirmer ce qui est et non pas ce qu'elle comprend, aujourd'hui quiconque aime la vérité est parfaitement à son aise à l'égard de Swedenborg, à la seule condition de procéder comme le fit Kant, c'est-à-dire de se résigner à croire tout ce qui est authentique, de quelque nature que ce soit. C'est la seule atti-

tude digne du philosophe et l'unique moyen de sauver les droits de la pensée en face de faits où tout paraît ou extraordinaire, ou imaginaire, ou individuel.

Au premier aspect, la vie et les écrits de Swedenborg n'offrent qu'un ensemble de phénomènes étranges : un théosophe qui a ses idées et son langage à lui ; un écrivain d'une fécondité extrême, mais qui, tout en procédant au nom d'une ingénieuse méthode et d'une science étendue, dédaigne toute espèce d'autorité humaine; un philosophe qui, tout en se moquant des visionnaires et des enthousiastes de toutes les nuances, et se raille de toutes les erreurs possibles, de tous les genres de superstition et de crédulité, raconte néanmoins une immense série de visions, rend des oracles de prophète, porte des décisions de docteur et décrit des scènes d'illuminé. Mais si c'est là un homme unique dans un temps de scepticisme et d'incrédulité, vu de plus près et dans son cadre, ce n'est pourtant pas un phénomène que rien n'explique, soit dans ce siècle, soit dans celui qui l'a précédé.

Au contraire, une étude spéciale faite sur la vie et les écrits de quelques-uns de ses précurseurs et de ses contemporains nous offrirait les analogies les plus surprenantes. Il ne s'agit même que de porter une sérieuse attention sur ce qu'on aime à mettre de côté dans la vie et dans les écrits de Jacques Boehme, de Jane Leade, de Pordage, de madame Guyon et de mademoiselle Bourignon de Porte, pour comprendre Swedenborg autant que les hommes un peu hors ligne se comprennent.

Dans ce dessein, j'ai recueilli avec soin les faits que m'offraient la théosophie, le mysticisme, l'état d'extase et les études apocalyptiques de l'époque que je viens de désigner, et j'ai vu que le siècle de Swedenborg, surtout l'espace de temps compris entre les années 1650 et 1750, abonde en phénomènes parallèles à ceux que présente sa vie, si bien que, pour rendre ces derniers un peu plus explicables que ne les ont faits les historiens de leur isolement, on n'a qu'à les rapprocher sérieusement des premiers.

Il faut toutefois autre chose encore, pour en

saisir toute la portée ; il faut y appliquer, sur l'esprit humain et le monde spirituel tout entier des théories un peu plus élargies, que n'étaient celles des générations qui nous ont précédés.

Il faut enfin une idée plus vraie de la mission respective de l'histoire et de celle de la philosophie. Un bel esprit du dernier siècle, en proclamant l'authenticité de quelques-uns des faits les plus merveilleux de la vie de Swedenborg, s'est écrié : *Mais le moyen d'y croire!* L'histoire n'a pas à se préoccuper de ce moyen. Sa tâche est de constater. A la philosophie reste celle de faire comprendre. Et ce qui n'ira pas à l'intelligence d'un siècle, celle d'un autre réussira peut-être à s'en arranger. Chaque âge a le droit de juger ou d'apprécier comme il l'entend; aucun n'aura jamais celui de passer l'éponge sur des faits authentiques, dussent-ils demeurer inexpliqués ou révoltants encore à la consommation des temps.

Si je comprends bien mon siècle, ce sont là les seules voies qui lui conviennent. Amèneront-elles des solutions définitives?

Cette sorte de solutions n'est pas précisément

le privilége de ce temps-ci; mais il a du moins cette supériorité sur d'autres, de bien comprendre la vraie portée de la raison humaine, d'embrasser l'ensemble des difficultés et d'être modéré en proportion de ses moyens. Au siècle dernier et en face des fortes convictions qui demeuraient si exclusives encore dans la fière confiance que leur inspiraient l'autorité et l'infaillibilité de leurs oracles, il a fallu prêcher la tolérance. Le nôtre nous a donné, sinon mieux que cela, car la tolérance est une grande vertu, du moins autre chose, la modération. Or la modération, c'est la raison. Dans nos mauvais moments, ceux d'une excitation dogmatique ou d'une ambition plus poétique que sensée, nous appelons cela de l'indifférence. C'est à tort. Cette indifférence ne se trouve nulle part, pas plus en religion et en politique qu'en philosophie. Bien aveugles sont ceux qui s'y trompent. De l'indifférence! Ce n'est pas à ceux-là qui gardent encore leur foi ancienne et leurs aspirations vieillies qu'on la reprochera, assurément. Est-ce aux autres, à ceux qui aspirent aux idées nouvelles? Se contiennent-

ils trop dans leurs idéalités? Les voulez-vous voir plus ardents aux réalisations?

Je trouve à côté de la modération de tout le monde une autre disposition, une autre vertu qui rend faciles aujourd'hui des écrits impossibles encore il y a vingt ans : c'est le respect de toutes les convictions; c'est la sérieuse attention qu'on accorde même à ces faits hors ligne et à ces phénomènes extraordinaires qui, dans l'histoire de l'esprit humain, se présentent sans cesse comme pour en compléter ou en élargir l'étude.

J'appelle cela une vertu, parce que c'est le privilége de tous les bons esprits.

Naguère encore un persiflage plus ou moins déguisé était l'accueil obligé que le philosophe ou même l'homme du monde qui se respectait, pouvait faire à tout ce qui ne s'était pas toujours vu, à tout ce qui franchissait le cadre de la logique de Port-Royal. Aujourd'hui chacun souffre qu'on discute tout, sérieusement, et au nom des lumières qui luisent pour tous. Or rien n'est plus propre à donner aux écrivains la liberté de parole et de pensée qui leur est nécessaire, que ces

égards pour les grands problèmes de l'esprit et cette humaine bienveillance pour ses plus laborieux enfantements, pour ses plus hardis ou aventureux voyages de découvertes.

Pour en revenir à Swedenborg, quel est le lecteur qui jadis ne se fût ému, soit pour son compte, soit pour celui d'un écrivain, en le voyant s'élancer dans un domaine où il devait se rencontrer face à face avec l'illumination, avec l'inspiration, avec l'extase, la vision, la seconde vue, l'apparition des esprits, que dis-je? avec la majesté divine elle-même, avec la dictée de Dieu et celle des anges?

Or telle est la vie de Swedenborg, dont les vingt-sept dernières années se sont passées dans le merveilleux et dont la doctrine est née d'une complète métamorphose. Eh bien, grâces à la nôtre, nous pouvons aujourd'hui aborder cette vie et cette doctrine avec autant d'aisance que si c'était celle de Condillac ou d'Helvétius. En effet, notre point de vue s'est à ce point élevé et élargi, que nous pouvons sans crainte aucune chercher des révélations importantes pour la

science de l'esprit humain dans des faits sur lesquels la mauvaise honte d'un autre siècle se croyait tenue de jeter ou le sarcasme ou le manteau de la piété filiale. Quand le démon de Socrate, la vision de Descartes et les hallucinations de Pascal nous fournissent de précieuses révélations sur nous-mêmes, les extases de Swedenborg nous doivent évidemment les leurs aussi.

Dans des circonstances aussi favorables, comment aurais-je pu hésiter à présenter une étude nouvelle sur un penseur sur lequel la rare bienveillance d'amis sincères de cet homme extraordinaire et plus instruits que nuls autres sur tout ce qui le concerne, a tant facilité mon travail? Aussi, j'espère que par le fait M. Le Boys des Guays, M. Auguste Harlé, M. le bibliothécaire Tafel et MM. de la Société Swedenborgienne de Londres, en mettant à ma disposition tous les documents que je pouvais avoir besoin de consulter, auront encore plus servi la cause de la vérité que la personne du dernier biographe de Swedenborg.

J'ajoute qu'en tous les cas ils y ont d'autant plus

de mérite que, reconnaissant avec plus de bonne grâce le droit de mes divergences d'avec celui de leurs convictions, ils ont plus soigneusement évité toute apparence d'intention de les modifier. Ils savent bien, d'ailleurs, que si quelque chose peut contribuer à faire accueillir une nouvelle appréciation de Swedenborg, c'est avant tout l'entière indépendance du nouvel historien, la libre attitude d'un juge sorti d'un camp, sinon opposé, du moins autre.

MATTER.

Paris, 15 avril 1863.

SWEDENBORG

SA VIE ET SES ÉCRITS

CHAPITRE PREMIER

L'enfance et l'adolescence. — La famille. — Le collége. — Les influences premières. — Les vues d'avenir.

1688—1706

Le prince des voyants et des théosophes qui succédèrent à Jane Leade et précédèrent Claude de Saint-Martin, Emmanuel de Swedenborg, vint au monde à Stockholm, sous le règne de Charles XI, le 29 janvier 1688.

C'était une grande et belle époque, celle de Malebranche, de Locke, de Bayle, de Fénelon et de Leibnitz, que leur jeune contemporain aurait pu choisir pour maîtres, ce qu'il ne voulut pas, et à qui allaient succéder Wolf, Berkeley, Hume, Voltaire, Montesquieu, Rousseau et Kant, dont il pouvait devenir l'émule, ce qu'il ne voulut pas non plus.

En effet, bien différent sur ce point de Saint-Martin, qu'on a vu rechercher Voltaire et Rousseau, comme Chateaubriand et Lalande, l'extraordinaire enfant du Nord aima peu ces gloires mondaines. Il ne voulut pas même entretenir de correspondance philosophique avec l'illustre continuateur de Leibnitz et l'illustre réformateur de toute la philosophie contemporaine, Wolf et Kant, qui lui écrivirent tous les deux sans obtenir les réponses qu'ils demandaient.

Dès ses premières années il reçut les plus saintes directions et prit des goûts, des habitudes d'esprit d'une nature religieuse et grave. Si le cœur de Saint-Martin fut comme pétri par son aimable belle-mère pour ces affections féminines qui jouent un rôle si considérable dans sa vie, l'âme de Swedenborg fut comme pétrie par son père pour ce prodigieux déploiement de forces spéculatives et pour cette merveilleuse fécondité de plume qui distinguent sa carrière.

Son père, Jesper Swedberg, fut successivement aumônier du premier régiment de cavalerie du roi (1684), prédicateur de la cour (1685), professeur de théologie à l'université d'Upsal (1692), chef du clergé de cette ville. A ces honneurs que lui conféra Charles XI, qui régnait depuis 1660, Charles XII, qui lui succéda en 1697 à l'âge de quinze ans, ajouta la dignité d'intendant des congrégations suédoises de la Pensylvanie et enfin celle d'évêque de Skara en Westrogothie (1719). Charles XII, après l'avoir investi de ces beaux postes, le chargea encore de l'intendance des congrégations suédoises de Londres. La plus jeune sœur de Charles XII, la reine Ulrique-Eléonore, qu'il faut distinguer de la

reine sa mère, princesse danoise du même nom, lui conféra la noblesse héréditaire, qu'il honora par de nombreux ouvrages sur des matières très-diverses, et en général par une carrière très-active, très-pieuse et très-prolongée. Il mourut en 1735, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, laissant à chacun de ses enfants une copie d'une autobiographie en 1002 ou 1012 pages in-folio, écrite en langue suédoise et dont un exemplaire se trouve encore aux manuscrits de la bibliothèque du gymnase de Skara.

Son fils Emmanuel, devenu illustre dès cette époque, — il avait alors quarante-sept ans, — était depuis sa naissance l'objet de ses soins si pieux et si pressés que, dès l'âge de quatre ans, l'enfant aima de préférence les entretiens religieux. C'était une éducation très-religieuse, mais point théologique, quoiqu'il s'agît du fils d'un évêque. Cet évêque nous apprend lui-même qu'il laissait à ses fils la liberté de suivre, dans le choix de leur carrière, les dispositions qu'ils avaient reçues de la nature, sans prétendre en diriger aucun vers l'Église. Il donnait la même éducation sérieuse à ses filles. « Il n'a jamais voulu les envoyer, dit-il, à Stockholm dont d'autres recherchent le séjour, pour apprendre les belles manières, ce qu'elles apprenaient, sans doute, mais s'infatuant aussi de choses très-mondaines et très-dangereuses pour le salut de leurs âmes. »

Les trois garçons et les quatre filles étaient tous nés le dimanche, comme leur père, à une seule exception près, et plusieurs membres de cette famille, ancienne et fort bien apparentée, étaient au service des autels.

Ce qu'on appelle la *mysticité du fils* et *son exaltation*

religieuse, s'explique-t-il par ces influences premières qu'on qualifie de mystiques? Nullement.

D'abord, Swedenborg n'est appelé prince des mystiques que par des gens mal instruits ou des écrivains distraits. C'est le plus grand des théosophes de son siècle et de tous les temps, mais il n'est pas mystique du tout. En second lieu, son père, très-simplement pieux, le fut encore moins. C'était un homme fort éclairé, ayant visité la France et l'Angleterre comme l'Allemagne et la Hollande. Fondateur d'une imprimerie à Skara, écrivain remarquable par les conquêtes qu'il assura à sa langue nationale et par les améliorations qu'il apporta à la version suédoise des textes sacrés, il fit des cantiques purs de toute tendance d'une mysticité autre que celle qui inspire tous les chants sacrés. Orateur admiré, parlant fort contre le luxe et pour les œuvres de patriotisme que demandait à la nation le misérable état où les folles entreprises de Charles XII l'avaient précipité du faîte d'extraordinaires grandeurs, sa pensée essentiellement morale et suffisamment politique, ne s'inspirait de théologie que dans une juste mesure. Aussi ne se rencontre-t-il pas, dans les jeunes années du fils, de traces de mysticité imputables à l'éducation paternelle. Swedenborg dit, dans une lettre au docteur Beyer, des choses très-remarquables sur son enfance. « De ma quatrième à ma dixième année ma pensée était sans cesse préoccupée de Dieu, du bonheur éternel et des souffrances morales (ou spirituelles) de l'homme. De ma sixième à ma douzième année mon plus grand plaisir était de m'entretenir de la foi avec des ecclésiastiques. Et je leur fis souvent cette remarque, que la

bienveillance ou la charité est la vie de la foi, et que cette bienveillance qui donne la vie n'est autre chose que l'amour du prochain. »

Singulière mysticité que celle qui fait croire au docteur imberbe, que l'essentiel de la foi est l'amour du prochain, c'est-à-dire que la religion n'est pas autre chose que la morale la plus simple et la plus élémentaire!

Mais écoutons encore :

« Je ne connaissais alors d'autre doctrine que celle-ci : Dieu est le créateur de l'univers et son conservateur; il a doté l'homme d'intelligence, de bonnes inclinations et d'autres dons qui naissent de ceux-là. »

Ne dirait-on pas que Rousseau avait un peu passé par là par voie d'anticipation? La suite le ferait supposer.

« A cette époque je ne savais rien de cette sorte de foi (de symbole) systématique ou dogmatique qui dit que Dieu le Père impute à qui et quand il veut, même aux impénitents, la justice ou les mérites du Fils. Et si j'avais entendu parler d'une doctrine de ce genre, elle m'aurait été totalement inintelligible. »

Cela prouve bien que si le savant évêque de Skara enseignait à ses enfants une morale issue de l'Évangile, elle était au moins très-détachée du dogme. Mais cela atteste en même temps qu'en voulant éviter certains excès du piétisme suédois et germanique du siècle, il tomba précisément dans les excès contraires. Ce que son fils vient de nous dire de sa morale religieuse, sans toutefois nommer son père, le plus libre penseur du nord de l'Allemagne, Reimarus, aurait pu le lui apprendre absolument dans les mêmes termes.

Les confidences du fils nous montrent dans quel sens il faut prendre un mot de l'évêque de Skara, souvent cité et bien mal compris. Il disait, de son enfant : « Les anges parlent par sa bouche. » Lorsque dans ces paroles de tendresse, mettons d'ivresse paternelle, on a voulu voir je ne sais quelle anticipation prophétique, quelle extatique allusion au futur commerce du fils avec les anges, on a eu trop d'esprit et on s'est trompé du tout au tout. C'est là un de ces mots d'affection qui sont très-naturels dans la bouche d'un évêque, et la tendresse maternelle la plus ordinaire va souvent plus loin : au lieu de se borner à dire les paroles de ses enfants inspirées par les anges, elle fait, par un trope plus hardi, des anges de ses enfants.

Le fils dit plus tard : « Je révélais souvent dans mes entretiens des choses qui remplissaient mes parents de surprise et leur faisaient dire quelquefois que certainement les anges parlaient par ma bouche. » Mais il n'avait, à cette époque, pas plus d'ambition que le père, et à partir de sa douzième année, le jeune Emmanuel cessa ces conférences avec les docteurs de la foi où, docteur lui-même, il prenait tant de plaisir à leur démontrer qu'elle est essentiellement l'amour du prochain. Pour expliquer les faits si étranges que nous rencontrerons bientôt, on nous affirme, dans des écrits d'ailleurs très-remarquables, qu'ils furent préparés par les influences mystiques du père et amenés par l'ardeur des études théologiques ou les élucubrations téméraires du fils. Mais il en est de celles-ci comme de celles-là : inconnues dans l'histoire, ce sont des fables sans mérite et sans attrait. Le fait est, au contraire, que le jeune

Swedenborg, très-heureusement doué, s'appliqua très-jeune, avec une grande ardeur et de grands succès, aux langues anciennes, aux mathématiques et aux sciences naturelles. Et il ne fit dans ces années aucune de ces lectures de piété qui exercèrent au collége une influence si profonde sur les dispositions mystiques de Saint-Martin. Son application, la bonté de son cœur et la fermeté de son caractère en avaient fait le modèle du jeune collégien et le camarade le plus aimé, quand son père vit qu'il fallait l'envoyer à la grande école du pays. Il le confia à l'université d'Upsal, sans aucune espèce de désir personnel ou de direction spéciale pour la sainte carrière dans laquelle il occupait lui-même un poste éminent et présidait à des œuvres bénies.

CHAPITRE II

La phase littéraire. — L'université d'Upsal. — Le grade de docteur en philosophie. — Le séjour aux universités d'Oxford, d'Utrecht, de Paris et de Greifswald. — Les premiers écrits.

1707—1715

De famille épiscopale, le jeune étudiant se trouva encore comme en famille à Upsal, ville très-ecclésiastique, consacrée à la religion par le polythéisme lui-même. Cet antique sanctuaire d'Odin avait le privilége de couronner la royauté, et éclipsant alors la capitale du pays par la force de ses études, par l'éclat de son université fondée dès 1476 par Stenon Sture l'aîné et plus tard enrichie d'une belle bibliothèque, Upsal était un séjour très-ambitionné par le pieux et ardent Emmanuel. Selon les fausses idées qu'on se fait d'ordinaire des prédilections de sa jeunesse, rien n'eût été plus naturel de sa part que de s'y destiner à l'Église. La position de son père et la bienveillance du roi assuraient à sa piété, si elle était un peu ambitieuse, de rapides satisfactions. Il n'y songea pas un seul instant, pas plus que son père, et ce n'est pas dans le léger bégayement du brillant élève, c'est bien dans ses antipathies pour les

dogmes prédominants de l'Église et dans ses goûts pour les lettres et pour les sciences qu'il faut chercher la raison des études exclusives qu'il consacra aux unes et aux autres. Et telle fut son ardeur, son application encore indistincte aux sciences exactes et aux lettres profanes, qu'on ne saurait dire si ses véritables préférences étaient du côté des premières ou du côté des secondes. Ce fait, pour mon compte, me surprend peu. Collègue et ami de l'illustre Ampère, je l'ai vu cultiver avec enthousiasme la poésie latine et la philosophie au milieu de ses plus brillantes découvertes en chimie. Je ne suivrai pas le jeune étudiant dans ces années, ingrates pour le biographe, où le futur savant, uniquement occupé à recevoir, se flatte encore de tout embrasser, et s'affaiblit en se partageant au lieu de se fortifier en se concentrant. Je passe sur ces années, en remarquant que vers la fin de son séjour à Upsal Emmanuel penchait vers les lettres. Son père avait professé dans cette ville la théologie. Il y avait occupé la chaire évangélique en qualité de prévôt du Dôme (de la cathédrale). Il y avait laissé la réputation d'un bon orateur et d'un habile écrivain. Le fils, qui n'aimait pas la théologie ni les théologiens, n'avait aucune envie de marcher sur ces traces. Mais il aimait ce qui l'en rapprochait le plus, les études morales, surtout la philosophie religieuse; et, possédant fort bien les langues classiques, il prit pour sujet de sa thèse de docteur en philosophie ou ès-lettres les Sentences de Sénèque (L. A.) et de Publius Syrus le Mime, qu'il recueillit en vrai érudit, avec les notes d'Érasme et la traduction grecque de Scaliger. Cette thèse a été publiée par

M. Tafel, à Tubingue, en 1841, avec quelques fragments empruntés « à la bibliothèque de l'École des Chartes. »

Il ne prit de grade que dans la faculté de philosophie. Cela ne prouve rien en faveur de ses prédilections, puisque la philosophie embrassait alors, comme aujourd'hui encore, dans les universités de régime ancien, les sciences mathématiques et physiques ainsi que les lettres. Mais ce qui atteste bien réellement des goûts classiques, c'est que toutes les publications que le jeune savant fit paraître avant son départ pour les universités étrangères et immédiatement après son retour, appartiennent à la littérature.

Décoré des premiers honneurs académiques en 1709, l'année néfaste où son roi, blessé, porté sur un brancard que bientôt fracassa un boulet ennemi, perdait la bataille de Pultawa et la liberté, le jeune docteur rentra un instant dans la maison paternelle. Mais résolu d'apprendre tout ce qu'on pouvait lui enseigner aux écoles les meilleures, et favorisé dans ce dessein par un père qui avait beaucoup voyagé, il se mit en route dès 1710 pour une pérégrination savante qui devait durer quatre ans, et qu'il indique plutôt qu'il ne nous la fait connaître lui-même dans une quinzaine de lignes de sa courte *Description de mes voyages*. (V. *Swedenborgii Itinerarium*, publié par M. Tafel, à Tubingue, deux parties, 1840 et 1844.)

Étant allé de Gothenbourg à Londres et à Oxford, il passa une année dans ces deux villes.

Qu'y chercha-t-il? Qui visita-t-il? De quels professeurs y suivit-il les cours?

Le rôle qu'il a joué depuis ferait aisément supposer qu'il rechercha les théosophes ou les mystiques. Il n'en fit rien.

A cette époque, le mysticisme et la théosophie avaient dans les pays qu'il visitait de nombreux et célèbres partisans. En Angleterre, en Hollande et en Allemagne, les disciples de J. Boehme publiaient, commentaient et portaient aux nues les moindres écrits de leur maître apothéosé. Déjà on les avait traduits en Angleterre, où ils inspiraient des associations pleines d'ardeur. On en faisait aussi des versions en France, où cependant les pages de madame Guyon et celles de Fénelon, qu'on comprenait et qui passionnaient, devaient être bien préférées. Le jeune voyageur, très-éloigné alors de ces penchants théosophiques ou mystiques qu'on lui attribue par erreur, ne s'attacha à aucun de ces personnages.

D'après ses dispositions véritables, il devait rechercher plutôt d'illustres rationalistes. Il pouvait être tenté de voir Toland et Shaftesbury en Angleterre, Bayle à Amsterdam, Fontenelle en France, déjà secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences depuis une dizaine d'années, Reimarus et d'autres en Allemagne. A-t-il visité l'un ou l'autre de ces hommes si éminents, suivant les habitudes des jeunes voyageurs curieux de s'instruire ou heureux d'offrir leurs hommages? Son itinéraire ne nous l'apprend pas. D'abord, il est très-bref. En second lieu, le silence sur ce sujet est systématique de la part du voyageur. Son itinéraire d'une autre excursion donne pour unique raison de ce silence sur les grands hommes la brièveté des notes; et il est

vrai que, bonne ou mauvaise, Swedenborg garda cette habitude toute sa vie. Même à l'époque où il rédigeait sur ses pérégrinations des notes où il cite les théâtres qu'il visite, les comédiens qu'il entend, les chanteurs ou les danseuses qu'il admire, il omet les philosophes. Son indépendance est de principe, et il ne veut pas jeter sur sa pensée la plus légère ombre de servitude.

Tout ce qu'il nous apprend sur son premier voyage se réduit donc à ceci, qu'en son trajet de Gothenbourg à Londres il courut le danger d'être pris par des pirates danois qui se faisaient passer pour Français, et qu'à son arrivée à Londres il courut le risque plus sérieux d'être pendu pour avoir enfreint, sans la connaître, la défense d'aborder la cité avant l'expiration de la quarantaine prescrite au sujet de la peste.

D'Angleterre, où il paraît s'être mêlé fort peu à la société, puisqu'il n'apprit ni à cette époque ni dans ses voyages postérieurs, longs et répétés, assez d'anglais pour s'exprimer facilement en cette langue, il passa en Hollande, et, après un court séjour à Amsterdam, où il devait souvent revenir, il visita les villes principales du pays. Il fit un assez long séjour à Utrecht, où se négociait le fameux traité de paix qui reconnut en 1713 Philippe V comme roi d'Espagne et livra Gibraltar à l'Angleterre. Il trouva réunis à Utrecht les ambassadeurs de toutes les grandes puissances; mais, prévoyant peu le rôle politique auquel il serait appelé un jour comme membre des États de Suède, il ne paraît pas avoir vu un seul de ces hommes d'État, ceux de son pays exceptés.

D'Utrecht il se rendit par Bruxelles à Paris et à Versailles, et passa une année dans ces deux villes.

Sur ce premier séjour en France, ni lui ni ses biographes ne nous disent rien de particulier non plus, si intéressante que fût la situation pour un jeune homme qui venait d'entendre débattre à Utrecht les grands intérêts de l'Europe qu'on y agitait.

Dès cette première excursion il prit une habitude qu'il suivit depuis dans toutes les autres, celle de travailler à quelque ouvrage et de l'imprimer avant de rentrer dans sa patrie.

Il est à remarquer, en effet, que tous ses voyages ont eu invariablement pour objet et pour but, ou d'aller imprimer à l'étranger des ouvrages composés en Suède, ou d'aller recueillir des matériaux, les mettre en ordre et publier quelque travail pendant le voyage même. Sa thèse et ses premiers ouvrages sont les seuls écrits qui aient paru d'abord dans son pays. Dès son début il se serait fait imprimer à l'étranger, s'il eût été moins pressé de rentrer en Suède.

Le moment d'y reparaître était venu pour lui. Ravagée par la peste, dépeuplée, appauvrie et épuisée par les guerres de Charles XII, la Suède redemandait chacun de ses enfants, et l'évêque de Skara, qui prêchait avec tant de sens l'esprit d'économie, de sacrifices et de dévouement national, rappelait son fils avec instance. Ce dernier prit en 1714 la route de Lille sur Hambourg et Greifswald en Poméranie, et il arriva à Stralsund au moment même où Charles XII, enfin revenu de Turquie, lui deuxième, commençait le siége de cette ville, qu'il eut le bonheur de prendre. Swedenborg ne se laissa ni arrêter ni troubler par des événements auxquels tout Suédois était fait depuis plusieurs généra-

tions. Il célébra le retour de son roi dans un discours latin, et prit la route de son pays.

Après une absence de plus de quatre ans, rentré dans sa patrie avec une dame Feif, qu'il nomme, il fit paraître à Skara, cette année même, ses *Jeux d'Hélicon* (*Ludus Heliconius, sive carmina miscellanea quæ variis in locis cecinit E. Swedberg*). Ce sont des morceaux que l'auteur, en vrai poëte philosophe, avait composés pendant ses pérégrinations, les uns sur des sujets graves, les autres sur des thèmes légers, par exemple sur un jeune homme qui épouse une vieille, sur les noces d'un vieux couple, sur un homme très-savant qui épouse une femme très-belle, et d'autres frivolités.

Le jeune et fécond écrivain, toujours actif, publia un nouvel écrit littéraire l'année suivante, en 1715, à Greifswald, ville académique, à quelques lieues de Stralsund et de Wismar, d'où le malheureux Charles XII s'enfuyait cette année même et que la Suède perdait à jamais avec les belles conquêtes allemandes de Gustave-Adolphe. Cet écrit portait le titre de *Muse boréale*, et offrait une imitation des fables d'Ovide (*Camœna borea, sive favellæ Ovidianis similes*), qu'on remarquerait si l'auteur ne l'avait pas éclipsée par tant de compositions de l'ordre le plus sérieux. Pour nous, nous ne nous arrêterons pas à ces vers, ne les prenant pas plus au sérieux que les fabulettes d'Ovide qu'ils imitent. Ils n'eurent aucune influence sur une carrière dans laquelle on est surpris de les rencontrer aujourd'hui. Mais quel est le jeune homme doué d'un peu d'imagination qui n'a pas payé à la folle du logis un tribut semblable, et sans tirer plus à conséquence? Ne nous fâchons pas non plus si

de maladroits panégyristes du théosophe proclament ces juvéniles distractions dignes d'être mises à côté des vers d'Ovide. L'homme est si heureux d'aimer, qu'il ne faut disputer à personne les objets d'une admiration aussi innocente.

Cet écrit est d'ailleurs le dernier de la première des trois grandes phases qui marquent dans la vie de Swedenborg, de la phase littéraire, qui finit en 1715.

CHAPITRE III

La phase scientifique. — Les travaux sérieux. — L'entrée dans la carrière. — Les premiers services. — Conférences avec Charles XII. — La belle Émerance. — Les lettres de noblesse. — La reine Ulrique-Éléonore. — La morale et la politique de Swedenborg.

1716—1720

Par cette publication, Emmanuel Swedberg régla ses comptes avec la littérature. Il avait vingt-sept ans, et il convenait qu'à cet âge il entrât dans une carrière. La sienne n'était nullement indiquée par ses écrits, mais elle était préparée par des études aussi scientifiques que littéraires. Sa mère était fille d'un membre du collége royal ou du conseil des mines, position importante dans un pays de montagnes qui a de grandes exploitations métalliques favorisées par d'immenses forêts. Moins par les soins de sa famille que par ses travaux, Swedberg eut bientôt la même position, et sans l'avoir recherchée. Toujours avide d'instruction et toujours actif, aimant à produire autant qu'à apprendre, il était resté peu de temps à Skara et au sein de sa famille. Établi à Upsal, au siége de la science, il montra bientôt que ses essais littéraires n'avaient été que des distractions, tandis que l'avancement des sciences physi-

ques et mathématiques était sa réelle préoccupation. Dès 1716, il entreprit, sous le titre de *Dédale hyperboréen*, la publication d'un recueil périodique consacré aux essais, aux inventions et aux découvertes scientifiques. Cette œuvre, qui eut enfin six volumes, contient les premiers travaux de la Société royale d'Upsal, dont le jeune docteur en philosophie fut, avec l'illustre ingénieur Polhem (Polhammar) un des premiers membres. C'était l'époque où, dans les pays du Nord, des publications de physique, de chimie et d'astronomie, faites à l'imitation de notre Académie royale des sciences, obtenaient du public savant l'accueil le plus favorable. Swedberg, qui était l'âme de cette œuvre et qui joignait des travaux de mécanique et d'économie politique aux autres, fut remarqué. Polhem l'amena au roi, qui se trouvait alors à Lund, et ce prince l'admit à plusieurs conférences où il discuta très-familièrement avec lui des questions de mathématiques et des modes de calcul auxquels Charles attachait le plus grand prix. Il aimait à dire à son interlocuteur que celui qui ignore les nombres n'est qu'*une moitié d'homme*. Charles XII, qui appréciait la portée de son esprit et qui voulait avec énergie, se l'attacha en le nommant, la même année, encore assesseur du Collége royal des mines. « Le monarque, considérant, disait le brevet, les connaissances spéciales d'Emmanuel Swedberg en mécanique, désirait qu'il accompagnât Polhem pour l'assister dans ses travaux de construction. » Il s'agissait des docks de Carlscrona, des écluses du lac de Wener et de Gothembourg, des travaux hydrauliques de Trolhaetta. Le roi tenait à cette adjonction, et afin que le nouvel assesseur ne

quittât plus son ingénieur en chef, il désirait l'unir à la seconde fille de Polhem, la belle Émerance ; ce qui n'eût rencontré aucun obstacle, nous dit le jeune assesseur lui-même, n'eût été un choix déjà fait par la jeune personne à peine âgée de quatorze ans.

Swedberg, dont l'activité fut la même depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de quatre-vingts, continua son recueil scientifique au milieu de ses travaux d'ingénieur, et sa science ou son génie en mécanique rendit, comme Charles XII l'avait pressenti, à cet indomptable guerrier, un éclatant service au siége de Frederichshall, où l'illustre prisonnier de Bender devait trouver la fin de ces glorieux et téméraires exploits qui furent si funestes à son pays. Charles, après avoir vu ses plus belles victoires suivies de déplorables défaites, toutes ses conquêtes et celles de ses prédécesseurs arrachées de sa main, toutes ses plus brillantes combinaisons évanouies en fumée comme sa gloire ; Charles, dis-je, toujours inflexible à la vue de la Suède déchirée par les factions, accablée de la peste et de la famine, avait conçu, sur les conseils de son habile ministre, le baron de Goertz, la légitime espérance de rétablir ensemble sa fortune et sa renommée, par une alliance conclue avec la Russie contre le Danemark, l'Angleterre et la Pologne. Il devait entrer sur le territoire danois par la Norwége, et commencer la campagne par la prise de cette forte place de Frederichshall si rapprochée de la frontière de Suède. Il ne s'agissait que de transporter sa grosse artillerie au pied des remparts. Mais la voie de mer était périlleuse et la voie de montagne paraissait impraticable. Swedberg improvisa des machines garnies de cylindres qui roulè-

rent sur un espace de seize milles anglais, par monts et par vaux, de Stromstad à Iderfjol, cinq péniches et une chaloupe nécessaires au siége et sur lesquelles il avait fait charger les pièces. Couvert par ces bâtiments, le roi fit conduire son artillerie sur des pontons, sous les murs de la place. Le duel allait recommencer lorsque ce prince, une des plus grandes gloires et le plus grand des malheurs de la Suède, frappé d'une balle suédoise, trouva la mort la plus obscure en visitant les tranchées de la place. La guerre cessa à l'instant. Le prince héréditaire de Hesse, marié à la sœur de Charles XII, ramena son corps d'armée en Suède, où le général d'Armfeldt n'arriva qu'avec les débris du sien (1718).

Swedberg ajouta à ses succès (en 1717) des publications sur l'algèbre et sur les moyens de déterminer la longitude des lieux par des observations lunaires; (en 1719) sur la division décimale des monnaies et des mesures, pour faciliter les opérations du calcul et la suppression des fractions; sur l'élévation plus grande des marées dans les temps anciens, avec des preuves tirées de phénomènes observés en Suède; sur le mouvement et la position de la terre et des planètes.

La reine Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII, qui avait été portée au trône par voie d'élection, à la condition de mettre fin au despotisme monarchique, de rendre aux quatre ordres les droits que leur avaient enlevés Charles XI et Charles XII, et de restituer en particulier à l'ordre équestre l'autorité et les priviléges dont la royauté l'avait dépouillé à l'aide des trois autres ordres — la reine Ulrique-Éléonore, disons-nous, s'empressa de récompenser le service que le jeune ingénieur venait de rendre

à l'illustre guerrier. Les preuves de dévouement et les titres de la famille Swedberg méritaient une distinction flatteuse, et elle lui conféra des lettres de noblesse, avec le nom plus aristocratique de Swedenborg, que portait d'ailleurs la partie la plus fortunée de cette famille. Ce fut en 1719. On a souvent donné à Swedenborg les titres de baron ou de comte qu'il n'eut jamais, pas plus que Saint-Martin n'eut celui de marquis qu'il porte dans les biographies étrangères; mais en vertu de son diplôme il fut membre de l'ordre équestre et il prit part en cette qualité aux travaux de la diète qui se réunissait tous les trois ans. Il remplit ces obligations aussi scrupuleusement que toutes les autres. Elles avaient leur importance pour le maintien d'un juste équilibre entre les deux éléments du pouvoir. En effet, les conseillers du royaume rétablis par les diètes de 1719 et 1720, forts du mouvement qui les portait et jaloux de leurs droits souvent contestés, régnaient plutôt qu'ils ne gouvernaient conjointement avec la reine. L'autorité souveraine affaiblie par ce partage périssait dans la Suède agitée, n'était la sage intervention des diètes en faveur du maintien d'un prestige nécessaire à la couronne.

Ceux qui prennent le savant ingénieur pour un mystique perdu dans les espaces célestes, le prennent naturellement aussi et sans examen pour un de ces littérateurs décorés de titres officiels sans conséquence qui se prodiguent dans quelques pays du Nord et le déclarent *à priori* un de ces politiques de cour qui reçoivent le mot d'ordre du gouvernement avant d'émettre leur avis ou d'offrir leur conseil. Et il est très-vrai que Swedenborg fut toujours plein de déférence pour la reine

qui l'avait fait membre du premier corps de l'État par diplôme. Mais si l'éminent métallurgiste fut homme de cour par son cœur, par ses goûts, par son éducation; s'il rechercha parfois le cercle de la reine, qui était fort instruite et qui le voyait avec plaisir; s'il se disait aussi volontiers qu'un autre, dans ce langage si respectueux et si grave du Nord qui tire si peu à conséquence, le très-humble sujet de Sa Majesté, sa politique pourtant ne se subordonna qu'à sa morale, qui toujours domina tout chez lui, même la religion. Sa religion ne fut peut-être, dans cette seconde phase de sa vie, la phase scientifique, que la religion naturelle sous des formes évangéliques; mais sa conscience scrupuleuse la pratiqua avec une absolue délicatesse. Or je ne veux pas dire que la religion la meilleure soit celle qui s'inspire d'une conscience pure, mais je dirai bien que sans celle-ci, la meilleure des religions, si elle se concevait, ne serait que le masque le plus propre à tromper tout le monde, celui qui le porterait, le tout premier.

La morale de Swedenborg, qui est aussi sa politique, a été résumée par lui-même, à l'instar de la morale provisoire de Descartes, en un petit nombre de règles qui n'ont pas plus de portée scientifique que celles du célèbre penseur imité par tant de philosophes. En effet, ce sont également des lieux communs qu'il ne valait pas la peine de mettre en formules solennelles et de transcrire aussi souvent qu'il l'a fait, mais elles ont le mérite de peindre leur auteur. Les voici.

1. Lire et méditer souvent la parole de Dieu;
2. Se soumettre aux volontés de la divine providence;
3. Observer en tout la décence;

4. Avoir toujours la conscience nette;

5. Remplir fidèlement les obligations publiques et les devoirs de sa charge, et se rendre en tout utile à la société.

Aucune de ces règles ne rappelle celles de Descartes, qui se proposait, en fait de religion, de garder celle où Dieu l'avait fait naître; en fait de politique, d'obéir aux lois de son pays, et en fait de conduite générale, de s'attacher aux opinions de ceux qui passaient pour les plus honnêtes gens. Mais, naïveté pour naïveté, — car celle du Suédois qui veut bien se soumettre aux volontés de la divine providence vaut celle du Français qui veut bien se soumettre aux lois de son pays, — la troisième des règles de Swedenborg eût peut-être arraché un léger sourire à Descartes, comme celle de Descartes, de consulter pour la conduite à tenir les plus sensés d'entre les honnêtes gens, eût fait sourire Swedenborg.

Les cinq règles de Swedenborg ne ressemblent pas non plus à celles du théosophe Saint-Martin (voy. notre *Vie de Saint-Martin*, p. 401), dont l'esprit épigrammatique eût assurément trouvé la seconde étrange et la première inutile. Et avec raison, car l'homme sérieux ne peut pas plus avoir l'idée de négliger l'étude de la parole de Dieu, s'il croit qu'il y en a une, que celle de soustraire sa volonté au gouvernement de la divine providence, s'il en admet un.

Mais, je l'ai dit, dans ces règles de l'enfant de Suède on trouve réellement ce qui caractérise le mieux sa vie : ces études des textes sacrés qui l'ont conduit à de rares lumières; cette constante vigilance sur son âme qui lui a donné réellement, avec une conscience nette, une

extraordinaire sérénité d'esprit ; cette application constante à ce qu'il appelle la décence qui a rendu son commerce agréable à tout le monde ; ce sérieux dévouement à ses devoirs publics qui lui a inspiré d'immenses travaux pour son pays ; j'ajoute, et qui lui a dicté sa démission dès qu'il s'est cru investi d'une autre mission à laquelle il devait toutes ses forces et tout son temps.

Sa conduite politique n'était que sa conduite morale sous d'autres formes. Il prenait aux travaux des diètes assemblées tous les trois ans la part la plus active. Un homme d'État qui avait été premier ministre de Suède pendant plusieurs années, le comte de Hœpken, lui rendit, dans une lettre adressée au général Tuxen, ce témoignage, qu'à la diète si importante de 1761, ses mémoires sur les finances étaient les plus solides et les mieux écrits ; que dans l'un de ces rapports il réfutait en moins d'une feuille d'impression un volume in-4°, en citant tous les textes combattus. C'est là un éloge complet, car les finances de la Suède se trouvaient dans l'état le plus déplorable, à la suite de ces guerres insensées, de ces glorieuses folies auxquelles s'étaient livrés Charles XI et Charles XII, et sur lesquelles le silence des peuples ne fut pas une leçon assez éloquente pour les rois.

Les principes de politique spéculative de Swedenborg sont aussi purs que ceux de sa politique pratique. Il n'en est pas de plus avancés. C'est la politique moderne élevée à son entière pureté. En voici les graves formules.

L'ordre établi par les lois de l'univers physique n'a pas d'autre raison que sa conservation. Il en est ainsi

du monde moral et du monde politique qui n'en font qu'un : l'espèce humaine périrait sans l'ordre qui les règle. Pour maintenir les lois dans leur puissance, il faut des *autorités;* pour contenir les autorités dans les bornes du droit et de la raison, il faut des *lois*. Dans les monarchies, le chef des autorités est le roi; mais comme il ne saurait tout gouverner lui-même, chacun des magistrats secondaires est chargé de régir ce que le prince ne peut pas faire en personne. C'est cet ensemble de fonctionnaires qui constitue le gouvernement ou *la royauté*, dit-il, dont le roi n'est que le chef.

La royauté n'est pas dans la personne; elle n'est qu'attribuée à la personne par la loi. Est peu sage le roi qui s'imagine que le *royal* est en sa personne, et peu sage le fonctionnaire qui s'imagine que la dignité de son office est en sa personne.

La royauté consiste en ceci, que le roi gouverne le royaume d'après les lois et rende justice en leur nom. Est sage le roi qui met les lois au-dessus de lui; n'est pas sage celui qui se met au-dessus d'elles. Le premier, celui qui met le *royal* dans la loi, se laisse gouverner par la loi, sachant qu'elle est la justice et que toute vraie justice vient de Dieu et tient de lui. Celui qui se met au-dessus des lois cherche le *royal* en lui-même et se croit la loi, ou croit la justice venue de lui : il s'arroge le divin au lieu de s'y subordonner.

La loi, qui est la justice, doit être faite, non pas par le roi, mais par des législateurs, jurisconsultes sages et pieux, et le roi doit s'y conformer comme les sujets.

Est seul vrai roi celui qui donne l'exemple de la soumission à la loi.

N'est pas roi, mais est tyran, celui qui s'attribue une autorité illimitée, fait de ses sujets des esclaves et se croit en droit de disposer de leur vie et de leurs biens.

Il n'est dû obéissance au roi qu'en vertu des lois; mais en vertu des lois elle lui est due à ce point, que nul ne doit l'offenser ni de fait ni de parole : ainsi le veut le salut de tous.

Quand ces maximes furent proclamées par un gentilhomme suédois, nos pères, sujets de Louis XIV, du régent ou de Louis XV, étaient, en dépit de leurs instituteurs, les grands penseurs et les grands écrivains leurs compatriotes, bien en arrière vis-à-vis des peuples du Nord. Si le plus instruit et le plus sage des membres de la diète suédoise eût formulé ces principes de politique générale dans son voyage à Paris, il eût bien surpris les plus avancés d'entre ses auditeurs. Il eût étonné tout le monde, en ajoutant qu'il parlait d'après la pratique suédoise de chaque jour. (V. les dernières pages du *Traité de la nouvelle Jérusalem et de sa doctrine céleste*. Londres, 1758). On sait que, trente à quarante ans plus tard, lorsque les plus sages de nos pères proposèrent ces mêmes principes dans leurs écrits ou dans quelque assemblée préparatoire aux grands débats qui allaient s'ouvrir, ils furent traités tout simplement de rêve-creux ou de libres penseurs. Plus tard, on les qualifia d'utopistes, de philosophes, de révolutionnaires.

Et qu'on ne s'imagine pas qu'en 1758, quand Swedenborg écrivit ce traité, il fût d'une politique beaucoup plus avancée qu'à l'époque où il entra dans l'ordre équestre et devint membre des États. Nul ne fut jamais plus que lui tout d'une pièce, et tout à l'heure, quand

nous le suivrons dans le voyage que, sous le règne de Louis XV il fit à Paris dès l'an 1736, nous lui entendrons professer, sur la dignité humaine et le gouvernement républicain, des principes tout aussi libéraux que ceux qu'il imprima en 1758, et il les rendra d'une façon plus piquante.

CHAPITRE IV

Voyages d'exploration en Suède, en Hollande et en Allemagne. — Nouvelles publications. — Théorie du magnétisme naturel. — La chaire de Celsius refusée. — Membre de l'Académie d'Upsal. — Relations avec le duc de Brunswick : la médaille d'or et la coupe d'argent. — Membre de l'Académie de Stockholm.

1720—1733

A peine Swedenborg avait-il reçu des mains de la reine Éléonore-Ulrique son diplôme de l'ordre équestre, que cette princesse, si empressée de rendre à la Suède ses anciennes libertés, se hâta d'abdiquer entre les mains de son époux l'exercice d'un pouvoir partagé avec le conseil de l'empire, et où la voix royale n'avait que ce seul privilége de compter pour deux. On a cru que cette circonstance a pu ôter à Swedenborg toute idée de poursuivre une carrière purement politique. Mais d'abord il n'a jamais eu des vues de ce genre. En second lieu, la reine, qui avait la volonté très-ferme et dont l'autorité personnelle demeura grande au point que Norberg n'imprima pas une page de son histoire de Charles XII qu'elle n'eût revue, aurait eu assez de crédit près du roi pour assurer l'avancement d'un homme distingué. Mais Swe-

denborg, dans cette phase de sa vie, voulait vivre essentiellement pour la science, et il s'y livra avec toute cette vivacité qui se traduit si volontiers en productivité.

En 1720, il perdit sa mère, qui est trop peu citée dans ses pages, et dont la mort ne paraît avoir suspendu aucune de ses activités. Pour son père, ce fut, ce semble, une plus grande perte que pour lui.

Il fit, dans les années 1720 et 1721, des visites approfondies dans les mines de la Suède, et ne tarda guère à en publier les résultats. En effet, partant pour l'exploration des mines d'Allemagne, dès 1721, il alla par Copenhague et par Hambourg se faire imprimer à Amsterdam. Ville de commerce en librairie comme en toutes choses, la florissante Amsterdam imprimait volontiers les œuvres de quelques illustres étrangers un peu embarrassés de trouver dans les lois de leur pays la tolérance qu'il leur fallait. Swedenborg n'était pas dans ce cas. Écrits en latin, ses oúvrages scientifiques pouvaient s'imprimer partout; mais soit prédilection, soit combinaison commerciale, Amsterdam fut, après Londres, celle des villes étrangères où il aimait le mieux à faire paraître ses productions. Il y publia, cette année même, cinq traités, les uns de théorie générale, les autres d'application, tous estimés. Ce furent le *Prodrome des principes de philosophie naturelle;* les *Observations et Découvertes sur le fer et le feu;* une *Nouvelle méthode pour déterminer sur terre ou sur mer les longitudes géographiques des lieux;* l'*Art de construire les docks et une nouvelle méthode pour la construction des digues;* l'*Art d'apprécier la force mécanique des navires.*

D'Amsterdam, Swedenborg se rendit à Aix-la-Chapelle, Liége et Cologne, pour visiter les mines et les usines de ces contrées.

De là, poursuivant de nouvelles publications, il se rendit à Leipzig, où il fit imprimer ses trois volumes de *Mélanges d'observations sur les minéraux, le feu et les gisements des montagnes*, 1722.

Il visita ensuite les mines de la Saxe, et, arrivé à Hambourg, il ajouta aux *Mélanges* un quatrième volume où il s'expliqua principalement sur le *fer* et sur les *stalactites de la fameuse grotte de Baumann*. Cette dernière, on le sait, est toujours l'une des plus instructives curiosités des montagnes du Harz, et naguère encore tout étudiant bien inspiré de l'université de Gœttingue, allait le sac sur le dos la visiter pendant les vacances de la Pentecôte. Il courait de là à Rosstrappe ou au Saut-du-Cheval recueillir les riches légendes de ces montagnes. Puis il se faisait conter, entre le coucher du soleil et son lever, commencé à minuit, celles du Brocken, légendes où figurent les danses si célèbres et les sabbats si chers à ces prétendues sorcières qui y accouraient de tous les pays d'alentour, au risque de se faire brûler par autorité de justice pour les fautes imaginaires commises dans leurs fêtes chimériques.

On serait presque malvenu aujourd'hui, dans une vie de Swedenborg le théosophe, en parlant de ses beaux travaux de science, et pour nous, nous en parlerions mal; mais il faut le dire, l'étonnante richesse des faits accumulés dans ses « Observations » ne le cède qu'à l'élévation des principes ou des inductions que l'auteur en tire partout et à l'utilité des applications même les

plus usuelles qu'il indique. Il nous y apprend qu'il avait été chargé par l'État d'examiner les côtes de la Suède afin d'en désigner les points les plus propres à l'exploitation du sel, et rien de plus pratique que son rapport sur cette belle mission. On y trouve aussi la substance ou le résumé de quelques entretiens que Swedenborg avait eus avec Charles XII sur des questions qui intéressaient ce prince, plus capable d'instruction, sinon plus instruit qu'on ne pense communément.

De Hambourg, l'infatigable observateur retourna aux mines de Brunswick, de Gosslar, de la forêt Hercynienne, du Hanovre et du Limbourg.

Dans cette excursion, dont l'illustre écrivain rend compte dans ses volumes, il trouva à Blankenbourg, près du duc de Brunswick, l'accueil le plus empressé et une générosité d'autant plus utile, que la Suède appauvrie était moins en état de faire des sacrifices notables pour l'indemniser. Le duc paya tous les frais de ce voyage et, à titre de souvenir, offrit au voyageur prenant congé de lui une forte médaille en or et une belle coupe d'argent.

Au bout de quinze mois consacrés à cette exploration, il reprit le chemin de Stockholm par Hambourg, Stralsund et Istadt.

D'après son confrère Sandel, qui prononça l'éloge académique de Swedenborg, cette absence aurait duré dix-huit mois. Les biographies anglaises publiées par les hommes les plus versés dans ces questions, sont plus exactes. D'ailleurs, l'itinéraire de Swedenborg tranche la question dans ces mots : *Cum annum et tres menses apud exteros commoratus fuissem*, « après

quinze mois de voyage. » Il avait tout fait en quinze mois! Parti au printemps de 1721, il rentra en Suède dans l'été de 1722. Et non content d'avoir, dans l'espace de quelques mois, visité tant de villes, de mines et de savants, et imprimé cinq traités à Amsterdam, trois volumes à Leipzig et un quatrième à Hambourg, à peine arrivé à Stockholm il y fit paraître en suédois son ouvrage *Sur la dépréciation et l'élévation des monnaies en Suède*, 1722. La question était délicate. En Suède comme ailleurs, dans les grandes nécessités publiques la royauté, trompée sur la nature et la portée de ses droits, s'était fait la ressource périlleuse de la valeur nominale aux dépens de la valeur intrinsèque. Il fallut autant de circonspection que de patriotisme et de science qu'en avait Swedenborg pour traiter ce grave sujet. Il sut instruire sans irriter et se faire réimprimer au bout de quarante ans.

Après trois années de visites, d'explorations et d'études approfondies en Suède et à l'étranger, Swedenborg, qui jusque-là ne s'était pas cru digne de prendre possession réelle de son siége au conseil des mines, en remplit d'une manière étonnante les nombreuses obligations. L'état où se trouvait son pays demandait tout son dévouement. Frédéric Ier n'avait obtenu la paix avec la Russie qu'en cédant la Livonie, l'Esthonie, l'Ingermanie, d'autres provinces, îles et places fortes (30 août 1720). Mais, bien averti par les folies de son prédécesseur, il était décidé à réparer les maux de la guerre par une sérieuse application aux travaux de la paix. Le collége des mines était appelé plus directement que d'autres à l'aider dans cette belle tâche, et le dé-

vouement le plus patriotique des talents de Swedenborg ne lui fit pas défaut.

Il s'était à peine installé dans sa charge, quand l'université d'Upsal lui offrit la chaire de mathématiques devenue vacante par la mort de Celsius. « Son acceptation devait réjouir ses futurs auditeurs et honorer ses collègues. » Il pouvait cumuler au nom d'une instruction et d'une capacité de travail que nous venons de voir, et d'ordinaire ces qualités justifient de plus vastes cumuls aux yeux de savants moins laborieux. Swedenborg déclina toutefois les honneurs offerts (1724), ses études et ses devoirs réclamant tout son temps. Le fait est qu'il n'aimait pas les mathématiques pures, c'est-à-dire les théories sans application. Il disait qu'un seul praticien valait dix mathématiciens.

Quelques années plus tard, l'Académie royale de la savante cité se l'appropria par un choix qu'il n'eût pas provoqué et qu'il ne put pas décliner (1729) ; et il fut sans contredit, pendant l'espace de neuf à dix ans, le membre le plus actif du conseil des mines et le confrère le plus laborieux des académiciens d'Upsal.

Je ne parle pas de quelques écrits de circonstance des mêmes années. On voit par la simple indication de ceux que je viens de nommer le puissant intérêt qu'ils offraient aux savants de tous les pays. Grâce à ces publications si solides et si suivies, Swedenborg serait devenu membre de toutes les académies de l'Europe, s'il eût recherché ces honneurs ; mais dès cette époque une ambition de cette nature eût été contraire à sa pensée. Il nous apprend lui-même qu'il ne fit jamais aucune démarche pour être d'un corps savant. C'était toutefois

l'époque où l'on s'associait avec le plus de ferveur pour les investigations de la science, et où l'on aspirait le plus généralement à l'entrée dans les compagnies savantes. Leibnitz, qui avait débuté par des travaux présentés à l'Académie des sciences de Paris et à la Société royale de Londres, venait de présider à la création des académies de Berlin, de Vienne et de Pétersbourg. Essentiellement indépendant par sa fortune et son caractère, aimant le travail pour ses attraits propres et appréciant peu les distinctions qui usurpent un peu sur nos libertés, Swedenborg explorait, travaillait et publiait comme une académie tout entière, et se donnait des missions scientifiques comme en donnent les princes, mais il ne briguait pas les distinctions qui, dans sa pensée, devaient arriver tout naturellement à leur suite.

CHAPITRE V

Voyage d'Allemagne (et de Hongrie?) — Nouvelles publications de Swedenborg. — L'Académie des sciences de Paris le traduit. — Membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. — Perfectionnements de l'exploitation métallurgique. — Voyages de Hollande et d'Angleterre.

1733—1736

Au bout de dix années de résidence, l'esprit actif et curieux de nouveautés de Swedenborg le poussa à revoir d'autres hommes et d'autres pays. La Suède suffisait à son patriotisme politique, mais son horizon scientifique était sans bornes, comme le fut bientôt sa patrie religieuse.

Il partit en 1733, en vertu d'un congé de la part du roi. Il quitta Stockholm en société du comte de Gyllenborg, du baron de Stiernkrona et de plusieurs autres qu'il sema dans les différentes provinces du pays, mais dont aucun ne le suivit à l'étranger. Il visita successivement les établissements et les savants de Stralsund, Greifswald, Friedland, Strelitz, Furstemberg, Berlin, et Dresde. De Dresde il se dirigea sur Prague, visita les mines de Bohême, Carlsbad et d'autres stations métallurgiques. Son *Itinéraire* relatif à cette excursion

montre qu'il vit, dans les pays qu'il parcourut, tout ce qu'on appelait alors les *curiosités;* mais ses notes sont de simples indications de peu d'intérêt, si ce n'est quant aux ouvrages qu'il lisait et aux exploitations métallurgiques qu'il examinait. S'il visita les monuments publics, les églises et les bibliothèques; s'il assista aux revues et aux manœuvres, il n'en rapporte rien. Abstraction faite d'une remarque assez piquante sur la tenue militaire et la pose un peu dramatique des régiments du roi de Prusse, ou de quelques notes sur les attraits que le culte catholique offre à ses fidèles, et qui révèlent la vivacité de son imagination; — abstraction faite de ces quelques remarques, il ne se trouve dans ces notes rien qui fasse connaître le voyageur. A le lire, on dirait qu'il ne fréquente aucun spectacle et ne s'entretient avec aucun homme célèbre qui mérite qu'on en parle. C'est qu'il travaille, c'est qu'il voyage pour lui, c'est qu'il voyage pour amasser des faits propres à éclairer des problèmes de science. Il voit les savants et se lie volontiers avec eux. Il en nomme quelques-uns, des métallurgistes surtout; il sent même qu'il aurait dû en nommer d'autres; mais il prend facilement son parti sur cette omission, s'excuse un peu, met en avant la *raison de brièveté* et se contente de dire, en forme de sommaire, qu'il n'a négligé aucune occasion de voir, *en outre*, des bibliothèques, des musées et d'autres choses dignes d'attention. Travailleur incomparable, il aime à ce point tirer parti de son temps, qu'il ne faut pas l'en croire lui-même quand il se reproche l'emploi du 26 mai. « Attendant la poste, dit-il, j'ai passé la journée à ne rien faire. »

Revenu à Dresde, qu'il aima beaucoup, il se rendit

sur la fin de l'été, avec son riche butin d'observations, à Leipzig où il commença, en octobre, l'impression de son grand ouvrage, intitulé *Opera philosophica et mineralia*, et orné de son beau portrait.

L'impression de cette large composition l'enchaîna à Leipzig pendant l'hiver. Il y corrigeait ses épreuves et faisait tirer jusqu'à six feuilles par semaine.

On dit que l'auteur profitait, en les revisant, des observations que pendant l'impression même il avait faites en Autriche et en Hongrie, en visitant les mines et en étudiant l'exploitation métallurgique; mais de cela son *Itinéraire* ne dit rien. Par suite de ces études élargies, la correction de ses épreuves ne demanda guère moins d'une année entière. L'ouvrage parut à Dresde et à Leipzig en trois volumes in-folio, dont le premier porte le titre général de *Principes des choses naturelles et nouvel essai d'un exposé philosophique du monde élémentaire*.

Au fond, et quand il parut, il ne s'agissait plus uniquement, pour cette intelligence essentiellement spéculative, de l'exploitation du cuivre, du fer ou du plomb, ni de celle de l'or ou de l'argent; il s'agissait des secrets mêmes de la nature, du jeu occulte de ses forces et de ses lois, de ses merveilles et de ses mystères ou de sa philosophie. Car Swedenborg ne fut jamais de l'école mystique de Paracelse; il fut théosophe plus tard; mais à cette époque il était de l'école purement scientifique de Télésius, de Campanella et de Descartes.

Le second et le troisième volume de l'ouvrage, qui portent le titre spécial de *règne minéral*, sont bien consacrés au fer, au cuivre et au laiton, et nous allons dire

tout à l'heure l'appréciation qu'en fit l'Europe savante; mais le tome premier exposait tout un système de l'univers, en un mot une philosophie de la nature. Le *Principia rerum naturalium, sive novorum tentaminum phænomena mundi elementaris philosophice explicandi* est une des gloires de son époque.

Il nous faut dire un mot de ce travail général tout d'abord, pour donner une idée de la nature et de la portée de l'esprit philosophique de son auteur.

Telle fut, en effet, sa confiance dans les inductions tirées par son génie méditatif des faits qu'il avait si bien observés et si itérativement revus, qu'il osa risquer toute une théorie, et construire un Univers, une cosmologie *à priori;* exemple que les naturalistes du dernier siècle et les philosophes du nôtre n'ont que trop imité. Son essai, il est vrai, ne révèle pas du tout le plan réellement suivi par l'auteur du monde, mais il atteste, sinon toute la portée, du moins toute la témérité de l'esprit de Swedenborg.

Les quatre règles qu'il posa pour l'examen des plus grands phénomènes et pour l'étude des éléments mêmes qui les amènent, l'aimant ou le magnétisme minéral, la lumière et l'atmosphère, ont encore une incontestable autorité. Ces quatre maximes, les voici :

1. Il nous faut partir du point de vue, que la nature agit par les principes les plus simples et que les parties de ces éléments sont les formes les plus simples, les moins raffinées, les moins artificielles.

2. Nous devons admettre comme principes de la nature le principe même de la géométrie, c'est-à-dire déduire l'origine des diverses parties de la nature du

point mathématique, de même que les lignes, les figures, toute la géométrie; et cela par la raison qu'il n'est rien dans la nature qui ne soit géométrique, et *vice versa.*

3. Admettons de plus que tous ces éléments peuvent se mouvoir en même temps et au même lieu, et que chacun se meuve sans en être empêché par un autre.

4. Il faut des faits incontestables pour servir de base à la théorie, et il n'est pas permis de faire un pas sans être guidé par eux.

De ces règles si pures, prises si haut et posées avec cette légitime autorité que nous verrons Swedenborg déployer constamment dans sa vie, et sur le domaine spirituel comme sur le domaine matériel, il fit l'application la plus brillante. Et après la proclamation de l'empire des faits conducteurs, rien n'a mieux plu à ses téméraires successeurs que ces déclarations très-philosophiques dans la bouche d'un homme si riche de faits: *que les documents scientifiques ou les faits amassés depuis des siècles suffisent pour sonder les principes des choses;* que la philosophie de la nature, loin de supposer la connaissance d'innombrables phénomènes, ne demande que celle des faits essentiels qui découlent en ligne droite; que celle des forces et du mécanisme de l'univers qui ne dérivent qu'indirectement et d'une façon éloignée, embarrassent l'intelligence et la détournent de la vraie voie au lieu de l'y guider; que cette inquiète recherche de phénomènes plus nombreux qui se transmet de génération à génération, est le caractère distinctif de ceux qui sont incapables de remonter aux principes et aux causes.

Et rien de plus légitime que cette foi scientifique aux

lois de la nature; rien de plus fécond que cette puissance de déduction qui se transforme en synthèse. C'est une hardie anticipation sur le génie de Cuvier, rétablissant et créant tout l'animal par le fragment d'un os.

Le système que Swedenborg édifia au nom de ces principes a perdu sa valeur, mais on y admire encore de brillantes indications. M. Dumas a signalé, dans ses *Leçons de philosophie chimique*, le rare bonheur avec lequel Swedenborg a créé la cristallographie et préludé à la découverte de Wollaston sur le rôle de la forme sphérique dans la composition des cristaux.

D'autres ont signalé ses ingénieuses anticipations sur les belles théories de Dalton et de Berzélius.

Ce qui jette encore plus d'éclat sur son nom, c'est qu'il partage avec sir William Herschel l'honneur d'avoir découvert la place de notre soleil et de son système dans la voie lactée, et avec Lagrange celle d'une magnifique théorie. Les changements observés dans les orbites des planètes semblaient autoriser la crainte d'une destruction générale et le retour de la création dans le chaos, quand Lagrange vit qu'au bout d'un certain temps les déviations ramènent elles-mêmes la marche régulière. Or, le germe de cette brillante découverte, de cette belle périodicité, est dans les *Principes* de Swedenborg, dont le génie devait sonder les profondeurs de la terre et les altitudes des sphères avant de passer à l'étude des mystères du ciel.

Il y a de la poésie, de l'invention, dans cette vaste construction élevée avec les éléments de l'expérience; ne le nions pas. Au contraire, constatons dans son auteur cette puissance d'imagination que ses ouvrages de

théologie viendront confirmer dans la suite et que les poésies de sa jeunesse n'avaient pas même fait soupçonner, mais ajoutons qu'il y a beaucoup de science.

Si cet immense essai, qui remplit tout un volume in-folio, n'excita qu'une sorte de stupéfaction, l'utilité pratique des deux autres volumes fut appréciée de tous les savants. On n'en finirait pas, dit un bon juge, le professeur Schleiden, si l'on prétendait énumérer toutes les améliorations que Swedenborg apporta dans l'exploitation des mines de sa patrie, et l'on ne saurait dire combien il mérita de l'industrie et des arts de la Suède.

Ce savant travail valut à son auteur un grand nom et des distinctions académiques de divers genres.

En 1734, l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg lui envoya un diplôme de membre de cette compagnie.

Dès 1737, on réimprima en France, à Strasbourg, le traité de la conversion du fer en acier, et, en 1762, l'Académie royale des sciences de Paris fit traduire en français une partie du second volume, le traité sur le fer, qu'elle fit insérer dans sa *Description des arts et métiers*, « ce travail, dit-elle, ayant été reconnu le meilleur qu'on eût sur cette matière. »

Le duc Louis-Rodolphe de Brunswick qui avait fait les frais d'impression de tout l'ouvrage et donné son portrait pour mieux l'honorer, fut flatté lui-même de ces témoignages d'estime et redoubla d'affection pour l'aimable savant.

Ce qui flatta le philosophe comme le prince, ce fut l'empressement que mit l'illustre chef de l'école leibnizienne, Wolf, à rechercher l'amitié de l'auteur.

Swedenborg se sentit lancé par cette publication sur

la voie des mystères de la nature, si bien qu'à partir de ce moment il voulut en embrasser l'étude tout entière.

La même année encore il publia à Dresde un volume sur les trois grosses questions du temps : l'*Infini*, la *Cause finale de la nature* et le *Lien mystérieux du corps et de l'âme* (*Prodromus philosophiæ rationalis*, etc.).

Et ici encore, il nous faudra donner une idée de ce travail pour faire comprendre un peu l'étendue de la science de son auteur, l'élévation de son esprit et la familiarité avec les plus hautes régions spéculatives, avec laquelle le savant de Stockholm devait bientôt entrer dans la troisième et si extraordinaire phase de sa vie. Le vrai cachet de sa « philosophie rationnelle, » c'est, comme le dit son titre, le rationalisme. L'auteur y veut que toute pensée soit raisonnable et toute exposition d'idée simple jusqu'à la familiarité. Jamais le raisonnable n'est contraire à la révélation, dit-il, et jamais ce qui n'est pas clair n'est philosophique.

Cette simplicité n'empêche pas l'originalité.

La question de l'infini alors agitée est toujours à résoudre encore, l'intelligence humaine étant incapable d'embrasser la chose dont il s'agit et ne comprenant que l'idée ou le mot qu'on emploie pour la désigner. Elle venait d'être traitée en Suède par le créateur de la philosophie moderne. Pour Descartes, le monde était l'ensemble infini des mondes, l'univers sans bornes, dont la création divine ou la formation offrait des problèmes difficiles. L'ami de la reine Christine en expliquait hardiment la naissance au moyen de trois éléments : *la matière subtile ou la fine poussière*, *les petites boules* et les matières privées tout à fait ou *ani-*

mées de peu de mouvement (Voy. notre *Histoire de la philosophie dans ses rapports avec la religion*, p. 265). Swedenborg, qui était cartésien pour ce qu'on appelle la philosophie proprement dite, la logique et la méthode, l'était peu pour la psychologie et la métaphysique, et point pour la cosmologie. Il reprit en sous-œuvre toute cette théorie, et demanda, sans aucun dédain pour un grand nom, mais avec une entière indépendance, qu'on mît des faits incontestés en place de ces conceptions qui ne sont guère autre chose que des assertions.

De Descartes Swedenborg passa à Bacon avec la même aisance, les mêmes respects et la même supériorité dans la question des *causes finales* de chacune des grandes œuvres de la nature ou de la *cause finale* de toutes.

Bacon, pour amener les philosophes à se faire observateurs des faits, naturalistes en un mot et non pas improvisateurs de systèmes, c'est-à-dire d'hypothèses, avait proscrit les causes finales, ou plutôt il en avait interdit la recherche. Ce qui nous est donné dans le phénomène, disait-il, c'est le phénomène. Qu'on le constate, c'est notre part. Quant à la cause, elle ne nous appartient pas. C'est la part du créateur. Cette manière d'élucider la question en fermant les yeux, ne convenait pas à Swedenborg. Il n'est pas au pouvoir de l'esprit humain d'y renoncer, dit-il, et il aurait tort de le faire quand il en serait le maître.

Après Bacon et Descartes, le tour de Leibnitz vint dans l'étude de la troisième question, le problème de la *liaison du corps et de l'âme*. Leibnitz venait de donner cette hypothèse de l'harmonie préétablie qu'il prodi-

guait un peu et qui ne satisfaisait personne, pas même Wolf, le plus fidèle de ses disciples. Swedenborg qui touchait à l'âme dans toutes ses études sur le règne animal, si éminent dans les créations de la nature, ne put s'empêcher de vouloir se rendre un compte meilleur de ce problème.

Et si jamais la question de l'âme fut prise de haut, ce fut par lui.

Il commença par proclamer ce grand principe et cette belle règle, que, pour expliquer l'âme, il faut prendre le corps, le microcosme, le monde qu'elle habite; le secret ou la science de l'âme n'est que là. Mais ce n'est point par la voie synthétique, où l'on trouve et affirme ce qu'on veut, c'est bien par la voie analytique, où l'on constate et donne ce qu'on peut, qu'il faut procéder dans ce domaine.

Le grand mérite de Swedenborg dans la discussion de ces trois questions, c'est d'avoir aidé, au nom des faits, à rendre la liberté à la philosophie. En philosophie comme en politique, pour que la vie et le mouvement naturel reviennent, il faut commencer par renverser le despotisme qui en arrête la circulation. Swedenborg s'impatientait avec raison de l'état de stagnation où trois autorités devenues excessives, Bacon, Descartes et Leibnitz, tenaient les esprits enchaînés, et Wolf eut raison de rendre hommage à celui qui travaillait si bien à la délivrance de la pensée. Swedenborg, il est vrai, ne trancha aucune de ces trois questions, et tout philosophe sait pourquoi, mais il les affranchit toutes trois.

Il eut le très-bon esprit de comprendre, en ce qui concerne la dernière, que pour la traiter avec quelque

espoir de succès, il fallait avoir tous les secrets de l'anatomie et de la physiologie. Cette persuasion le jeta dans une série d'études et de travaux qu'il n'avait guère approfondis jusque-là, mais qu'il suivit jusqu'au bout.

Ses volumes publiés à Leipzig, il se rendit à Cassel, Smalcalde, Gotha, Brunswick, Hambourg, et arriva à Stockholm pour l'assemblée des états, en juillet 1734.

Son devoir accompli, la politique elle-même fut mise de côté pour des études de physiologie.

Swedenborg y employa une partie de l'année 1735, dans laquelle il perdit son père si tendrement vénéré. Cette année, il la passa en Suède, et sans doute, pour la raison dite, moins à Stockholm qu'à Skara.

S'est-il rencontré à la cour avec ceux de nos savants que l'Académie des sciences envoya, cette année même, dans le Nord et que le roi de Suède accueillit avec tant de distinction?

Je ne trouve aucune mention du fait dans ses biographies, et c'est peut-être la mort de l'évêque son père qui explique ce silence.

CHAPITRE VI

Voyage de Swedenborg en Hollande, en Belgique, en France et en Italie. — Modification dans ses mœurs et dans ses opinions. — Son journal de voyage. — Son voyage à Amsterdam. — Ses nouvelles publications.

1736—1744

Dès l'année suivante, dès 1736, Swedenborg entreprit un nouveau voyage de longue haleine.

Quel était le but véritable de cette pérégrination? Était-il préoccupé, tourmenté de ses problèmes d'anatomie et de physiologie, et se mettait-il en route pour aller consulter les hommes les plus compétents? ou avait-il d'autres desseins? Voici ce qu'il nous dit :

« Le 1er juillet 1736, avec la permission de mon très-auguste roi, je m'en allai voyager pendant trois ou quatre ans, *afin de composer et de publier quelque ouvrage littéraire*. Je pris congé du roi et de la reine qui me reçurent très-gracieusement, je saluai ensuite les conseillers du royaume et mes autres protecteurs. Je cédai, pour cause d'absence, la moitié de mon traitement annuel, de laquelle moitié le secrétaire Porath, qui devait faire mes fonctions, recevrait trois cents écus

d'argent... A mon retour je reprendrais les obligations et les droits de ma charge. »

Ainsi ce voyage fut entrepris et ce partage fait pour donner à Swedenborg, très-occupé depuis son retour et pendant l'année 1735 au collége royal des mines, les loisirs et les moyens de composer et publier quelque ouvrage *littéraire*.

Mais que veut dire ce dernier mot? Est-ce bien dans le sens spécial de belles-lettres, d'histoire ou de philosophie, ou dans le sens général de travail d'esprit, soit de science, soit de littérature, qu'il nous le faut prendre?

Swedenborg ne nous le dit pas.

L'ensemble des notes de son itinéraire et l'esprit assez nouveau qui s'y découvre feraient croire qu'il avait réellement quelque dessein philosophique ou littéraire.

D'abord le choix des contrées qu'il visite est à remarquer : ce sont des pays de philosophie et de littérature, la Hollande, la France et l'Italie.

Ensuite l'attention du voyageur ne s'y porte plus sur les mêmes objets que dans les voyages antérieurs.

En effet, il ne recherche plus les mines et les exploitations métallurgiques. En apparence, c'est bien la philosophie qui le préoccupe. Il ne faut pas s'y tromper toutefois; son horizon s'est agrandi, la physiologie l'a porté vers la philosophie; mais ce n'est pas pour elle-même qu'il cultive celle-ci. Il s'arrête à Copenhague pour y prendre connaissance de celle de Wolf, et il se note les principes d'ontologie et les points de cosmologie de cet illustre chef de l'école leibnizienne, qu'il se propose de méditer dans ce voyage. Il les médite réellement. Mais tout cela ne se fait nullement dans le dessein de

composer un ouvrage de pure philosophie. Ce sont bien des questions sur l'âme qui le préoccupent, mais ce n'est point par des études de psychologie, c'est par des études d'anatomie qu'il compte les résoudre; et ce qu'il recherche dans cette longue excursion, ce sont des anatomistes et des médecins, ce ne sont pas des philosophies. Swedenborg est toujours l'homme tout d'une pièce. Pour lui c'est toujours le corps qui représente l'âme et l'explique, la terre qui représente le ciel et l'explique, l'homme qui représente l'ange et qui l'explique. A l'époque où nous le racontons, il n'énonce pas encore ces hautes théories, mais ces théories s'élaborent dans son esprit. En effet sa vie offre trois grandes *évolutions*, mais pas une *révolution*. J'ignore si jamais Swedenborg sera compris entièrement, mais je sais que mieux on l'étudiera, plus on le trouvera un.

Une modification assez profonde semble se remarquer dans ses goûts et dans les graves habitudes de sa vie, pour ne pas dire dans ses mœurs, à cette époque même et au début de cette longue pérégrination de quatre ans. Jusque-là nulle mention dans ses *itinéraires* d'un spectacle, d'une distraction qui n'appartînt pas à la science.

A Rotterdam, où il arrive pour la foire, ce qui était l'exposition industrielle du siècle, il fréquente les théâtres, les marionnettes, et jusqu'aux funambules. A Paris il se rend non-seulement à l'Opéra, et y trouve le spectacle charmant, les scènes fort touchantes, mais il se plaît encore aux ballets et note deux fois les principaux danseurs, Malter et Desmoulins, et les meilleures danseuses, mesdames Breton et Mariette, sans oublier les acteurs et les actrices.

Dans la vie d'un autre des faits aussi communs ne mériteraient aucune attention. Ils ont leur importance, leur indiscrétion révélatrice dans les notes d'un homme aussi avare de son temps. Swedenborg, qui étudie les rapports, ou, pour parler plus exactement, les liens de l'âme et du corps, les voies et les moyens de communication, le jeu réciproque des facultés de l'un et de l'autre, les directions que l'un exerce sur l'autre, veut connaître non pas l'âme et le corps de l'homme, mais l'homme tout entier, l'homme qui vit et agit, l'homme social. Et il n'hésite pas à le chercher dans ses plaisirs comme dans ses travaux, au théâtre comme à la foire. Il s'intéresse à ce que, plus jeune, il dédaignait.

Tout cela indique une modification notable dans ses habitudes et dans ses tendances, et d'autres détails en indiquent évidemment une dans ses opinions, mais ne font que préluder à la transformation complète qui est le fait culminant de sa vie. En effet, tout son point de vue religieux change pendant ces impressions.

Nous avons signalé son appréciation du catholicisme et des pompes de son culte qu'il avait d'abord vues dans les pays protestants. Dans les pays catholiques, son jugement est un peu autre, ou du moins son attention se porte sur d'autres questions. La petite ville de Roye près de Péronne amène une curieuse explosion dans sa pensée, d'ordinaire si réservée au fond et si mesurée dans la forme. Il remarque que les moines, les couvents et les églises sont riches et possèdent le sol. « Les moines, dit-il, sont gras et d'une corpulence prononcée. On supprimerait cette armée sans qu'il y eût perte. Ils font ce qu'ils veulent, prennent ce qu'ils peuvent et ne pro-

diguent aux pauvres que belles paroles et bénédictions, tandis qu'ils veulent tout recevoir d'eux (du peuple) gratuitement. A quoi sont bons les moines de Saint-François, les Déchaussés?... Les autres (*Reliqui*, ceux qui ne sont pas Franciscains, ou ceux qui ne sont pas moines?) maigres, lestes et déliés, aiment mieux aller à pied qu'à cheval ou en voiture; ils sont bienveillants et jouissent d'un esprit prompt et gai. »

Ces jugements, au point de vue de la vérité absolue, ne valent peut-être pas plus que celui que Swedenborg porte sur Paris, quand il nous apprend que l'habitude du plaisir ou la sensualité y paraît portée au plus haut degré où elle puisse l'être; on sait ce que valent ces impressions de voyage; mais il faut les citer, moins pour caractériser les moines et les Parisiens, que le point de vue et les préoccupations de leur juge. Nous connaissons les religieux mieux que Swedendorg. Quant à lui, qui les avait vus l'année 1710 sans étonnement, il est en 1736 si étourdi du rôle que le monachisme joue encore en France à cette époque, qu'il énumère longuement les 15,000 couvents, les 400,000 religieux qui y possèdent 9,000 palais ou maisons, et les 567 abbesses, auxquelles il joint 13,000 prieures (supérieures).

Toutefois il ne revient pas sur ce sujet, quoiqu'il passe dix-neuf mois à Paris. Arrivé le 3 septembre 1736 il n'en partit que le 12 mars 1738. Il y visita dans l'intervalle beaucoup d'églises, vit figurer dans la société beaucoup de prêtres, et prit pas mal de renseignements sur l'état de la France, mais, son premier feu jeté, il s'interdit toute critique itérative.

Celle qui ne porte que sur la forme des choses, la

manière de prêcher, par exemple, dont il n'a pas encore parlé, il se l'accorde et largement. C'est tout simple. L'homme du Nord a sur l'éloquence sacrée une opinion fort différente de celle de l'homme du Midi; et cette éloquence qui est un peu la maîtresse en France, Swedenborg a l'air de la goûter, comme la goûtait Schelling qui me dit un jour : « Ne la cherchez pas chez nous. » Il trouve l'*action* de nos orateurs trop vive : le geste, les éclats de voix et les jeux de physionomie l'effarouchent. « Je fus, dit-il, à l'église des Théatins, auprès du pont Royal et à l'église des Augustins, auprès des Tuileries, où Guillaume, prédicateur du roi, prêchait à la façon d'un acteur sur la scène, même avec beaucoup plus d'art (*longe artificiosius*). »

Sur le fond même de ces discours, soit dogme et morale, soit politique, des critiques éclairées eussent offert un grand intérêt à ceux qui se rappellent que c'est dans la parole sacrée que se réfugie la liberté lorsqu'on ne la lui accorde dans aucune autre; mais Swedenborg, qui admirait à Dresde le culte catholique, ne veut pas même aborder cette question en France. Il n'y touche pas davantage dans ses notes sur l'Italie. Il visita le nord et les villes un peu considérables de ce pays. Il se rendit à Venise en compagnie de cinq carmes. Il s'y plut beaucoup et y resta quatre mois. Il habita deux fois Florence. Il passa six mois à Rome. Il parle de tout d'une manière intéressante. Mais il ne fait plus aucune de ces observations critiques que la ville de Roye eut seule le privilége d'arracher à sa plume de philosophe.

D'autre part ce voyage est noté sur son carnet sans qu'il revienne sur le but qu'il avait indiqué, en deman-

dant au roi un congé de quatre ans. Son ouvrage, il ne le perd pas de vue, nous le verrons tout à l'heure, mais il a cela de commun avec Saint-Martin, qu'il ne parle pas de ses écrits d'avance : il les compose et les publie.

Il paraît toutefois qu'un voyage en France et en Italie a des distractions que n'ont pas d'autres. Swedenborg, se laissant aller au plaisir de voir et de vivre, ne finit pas son travail, mais sa dernière note l'excuse. Il a été poëte dans son premier voyage. Il l'est encore un peu dans celui-ci. Arrivé par Livourne à Gênes, le 17 mars 1739, il y met sur ce voyage ces mots pittoresques : « Je fus dans un jardin ravissant, où tout florissait en mi-mars; les oranges et les citrons mûrissaient; on cueillait les olives : Pomone s'y montrait avec la moisson. » Au milieu de ces enchantements un enfant du Nord s'oublie.

J'ai dit tout à l'heure que les notes de Swedenborg sur ce voyage, où il passa en Italie une année tout entière, indiquent une modification dans ses tendances et dans ses habitudes ; je dois ajouter qu'elles en attestent une dans les mœurs du voyageur.

Elles sont pour le moins aussi curieuses au point de vue moral qu'au point de vue politique.

En effet, Swedenborg continue à fréquenter les théâtres, quand l'occasion s'en présente. Il compare, au sujet de celui de Vérone, l'opéra français à l'opéra italien, et dit bien carrément que, sous le rapport du chant et de la danse, la scène italienne est préférable à la scène française, qui n'offre en comparaison de la première que des *sornettes* et des *facéties*.

Je ne sais pas si cela était bien exact et si la supériorité de la scène italienne sur la nôtre, en 1737, était

aussi considérable; mais si Swedenborg se trompe, si son jugement sur les deux scènes ne s'applique qu'au libretto et n'est pas un jugement bien sûr, il atteste au moins tout l'intérêt que le juge, en vue de ses études sur l'homme, portait alors à des arts aussi frivoles.

Je crois même que ce n'est pas la visite faite à la France ou à l'Italie qui a modifié le goût du savant voyageur.

En effet, le choix qu'il fait de ces contrées quand il sent le besoin de se déplacer et les premières observations qu'il jette sur le papier en arrivant dans ces pays, prouvent que déjà le dix-huitième siècle a passé par sa pensée.

Au milieu de toutes les distractions que pouvaient lui offrir la France et l'Italie, le plus sincère des hommes nous apprend lui-même que ces distractions furent plus vives et d'une nature plus intime, en Italie au moins, que ne le laisse entrevoir son journal. Car, toujours lui-même et chaste jusque dans l'aveu de ses fautes, il ne les étale ni avec le faste philosophique de Rousseau, ni avec le luxe poétique de Gœthe. Il ne dévoile les siennes, du moins la plus étonnante de toutes, que sous le manteau de la cheminée, qu'à l'ami discret qui l'interroge.

En effet, parvenu à l'âge où Rousseau s'attachait vivement à madame d'Houdetot, et Saint-Martin avec une exaltation mystique à madame de Bœklin, Swedenborg connut un instant « dans la nouvelle Babylone » (ce n'est pas Paris, c'est Rome) ces affections qu'il devait décrire un jour avec tant d'abandon, mais transfigurées en amour conjugal dans ses tableaux de la *Nouvelle Jérusalem*. Son ami le général Tuxen, dont nous aurons à citer de plus curieuses communications, nous

apprend à ce sujet que, dans la célèbre entrevue d'Helsingoer, Swedenborg, que le général craignait de n'avoir pas honoré suffisamment en l'invitant avec quelques dames, lui dit : « J'ai toujours eu du penchant pour la société des dames. » Le général nous dit dans sa lettre : « Cet aveu m'autorisa à lui demander en plaisantant, s'il avait jamais été marié ou s'il avait eu quelque envie de se marier. Il me répondit que non, mais ajouta que, dans sa jeunesse, il avait été sur le point de se marier, le roi Charles XII ayant recommandé au célèbre Polhammer de donner sa fille à Swedenborg. — Sur ma demande, quel obstacle y était intervenu, il répondit : Elle ne voulut pas de moi, ayant déjà donné sa parole à un autre qu'elle préférait. — Je lui demandai alors très-vivement pardon sur ce qu'il pouvait y avoir eu d'indiscret dans mes questions. — Demandez tout ce que vous voudrez, répliqua-t-il, je répondrai à tout conformément à la vérité. »

« Je lui demandai donc si, *dans sa jeunesse*, il avait pu demeurer inaccessible à toutes les tentations de la part de l'autre sexe? — Pas tout à fait, dit-il. *Dans ma jeunesse* j'ai eu une maîtresse. »

Si ces derniers mots devaient choquer des préoccupations trop enthousiastes de la perpétuelle virginité de Swedenborg, ils pourraient, avec une douce violence, se traduire différemment, et par ces autres : « J'avais une personne aimée en Italie. »

Mais cette traduction ne serait réellement qu'une trahison. On parle de tentations subies, et Swedenborg, toujours vrai, s'empresse de répondre qu'il n'en a pas su se préserver entièrement. Il s'agit donc, non pas

d'affections pures, mais d'affections blâmables, et qu'il se reproche comme des fautes de jeunesse. S'il avait dû parler d'un amour légitime, d'une fiancée, par exemple, il se serait exprimé tout autrement. Mais si le fait l'accuse, certes son aveu, qu'il pouvait éviter sans manquer à la vérité, le nuance et change la tache en une ombre qui passe. Il est toutefois une chose qui ne se comprend pas. Swedenborg répond à une question de soldat sur *sa jeunesse*. Or quand le voyageur mit les pieds en Italie il avait cinquante ans. C'est bien l'âge où souvent, dans les hommes les plus sérieux, l'amour, s'il vient à reparaître, se montre avec une étonnante vivacité, témoin les deux philosophes cités; mais comment un mathématicien peut-il qualifier cet âge de jeunesse, et cela neuf ans après le fait dont il s'agit? Car Swedenborg en 1747, causant avec le général, avait cinquante-neuf ans. Faut-il supposer qu'il aurait visité l'Italie antérieurement au voyage de 1738? Mais c'est en vain qu'on s'aviserait de ce biais; Swedenborg ni personne n'a jamais parlé de ce voyage, et il ne se trouve pas dans sa jeunesse d'année où il figurât bien.

Quoi qu'il en soit de cette énigme, qui a ses pareilles dans la vie de Saint-Martin, nous le savons, les notes de Swedenborg indiquent au point de vue politique une modification non moins profonde. Le noble membre de l'ordre équestre de Suède et le fidèle sujet de son roi, parle des diverses formes de gouvernement comme un homme de 1793. En effet Swedenborg, qui ne cherche pas ses mots et ne recule jamais devant ceux qui expriment le mieux sa pensée, trouve, en parlant du monachisme, des tours dignes de Voltaire et en

parlant du despotisme, des mots qu'envierait Montesquieu. Si son style est, d'ordinaire, tout simple et par là un peu pâle, il est toujours vif et parfois très-piquant sur certaines matières. Le voyageur s'attache peu au jeu des ridicules sociaux, mais quand ils le choquent trop, il le dit. Rien de plus incisif que sa remarque sur Turin. « Tous ceux, dit-il, qui y possèdent une campagne (*prædia*), même les marchands, sont appelés *comtes.* » Ses notes sur les institutions sont rares, mais il s'y élève aisément aux plus hautes considérations. En général, sa grave pensée jette sur la politique les plus vives lumières que la religion puisse répandre. La vue d'Amsterdam, celle de ses richesses, de la multitude de ses hôtes, de cette affluence de marchands et de marchandises de toutes les contrées de l'Europe, de toutes les parties du monde; la vue de toute cette prospérité qu'a donnée à un petit peuple un grand amour du travail et un énergique emploi de toutes les libertés naturelles de l'homme, lui arrache ces belles paroles : « Quand j'ai considéré tout cela, il m'a semblé que la cause première et principale de cette prospérité, c'est *que la Hollande est une république*, forme de gouvernement qui plaît à Dieu plus que celle d'un gouvernement absolu, comme on le voit aussi par l'histoire romaine. Dans une république on n'accorde culte et vénération à aucun homme. Le plus grand et le plus petit s'y estiment égaux à des rois, à des supérieurs, ce qui se voit dans la tenue et la nature de chacun en Hollande. C'est Dieu seul qu'on y adore. Et Dieu seul adoré, nul homme ne l'étant à sa place, prend tout son plaisir à ce pays. »

Voilà de la science sociale au point de vue purement religieux, et certes elle est belle; en voici au point de vue purement politique, et certes elle est piquante :

« Ensuite, il y a en Hollande la plus grande liberté. Point de sujets (*servi*). Tous y sont directement gouvernés par la main du maître suprême, celle de Dieu; ce qui fait que leur naturelle grandeur d'âme ne se déprime ni par le respect humain, ni par la crainte. Au contraire, ils conservent une âme ferme et saine dans un corps sain, et l'esprit libre, le regard haut, ils se confient eux et leurs biens à Dieu, qui prétend seul les gouverner.

« Il en est autrement sous les gouvernements absolus, où l'homme est façonné par l'adulation et la dissimulation, apprend à avoir sur les lèvres autre chose que ce qu'il tient enfermé dans le cœur; où l'esprit, par une longue habitude, est à ce point feint et fardé que, même en s'adressant à Dieu, il dit autre chose et pense autre chose, présentant à Dieu ses adulations et ses faussetés, ce qui ne peut que lui déplaire. Telle me semble la cause de cette prospérité qui sourit aux Hollandais en toutes choses et plus qu'à toutes les autres nations. »

Il n'y a rien de plus grand que cela dans Montesquieu, s'il y a quelque chose d'aussi grand. Swedenborg termine au nom de la religion ce qu'il a commencé en son nom. Et, sauf la forme, à peine y a-t-il dans Bossuet quelque chose de plus haut que ceci :

« Toutefois qu'au lieu du Dieu suprême ils adorent Mammon et n'aiment que l'or, c'est là un fait qui ne paraît pas se concilier avec la durée de leur prospérité.

Mais peut-être que, parmi les mille et les dix mille, il en est dix qui détournent le châtiment et font participer les autres aux biens si abondants de la vie et à la fortune dont ils sont si dignes de jouir. »

On voit que Swedenborg, qui faisait de si beaux rapports à la diète sur les questions de finances, n'eût pas fait tort à la réputation dont il jouissait auprès du premier ministre et auprès des États, s'il leur en avait présenté sur les institutions. Ajoutons maintenant que Swedenborg, après le voyage sur lequel nous venons de consulter ses notes, songea bien réellement à la composition et à la publication d'un ouvrage, mais non pas à celle d'un ouvrage littéraire, si l'on prenait ce mot dans son acception spéciale. Nous avons dit que celui qu'en partant il avait réellement en vue d'écrire pendant ces quatre ans n'était pas achevé. Contrairement à ses habitudes, il avait peu écrit et n'avait livré à l'impression que trois traités sur les fièvres, Rome, 1738.

Il lui fallut même deux années de séjour en Suède pour rédiger définitivement ses nouvelles explorations et ses études, et il n'alla les faire imprimer à Amsterdam qu'en 1740 et 1741, sous le titre d'*Économie du règne animal*, deux volumes in-4°.

C'est un ouvrage de physiologie d'où l'animal est exclu; l'homme raisonnable en est l'objet essentiel. On y est loin du *système naturel* de son illustre compatriote Linné. On sait en quels termes zoologiques et dans quel milieu figure ici, comme bimane, l'angélique créature faite à l'image de son divin auteur. Swedenborg, mieux inspiré, s'élève plus haut et s'il traite en son économie du règne animal de l'homme, c'est que pour

lui c'est là le représentant suprême du règne, et c'est pour lui assigner dans la création le rang éminent qui lui appartient.

Une *Introduction à la psychologie rationnelle* montre que, dans la science de l'auteur, l'âme joue un rôle digne de sa haute destinée.

Dans la première partie de l'*Économie* il traite du sang et du cœur; dans la seconde il traite du cerveau, du rapport des mouvements du cerveau avec ceux des poumons et des rapports de l'âme avec le cerveau; dans la troisième il parle des fibres et de la forme du corps en général. On trouve dans chacune de ces parties des vues qui bientôt sont devenues de belles théories.

Jusque-là l'Académie royale de Stockholm ne s'était pas laissé éclairer sur les titres de l'illustre savant par celles de Paris, d'Upsal et de Saint-Pétersbourg : en 1741, ne pouvant plus résister à cette dernière publication, elle s'associa Swedenborg. Il paya tout aussitôt sa joyeuse entrée par un mémoire sur la mosaïque, art qu'il avait admiré à Florence, et elle imprima son travail dans le vingt-quatrième volume de son Recueil.

Mais il n'en avait pas fini avec ses études d'histoire naturelle ou de zoologie; il compléta ses recherches avec sa constante ardeur, et demanda un nouveau congé à son roi pour aller les publier en Hollande.

CHAPITRE VII

Voyage de Hollande. — Publication à la Haye. — Voyage d'Angleterre. — Publication à Londres. — L'événement extraordinaire, la vision de Londres. — Les adieux à la science. — La troisième phase, la phase religieuse.

1744 ET 1745

Fidèle à son habitude de publier à l'étranger, Swedenborg prit un nouveau congé en 1744 pour suivre à la Haye l'impression de son ouvrage le plus important et le plus philosophique sur la physiologie et l'anatomie, son *Règne animal.*

Il en donna d'abord deux volumes in 4°, l'un sur les *entrailles*, l'autre sur les *organes pectoraux.*

Quand l'impression de ces deux premiers volumes fut terminée, il partit pour Londres et mit sous presse le troisième, qui traite de la peau, du toucher, de l'appareil du goût et de la forme des organes en général. Éditeur lui-même, il ne se gênait nullement de faire paraître dans des villes différentes les différents volumes de ses travaux; l'argent ne lui faisait jamais défaut, pas plus que l'envie de produire ou l'incomparable facilité qu'il y apportait.

Ainsi, revenu en Suède en 1738, il se rend à Am-

sterdam dès 1740 et 1741, pour y faire imprimer deux volumes, et va, en 1744 et 1745, à la Haye et à Londres, en faire imprimer trois autres.

Cette merveilleuse intelligence compose et publie sans interruption, non pas quelques feuillets légers et isolés, mais des in-4° et des in-folio, et je ne sais pas si, dans ce siècle si riche en écrivains féconds, il est un écrivain plus fécond que lui. Voltaire lui-même, dont j'admire l'érudition et qui est à peu près de son âge, ne semble pas aussi productif ni aussi ubiquiste : seul d'entre ses contemporains, Swedenborg imprime à Dresde, à Leipzig, à Upsal, à la Haye, à Stockholm, à Londres, à Amsterdam, à Hambourg, sans parler de Skara, etc. Et il ne tint pas à lui qu'il ne publiât à Paris, où l'on traduisit un de ses traités les meilleurs.

Cela n'indique-t-il pas un esprit singulièrement inventif?

Ne disons pas qu'il fut créateur dans tous les genres. S'il le fut dans la métallurgie, il ne le fut ni dans la zoologie, ni dans l'anatomie ou la physiologie, qui l'occupèrent de 1734 à 1744. En effet il y suivit des autorités plutôt qu'il ne fit des découvertes; mais il connut de celles-ci les plus nouvelles, et suivit de celles-là les meilleures : les Winslow, les Malpighi, les Morgagni, les Boerhaave, les Leuwenhoek, les Swammerdam. Ce qu'il donna, ce fut plutôt la géométrie ou la mécanique de la physiologie que cette science; mais il se proposait de l'exposer elle-même dans un ouvrage qui l'embrassât tout entière, et dont son *Règne animal* ne devait être que l'introduction. Encore aujourd'hui les trois volumes dont nous parlons offrent à la science un intérêt tel

qu'un savant membre du collége royal des chirurgiens de Londres vient de les traduire en anglais. (Londres, 1843 et années suivantes.)

En dépit des apparences, et des inductions qu'on tire naturellement de son journal, Swedenborg, dans ce voyage où il parle théâtre, politique et religion, porta son attention sur des questions de science positive et visita les hommes éminents dans les études, quoiqu'il n'en nomme qu'un petit nombre. En effet, il note à Copenhague ses études de métaphysique. Il cite à Paris son travail *en tout genre*, ainsi que sa dispute avec un abbé sur l'*adoration* des saints et ses visites à l'abbé Bignon, le chef de la bibliothèque royale, et au bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Victor. Mais on dirait qu'il n'a pas vu un seul des membres de l'Académie des sciences qui lui a fait l'honneur de le traduire. C'est que la science est son pain quotidien; à ses yeux, ce n'est pas la peine de parler de ceux avec qui il a pu s'en entretenir.

Cette carrière scientifique qui surprenait l'admiration de toutes les académies de l'Europe, si elle se continuait, un fait étrange et tout personnel vint tout à coup l'interrompre et conduire Swedenborg dans une autre voie que celle qu'il avait suivie jusque-là.

Mais cette voie est-elle entièrement nouvelle? Est-ce une révolution cette fois, ou bien une évolution que nous avons à signaler dans sa vie?

Commençons par exposer les faits; nous les apprécierons après. Disons seulement qu'au moment où commence dans la vie de Swedenborg une ère nouvelle, où à la carrière purement scientifique succède une carrière religieuse, et cela très-brusquement et sans qu'on

y soit préparé en apparence par aucun signe précurseur, aucune confidence de sa part, nous changerons moins de méthode que jamais. Les faits seuls auront crédit et importance pour nous; leur interprétation reste pour chacun un droit absolu. Nous ajouterons qu'au moment même où tout ce que Swedenborg dira et écrira, tout ce qu'il pensera et aimera, offrira une série de choses extraordinaires, nous ferons comme Swedenborg lui-même, qui en appelle sans cesse à la raison et raille les visionnaires. En continuant à référer dans notre récit, comme s'il s'agissait des choses du monde les plus admissibles, nous ne cesserons ni d'apprécier à notre point de vue, comme c'est notre droit, ni de comprendre qu'à notre droit répond celui de tout le monde, d'interpréter chacun à son goût.

Nous exposerons donc les faits qui nous sont indiqués par Swedenborg, ses historiens ou ses correspondants, de quelque nature qu'ils soient, en toute leur pureté et leur authenticité, au point de vue de ceux qui les rapportent. Si nous les éclairons autant qu'il peut dépendre de nous, c'est pour mettre le lecteur à même de s'en rendre le compte le plus net qu'il pourra, sans la moindre prétention de notre part de les justifier, de les rendre plausibles, ou de les condamner; sans celle aussi de les faire servir à une théorie quelconque, présente ou passée.

Est-ce là trop abdiquer le rôle de philosophe? Est-ce renoncer à l'espoir de faire jaillir de ce foyer si vaste, de cet immense océan de feu, du sein duquel émergeront tant de phénomènes nouveaux, inouïs et merveilleux de tout point, aucun rayon de lumière propre à pro-

duire dans la science du monde spirituel une découverte quelconque? Non. C'est à la critique la plus indépendante de chacun qu'il appartient de reconnaître ce rayon.

Pour cela, il faut ne pas entrer dans l'extraordinaire la tête baissée. Loin de là, il nous faut la porter haut, et faire les très-difficiles, puisqu'il ne s'agit pas de moins que des choses du ciel et de l'éternité, de Dieu et de ses anges. Sans doute nous prendrons les faits tels qu'on nous les donne, et de préférence ce qui sera le plus hors ligne, le plus impossible; mais nous ne dirons pas : *Je crois parce que c'est absurde*, nous dirons : *J'examine*, *car c'est absurde*. Que ceux qui craignent de faire une pérégrination dans les régions du surnaturel, et qui redoutent ce commerce avec les esprits où Swedenborg mène tous ses lecteurs, prennent ici le parti de le quitter; et que ceux qui veulent rester fidèles à la critique négative, au scepticisme absolu, ou bien les imitent, ou bien se persuadent que ce n'est plus un historien, un homme de science, un minéralogiste et un métaphysicien qu'ils écoutent, mais un poëte, et un poëte d'Orient qui leur fait un roman de pneumatologie spéculative.

Swedenborg, le philosophe, le naturaliste, qui n'admettait en matière de religion, comme nous l'avons vu, qu'une sorte de morale en termes évangéliques, était entré dans sa cinquante-huitième année, lorsqu'il subit tout à coup, à la suite d'une vision, une transformation radicale. Mais ce qu'il appelle une vision, c'est une apparition, ce qui est bien différent. Examinons donc l'apparition et la transformation qu'elle amena. Seulement disons d'abord ce que c'est qu'une transformation dans la vie d'un théosophe.

Nous avons vu un jeune contemporain de Swedenborg, Claude de Saint-Martin, subir trois transformations essentielles : l'une au collége, l'autre à Bordeaux, la troisième à Strasbourg. La première se fit sous l'influence d'Abbadie ; la seconde, sous celle de Martinez Pasqualis ; la troisième sous celle de Jacques Boehme. Chacune d'elles se borna à une nouvelle manière de voir, venue à la suite de nouvelles études. Ici il s'agit d'une transformation plus radicale : d'une illumination, d'une influence plus puissante que celle d'un maître humain, d'une action divine. Il s'agit d'un autre maître qu'un homme, de Dieu et d'une autre mission et d'autres conséquences. Il s'agit d'un changement d'organisme dans les facultés du missionnaire, et *d'une série de révélations prolongées pendant vingt-sept ans.*

Voilà la transformation que subit Swedenborg. Voici maintenant l'apparition qui l'amena et que nous prenons dans le récit du théosophe lui-même.

L'un des plus honorables directeurs de la banque de Suède, lui ayant demandé un jour de quelle manière il avait eu ses premières révélations, son ami lui fit ce récit :

« J'étais à Londres (il s'agit de ce voyage où nous venons de le suivre, et qu'il fit pour l'impression de son troisième volume), et je dînais très-tard dans mon auberge accoutumée, où je m'étais réservé une pièce, afin de pouvoir y méditer en toute liberté sur des choses spirituelles. »

Qu'on remarque cette méditation ; c'est une habitude faite, puisque Swedenborg s'est réservé un local pour cet objet ; mais elle est mentionnée ici pour la première fois dans la vie de l'illustre savant.

« J'avais grand faim et je mangeais avec un vif appétit. Sur la fin de mon repas je vis une sorte de brouillard se répandre sur mes yeux et le plancher de ma chambre se couvrir de hideux reptiles. »

On lit dans les *Actes des apôtres :* « Or Pierre monta sur la maison pour prier, environ vers la sixième heure. Et il arriva qu'ayant faim, il voulut prendre son repas. Mais pendant que ceux de la maison lui apprêtaient à manger, il lui survint un ravissement d'esprit. Il vit le ciel ouvert et une espèce de vase descendant sur lui... et dans lequel il y avait toutes sortes d'animaux terrestres... des reptiles et des oiseaux du ciel. Et une voix lui fut adressée disant : Pierre, lève-toi, tue et mange... Et cela fut répété jusqu'à trois fois. »

L'analogie entre les deux visions est frappante; mais revenons à celle de Swedenborg et les différences seront également sensibles.

« J'en fus d'autant plus saisi que l'obscurité s'épaissit davantage. Toutefois elle s'évanouit bientôt et je vis distinctement un homme assis dans un des angles de l'appartement au sein d'une vive et radieuse lumière. Les reptiles avaient disparu avec les ténèbres. J'étais seul, et vous pouvez vous figurer l'effroi qui me prit quand je l'entendis (l'homme), d'un ton bien propre à inspirer la frayeur, prononcer ces mots : *Ne mange pas tant*. A ces mots ma vue s'obscurcit de nouveau. Elle se rétablit toutefois peu à peu et je me vis seul dans ma chambre. Un peu consterné encore de tout ce que j'avais vu, je me rendis chez moi (dans son logement en ville), en toute hâte, sans dire un mot à qui que ce fût de ce qui m'était arrivé. Là je me livrai à mes réflexions;

mais je ne compris, ni comment cela pourrait avoir été l'effet du hasard, ni comment cela aurait été l'effet d'une cause naturelle quelconque. » (Tafel, *Recueil de documents concernant la vie et le caractère d'Emm. Swedenborg*, rendus fidèlement d'après les sources, t. I, p. 87 et suiv.)

A première vue c'est là une apparition bien solennelle pour une leçon de sobriété. Et c'est trop de la majesté divine pour un tel objet. En général il y a beaucoup trop de symboles et de trop étranges phénomènes pour aboutir à un conseil aussi simple donné à un homme sans doute affamé ce jour-là, mais dont la tempérance habituelle était exemplaire. On comprend le symbolisme un peu riche de la vision de saint Pierre : Il s'agissait de donner d'une manière frappante une grande leçon pour amener, sur une mission sacrée, une résolution énergique. Rien de tout cela dans l'apostrophe si pompeusement amenée : *Ne mange pas tant.*

Mais si cela choque à *première vue*, ce qui suit est bien propre à modifier cette impression. Laissons donc Swedenborg continuer. « La nuit suivante l'homme rayonnant de lumière m'apparut une seconde fois et me dit : « Je suis Dieu, le Seigneur, le Créateur et le Rédempteur; je t'ai élu pour interpréter aux hommes le sens intérieur et spirituel des saintes Écritures; je te dicterai ce que tu devras écrire. » Voilà le complément qui donne le sens à l'apostrophe : une grande mission et un moyen non moins grand pour la bien remplir, une dictée divine. Il ne s'agit pas d'une simple assistance, par exemple, d'une simple inspiration d'en haut, pas même d'une simple révélation. Une révélation pou-

rait s'altérer et devenir fausse, douteuse au moins, par la faute du rédacteur; une dictée n'aura pas cette destinée.

Mais n'est-ce pas là un privilége étrange?

Les textes sacrés eux-mêmes n'ont pas été dictés aux écrivains de l'Ancien et du Nouveau Testament; ils ne sont que le produit de l'inspiration ou de la révélation.

A ce compte, ceux qui seraient dictés au nouveau prophète pour interpréter les premiers, devenus obscurs ou restés imparfaits, jouiraient donc sur les anciens d'une véritable supériorité?

Est-ce là ce que veut nous dire Swedenborg? Veut-il faire croire que les prophètes de l'ancienne alliance et les apôtres de la nouvelle n'ont été que ses précurseurs?

Ce qui est certain, c'est que les vérités des nouveaux textes rédigés par l'interprète seront supérieures à celles des anciens : sinon, à quoi bon une dictée divine pour expliquer le sens spirituel de ceux-ci?

On voit là toute la portée de l'élection et de la mission de Swedenborg.

Elle ne l'effraya pas plus que cette seconde apparition où elle lui fut donnée. Écoutons la suite du récit :

« Cette fois je ne fus pas effrayé du tout, et la lumière dont il (l'homme) était entouré, quoique très-vive et très-éclatante, ne fit aucune impression douloureuse sur mes yeux. Il était vêtu de pourpre et la vision dura environ un quart d'heure. »

C'est une durée hors de proportion avec les paroles prononcées. Avait-elle pour motif la nécessité de convaincre Swedenborg de sa réalité?

Mais Swedenborg ne pouvait douter. Il nous dit pourquoi : « Cette nuit même les yeux de mon homme intérieur furent ouverts. » Et remarquons bien la portée de ces mots. Ce n'est pas de quelque idée nouvelle ou d'un vaste ensemble d'idées qu'il y est question ; c'est d'une modification radicale dans l'organisme de toutes les facultés, de toute l'existence humaine de Swedenborg.

Voici du moins ce qu'il ajoute sur ses yeux ouverts :

« Ils furent rendus propres à regarder dans les cieux, dans le monde des esprits et dans les enfers. Je trouvai partout plusieurs personnes de ma connaissance, les unes mortes depuis longtemps, les autres depuis peu. »

N'est-ce pas là une transformation de tout l'organisme humain, de toute l'existence terrestre? Cela ne modifie pas l'homme, cela le change. Nous parlions, il y a un instant, des transformations de Saint-Martin; mais celle de Swedenborg est d'une nature telle qu'on ne peut pas y comparer une modification dans les études et dans la pensée, si profonde qu'elle soit. La métamorphose de Swedenborg a quelque chose de celle du prophète, de celle de saint Paul allant à Damas. Seulement elle va plus loin. Nous avons mis tout à l'heure la vision de saint Pierre à côté de la sienne : nous devons dire que celle-ci est plus magnifique. L'apparition de Dieu y est directe. Aussi les conséquences en sont-elles différentes. Saint Pierre, après la sienne, est le même qu'avant. Swedenborg est un homme nouveau, comme saint Paul. Aussi la grandeur de la mission répond à celle de la métamorphose : elle ne se bornera pas à expliquer le sens intérieur des saintes Écritures; au privilége de recevoir des dictées de Dieu, Swedenborg

joindra la faculté de se rendre dans toutes les régions du monde spirituel, d'y voir ce qui se passe, de s'y entretenir avec ceux qui les habitent, comme il fait avec les habitants de la terre; de redresser ceux qu'il y trouvera dans l'erreur et d'assister ceux qui connaissent la vérité dans les combats qu'ils soutiendront pour elle.

Nul mortel n'a jamais été mis dans une condition pareille. Pour que le Christ pût s'entretenir avec Moïse et Élie, il fallut qu'ils descendissent sur la montagne de la Transfiguration. Swedenborg va dans les cieux s'entretenir avec qui il veut. Saint Pierre et saint Paul n'ont jamais joui de ce privilége, et quand, sur la fin du dernier siècle, une école issue du célèbre voyant, la fameuse école du Nord, que le respectable Lavater alla pieusement étudier à Copenhague, prétendit avancer, dans des récits semblables, Que saint Jean venait de temps à autre la visiter, la foi des fidèles eux-mêmes douta du fait.

Il paraît que celle des fidèles eux-mêmes fit défaut aussi à Swedenborg, à en juger par le général Tuxen « qui eût préféré que son ami n'eût pas mis dans ses écrits des *révélations* qui choquaient beaucoup de lecteurs. » Dès lors, et à la distance où nous sommes aujourd'hui de tous les faits, quelle idée raisonnable peut-on se faire de la faculté d'itinération que Swedenborg s'attribue?

Il nous semble qu'il faut, de ces trois partis, savoir choisir celui qui convient le mieux à l'esprit de chacun :

Ou la rejeter comme une triste illusion qui fait ombre dans la vie d'un grand homme, c'est-à-dire la rejeter avec une sincère compassion pour une telle infortune d'esprit;

Ou bien la prendre pour telle qu'il la donne, et dans ce cas le prendre lui-même pour un exemplaire unique de l'espèce humaine;

Ou bien en chercher une explication nouvelle, meilleure que toutes celles qu'on en a données jusqu'à ce jour; car de celles-ci aucune ne soutient l'examen.

Évidemment, ce troisième parti est le seul raisonnable. Mais il est le plus difficile. Comment trouver ou même risquer une explication nouvelle quand toute explication a échoué? Il en est une nouvelle sans doute; mais il suffirait de l'énoncer pour la faire condamner : ce serait d'accuser Swedenborg d'imposture. Cela serait bref; mais si, dans les générations contemporaines et épigones, il ne s'est pas trouvé une voix sérieuse qui eût voulu se compromettre, en osant accuser de tromperie un homme dont l'honnêteté était évidente et le sens inattaquable, comment aurait-on ce courage aujourd'hui?

Dans l'impossibilité d'inventer du nouveau, c'est en vain qu'on essayerait de revenir à l'ancien : il y a richesse d'hypothèses, sans doute, mais où rien n'est acceptable, il n'y a pas de choix possible.

L'état de Swedenborg était-il la clairvoyance du somnambulisme par suite de la magnétisation de soi? On l'a imprimé; mais personne n'y a jamais cru sérieusement. Swedenborg avait étudié le magnétisme naturel, mais non pas le magnétisme artificiel : ce n'est qu'à l'époque de sa mort qu'il a pu entrevoir les merveilles de Mesmer.

Était-ce l'hallucination?

Rien de plus connu en physiologie que ce phéno-

mène; rien de plus extraordinaire; rien qui prête plus à de brillantes déductions.

Mais s'il est un état d'hallucination qui se concilie avec la vie de l'homme de génie, comme le montre si bien M. Lélut, dans « le démon de Socrate » et dans « l'amulette de Pascal, » il n'en résulte pas que le génie soit la folie ou la folie le génie : le savant physiologiste de la pensée que nous venons de citer proteste contre ce blasphème avec la double autorité du philosophe et du médecin.

En effet, qui est-ce qui se rend bien compte d'une hallucination qui dure sans interruption de l'âge de cinquante-huit ans à celui de quatre-vingt-cinq ans! Et d'un état d'hallucination qui n'inspire, qui ne dit et n'écrit que les choses les mieux calculées, les plus propres au but qu'elle a conçu, qu'elle poursuit sans relâche, qu'elle a présent à sa pensée à toutes les heures du jour! D'une hallucination qui se meut avec la même aisance dans les cercles de la cour et aux assemblées politiques de l'empire, discute avec netteté les questions de métaphysique et celles de finances, critique avec précision l'état de l'enthousiaste et ceux du visionnaire, du fanatique, du sectaire et du rêveur dupe de ses propres fantômes! On sait que le démon de Socrate, s'il fut créé par un état d'hallucination, n'a rien ôté à la lucidité de pensée de ce philosophe, et qu'au contraire il lui a donné l'autorité et la persévérance nécessaires au réformateur de la morale et de la politique d'Athènes. Mais nous ne comparons pas Swedenborg à Socrate, pas plus que Socrate à Jésus-Christ : ces comparaisons d'hommes appartenant à des religions si opposées et à

des civilisations si profondément diverses ne prêtent jamais qu'à des parallèles aussi vides que ronflants. Dans la poétique Athènes, le démon d'un philosophe éclairé qui meurt en offrant un coq à Esculape trouve aisément une explication. Mais quand même on rapprocherait l'hallucination de Socrate de celle de Swedenborg, la première ne nous expliquerait pas la seconde. Socrate avec son démon et son oracle de Delphes descendant dans la rue et sur la place, se glissant dans les ateliers et dans les portiques pour arracher à la mauvaise morale et à la mauvaise politique ceux qui veulent bien se laisser catéchiser à sa façon ; Socrate mêlant à ses belles leçons les attaques les moins tolérables, tantôt contre les institutions, tantôt contre les autorités d'Athènes, leur conduite et leurs desseins ; Socrate n'embrassant dans son coup d'œil que la Grèce, la Macédoine et les Barbares, les deux derniers termes comme ombres au tableau, est auprès de Swedenborg moins un apôtre de l'humanité qu'un sublime mais timide écolier.

La sphère où se meut Swedenborg, c'est le monde ; sa patrie se nomme la terre et les cieux. Ridiculiser quelques sophistes, quelques démocrates ou quelques marchands enrichis, parvenus au gouvernement de Stockholm, et leur faire peur de l'invasion des Russes, quel rôle mesquin c'eût été là pour Swedenborg ! Fi de cette parodie du sien ! A la bonne heure si Socrate, conduit par son génie, avait visité les champs Élyséens et les régions du Tartare ; s'il avait interprété les textes religieux et les traditions dogmatiques des sanctuaires d'Éleusis et de Samothrace ; s'il avait écrit sous la dictée

des dieux des commentaires révélant le vrai sens de ces symboles, de ces mythes et de ces allégories! C'eût été là un rôle qu'on eût pu comparer avec celui du voyant de Suède. Mais tels que l'histoire sérieuse les dépeint, il n'y a pas plus d'analogie entre les deux œuvres qu'entre les deux hommes.

Toutefois un fait commun à tous deux, vrai pour l'un comme pour l'autre, et propre à nous tenir lieu de solution, ressort bien évident de leur comparaison. La grandeur de Socrate reste, que son démon soit une poétique fiction ou une hallucination. Il en est de même de Swedenborg. Sa grandeur, je veux dire sa pensée, reste, que sa qualité de médium élu de Dieu pour servir d'organe et d'interprète de la parole de Dieu auprès des hommes soit une pieuse fiction ou l'illusion la plus sincère. Sa doctrine, si complétement exposée dans ses écrits, a sa valeur en elle-même; indépendante des visions citées à l'appui, elle est donnée dans les textes sacrés enfin compris. Tout homme de sens peut faire ce que fit le comte Hoepken, prendre la doctrine et laisser là les visions. La vraie question, pour tout le monde, est celle-ci : Swedenborg a-t-il interprété les saintes Écritures mieux que les dix-huit siècles qui l'avaient précédé?

L'affirmative ne prouverait pas la mission qu'il s'attribue, mais elle serait un grand préjugé en sa faveur. La négative détruit sa mission, mais elle laisse debout sa doctrine et son œuvre. Si je ne me trompe, c'est ainsi que la chose est entendue aujourd'hui parmi les membres les plus éclairés de son école ou de l'Église de la nouvelle Jérusalem. En effet, le symbole arrêté par elle à Londres, à la grande assemblée de 1851, comme ré-

sumant ses doctrines fondamentales, ne prend avis que dans les saintes Écritures. Celles-ci sont interprétées, bien entendu, d'après les principes de Swedenborg, aux écrits de qui on renvoie à la fin du document; mais dans le courant de l'exposé, seuls les textes sacrés sont cités, et il y est fait abstraction des écrits, de la mission et des visions de Swedenborg, de son nom même, aussi complétement que si de tout cela il n'avait jamais rien existé.

A la place de l'étroite prétention d'adhérer à un homme, de celle de le justifier ou de le mettre à la suite des grands écrivains du christianisme, il est, au contraire, deux tendances qui dominent tout dans ce document: c'est d'abord celle de présenter une doctrine tirée uniquement des textes sacrés; c'est ensuite celle de la montrer conforme à la raison.

Il n'y a pas de meilleur moyen de satisfaire à la fois la vérité et la critique.

Les parts ainsi faites, la doctrine de Swedenborg dégagée de ses visions et sa mission divine dégagée de sa conception personnelle, en un mot sa personne ainsi rendue à la psychologie et à la critique, cette personne n'en demeure que plus intéressante. Mais il reste à résoudre ce problème, à savoir comment un tel homme est arrivé naturellement à un tel état, et s'il n'est pas plus facile et plus philosophique de déclarer cet état naturel que de le trouver surnaturel.

Examinons les temps et les esprits et voyons s'il n'y a pas dans la vie religieuse des générations contemporaines une explication naturelle de la métamorphose de notre théosophe.

CHAPITRE VIII

La théosophie du dix-huitième siècle, ou les analogies contemporaines. — Mademoiselle Bourignon de Porte et Poiret. — Madame Guyon de la Mothe et Fénelon. — Mademoiselle de Callenberg et M. de Saint-Georges de Marsay. — Le comte de Fleischbein et le château de Hayn. — Madame la comtesse de Lacroix et Saint-Martin. — L'abbé Fournié et le comte d'Hauterive. — Les analogies antérieures. — Paracelse et J. Bœhme. — Pordage et Jane Leade.

1745

Pour mieux apprécier l'état de Swedenborg par les analogies contemporaines, faisons-nous d'abord de cet état même une idée complète; voyons Swedenborg dans les premiers effets et au début de sa nouvelle œuvre, de la troisième phase de sa vie si riche de travaux, de voyages et d'écrits de genres divers.

Les premiers effets de sa métamorphose, il nous les décrit ainsi :

« A partir de ce jour je renonçai à toute occupation profane, pour ne plus travailler qu'à des choses spirituelles et me dévouer aux ordres que j'avais reçus du Seigneur. »

Voilà des paroles bien claires et bien nettes; impossible de s'y tromper. Mais est-ce bien de la prose? De tous

les poëtes de ce bas monde les métaphysiciens et les théosophes en particulier sont les plus hardis, les plus poétiques en un mot. Il ne faut donc pas prendre ces choses au pied de la lettre. Swedenborg, loin de renoncer à toute occupation profane à partir de ce jour, qui reste inconnu, ou de cette année, qui est douteuse, car d'après ses indications mêmes on hésite entre 1743 et 1745, quoique cette dernière nous paraisse la vraie, — loin de renoncer sur-le-champ à toute occupation profane, Swedenborg continua à remplir ses fonctions d'assesseur au collége des mines jusqu'en 1747.

Ce fut donc en principe ou en théorie seulement, ce ne fut pas en réalité qu'il travailla désormais aux choses spirituelles, pour se conformer aux ordres du Seigneur. Et certes, s'il y apporta quelque délai, il rattrapa bien le temps perdu, témoin la multitude de ses écrits et la rapidité avec laquelle ils se succédèrent.

Mais jusqu'à quel point cette consécration de sa personne à une œuvre morale et religieuse est-elle chose nouvelle?

Est-ce réellement une métamorphose dans sa vie?

D'ordinaire on admet que jusque-là sa vie, exclusivement scientifique, ne devint autre qu'à la suite de sa fameuse vision, et qu'il n'est arrivé à Londres en 1745 que pour l'impression du dernier volume de son *Règne animal*. Mais il n'en est rien. Dès le commencement de 1745, il y fit paraître sur le « Culte et l'amour de Dieu » deux volumes qui contiennent à la fois le germe et la substance de toute la doctrine qu'il développa plus tard. C'est, pour parler avec un écrivain anglais, la *sublimation de tout son système scientifique*, c'est-à-

dire le résumé des conséquences morales et le prélude des spéculations religieuses auxquelles aboutirent toutes ses études de science. Et rien n'est ni plus vrai, ni plus conforme à ce que nous avons dit. Car Swedenborg est un, et les trois phases qu'on distingue dans sa vie ne sont que trois degrés d'un seul et même développement. L'élément religieux qui a prévalu dans l'enfance et qui a paru disparaître d'abord sous l'élément littéraire, puis sous l'élément scientifique, est resté à ce point vital et actif qu'il s'est au contraire assimilé les deux autres, et a fini par s'en approprier toutes les forces vives. Il est sorti triomphant de la lutte dans laquelle il avait paru succomber. La crise s'est faite et la victoire s'est décidée surtout au sein de ces études physiologiques auxquelles Swedenborg venait de se livrer d'une manière si ample et si approfondie pour sa grosse question, les rapports du corps et de l'âme. C'est en sondant les mystères de l'âme, science dont il avait besoin pour expliquer l'homme, comme il avait besoin de celle de Dieu pour expliquer le monde, qu'il a été amené ou ramené tout entier dans le monde spirituel.

Si bien que rien ne s'explique mieux que cette grande et dernière phase de sa vie; rien ne sort mieux de la seconde que la troisième. Si bien encore que, la vision qui en marque le début, loin d'être une cause, est réellement un effet. Elle est l'effet ou le premier phénomène extraordinaire que produit au dehors la métamorphose interne qui vient de s'accomplir.

D'ordinaire, cette vision tombe des nues, sur la tête d'un homme qui s'occupe de minéralogie et d'anatomie; et Dieu, véritable *Deus ex machinâ*, vient don-

ner, à la stupéfaction de son prophète lui-même, une mission à qui ne s'occupe pas de lui. Mais rien de plus inexact. L'ouvrage *Du Culte de Dieu* est là pour protester. Un mot sur ce traité.

L'amour de Dieu est le grand objet de tous les mystiques, comme de tous les chrétiens. On sait à quelles ardeurs, à quelles effusions de sensibilité et même à quelles excentricités poétiques les premiers se livrent dans tous les siècles et dans toutes les religions, quand ils traitent ce sujet.

Le travail de Swedenborg, essentiellement didactique, ne ressemble en rien aux œuvres des mystiques et n'a rien de leur manière. Il ne se distingue ni par une grande profondeur, ni par une grande nouveauté dans les idées, mais il est curieux pour le biographe en ce qu'il offre le seul document qui explique les jours de transition ou de préparation à la nouvelle phase dans laquelle va entrer son auteur. C'est d'une part le fruit ou le résumé moral de la phase scientifique, c'est d'autre part le début ou l'aurore de la phase religieuse qui se fait jour dans son âme. On y reconnaît d'ailleurs avec plaisir le génie de l'homme de science; et il nous faut y signaler une belle anticipation sur le nombre des planètes. Swedenborg y dit nettement qu'il faut en compter sept outre les lunes. J'ai dit, dans la Vie de Saint-Martin, combien la foi d'un ami de ce théosophe fut dérangée de l'accroissement du nombre de ces étoiles errantes. Swedenborg est loin d'être embarrassé de ce qui, en fait de planètes, dépasse le nombre sacré. S'il est croyant, il l'est en vrai savant.

Un fait qu'on n'a pas assez remarqué proteste tout

aussi haut que ces deux volumes contre l'opinion, que la métamorphose de Swedenborg, toute miraculeuse, se fit sans transition. C'est ceci. Swedenborg, qui a son logement en ville, s'est réservé dans l'auberge où il va dîner une chambre *où il puisse se livrer à ses méditations sans être dérangé.* Rien n'indique mieux que ce sont les habitudes de retraite et de méditation qui ont amené la crise, la vision et le changement de carrière.

Mais si la vie de Swedenborg bien comprise explique elle-même la nouvelle phase, ou, si l'on veut, la profonde métamorphose qui s'y dessine après une étrange vision, qui est pour lui une apparition personnelle de Dieu, voyons maintenant si cette vision et la mission qu'elle lui confère, ainsi que l'état d'esprit où il se trouve désormais, s'expliquent à leur tour par quelque fait contemporain.

Est-il à observer, ailleurs que chez lui, un état d'esprit analogue, une mission ou des priviléges semblables? A l'entendre lui-même sur ce qu'il est et ce qu'il fait à la suite de sa vision, tout serait nouveau. En est-il ainsi?

« Il m'arriva souvent dans la suite, dit-il, d'avoir les yeux de mon esprit ouverts, de voir en plein jour ce qui se passait dans l'autre monde, et de converser avec des anges et des esprits comme je parle avec les hommes. »

C'est beaucoup, et pourtant il n'y a là rien d'absolument nouveau, rien dont les éléments ne se trouvent ailleurs aussi dans ce siècle : séparation des choses du monde, consécration exclusive à Dieu, commerce avec les anges ou avec les saints, révélations, visions.

Ce qui est rare, c'est cette conversation *faite avec les*

anges comme avec les hommes. Mais cela aussi se retrouve ailleurs et même il se trouve mieux que cela. Madame Guyon nous donne de longs dialogues entre Dieu et elle. L'apparition visible de Dieu étant contraire à la foi est d'autres fois remplacée par celle de Jésus-Christ, celle de la Vierge ou celle de saint Augustin, vêtu avec une grande magnificence, mais l'honneur est le même : on vient au nom de Dieu.

Et qu'on se garde bien de croire ces faits renfermés dans les cellules des monastères ou dans l'oratoire des dévots.

En remontant seulement d'une quarantaine d'années au delà de Swedenborg, nous trouvons à la tête des visionnaires le créateur de la critique moderne, le sceptique le plus méthodique et en apparence le plus déterminé, Descartes en personne. Vision, consécration à la Vierge, pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, et exécution de ce saint vœu, rien n'y manque. « Le 10 novembre 1619, dans sa vingt-quatrième année, pendant les quartiers d'hiver, seul dans la chambre où il se retirait pour ses méditations philosophiques comme faisait Swedenborg, dans son auberge, il crut entendre une voix du ciel qui lui promettait de lui enseigner le vrai chemin de la science. (C'est en philosophie la même promesse qui est faite en religion à l'illustre Suédois, qui découvrira le vrai sens des textes sacrés.) Dans une de ses extases, il entendit une explosion. Des étincelles brillèrent par toute la chambre. (C'est plus qu'à l'auberge de Londres, le Suédois ne voit de lumière que dans un angle de la sienne.) Il invoque le Sauveur et la Vierge; il fait à celle-ci le vœu d'un pèlerinage à sa maison de Lorette,

allant à pied depuis Venise. Et cela se fit avec accompagnement d'une visite à Rome pour le jubilé.

La vision n'a pas tenu parole quant à Descartes, mais elle s'est accomplie dans son disciple, du moins quant à la théorie. « L'essence spirituelle de Dieu, dit Malebranche, contient tous les esprits et toutes les âmes. Notre âme voit et connaît Dieu d'une façon immédiate et sans images; tandis qu'elle ne voit les choses immatérielles qu'en Dieu, dans leurs images ou dans les idées de Dieu. » Or, si cela est, la promesse faite au maître de lui enseigner le chemin de la vérité, n'est-elle pas accomplie? Celle de lui faire voir le monde spirituel y est même comprise : si, selon Malebranche, l'essence spirituelle de Dieu contient tous les esprits, nous connaissons le monde spirituel tout entier, puisque nous connaissons Dieu. A la vérité, nous ne voyons pas la substance propre de Dieu; mais « nous voyons son essence en tant que plénitude des êtres. » C'est bien assez.

La raison de Descartes, éclairée par une science si réelle et aidée d'une critique si pure, présente pour nous un phénomène d'illusion bien plus caractéristique. Se berçant à son tour de la douce perspective qui avait enivré tant de philosophes pendant quatre à cinq siècles, il cherchait avec un physicien l'art de composer cet élixir de vie qui a le pouvoir de faire durer l'existence humaine autant que celle du chêne, de quatre à cinq cents ans.

Toutefois, si nous passons de ces deux philosophes à deux théosophes, français ou plutôt françaises aussi, nous nous trouverons beaucoup plus près encore du Voyant. L'une, mademoiselle Antoinette Bourignon,

s'illustra dans l'intervalle de Descartes à Swedenborg, et l'autre, madame de Lamothe-Guyon, fut pendant trente ans la contemporaine du célèbre Suédois.

Mademoiselle Bourignon, dans sa Vie écrite en partie par elle-même, en partie par une personne de sa connaissance intime (Amsterdam, 1683, 2 vol. in-12), raconte : 1° ses dialogues avec Dieu, d'abord au moyen de son crucifix, puis sans cet intermédiaire ; 2° la vision qui décida de son genre de vie ; 3° la consécration de sa personne au service des âmes ; 4° sa mission, qui n'est pas médiocre. En effet, Dieu lui donne cet ordre : « Vous rétablirez mon église évangélique entre des congrégations d'hommes et de femmes qui vivront comme les premiers chrétiens, hors de toute conversation (commerce) humaine. »

Mademoiselle Bourignon nous apprend aussi, en toute humilité, que sa confiance en elle-même est à la hauteur de son ambition. Elle seule au monde est détachée ; elle est privilégiée à ce point qu'elle est, de la part de Dieu, l'objet de consolations qu'elle ne saurait décrire. « Ce n'estoient que caresses et délices spirituelles. »

Quand, dans la crainte d'avoir trop de compagnes partageant faveurs et caresses, elle se plaignait et qu'elle disait à Dieu, dans ses jalousies : « Pourquoi m'engagez-vous avec d'autres qui me pourront distraire de vous ; que ne me laissez-vous seule jouir de vos doux entretiens ? » il lui était répondu : « Je demeurerai tout vôtre ; vous êtes créée pour cela. » — Dieu lui « découvrit plusieurs secrets. » — Quand elle cessa d'articuler ses paroles en le priant, elle entendait plus clairement

ses inspirations. — « Je continuois dans ces prières intérieures avec une délice incroyable. Il me sembloit n'y avoir plus rien entre Dieu et mon âme. Je me sentois toute absorbée en luy. Je ne vivois plus, mais luy vivoit en moi. »

Jamais Swedenborg n'est allé aussi loin, et c'est là du Pordage pur. Voici qui ressemble de nouveau à Swedenborg élu pour interpréter les saintes Écritures. On avait donné à mademoiselle Bourignon un Nouveau Testament. Elle en lut le premier des quatre évangiles, mais elle n'eut pas besoin de continuer sa lecture. « Dès que j'eus commencé à lire attentivement les évangiles, je sentis une telle conformité avec mes sentiments intérieurs que, s'il me les eût fallu mettre par écrit, j'aurois formé un semblable livre qui soit l'évangile. » Ici encore Swedenborg reste à une énorme distance.

Écoutons plutôt la femme qui eût écrit l'Évangile.

« Je ne m'arrêtay à le lire davantage, parce que Dieu m'enseignoit au dedans tout ce que j'avois besoin, comme il me fait encore aujourd'hui. Bien que tous les livres périroient, je sçay assez pour ma conduite » (c'est une Française de Flandre qui écrit).

Ne nous arrêtons pas au principal disciple de mademoiselle Bourignon, qui finit par vivre dans cette Hollande où Swedenborg devait se rendre si souvent; ne nous arrêtons pas à Poiret, le métaphisycien théosophe qui professa pour elle un culte plus exalté que celui de Saint-Martin pour madame de Boecklin, puisqu'il quitta paroisse, femme et enfants pour vivre en sa communauté. Passons à madame Guyon, dont la vie, les écrits et les rapports avec le P. Lacombe nous offrent une théorie et

une pratique de familiarité spirituelle encore plus éclatante que celle de mademoiselle Bourignon avec Poiret, sans même parler de la fraternité *maternelle* qui l'attachait à Fénelon. Et notons tout d'abord comme premier trait caractéristique son entière intimité avec Dieu, ses extrêmes familiarités dans ce commerce divin, dans cette union où s'impliquait une fraternelle union avec le père Lacombe. Étonnante par-dessus tout fut la familiarité de madame Guyon avec Dieu pour cette seconde union, qui demeura pure et sur laquelle je n'appuie pas, ayant peur des mots et des choses. On reste dans les limites de la loi, mais ceux qui veulent connaître l'état des âmes à cette époque trouveront chez l'auteur des pages curieuses sur cette union. Elle leur apprendra, dans un langage plein de la plus sainte audace, que le Verbe fit d'elle et de son directeur, dont elle fut d'ailleurs la directrice, *une même chose.* (T. II, p. 140-142 de sa Vie.)

Telle fut la familiarité avec Dieu de ces deux saints personnages devenus *une même chose*, que madame Guyon écrit ceci: « Le Père Lacombe dit à Notre-Seigneur de me soulager. » Le mot est cavalier.

Elle ajoute d'autre part et par voie de réciprocité: « Quand le Père fut si malade qu'on crut qu'il mourrait, je m'offris au Seigneur pour être plus malade, et il lui rendit la santé et le mit en état de prêcher... Notre-Seigneur m'exauça. » Encore cette familiarité avec Dieu n'étonnerait pas de la part de madame Guyon, si on pouvait l'en croire. Elle n'était pas avec Dieu en simple rapport, mais en union intime, car ce qu'il promit à Swedenborg, c'est-à-dire de lui faire la dictée, il le réalisait à l'égard de cette célèbre contemporaine : « Dieu

me faisait écrire des lettres auxquelles je n'avais guère de part que le mouvement de la main. Et ce fut en ce temps qu'il me fut donné d'écrire par l'esprit intérieur, et non par mon esprit. »

Qu'on remarque cet *esprit intérieur. Tout ce qui me distingue des autres*, disait Swedenborg, *c'est que les yeux de mon esprit intérieur ont été ouverts.* Mais remarquons toutefois une différence. « Les yeux de *mon esprit ont été ouverts,* » dit Swedenborg. Madame Guyon dit qu'elle écrivit par l'*esprit intérieur*, et non pas *par son esprit.*

Autre nuance. Elle ajoute : « Ce qui me fut donné alors comme essai m'a été donné depuis avec bien plus de force et de perfection, ainsi que je le dirai dans la suite. » Quant à Swedenborg, la dictée divine, c'est-à-dire la vérité parfaite, lui est promise dès l'origine.

Je ne confonds pas Swedenborg, le plus savant des hommes et celui de tous qui se possède le mieux, qui mesure le plus ce qu'il dit et qui ne dit que ce qu'il veut, avec une femme peu instruite et très-parlante; mais veut-on voir jusqu'où vont les analogies, qu'on récapitule les divers priviléges de madame Guyon :

1° Elle parle avec son directeur le langage des anges, qui n'a pas besoin de sons articulés.

2° Elle est en communication avec les saints.

3° Elle a des visions, jouit du vol d'esprit et de l'extase.

4° Elle a des « intelligences de la communication qui eut lieu pendant la Cène entre Jésus-Christ et saint Jean; et ses intelligences n'étaient pas des idées ou des hypothèses, mais des intelligences d'expérience. »

5° Elle fait des miracles, et il émane d'elle une vertu divine par le moyen de la parole de son céleste époux : « Notre-Seigneur me donnait, dit-elle, le pouvoir d'un Dieu sur les âmes. »

6° Épouse du Christ, renouvelant son mariage tous les ans, elle mettait sa gloire à lui obéir, mais aussi elle « apprenait ce que c'était que de *commander par le Verbe* et *d'obéir par le même Verbe*. Je trouvais en moi Jésus-Christ commandant et obéissant également. » *Ibid.*, p. 126.

Madame Guyon eut beaucoup d'apparitions. Celles du démon jouent dans sa vie un rôle considérable. Elle eut aussi beaucoup de visions, d'extases, de jouissances spirituelles de tout genre. Elle eut surtout beaucoup de succès et de tribulations où son amour-propre joua un grand rôle. En somme, elle s'est fait un tort irréparable par les excentricités de sa vie, de ses idées, de ses affections, de ses écrits et de ses œuvres. Mais sa vie offre un ensemble de phénomènes phychologiques d'un intérêt infini, dignes d'une étude sérieuse, et aujourd'hui facilement impartiale, car madame Guyon est un phénomène unique dans l'histoire du mysticisme français. Saint-Martin, au point de vue pratique, et Fénelon au point de vue théorique, ne sont auprès d'elle que des écoliers. Mais tout est à refaire dans les tableaux historiques de notre mysticisme; tout y porte ou le cachet de l'enthousiasme sans critique ou la livrée d'un fanatisme étranger à l'équité. Madame Guyon ne supporterait pas un panégyriste, mais elle demanderait un historien. Ayant eu le double malheur de rencontrer la faiblesse de Fénelon et les rigueurs de Bossuet, nous

n'avons d'elle que des portraits de fantaisie. Bien connue, elle nous ferait connaître nombre de personnages qui, de toutes les contrées de l'Europe, renverraient sur elle la lumière dont elle les aurait éclairés.

La théosophie, qui prend dans chaque pays ce qu'elle y trouve de plus élevé, eut pendant cette époque un caractère propre dans le sein de chaque nationalité, Elle fut riche, hardie, incommensurable dans le sein des nationalités bibliques, surtout dans celles du Nord, où les livres prophétiques et apocalyptiques jouent un si grand rôle.

Nous sommes frappés de ce fait en passant des théosophes français aux théosophes anglais, à Pordage et Jane Leade. Ils nous mènent beaucoup plus loin. Le médecin Pordage nous apprend, dans sa *Métaphysique véritable et divine* (3 vol in-8°), dans sa *Théosophie des éternels invisibles*, et dans sa *Sophia*, publiée quand Swedenborg avait à peine onze ans, un fait curieux : il a, non pas tout vu en Dieu, comme Malebranche, mais il a trouvé Dieu en soi-même. Écoutons.

« Tant que j'ai voulu porter mes regards au dehors et au-dessus de moi pour y découvrir le principe de la sagesse divine, je n'ai pu y atteindre ; mais quand un jour je tournai mon regard au dedans de moi, je vis soudain qu'il s'y était établi (le dedans de moi vaut bien la chambre de Descartes ou celle de Swedenborg), et qu'il formait la racine de ma vie. C'est ainsi qu'en descendant je trouvai en moi Dieu, que j'avais si longtemps et si vainement cherché hors de moi en montant. »

En apparence, on n'est ni plus avisé ni plus heureux. Et pourtant, ce ne fut pas là tout le bonheur de Pordage.

En effet, avant Swedenborg, il eut ce qu'on appelle communément des visions, mais ce furent, selon son dire, de véritables apparitions. Des anges ou des esprits entourés de splendeurs indescriptibles lui arrivèrent au milieu des concerts les plus harmonieux; mais il vint aussi de mauvais esprits qui se manifestaient sous les figures les plus monstrueuses, avec accompagnement des phénomènes les plus propres à révolter les sens. Que c'étaient bien, non pas des visions extatiques, mais des apparitions réelles, il en donne cette preuve : il les a perçus, avec ses initiés, de son œil interne et de son œil externe. « Car, dit-il, quand nous fermions les yeux, nous les voyions aussi bien que les yeux ouverts. Nous voyions ainsi de deux façons, intérieurement avec les yeux de l'âme, extérieurement avec les yeux du corps. La véritable et primordiale cause de cette perception, c'était l'ouverture de l'œil intérieur. »

Qu'on remarque ce précédent. L'ouverture de l'œil intérieur est aussi ce qui distingue Swedenborg, avec cette seule différence, que celui-ci a de plus la mission de faire connaître aux hommes le sens intérieur des saintes Écritures. Si Swedenborg va chercher les anges chez eux, tandis que Pordage les reçoit chez lui, le premier jouit aussi de ces visites: la partie paraît égale.

Le théosophe anglais continue : « Et c'est ainsi que, d'une façon magique, se constatait l'intime unité de la vue interne et de la vue externe. »

Cela est encore si bien Swedenborg qu'on dirait entendre ses propres paroles. « Le discours d'un ange ou d'un esprit avec un homme, nous dit-il en philosophe soucieux de rendre raison des choses, est entendu

absolument de la même manière que le discours d'un homme avec un autre homme; mais il n'est pas entendu des assistants : c'est que le discours d'un esprit coule d'abord dans la pensée de l'homme et arrive à l'ouïe par la voie intérieure. »

Une élève de Pordage, Jane Leade, d'une belle famille de Norfolkshire, femme du monde qui avait vécu vingt-sept ans dans le mariage, alla plus loin que son maître. Des visions, qui étaient des apparitions aussi, elle arriva aux révélations les plus suivies et les plus hautes.

Quoique consacrée jeune à Jésus-Christ, à tel point qu'elle ne voulut donner sa main qu'à un homme de piété qui la fortifiât dans cette union spirituelle au lieu de l'affaiblir, elle n'eut cependant ses révélations que dans un âge un peu avancé, à la suite d'une « apparition merveilleuse dont Dieu la visita en 1668, » juste soixante-dix-sept ans avant celle qu'eut Swedenborg.

On le voit, depuis que Jacques Boehme avait eu ses trois visites, tout théosophe un peu hors ligne eut les siennes. Jane en eut surtout depuis qu'elle était entrée dans la maison et dans l'union spirituelle de Pordage, la seule dont il dût être question pour une veuve alors âgée de soixante-douze ans. Mais sa plus grande aspiration, c'était d'entrer dans la nouvelle Jérusalem, cette église ou communauté sainte dont elle expliquait les secrètes et futures destinées, en commentant l'Apocalypse de saint Jean, comme devait le faire après elle l'illustre Suédois.

Sa mission, non moins vaste que celle de mademoiselle Bourignon, celle de madame Guyon, celle de Swedenborg ou celle de Saint-Martin (voy. notre *Vie*

de Saint-Martin, p. 425), était de faire luire la lumière dont Dieu l'avait éclairée, non-seulement sur cette centaine d'initiés qui se rattachait à elle et à son ami, mais sur « toutes les nations des quatre coins de la terre. » V. sa notice sur sa vie, à la suite de ses *Six traités expliqués*, *mis au jour par suite d'une révélation et d'un ordre de Dieu;* trad. en allem., Amsterdam, 1696, in-18.

Quant à son autorité, Jane ne souffre pas qu'on l'ignore. Elle est de bonne naissance dans ce monde; mais elle attache peu de prix à cet avantage, tandis qu'elle met un haut prix à sa naissance spirituelle : *elle est née de Dieu.* Madame Guyon n'est plus que l'épouse du Verbe; Swedenborg n'est plus que l'élu de Dieu; Saint-Martin n'est plus que le balayeur du temple. Savant docteur, Swedenborg doit surtout réformer le dogme du mystère de la Trinité; femme aimante, Jane Leade a, sur ce point, une tâche un peu autre : « Que le lecteur, *quel qu'il soit*, sache bien ceci : c'est que je suis poussée par une puissance céleste à révéler le royal et magnanime amour de la sainte Trinité. »

Jane Leade a des jours et des heures d'intuitions, de visions et de révélations. Elle date celle-ci du 22 mai 1694, celle-là du 25 juillet, d'autres, d'autres jours. Toutefois c'est toujours elle qui parle dans les révélations qui lui sont faites, et, à en juger par son langage figuré, on est très-autorisé à la mettre, comme poëte, au rang de tous les métaphysiciens et de tous les théosophes, c'est-à-dire qu'avec elle non plus il ne faut pas trop prendre les choses à la lettre.

Soit un bel exemple. Elle enseigne le chemin de cette

nouvelle Jérusalem dont, au début du siècle, un Allemand, Jules Sperber, avait esquissé le plan et donné la topographie, décrit la lumière et dépeint les citoyens appelés à jouir d'une nouvelle théologie, d'une nouvelle philosophie et d'une nouvelle magie, de façon à rendre la mission de Swedenborg fort difficile : voir son *Traité secret des trois siècles ou époques principales*. Jane enseignant la route de la splendide cité, pour ne pas la faire manquer au voyageur, lui donne sept anges pour l'y conduire. Or ces sept anges, ce sont la patience, l'humilité, l'espérance, la sagesse, la foi, la charité, et la force ou l'invincible énergie !

Mais tous les anges de Jane sont-ils à prendre ainsi figurément ? Non. La sagesse ou reine céleste, la vierge Sophia, cette divine Sophia qui joue un si grand rôle dans le langage mystique des théosophes, apparaît personnellement à Jane ; elle lui enseigne les *dix lois du paradis*.

Mais qui est Sophie ? C'est l'*Esprit de Jésus-Christ*, c'est-à-dire le Saint-Esprit.

C'est encore cette personne divine qui révèle à Jane les mystères des huit mondes, ceux de la nouvelle Jérusalem et les destinées de l'Église de Philadelphie, *en quelque partie de la terre qu'elle puisse se répandre.*

C'est elle enfin qui lui fait apparaître, le 1er janvier 1696, cette femme couronnée des splendeurs du soleil et de douze étoiles que décrit l'Apocalypse. Cela est un peu ambitieux ; mais c'est modeste auprès de madame Guyon, dont la sainte humilité nous apprend ce qui suit : « Une nuit que j'étais fort éveillée, vous vous montrâtes, ô mon Amour ! à moi sous la figure de cette

femme dont parle l'Apocalypse, et dont la tête est couronnée du soleil et de douze étoiles. »

Les deux saintes étant contemporaines, il est impossible d'établir de quel côté est l'imitation, et même la date y étant, je n'oserais pas affirmer le grief de plagiat. L'auteur anglais et l'auteur français ne paraissent pas se connaître.

Ces phénomènes sont en effet à ce point dans l'air du temps que la double production ne saurait étonner personne.

Les deux célèbres contemporaines pouvaient d'ailleurs puiser à des sources antérieures, soit dans Paracelse, soit dans Jacques Boehme, les créateurs de cette céleste Sophie au seizième et au dix-septième siècle, ou plutôt les imitateurs des gnostiques qui l'avaient créée au troisième.

Ni Jane Leade, ni madame Guyon n'étaient assez instruites pour puiser à ces sources, je le sais; mais ces textes, ces idées et ces faits étaient familiers à leur siècle, et c'est celui-ci qui fut la véritable nourrice de Swedenborg.

CHAPITRE IX

Ce qui distingue Swedenborg de ses prédécesseurs et de ses contemporains. — Les visions de l'abbé Fournié et les siennes. — Son état habituel. — Ses antipathies pour les mystiques. — Son rationalisme en religion, en morale et en politique.

Pour caractériser le milieu extraordinaire dans lequel tomba la jeunesse de Swedenborg, j'ai pris les faits les plus saillants que présentent la théosophie et le mysticisme de l'époque. Il était plus facile de grossir la liste des faits que de la réduire. J'en ai écarté de frappants. Je n'ai parlé ni de Georges Fox, qu'à l'âge de dix-neuf ans une vision divine investit de la mission d'être le berger d'un nouveau troupeau et qui en eut un très-considérable, auquel il fit part de ses révélations et duquel il chassa les démons et guérit les malades. Je n'ai pas parlé de John Wesley, qui chassa aussi les démons et rivalisa avec le comte de Zinsendorf dans le grand art d'enchaîner le sentiment mystique à des règles très-méthodiques. Je n'ai pas même parlé du plus illustre des disciples de Jacques Boehme, de ce singulier *général* Gichtel, qui, à genoux dans son cabinet, battait les armées de Louis XIV

à Ramillies et à Hochstett, et dont j'ai parlé suffisamment dans la *Vie de Claude de Saint-Martin.*

Telle est, dans cette époque illustrée par les plus magnifiques créations du génie, époque des Malebranche, des Bossuet et des Leibnitz, la richesse des phénomènes extraordinaires dans le développement moral et religieux des peuples, qu'il y a véritable luxe, luxe d'idées, luxe de style. Je n'ai cité ni tous les grands faits, ni exposé les choses les plus étranges, ni produit aucun des textes dont le langage eût été de nature à blesser le goût de notre siècle si différent de celui qui l'a précédé. Mais j'ai indiqué à qui veut les consulter les sources les plus propres à montrer que Swedenborg n'est, en dernière analyse, que la plus grande personnification des éléments théosophiques de son temps.

Est-ce à dire qu'il fut un habile copiste ou une sorte de compilateur en matière de visions et d'extases?

Loin de là. Ce qui est de lui est à lui : ce sont ses écrits, où il ne copie personne; c'est sa doctrine, où il est maître. Son inépuisable fécondité d'idées, la rare profondeur, l'étendue et la lucidité de son esprit, la splendide pureté de son âme, me mettent fort à mon aise quant à la question que j'ai posée.

Je rappellerai, d'ailleurs, un fait que j'ai mis en son jour dans un autre travail : c'est que notre compatriote si inconnu et si remarquable, né en 1743 et vivant encore en 1829, l'abbé Fournié, nous apprend lui-même qu'il a eu des apparitions, qu'il en a eu de très-notables, de très-claires, de très-précises, de sublimes même, « avant qu'on parlât des visions de Swedenborg. » En effet, comme tous ceux qui en ont à nous conter, l'abbé

Fournié déclare les siennes très-positives, très-authentiques, et les met de beaucoup au-dessus de celles de Swedenborg et de celles de madame Guyon, malgré tout le respect qu'il professe pour le caractère de ces deux personnages. Mais ses apparitions, qui ne sont pour la critique que des visions, sont réellement postérieures à celles du théosophe suédois. Fournié a bien l'air de dire le contraire. Mais il ne le dit pas réellement, il affirme seulement qu'il les a eues avant que celles de Swedenborg fussent connues et discutées partout.

Dans tous les cas ces deux ordres de faits psychologiques si rares, si étranges, ceux du savant Suédois et ceux du pieux ecclésiastique, ont eu lieu; indépendamment les uns des autres. Jamais il n'a existé la moindre relation entre les auteurs qui se les attribuent et qui nous les rapportent avec une égale assurance, une égale bonne foi. Et de même qu'il n'y a pas eu entre eux d'emprunt de la part de l'un à l'égard de l'autre, on peut admettre, ce que semblent d'ailleurs indiquer les écrits de Swedenborg, que les phénomènes qu'il décrit se sont produits sans imitation aucune et sans nul emprunt à l'égard des phénomènes que nous décrivent madame Guyon, Jane Leade et mademoiselle Bourignon.

Pour ce qui est de l'influence que ces écrits ont pu exercer en leur temps, ceux des quatre femmes éminentes que nous venons de nommer en eurent beaucoup. Ceux de Pordage écrits en latin se firent également d'illustres partisans. Mais, les quatre femmes ayant publié leurs pages pleines de saintes séductions en langue vulgaire, le public peu lettré fut plutôt pour elles. Elles eurent dans l'aristocratie du Nord, dans celles de

France et de Savoie un grand nombre de cercles dévoués. Le comte de Metternich, M. de Saint-Georges de Marsay, le comte de Fleischbein, et plus ou moins toute la congrégation mystique du château de Hayn et celle du comté de Berlebourg, les suivaient avec enthousiasme comme des conseillers infaillibles et comme des types éclatants. Mais le célèbre minéralogiste de Suède était un esprit d'une autre trempe, et si jamais il eût daigné lire une page d'une seule d'entre ces théosophes si fameuses dans leurs sphères, jamais il n'eût daigné citer une pensée même de la plus éminente d'entre elles. Swedenborg a cela de commun avec Saint-Martin, qui n'aimait pas madame Guyon, qu'il ne daigna pas même savoir qui étaient Fénelon et Malebranche.

Je l'ai dit, Swedenborg n'est pas copiste du tout, et l'indépendance où il se maintient de toute influence mystique de son temps, il la pratique aussi à l'égard de tous les mystiques antérieurs. Il se dit même indépendant des plus célèbres théosophes : de Jacques Boehme, qu'il traite d'ailleurs avec assez de ménagement, comme de Paracelse, qu'il n'a pas l'air de connaître. Il n'a réellement rien *de l'obscur fondement de Dieu*, de l'idée fondamentale de ce Boehme qu'il affirme, dans sa Lettre au docteur Beyer du mois de février 1767, n'avoir jamais lu. Pur homme de science et « interprète élu de la parole sainte selon la dictée de Dieu, il lui était défendu de lire, dit-il, ce genre d'écrits où il aurait pu prendre toutes sortes d'inventions et d'opinions mal fondées. »

Telle fut sa conduite constante, sa déclaration répétée. Et plus il est isolé, plus est curieux ce qu'il dé-

crit. En général, plus sont isolés et réciproquement indépendants ceux qui décrivent des phénomènes analogues, dans le même temps, plus ces phénomènes méritent notre attention. D'ailleurs, ce qui doit nous frapper aussi, ce n'est pas l'analogie seule, c'est la différence dans les analogies, ce sont les nuances individuelles dans cet ensemble d'états extraordinaires, tous dépeints avec tant de bonne foi au sein de tant d'illusions. Car, ne nous y trompons pas, il n'y a pas là de mauvaise foi, d'imposture. S'il y a beaucoup de poésie, il y a peu de fiction. Il n'y a pas même d'art, si ce n'est celui de la nature, qui est antérieur et supérieur à tout autre. Il n'y a pas non plus d'autre rhétorique que celle qui est propre à la situation, c'est-à-dire la rhétorique naturelle dans les choses surnaturelles. Mais une influence inévitable et une initiation involontaire s'observent partout dans ces choses.

Tout homme, si créateur et si original soit-il, est l'enfant de son siècle et lui doit toujours plus que son siècle ne lui doit. Philosophe ou théosophe, chacun, plus il est riche, plus il doit reconnaître qu'avant d'être conquérant, il a été acquérant. Swedenborg n'est pas une exception à la règle générale, et deux jugements opposés sur son compte sont également faux l'un et l'autre: celui qu'il n'a fait que reproduire, et celui qu'il n'a fait que produire. Très-studieux, il a beaucoup lu, et très-fécond il a beaucoup inventé. Il offre donc beaucoup de créations et beaucoup de lieux communs. En somme, malgré cet état extraordinaire où il a tant de visions à décrire et cette mission pour laquelle il devait recevoir tant de dictées divines, ses écrits sont tels que l'huma-

nité en a toujours produit de semblables, et si l'action de Dieu en est moins absente que d'autres, c'est qu'elle est plus forte où il y a une pensée plus digne de la subir.

En général, de ces dictées promises solennellement dans la célèbre apparition, il est peu question dans la suite, et sauf les visions et les perceptions à distance, le véritable état de Swedenborg, à partir de 1745, ressemble à celui de tous les théosophes contemporains.

Dans tout ce qui est de science humaine, il n'y a pour lui rien de changé; sa philosophie reste la même : c'est en psychologie celle de Descartes. Il ne connaît de facultés essentielles à l'âme que l'intelligence faite pour le vrai et la volonté faite pour le bien; seulement il ajoute que ceux qui sont dans le faux et dans le mauvais n'ont ni intelligence ni volonté. A la place de celle-ci, ils ont des appétits; à la place de l'intelligence ou de la raison, ils ont la simple connaissance. Sa morale est d'une grande pureté. Le devoir essentiel, c'est l'amour actif du prochain ou le dévouement. Mais les obligations envers le prochain sont en raison de sa nature plus ou moins pure et bonne. Le prochain par excellence est le Pur et le Bon parfait, Dieu. La religion se rattache étroitement à cette morale; elle est essentiellement active aussi. La vie spirituelle n'est pas dans des dehors de recueillement ou des exercices de sainteté; elle n'est ni dans de stériles contemplations, ni dans de vains renoncements. L'ascétisme ne vaut pas plus que le mysticisme. La sainteté intérieure qui se reflète dans l'extérieur et une sincère abdication à l'égard de ce qu'on appelle les choses du monde; une vie active et dévouée dans le monde : voilà la vraie piété.

On est là à une distance incommensurable de mademoiselle de Porte et de Poiret, de madame de la Mothe et de Fénelon, du capitaine de Marsay et de mademoiselle de Callenberg, sa femme, qui fut toujours sa sœur; de John Wesley et de sa communauté méthodiste; du comte de Fleischbein et de la communauté de Hayn; du comte de Zinsendorf et de la communauté morave. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire le *Traité de la nouvelle Jérusalem et de sa céleste doctrine.*

Toute la morale de Swedenborg est religieuse, mais elle est, avant tout, comme sa religion, très-naturelle. Elle va toujours au rationnel. Le rationalisme est la vraie marotte de cette époque, celle des mystiques et des théosophes comme celle des philosophes. Comme Wolf publie sa métaphysique, de même Poiret publie son mysticisme sous le titre de Pensées *raisonnables* sur Dieu, l'âme et le mal. Swedenborg, qui a été rationaliste à onze ans, le reste toute sa vie. Seulement, son rationnel est essentiellement le spirituel.

« L'homme a été créé de telle façon, dit-il, qu'il peut être en même temps dans le monde spirituel et dans le monde naturel.

« Le monde spirituel est celui où sont les anges; le monde naturel est celui où se trouvent les hommes. Et comme l'homme a été créé pour les deux mondes, il lui a été donné un intérieur et un extérieur.

« L'homme intérieur et spirituel, considéré en lui-même, est un ange du ciel. Or il est dans la société des anges, même tant qu'il vit dans le corps, quoiqu'il ne le sache point, et il passe parmi les anges après la dissolution du corps.

« L'homme intérieur, qui n'est que naturel et non pas spirituel, est un esprit et pas un ange. Aussi, tant qu'il vit dans le corps il est dans la société des esprits, de ceux qui sont dans l'enfer, et il passe parmi eux après la dissolution du corps. »

Voilà la grande théorie de Swedenborg. Et sa grande prétention ou son état distinctif, c'est qu'il est dans la condition normale pour laquelle tout homme a été créé. Au premier aspect, rien de plus simple ni de plus modeste; mais au fond son ambition est plus haute que celle d'aucun autre théosophe de ce temps ou d'une époque postérieure. Non-seulement les yeux de son homme intérieur sont ouverts, mais ce sont bien encore les cieux et les enfers qui sont ouverts pour lui.

Quand la critique oppose ses doutes ou la raison ses arguments à cette prétention, les apologistes de Swedenborg répondent sans façon que saint Paul a été favorisé de même; que son organe intérieur a été ouvert afin qu'il pût voir les cieux, témoin les Actes, les Épîtres aux Galates et aux Corinthiens; que Jésus-Christ fut dans les cieux et sur la terre; qu'il entendit et vit les anges et les esprits, ainsi que son Père céleste; que même il promit formellement à ses disciples qu'ils verraient, eux aussi, les cieux ouverts et les anges monter et descendre sur le Fils de l'homme.

Ils font ces assimilations sans hésiter, témoin les livres qu'ils publient pour Swedenborg et contre ses adversaires. Et si cette aisance fait voir à quel degré ils portent l'admiration du personnage dont ils suivent la bannière, du moins elle n'est pas muette.

Swedenborg n'est pas seulement en commerce in-

time avec les anges et avec les esprits, dont il fait deux classes très-distinctes, il l'est avec Dieu. Et ce ne sont pas seulement des phénomènes qu'il voit ou des faits qu'il prévoit, ou les paroles d'une conversation qu'il entend : il voit la pensée même. Il n'a pas besoin, pour la voir, d'entendre des paroles qui l'expriment : il sait ce langage des anges qu'entrevoyait si bien madame Guyon et qu'elle parlait si parfaitement avec son directeur. Pour Swedenborg en commerce avec Dieu, et son greffier, les anges ne sont que des êtres assez secondaires. Ils sont quelquefois ses instituteurs, mais il est souvent le leur. Il est bien réellement dans son siècle et dans les annales de l'humanité un privilégié hors ligne : Phénomène unique, nul autre de son temps n'a pu lui servir de type. Le plus parfait médium de nos jours, s'il m'est permis de me servir d'un langage qui nous est maintenant familier, n'atteint pas à la hauteur de ses genoux. Et pourtant, dans sa sincère humilité, *il n'est rien par lui-même.* Écoutons-le sur les autorités dont il est l'interprète et le serviteur. « Dans mon explication de l'Apocalypse, je n'ai rien mis du mien ; je n'ai parlé que d'après le Seigneur. » C'est d'après le Seigneur, ce n'est pas d'après sa raison qu'il écrit. Et le Seigneur avait prévenu saint Jean, rédacteur de l'Apocalypse, que les mystères de ce livre seraient un jour dévoilés ainsi. « Le Seigneur avait dit par son ange à Jean (style du Nord) : *Tu ne scelleras pas les paroles de cette prophétie*, voulant faire entendre que l'éclaircissement de l'Apocalypse aurait lieu par la suite. »

Partout Swedenborg nous dit dans ses ouvrages : « Voici ce que le Seigneur m'a révélé. » Je trouve peu

le mot *dicté* qui avait été mis en avant dans la célèbre vision de 1745 ; mais le mot *révélé*, qui revient si souvent, est presque l'équivalent de celui dont je signale l'absence. Boehme ne parle jamais de *dictée*, mais il écrit d'après *des révélations*.

Ce qui honore Swedenborg, c'est que c'est toujours sa doctrine qui est sa grande affaire et forme sa mission. Les phénomènes ne sont presque rien. Quand il assiste aux conférences des anges, il dépeint la scène avec quelque détail, mais ce qui l'intéresse, c'est le dogme qu'on discute, ce sont les opinions qu'on professe, les décrets qu'on rend. Les magnificences ne l'éblouissent pas; mais ce dont il tient grand compte, ce sont les raisons qu'on donne. Car s'il est toujours théologien, il ne cesse jamais d'être philosophe et rationaliste au sein même du surnaturel. Le rationalisme, c'est l'idéal de ce théosophe, de ce « visionnaire; » et les siens, en publiant leur profession de foi de nos jours (en 1851, à Londres), ne s'y sont pas trompés, ils ont prétendu avant tout la rendre conforme « à la raison, au bon sens. »

Leur chef a-t-il les folles prétentions d'un Montanus ou d'un Manichée? Est-il la lumière du Paraclet? veut-il fonder une religion nouvelle ou rétablir la primitive pureté du christianisme?

Non, il a horreur d'un rôle semblable; il malmène Luther et Calvin; il ne ménage pas même Mélanchthon.

Ce que le Voyant conçoit le moins, c'est ce qu'on lui reproche le plus, la prétention de mettre en avant une troisième révélation.

Il rêve si peu un rôle pareil qu'il ne veut ni parler,

ni prêcher, ni célébrer le culte, ni être ministre. Il ne veut écrire que ce *qu'il a vu ou entendu*, et ce que Dieu lui dit d'écrire. Mais, s'il ne veut ni d'une nouvelle parole de Dieu, ni d'une troisième révélation, ni de la tradition, ni des décisions ou des interprétations des conciles, ni d'une école de théologie quelconque, il ne veut pas non plus du christianisme, de l'évangile de tout le monde. Il professe sa foi à la révélation et à la nécessité de celle-ci; mais il n'entend pas qu'elle s'impose à la raison au nom de faits miraculeux ou d'oracles prophétiques. Ces faits et ces oracles, il les respecte; mais ce sont des circonstances, des moyens, de la décoration : ce ne sont pas des idées. Or, c'est par ses théories qu'une doctrine démontre sa vérité et justifie sa crédibilité. Aussi dit-il bien formellement que ce n'est pas pour lui qu'il faut l'écouter; qu'il n'est ni prophète, ni apôtre; qu'il n'y a rien de miraculeux dans l'inspiration qui l'éclaire, dans les révélations qu'il reçoit; que tout cela est de l'organisme humain élevé à l'état normal. La raison de chacun étant de Dieu, elle n'est en possession de la vérité que par Dieu; mais elle est très-susceptible de recevoir cette vérité ou cette illumination intérieure, et elle en obtient tout naturellement un degré proportionné au penchant pour le bien qui est en elle et qui vient essentiellement de la part de Dieu. Car nul ne comprend la parole de Dieu s'il n'est éclairé de Dieu. (*Arcanes célestes*, nº 2557.)

Voilà « l'état normal » de toute créature humaine, et Swedenborg ne s'attribue rien de plus que cet état. Toutefois le sien, celui dont il jouit, est d'un degré supérieur, supérieur à ce point qu'il l'est aussi au degré

de tous les autres hommes : car parmi eux Swedenborg n'a pas de maître.

C'est là ce qui, à ses yeux, explique sa mission et la justifie. Mais personne ne comprendrait mieux que lui, le rationaliste, s'il vivait de nos jours, qu'après deux ou trois générations, les affirmations d'un homme et les circonstances où Dieu l'a mis, ne sont rien aux yeux de la raison ; qu'il n'y a que l'œuvre réellement accomplie qui justifie une mission affirmée, et qu'il n'est que la doctrine qui la rende légitime.

Comment Swedenborg a-t-il accompli la sienne? comment a-t-il interprété les textes sacrés?

Cela seul importe aujourd'hui et plus que la manière dont il dépeint ce qu'il a vu et entendu dans les cieux et les enfers.

Il a eu vingt-sept ans pour cela; qu'a-t-il fait et écrit pendant ce long espace de temps, long pour un Voyant?

Et ce qu'il a écrit, que vaut-il?

Ajoutons toujours et partout cette question à la première.

CHAPITRE X

Swedenborg au service de sa mission. — Son voyage d'Angleterre en 1747. — Entrevue avec le général Tuxen. — Lettre du général. — Les trois années de transition. — Le journal spirituel. — Les soixante voyages dans les planètes. — Les personnages visités. — Les arcanes célestes. — Le système allégorique. — L'illumination. — Les visions.

1745—1749

Swedenborg, homme d'une seule pièce, remplit son rôle de Voyant, si c'est le mot, comme il avait rempli jusque-là ses fonctions d'assesseur, méditant, étudiant, voyageant sur la terre presque autant que dans les cieux, écrivant sans cesse ni repos. Il débuta sur-le-champ dans sa nouvelle carrière de Voyant, notant avec une attention scrupuleuse, non pas tout ce qu'il voyait, cela était impossible, vu la multitude, mais ce qui lui offrait le plus d'attrait. Il déorivit ce qu'il avait entendu, dogmatisa d'après ce qui lui était dit et le publia, soit à Londres, soit à Amsterdam, toujours développant les mêmes germes, mûrissant et complétant les mêmes idées, les appuyant toutes sur les textes et la raison encore plus que sur ce qu'il voyait ou entendait. De livres profanes, il n'en consulta plus aucun, n'ayant pas même le temps de tou-

jours lire les lettres qu'on lui adressait, encore moins celui d'y répondre comme on le souhaitait. Puisant presque tout en sa pensée, même son interprétation si ingénieuse, si abondante et si volumineuse des saintes Écritures, il lui arriva, au bout de vingt-sept ans de travail, d'avoir mis au monde le plus ample des systèmes de métaphysique religieuse qui se trouve dans la littérature du monde chrétien.

C'est au mois d'avril 1745 qu'il avait reçu sa mission. Dès le mois d'août il quitta Londres pour s'en retourner en Suède, et se mettre immédiatement, en sa qualité de futur interprète, à étudier la Bible. Il apprit l'hébreu tout en continuant de remplir avec soin, pendant près de deux années encore, ses devoirs d'assesseur du conseil des mines, toutefois sans s'y asservir.

Il avait pris l'habitude de voyager et il la conserva. Les services qu'il avait rendus lui faisaient accorder facilement les congés nécessaires. Revenu à Stockholm en 1745, il se rembarqua pour Londres dès 1747.

Un document bien précieux, que nous citerons plus d'une fois encore, une lettre du général danois Tuxen, nous donne, à l'occasion de ce voyage, de curieux détails sur son illustre ami.

« Comme je demeurais à Helsingoer (sur le Sund, en regard d'Helsinborg, en Scanie), écrit le général, j'appris sur son compte plusieurs autres choses, par exemple, que dans ses voyages de Stockholm à Londres et à Amsterdam, il passait souvent le Sund, et qu'il avait répondu au maître de son hôtel, *à l'enseigne de Charles XII*, qui lui avait demandé comment ce prince allait dans l'autre monde. Qu'il gardait dans le monde

des esprits la même manière de penser et de se conduire qu'il avait eue dans celui-ci. »

« De même j'appris cette anecdote, que je tiens d'un ami très-honorable qui en fut témoin oculaire : Cet ami fut invité, avec d'autres employés des douanes, à un dîner que le consul de Suède, M. Kryger, donna à Swedenborg avec plusieurs personnages du rang le plus distingué de la ville, qui désiraient voir et entretenir le célèbre voyageur. Quand tout le monde fut placé à table, personne d'entre les invités n'osant prendre la liberté d'adresser la parole à Swedenborg, qui gardait aussi le silence, le consul pensa qu'il lui convenait de rompre ce silence. Il prit occasion de la mort du roi de Danemark, Christian VI, décédé l'année précédente, pour lui demander, *puisqu'il voyait les trépassés et leur parlait*, s'il avait vu ce prince depuis sa mort. Il répondit qu'oui, et ajouta qu'à la première entrevue le prince était avec un évêque ou un autre prélat, qui lui demandait humblement pardon des nombreuses erreurs où ses conseils avaient jeté le défunt. »

« Or, un des fils de ce prélat se trouvait par hasard à table, et le consul, de peur qu'on n'ajoutât sur le compte du père des choses encore plus pénibles pour le fils, interrompit Swedenborg en disant : Monsieur, voilà son fils. — Cela peut être, répliqua Swedenborg, mais ce que je dis est vrai. »

Nous voyons là deux circonstances à signaler. D'abord, dix-huit mois après sa fameuse vision, Swedenborg passait déjà pour voir habituellement les esprits; l'aubergiste et le général lui en demandèrent des nouvelles. Ensuite Swedenborg ne se pressait pas de parler,

ne se mettait pas en avant; mais, sollicité, il ne se refusait à aucune question, et se prononçait sans la moindre hésitation, se laissant interroger avec une rare et sereine condescendance par tout le monde.

Quant à l'objet spécial de ce voyage, je ne vois pas de publication qui aurait pu le motiver. Cependant Swedenborg ne se déplaçait pas sans un motif de ce genre. Un de ses apologistes modernes, M. Tafel, qui est, je crois, un des docteurs si ce n'est un des chefs de la nouvelle Jérusalem, fait sur l'emploi des années de 1745 à 1749 cette observation ingénieuse. « Dieu, en apparaissant à Swedenborg pour lui dire : *Ne mange pas tant*, a voulu lui donner autre chose qu'une leçon de tempérance. Il avait besoin de s'abstenir de bien des choses. La preuve est dans les écrits qu'il publia de 1745 à 1748, où il se rencontre, à côté de beaucoup de pépites d'or, quantité de levain de la vieille Église dont il devait se débarrasser, témoin les *Adversaria* publiés après sa mort, et contenant des idées qui ne se voient plus dans les écrits de 1749 à 1771. » Swedenborg, se ravisant à Londres, aurait-il renoncé à quelque projet de publication qui l'y aurait conduit?

Il y eut dans tous les cas une crise sérieuse, car il prit sur son emploi une résolution grave cette année même.

Dès qu'il fut revenu de Londres, pour n'avoir plus à se partager entre deux ordres de travaux si divers et qui demandaient chacun, dans la conscience de Swedenborg, tout son temps et toutes ses facultés, il se démit de ses fonctions publiques, en 1747. Il garda son traitement à titre de pension, refusant, par un sentiment de modestie, un titre supérieur au sien et que le

gouvernement lui offrait pour reconnaître ses services. Désormais il ne s'occupa plus que de sa mission, de ses pérégrinations dans le monde céleste, des rédactions qui les constataient ou en expliquaient le sens, de ses ouvrages, en un mot. Il écrivait ceux-ci avec une grande rapidité, et allait lui-même faire imprimer ses manuscrits à Amsterdam ou à Londres, à mesure qu'il les terminait. Voyageant avec plaisir, causant volontiers avec tous ceux qu'il rencontrait, aimant le monde et y plaisant singulièrement, il n'abordait pourtant les sujets de ses grandes préoccupations qu'avec beaucoup de réserve et de gravité, et qu'avec ceux qui s'y intéressaient ou s'en enquéraient avec respect.

Dès l'année 1748, il eut, dit-il, le bonheur de faire, dans l'ensemble de notre système solaire, les voyages les plus remarquables, et de recevoir, dans les différentes visites qu'il y fit, ou que les habitants des planètes lui firent, les plus riches communications. Exact autant qu'avide de connaissances, il tint un journal de ces excursions pleines d'enseignement, et y rattacha toujours ses études aux textes sacrés, de telle sorte qu'on a pu les publier à la fois sous le titre de *Diarium* et sous celui d'*Adversaria*. Ces curieux écrits, qu'on a édités après sa mort, sont instructifs à plus d'un point de vue. On y apprend que, pour mieux s'instruire lui-même, il répéta sans cesse ses voyages. Du 23 janvier au 11 novembre, il explora six fois Mercure, vingt-trois fois Jupiter, six fois Mars, trois fois Saturne, deux fois Vénus, une seule fois la Lune. Il ne se contint pas dans ces limites. Vingt-quatre fois, dans cet espace de temps, il visita des terres situées dans le ciel austral.

Notre terre occupe également une place considérable dans le *Diarium*.

L'auteur nous apprend, de plus, le sort qui est échu à ceux de ses amis ou parents qui sont morts avant lui et qu'il a visités après leur mort, ainsi que la condition où se trouvaient un grand nombre de personnages illustres avec lesquels il a été mis en rapport. Ce sont des papes, des rois, des empereurs, des cardinaux, des princes, des saints ou des saintes, des philosophes, des orateurs, des ambassadeurs, des ministres, des gentilshommes et des savants de tous les pays[1].

Les entretiens qu'il eut avec eux jettent du jour sur leur vie et piquent la curiosité.

Pour ce qui est des soixante explorations faites dans les astres, elles seraient accueillies bien différemment, si notre Voyant, au lieu de se borner aux sept planètes qu'alors connaissait chaque écolier, il avait visité les soixante qui existaient en réalité, ou seulement prévu la découverte prochaine de la moitié de ce nombre.

On l'a chicané sur ce silence; c'est à tort. Jamais la révélation elle-même n'a révélé l'existence d'un fait de physique ou de cosmologie, son objet étant autre. Il n'est donc pas étonnant que Swedenborg, en sa qualité de simple interprète de la révélation, n'ait pas été mis à même d'anticiper sur la marche naturelle des études astronomiques. Toutefois chacun sent quel cachet d'autorité, pour ne pas dire d'authenticité, des anticipations de cette nature eussent imprimé aux récits de ses voyages dans le ciel.

[1] Voir, sur ces entretiens, notre chapitre XVI.

Ce qu'il a vu et entendu en ces explorations uniques dans l'histoire de l'humanité, il commence dès l'année suivante à le livrer au public dans ses *Arcanes*.

Ce livre prouve-t-il que l'auteur a bien observé? Ses amis l'estiment beaucoup.

Au jugement d'un des plus savants d'entre eux, du docteur Beyer, il approfondit, de 1745 à 1749, les choses spirituelles, comme jusque-là il avait fait pour les choses naturelles, et si les premiers écrits qu'il publia dans ces années, à titre de fruit de ses nouvelles études, portent encore l'empreinte d'une certaine faiblesse, il n'en est pas ainsi des *Arcanes*, ouvrage d'un maître formé.

Les *Arcanes*, ou *Mystères des Cieux*, présentent un travail de longue haleine. La première partie en parut à Londres en 1749, en latin et in-4°. Les sept autres se succédèrent les années suivantes; la dernière est de 1756. On y remarque un progrès sensible sur les premières parties, qui appartiennent un peu, quoi qu'on dise, à cette époque de transition qu'on appelle les *années de préparation*, tandis que les dernières, toutes celles qui sont postérieures à l'année 1749, offrent des idées plus précises et plus mûres. Mais il faut considérer néanmoins que, dès 1749, l'auteur avait bien conçu le plan de l'ensemble, et qu'il persévère absolument, pendant les sept années que dure sa publication, dans ce système d'exégèse allégorique, que dès lors tous les savants avaient quitté et qu'aucun n'a plus adopté depuis.

Aussi les *Arcanes célestes* marquent un grand pas dans cette phase où Swedenborg se meut et vit désormais, vie de visions, de révélations, d'entretiens avec les esprits, cette vie d'un intime commerce avec

Dieu lui-même. En effet, Swedenborg, son journal le montre, fait partie du ciel. On l'y attend, on l'y appelle, il s'y sent chez lui, il y joue un grand rôle. Telle est désormais sa vie que le ciel le prête à la terre plutôt que la terre ne le prête au ciel.

Le titre des *Arcanes célestes* promet une grande familiarité avec le ciel et même avec les enfers, et il faut l'examiner en détail pour ne pas se faire de la nature du livre une idée fausse. Ce ne sont pas les arcanes de la magie, de la nécromancie ou de l'astrologie au service des sciences occultes qu'on y expose, ce sont les mystères du ciel dévoilés d'après l'Écriture sainte. En effet, le véritable objet de ce long travail est de démontrer que la mission de l'auteur est nécessaire, qu'elle doit faire connaître le sens interne et spirituel de la parole de Dieu, que le sens littéral et naturel des deux premiers livres et du dernier des saintes Écritures doit être traduit mot à mot en son sens correspondant, intérieur et spirituel. Quand le barón Bunsen dit, il y a quelques années, que l'exégèse de Swedenborg était la plus ambitieuse et la plus *renversée*, et qu'il proposa de traduire la Bible de la langue sémitique en style japhétique, il se doutait peu qu'il copiait l'illustre Voyant en sens inverse.

Mais n'est-ce qu'un commentaire de quelques textes hébreux que les *Arcanes* nous offrent?

Non, il y a autre chose que ce que fournissent les textes sacrés, interprétés par Swedenborg d'après le sens spirituel. L'auteur ne veut pas qu'on se trompe à ce sujet, et il ajoute expressément, au titre de son livre, ces mots : *Ainsi que les merveilles qui ont été vues dans le monde des Esprits et dans le ciel des anges.*

On comprend, en examinant l'ouvrage qui se compose de seize volumes in-8° dans la traduction de M. Le Boys des Guays, qu'il y a là autre chose que des textes sacrés; car ces volumes, loin de commenter toute l'Écriture sainte, n'en expliquent que les premiers livres, la *Genèse* et l'*Exode*. Aussi c'est trop d'explication. Mais pour faire tant de volumes sur si peu de texte, il fallait une grande science d'interprétation et beaucoup d'autres éléments. Swedenborg, sans ses *visa* et *audita*, c'est-à-dire les choses vues et entendues, ce qu'il appelle des *mémorables*, n'eût jamais rempli cette immense quantité de pages, car il n'imitait pas les interprètes vulgaires, il ne prenait rien chez personne. On n'est pas plus indépendant que lui, plus dédaigneux d'emprunts.

Mais est-ce l'Écriture sainte ou la vision qui l'inspire?

Les merveilles vues par Swedenborg soit dans le ciel, soit dans les enfers, ne dominent pas les saintes Écritures; mais elles figurent néanmoins à la tête et à la fin de chacun des vingt-sept chapitres de cette première partie. Neuf de ces chapitres sont consacrés au ciel, six à l'enfer, les autres à l'Église primitive et antédiluvienne, à *la situation du très-grand homme* (nom qu'il donne au ciel, en vertu de sa théorie des correspondances), à la perception des anges, à la lumière dans laquelle ils vivent, aux demeures et aux jardins qu'ils habitent, au langage qu'ils parlent et à la parole de Dieu.

La seconde partie des *Arcanes* explique les chapitres 18 à 21 de la Genèse, et montre d'abord dans un frappant exemple combien il importe d'aller au sens interne de la parole divine. En parlant du jugement dernier, le Seigneur dit qu'il doit venir sur les nuées des cieux avec

force et gloire. « Personne jusqu'à présent, dit Swedenborg, n'a su ce qui est entendu par les *nuées des cieux*, mais il m'a été découvert que c'est bien le sens littéral de la parole, et que la *force* et la *gloire* désignent le *sens interne de la parole*. En effet, dans le sens interne de la parole est la gloire, car tout ce qui est dans ce sens concerne le Seigneur et son royaume. »

Cela posé, les quatre chapitres cités de la Genèse sont interprétés avec une liberté dont, avant Swedenborg, les partisans les plus lettrés de l'exégèse allégorique n'avaient pas idée.

Donnons d'abord un exemple de ce système d'interprétation; nous en donnerons un autre plus tard des visions qui l'appuient.

On connaît, même dans le monde, les textes si justement admirés de la Genèse sur la vie des patriarches et en particulier sur celle de ce grand personnage si célèbre dans tout l'Orient, j'entends Abraham. Longtemps privé de descendants, une promesse de postérité est enfin donnée à sa puissante confiance. Eh bien, Philon et Origène, les plus grands allégoristes, n'auraient jamais deviné l'idée morale, le secret éthique qui nous est donné dans le récit biblique : c'est que, par le fils que Sarah devait enfanter, il est signifié que le rationnel *deviendrait divin*.

Le péché dit originel ou héréditaire est nettement rejeté dans les premières parties des *Arcanes*.

Dans les six autres le système du sens intérieur est appliqué à tous les textes des deux livres mosaïques, et la même méthode y mêle les textes, l'interprétation, ou ce qu'on peut appeler le développement. Toutes les ques-

tions de doctrine, philosophie, religion, morale, y sont abordées avec la même aisance et résolues au nom de la même autorité, de ce sens spirituel que « nul ne voit s'il n'est éclairé par une illumination d'en haut qui ouvre son intérieur. » Pour Swedenborg, — et c'est aux yeux de la critique moderne un des plus beaux titres de l'exégète, — cet intérieur ouvert, c'est d'ordinaire sa pensée personnelle. Cette pensée de l'auteur, très-personnelle, très-opposée aux dogmes reçus, est souvent d'accord avec ce rationalisme qui alors célébrait son avénement dans la théologie des peuples du Nord, sans toutefois que jamais Swedenborg consulte un des représentants de cette tendance ou se trouve d'accord avec lui pour les dogmes essentiels.

En parcourant les *Arcanes* avec le degré d'intelligence nécessaire, on s'y trouve dans une région que je n'appellerai ni voilée ni dévoilée, mais très-honnête, assez haute et assez nouvelle, sans être suffisamment différente de ce qu'on voit en ce monde. En effet, la plus grande surprise qu'on y éprouve, c'est celle de ne pas se sentir assez dépaysé, d'être trop *chez soi*.

Le panégyriste de Swedenborg, son confrère Sandel, dans son bel éloge prononcé devant l'Académie de Stockholm, dit, en termes un peu emphatiques : « C'est ainsi que nous trouvons au-dessus des nues ce même homme que nous venons de suivre, il y a un instant, dans les mines, les forges et les ateliers. »

C'est une antithèse digne du lieu où elle retentit. Mais, franchement, notre pensée sur le point de vue duquel sont dépeints les *Mystères célestes*, n'est pas d'accord avec l'orateur; nous trouvons au contraire que ce par



où il pêche le plus, c'est précisément qu'il n'est pas assez élevé au-dessus des nues. Si le Voyant a beaucoup d'imagination, il a cependant trop de mémoire. Son uranographie est une sorte de géographie transformée, et sa pneumatologie une anthropologie transfigurée d'une manière insuffisante, à mon compte.

Dans leur masse imposante, seize volumes d'exégèse allégorique et de voyages aux planètes ne trouvent plus aujourd'hui beaucoup de lecteurs en dehors de la Nouvelle Jérusalem. Mais dans leur nouveauté, habilement distribués en huit livraisons, donnés à des amis, ou vendus à des prix très-élevés, ces volumes furent avidement recherchés, étudiés et discutés avec une rare curiosité : la clef des cieux et des enfers offerte à tout le monde intéressa la foi sérieuse des uns, l'incrédule moquerie des autres, la curiosité soutenue de tous. Le fait est qu'il serait difficile de signaler toutes les pages curieuses de ces volumes; mais assurément celles qui traitent de l'état des enfants dans l'autre vie et celles qui parlent sur la mémoire qui reste à l'homme après la mort intéressent tout le monde.

Ce qui nous y intéresse surtout, c'est l'auteur, ce Voyant dont l'existence est partagée entre ses voyages et ses entretiens célestes d'une part, et la rédaction ou la publication des récits qu'il en fait, d'autre part. Il n'est pas ailleurs de vie d'homme qui offre vingt-sept années de visions acceptées avec tant de bonne foi. Car le Voyant y croit comme à son moi, comme à sa pensée. Quelles jouissances et quelle ouverture dans son âme d'idées et d'émotions à nous inconnues! Par quelles transformations ce droit et sincère esprit a dû passer durant

ces vingt-sept ans! Et quelles énigmes à déchiffrer dans le cœur de cet homme si serein et si savant, à qui répugne tout mysticisme, tout piétisme, tout bigotisme; à ce vaillant penseur qui est essentiellement rationaliste, si théosophe qu'il soit!

L'ouvrage complet des *Arcanes* se vendait dans l'origine huit guinées et huit shellings. On le payait cinquante-trois shellings en 1823, où il était devenu d'une excessive rareté. Aujourd'hui on l'a facilement, grâce à la belle édition française de M. Le Boys des Guays et à la version allemande de M. Tafel, dont le huitième volume a paru dès 1840. Il faut y joindre, pour se retrouver un peu aisément dans ces huit volumes, l'*Index verborum nominum et rerum in arcanis cœlestibus*, qui a paru à Londres en 1815, in-4° bien entendu. Trompées par des analogies de titre, beaucoup de personnes se sont figuré qu'elles en avaient la traduction dans les *Merveilles du ciel et de l'enfer de Pernety*, mais ce n'est pas le vaste *Arcana*, c'est le volume modeste *de Cœlo et inferno*, que l'académicien de Berlin a publié sous un titre de son invention.

Mais que valent les *Arcanes* aujourd'hui?

On dit d'abord: « que ce n'est pas l'ouvrage seulement qui est jugé, mais encore le système qui n'est pas soutenable. Les textes sacrés sont, dans ce système comme dans celui de toute la chrétienté, une révélation divine. Une révélation est la mise au jour d'une vérité introuvable pour la seule raison, et inconnue jusqu'au moment où elle lui est donnée par l'intelligence divine. Qu'est-ce qu'une révélation divine qui a besoin d'une illumination, comme le veut le théosophe de Stockholm? Et



qu'est-ce encore qu'une illumination qui se présente au bout de quatre mille ans pour la Genèse; au bout de deux mille pour l'Apocalypse? »

On dit ensuite : « C'est précisément cette illumination qui est tout le système, le privilége ou la lettre de crédit en vertu de laquelle Swedenborg aborde l'humanité pour lui servir de guide. Or, si le système sur lequel reposent les *Arcanes* et au nom duquel ils enseignent les merveilles de la création spirituelle est faux, le livre qu'il domine est frappé au cœur avec sa lettre de crédit. Tout ce qu'on y peut chercher avec quelque intérêt encore, ce sont les idées propres de l'auteur, et les merveilles qu'il y expose en les prêtant au texte sacré ou en ayant l'air de les lui emprunter. »

Mais si, pour la plupart et le commun des lecteurs, ce sont les faits merveilleux et les idées que l'auteur y rattache qui constituent son système, Swedenborg y met beaucoup moins de prix qu'à cette illumination intérieure qui lui fait comprendre ce qui était voilé avant lui. Dieu, qui est la vérité, dit-il, est lumière. Où Dieu, où l'intelligence divine se donne à l'intelligence humaine, la pensée humaine est lumière et vérité. Voilà le privilége qui lui est échu. L'illumination, c'est-à-dire cette ouverture permanente du sens intérieur dont il jouit, est un fait de conscience individuelle, c'est-à-dire indiscutable. Or si c'est elle qui est le fondement de son système, celui-ci est à son avis inattaquable.

Quant à ses visions, elles n'ont à ses yeux qu'une valeur secondaire; elles n'en auraient aucune sans l'illumination intérieure. Aussi il les a supprimées lui-même dans l'extrait qu'il a donné des *Arcanes*.

D'un autre côté, il ne faut pas exagérer non plus la portée qu'il attribue à son illumination, et pour se créer des armes contre lui, en faire une *révélation*, qu'il aurait proclamée supérieure à celle des textes du Nouveau Testament comme celle-ci l'est à la révélation des textes de l'Ancien. Swedenborg se déclare formellement contre cette idée. Les arguments tirés des saintes Écritures, dit-il, ont seuls autorité et force de preuve, tandis que toutes les communications ou expériences correspondantes qui ont pu lui échoir dans le monde supérieur, n'ont, à ses yeux, que le rang et la valeur d'éclaircissements et d'appuis ou de *comprobations parallèles*.

Il n'est pas d'observation plus essentielle pour une juste et loyale appréciation de Swedenborg.

On a objecté que l'illumination intérieure n'est qu'une illusion greffée sur une autre, sur l'extase.

Les amis répondent que c'est là faire de la polémique de mauvais aloi, que c'est confondre un acte divin, telle qu'est l'illumination, avec une situation humaine, telle qu'est l'extase. Ils ajoutent que l'extase transporte ou ravit l'esprit de l'homme hors de lui-même, tandis que l'illumination introduit, au contraire, la pensée divine dans la pensée humaine. Ils disent, pour gagner les esprits les plus évangéliques, que l'illumination telle que l'entend Swedenborg n'est pas autre chose que l'inspiration, c'est-à-dire l'introduction du Saint-Esprit dans l'âme humaine : ce que les textes sacrés appellent la communication de l'esprit divin et en un mot ce que chaque fidèle demande chaque jour dans ses prières les plus pures.

Quand on accuse Swedenborg d'avoir innové, ils ré-

pondent que sa théorie sur l'illumination n'est pas une doctrine nouvelle; que son état fut si peu une prérogative personnelle, qu'au contraire il l'attribue très-expressément, comme l'Évangile lui-même, à tout fidèle qui, « en prenant en mains la Parole du Seigneur, s'adresse à lui pour lui demander son esprit. »

Cette argumentation n'est toutefois qu'une apologie présentée par les plus habiles. Les plus sincères, et M. Richer, le zélé défenseur de Swedenborg avec eux, disent tout simplement que l'extase seule peut justifier les prétentions et rendre les services d'une véritable révélation. La vraie garantie de la vérité, M. Richer ne la trouve que « dans les extases d'un homme de bonne foi qui aura pu *aller saisir dans le monde spirituel les exemplaires des types usités dans toutes les révélations.* Une doctrine biblique fournie par la raison sera nécessairement *variable* et *incertaine. Si c'est l'extase qui en offre les éléments, elle pourra être rigoureusement exacte* (Richer, *De la nouvelle Jérusalem*, I, 3, p. 147). »

Cela est loyal et franc, mais cela justifie-t-il ce qui a tant besoin d'être justifiée, l'extase? Cela prouve-t-il qu'elle fournisse ce que, sublime aventurière, elle va chercher dans l'autre monde? Point. Comment dans l'extase l'esprit est-il assuré d'aller dans le monde des vérités, au lieu de faire des promenades imaginaires dans ce monde des chimères où chacun fait chaque jour de si ravissantes excursions pendant sept heures sur vingt-quatre? Et qu'est-ce que ces *types usités dans toutes les révélations?* Veut-on nous dire ce qu'on entend par les exemplaires *de ces types?* Et enfin, si l'on peut, par amour pour Platon, croire un instant à leur existence

dans le grand magasin des conceptions métaphysiques de la poétique antiquité, qu'on veuille bien nous dire quelle garantie l'extatique, j'entends l'*extatique de bonne foi*, nous offre pour nous faire croire qu'il est allé *saisir* les exemplaires ou les archétypes de ces types?

Aussi les sincérités de M. Richer ont-elles fait mince fortune auprès des plus sévères. Ils renoncent au *vol d'esprit*, discrédité par madame Guyon, et s'en tiennent à cette simple illumination qu'une loyale exégèse leur permet de confondre avec l'œuvre évangélique du Saint-Esprit. Ils citent des textes pris dans les *Arcanes célestes* pour établir que, selon Swedenborg, la parole divine est donnée à l'homme pour le mettre en rapport intime et direct avec le ciel; que la lumière d'en haut est accordée à chacun en raison de son amour pour le vrai, c'est-à-dire, selon leur interprétation la plus hasardée, pour le sens spirituel de la parole de Dieu. Ils ajoutent que le seul mérite que Swedenborg s'attribue ou la seule nouveauté qu'il enseigne, c'est que le sens intérieur n'était pas *aussi complétement connu avant lui* qu'il l'a été depuis et par lui. C'est modeste; mais ce n'est pas tout. Le fait est que, sur chaque page des *Arcanes*, on trouve des enseignements étranges et des phénomènes merveilleux. Au milieu des choses les plus excellentes, les plus sensées et les plus ingénieuses, qui coulent toujours de cette plume avec la même inépuisable abondance, toutes relevées par une vie honorée et comme parées de la pratique des plus aimables vertus, nous touchons à chaque instant aux assertions les plus surprenantes, aux opinions les moins rationnelles. De là vient que les doctrines de Swedenborg, sur tous les points essentiels,

donnent d'éclatants démentis à celles qui sont reçues par toutes les communions chrétiennes et par toutes les écoles philosophiques.

C'est sa mission d'installer une nouvelle doctrine, et à ses yeux c'est sa gloire.

Et en effet, son système est si nouveau et offre un si vaste, si complet et si conséquent ensemble, qu'il n'y a pas à y marchander telle portion ou telle autre. Il est un à ce point que ceux qui redoutent pour leur foi ou leur raison les écrits de cette tendance, empreints d'une vie aussi exceptionnelle et d'une pensée aussi libre, feront bien de s'abstenir d'une étude sérieuse, d'une lecture tant soit peu suivie de Swedenborg. A ceux-là nous donnerons le conseil de nous quitter nous-même. Que, se bornant à connaître l'éminent homme de science, et à admirer un des personnages les plus honnêtes et les plus vertueux de l'histoire, ils consentent à ignorer le hardi novateur, le théosophe et le Voyant, l'ami des anges et le greffier des mystères du ciel. Qu'ils nous quittent ici même, car voici venir, dans la vie du philosophe privilégié, neuf années des plus merveilleuses.

CHAPITRE XI

Retour en Suède. — Exécution du comte Brahe et du baron Horn. — Entrevues avec le comte douze heures après sa mort. — La vision et le traité du jugement dernier : la destruction de la moderne Babylone et la nouvelle Jérusalem descendant du ciel. — Le traité du Cheval blanc. — Lettre de Swedenborg à l'Académie de Stockholm sur les hiéroglyphes de l'ancien monde. — Des terres de notre système solaire et de leurs habitants. — Les merveilles du ciel et de l'enfer.

1757 ET 1758

Swedenborg avait à peine terminé et publié à Londres, en 1756, la dernière partie de son grand ouvrage sur les *Mystères célestes*, quand il se mit en route pour Stockholm. Il s'y trouva dès le 23 juillet, le jour de l'exécution du comte de Brahe et du baron de Horn, deux membres de la plus haute noblesse de Suède qui avaient ourdi une conspiration contre les libertés du pays en faveur de la royauté, et dont la condamnation est un des plus tristes monuments des violences de la justice politique. Swedenborg, très-lié avec le comte Brahe, fut vivement affecté de cette catastrophe, et voici ce qu'il nous raconte dans son journal sur les premiers entretiens qu'il eut avec le défunt :

« Brahe fut décapité à dix heures du matin et il parla avec moi à dix heures du soir, douze heures après sa mort. Il fut avec moi à peu près sans interruption pendant plusieurs jours. Au bout de deux jours il retourna un peu à son ancien genre de vie, à son amour pour les choses mondaines, et au bout de trois jours il redevint ce qu'il avait été auparavant dans le monde et se jeta dans les passions qui avaient fait son malheur avant sa mort. »

Swedenborg garde d'ailleurs à son ami le secret sur ses confidences.

Le Voyant passa le reste de l'année à Stockholm, ainsi qu'une partie de celle de 1757; et ce fut à cette époque qu'il obtint une double consécration de son ministère : l'une, du public, l'autre, du ciel.

Son ouvrage se vendit si rapidement, malgré son prix élevé, que bientôt il ne s'en trouva plus d'exemplaires dans le commerce : voilà son premier succès. Voici le second : à titre de confirmation de son privilége d'aller saisir dans l'autre monde des faits à l'appui des idées qu'il puisait dans son interprétation des saintes Écritures en général et de l'Apocalypse en particulièr, il fut rendu témoin, nous dit-il, du plus grand événement dont se soit jamais préoccupée la pensée humaine, c'est-à-dire du *jugement dernier* qui eut lieu en 1757. Voici du moins ce qu'il écrit :

« *J'ai vu la même chose arriver en beaucoup d'endroits, au jour du jugement dernier, dont je fus témoin en* 1757. »

A la première lecture de ces lignes, on se défie un instant, soit de ses yeux, soit de l'esprit de l'auteur et

de l'état normal de sa raison. Mais il n'y a lieu à rien de tout cela. Ce que Swedenborg nous dit est fort bien vu et parfaitement raisonné dans son système. Aussi, quelque étrange, quelque impossible que paraisse le fait au point de vue de nos doctrines chrétiennes, qui renvoient le jugement suprême à l'époque des solutions suprêmes, à la fin des fins, il est dans les théories de Swedenborg la chose du monde la plus simple. Aussi il le rapporte avec si peu d'émotion et une telle précision que bientôt on se rassure à le voir si bien en possession de soi. Ce qu'il expose est, sans doute, assez étrange, mais si nécessaire pour la réalisation de son œuvre, qu'on en comprend aisément la conception dans sa pensée.

Déjà, dans les *Arcanes* (t. III, p. 377), il avait préludé à de prochaines révélations sur le jugement dernier et annoncé qu'il fallait se faire de la chose d'autres idées que celles qui ont cours. « Peu d'hommes, avait-il dit, savent aujourd'hui ce que c'est que le jugement dernier. On pense qu'il viendra avec la destruction du monde. De là les conjectures, que le globe terrestre périra par le feu et que toutes les choses qui sont dans le monde visible périront en même temps ; que ce sera seulement alors que les morts ressusciteront et se présenteront pour être jugés.

« On tire ces conjectures des livres prophétiques... où il est fait mention d'un nouveau ciel et d'une nouvelle terre, et aussi d'une nouvelle Jérusalem. *Cela se fait* dans l'ignorance où l'on est, que les livres prophétiques... signifient dans le sens interne absolument autre chose que ce qu'ils présentent dans le sens de

la terre ; et que par le Ciel on n'entend pas le ciel visible, ni par la Terre, la terre; mais qu'on entend l'Église du Seigneur et que, par le jugement dernier, on entend le dernier temps de l'Eglise... »

« Le jugement de la *très-ancienne Eglise* arriva par le déluge ; celui de l'*ancienne Eglise*, à la dispersion (de Babel) ; celui de l'*Eglise représentative*, à la captivité des dix tribus et à l'avénement du Seigneur. »

« Le jugement dernier de l'*Eglise actuelle*... est ce qu'on entend dans l'Apocalypse par le nouveau Ciel et la nouvelle Terre. »

Dès lors, on le voit bien, le jugement dernier auquel assiste Swedenborg est tout à fait autre chose que ce qu'on comprend communément sous ce mot : ce n'est que la condamnation ou la destruction de l'*Eglise actuelle*. Or, il fallait bien que l'Église actuelle fût détruite ou du moins jugée et condamnée, pour faire place à celle qui devait lui succéder, la nouvelle Jérusalem.

Voilà le jugement dernier dans le sens et dans le système de Swedenborg. En effet, c'est bien une double métamorphose, mais un fait tout moral où n'entre aucune espèce de catastrophe physique, qu'il décrit dans son traité *du Jugement dernier et de la Destruction de Babylone*, qu'il publia à Londres en 1758.

Dès la fin de 1757 ou dans les premiers mois de 1758, Swedenborg s'était rendu en Angleterre pour la publication d'une série de traités qui offraient les développements des *Arcanes*, terminés en 1756, et exposaient les grandes révélations qui étaient venues les confirmer en 1757, celles du jugement dernier. Il avait à en

faire connaître les scènes et à en déduire les conséquences.

Dans son traité il exposa d'abord que jamais la propagation de l'espèce humaine ne cessera sur la terre; que les deux grandes catégories qu'on appelle dans le langage de la religion le *ciel* et l'*enfer*, se forment de créatures de notre espèce; que tous les hommes nés et morts depuis la création sont réunis ou dans le ciel ou dans l'enfer; que le grand acte de classification qu'on appelle jugement dernier doit avoir lieu là où ils se trouvent; que par conséquent il ne peut pas avoir lieu sur la terre, mais que ce sont les régions assignées au ciel et à l'enfer qui doivent en être le théâtre.

Il établit ensuite que pour l'*Eglise actuelle* ce grand acte a eu lieu en 1757, comme il a eu lieu à d'autres époques pour les Eglises antérieures, et que Dieu a voulu qu'il en fût témoin. Cela n'était que juste, puisque le Seigneur l'avait appelé à la mission de fonder une Eglise nouvelle par son enseignement et par l'interprétation plus perfectionnée des saintes Ecritures, si longtemps mal comprises et détournées de leur vrai sens.

Voilà ce qu'il exposa. Et, on le voit bien, rien de mieux combiné ni de plus avisé que cette publication, qui, loin d'être celle d'un visionnaire ou enfantée à l'état d'un halluciné, est le travail d'un penseur puissant qui poursuit une œuvre profondément méditée. Car, loin d'offrir des pages de pures spéculations religieuses comme en offrent d'autres théosophes, l'auteur y poursuit un but très-spécial et très-pratique. En effet, son véritable objet dans ce traité est de montrer que le

sens spirituel des textes sacrés doit amener une nouvelle doctrine d'abord, une nouvelle Eglise ensuite. L'une doit désormais être seule professée, et l'autre, la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, est la seule Eglise de l'avenir : selon les divines promesses, elle doit descendre sur la terre et être la demeure unique du Seigneur parmi les hommes.

Il est certain que tel a été le dessein de Swedenborg, et tel a été le résultat de ses publications sur le jugement dernier.

Ce grand fait et l'élaboration, la conception définitive du plan de sa sainte cité, le préoccupaient depuis plusieurs années. D'après son *Journal* spirituel et d'après les *Arcanes*, il avait assisté à un jugement dernier dès l'an 1749. Toute son œuvre spirituelle, toute sa réforme dogmatique reposaient d'ailleurs sur ces idées fondamentales : la doctrine de l'Eglise *actuelle*, enchaînée au sens littéral, est vicieuse ; elle doit céder à une autre. L'Eglise, qui s'était constituée sur un système d'erreurs, doit elle-même tomber avec lui et faire place à une autre. Le jour de son jugement est venu : elle a été frappée de mort.

Pour compléter sa pensée, Swedenborg, qui paraît n'avoir pas quitté Londres pendant toute l'année 1758, y publia encore deux autres traités : l'un intitulé, *de la Nouvelle Jérusalem et de sa céleste doctrine ;* l'autre, *du Cheval blanc* dont parle le chapitre XIX de l'Apocalypse.

J'ai déjà fait connaître le premier de ces traités, ses principes de morale et ses principes de politique. J'ai dit aussi ce qu'il enseigne sur le sens intérieur de

chaque homme (voy. ci-dessus, p. 25). Je ne m'y arrêterai donc plus. Mais je dirai un mot du second.

Cette brochure roule tout entière sur un court passage de l'Apocalypse, chapitre XIX, que voici :

« Je vis le ciel ouvert et un cheval blanc. Et celui qui était monté dessus est appelé πιστὸς et ἀλήθειος [fidèle et véritable]. Ses yeux étaient comme une flamme de feu et il portait sur sa tête beaucoup de diadèmes. Il était revêtu d'un vêtement teint de sang. Son nom est *Logos* de Dieu. Et les armées des cieux le suivaient sur des chevaux blancs. »

Pour Swedenborg, tout ce style est symbolique.

Le cheval est le symbole de l'intelligence qui donne le sens interne. Le cavalier, qui est le *Logos*, est la Parole de Dieu. Le sang de ses vêtements indique la violence qu'on a faite à cette parole en la prenant dans le sens littéral, matériel, terrestre; en méconnaissant le sens moral, spirituel, céleste. Les armées qui suivent le saint cavalier sur des chevaux blancs, ce sont les élus qui reçoivent de l'Intelligence le sens intérieur et qui s'attachent à sa bannière. Swedenborg ajoute à cette interprétation si propre à mettre en lumière sa théorie et sa mission, cette induction non moins favorable à son œuvre : « D'après ces choses, il est évidemment prédit ici que, vers le dernier temps de l'Église, le sens spirituel de la parole sainte sera ouvert »

Le *Traité du Cheval blanc* est court, et il n'est au fond qu'un extrait des *Arcanes*. Mais le soin que prit Swedenborg de faire imprimer à Londres cinq ouvrages la même année et coup sur coup, montre un grand zèle de propagande pour un grand intérêt. L'ac-

tivité était sa vie, le travail son plaisir le plus cher. Il tenait d'ailleurs à convaincre ses lecteurs d'Angleterre, de Suède et de Hollande, qui penchaient vers cette conclusion, que le jugement dernier était prononcé contre l'*Église actuelle;* car l'Église actuelle était, dans sa bouche, ce que, depuis le quinzième siècle, tous les réformateurs du sanctuaire appelaient en style apocalyptique la grande, l'orgueilleuse, la voluptueuse Babylone, c'est-à-dire Rome. Tout ennemi de Rome était d'avis qu'elle devait tomber. Swedenborg ne venait qu'appuyer l'opinion de plusieurs siècles et celle de plusieurs nations, en formulant sa sentence de condamnation, en enseignant que la place de l'ancienne Église était à prendre par une autre, par la nouvelle Jérusalem au sein de laquelle son chef céleste, le Roi des rois, demeurerait en personne.

Mais n'était-ce pas là un de ces préjugés protestants indignes d'un philosophe aussi éclairé, aussi indépendant que l'illustre Suédois?

En le voyant dans son *Journal* aux prises avec l'Église romaine, les moines, les prêtres, les cardinaux ou les papes qu'il rencontre dans l'autre monde, répandus sur toutes les *terres* de notre système solaire et même sur d'autres, on dirait, malgré sa courtoisie pour les plus éminents d'entre eux, que c'est bien un protestant qui en veut à l'Église catholique. Eh bien, il n'en est rien. Ce n'est pas au catholicisme, c'est à l'Église chrétienne que la sienne veut succéder. On revient promptement de l'erreur en le voyant de même aux prises avec les ministres, les docteurs, les évêques et les prélats protestants, dont le dogme tout entier est l'objet de ses

critiques, de ses flétrissantes épigrammes. Les mystiques et les théosophes, toujours en possession de lumières supérieures à la théologie reçue, aiment rarement les docteurs ou les ministres d'une Église. J'ai signalé dans la vie de Saint-Martin, si bienveillant d'ailleurs, malgré le tour épigrammatique de sa pensée, de singulières froideurs et de vives antipathies pour le sacerdoce. Swedenborg est dans les mêmes dispositions. L'*Église actuelle* qui doit tomber, étant jugée, est pour lui toute l'Église chrétienne. N'est-elle pas tout entière enchaînée au sens littéral ?

Dès lors on s'explique la fréquence et la vivacité de ces brochures qui doivent amener sous de nouvelles bannières les pasteurs et les fidèles.

« Mais des brochures latines, des in-quarto, sont-ce bien des brochures ? »

On écrit pour le peuple, la multitude, ou pour ses conducteurs.

Swedenborg, qui voulait le triomphe d'une nouvelle exégèse, ne pouvait pas s'adresser au peuple. Des écrits en langue anglaise, en langue hollandaise ou suédoise, n'allaient qu'aux savants ou au clergé de l'un ou de l'autre de ces pays. Des pages écrites en latin arrivaient aux évêques et aux docteurs de toutes les nations. La brochure latine, le grave in-quarto, étaient le mode de propagande le mieux entendu, et, sous ce rapport, la simple mais sagace combinaison des moyens de publicité de Swedenborg n'a pas été surpassée. Nul n'a jamais fait les choses plus sagement que lui, au dire de ses amis et de ses ennemis. Nul n'a distribué ses écrits avec plus de soin. Ses libraires les vendaient cher au

public; il les donnait. Il les adressait directement aux ministres et aux évêques, aux fidèles et aux docteurs de Suède, de Hollande, d'Angleterre. Nul n'a jamais apporté à l'avancement de ses desseins plus de science, plus d'argent, une position plus haute, une plus inépuisable fécondité de plume, un talent plus réel, une persévérance plus méthodique, plus d'habileté à tirer parti de tant d'avantages.

Swedenborg ne bornait pas sa propagande aux ministres de la religion, il abordait aussi les académies. On a fait l'éloge de son esprit d'abnégation, de son quiétisme de chef, de la modestie qui le porta longtemps à ne pas mettre son nom à ses écrits. On a eu raison. Mais l'anonyme est parfois une des plus grandes autorités, celle d'une mystérieuse impersonnalité. La retraite où il se dérobait au vulgaire ajoutait ellemême au prestige de son nom. Et pour parfaire la vérité du tableau que nous venons d'esquisser d'après des faits, il faut le compléter par d'autres.

Toutes les fois qu'il était utile d'agir, Swedenborg, loin de se dérober au public, se produisait et se prodiguait. Accessible à tout le monde, dans l'auberge et au salon de ses amis comme dans sa belle habitation de Stockholm, il recevait même les simples curieux, il subissait leurs insipides questions. Et les moqueurs eux-mêmes étaient consternés sinon saisis de respect à la vue de cet homme si grave, si doux, et, disons-le, de ce gentilhomme au grand air, aux manières distinguées.

Il frappait lui-même assez volontiers aux portes qu'il tenait à s'ouvrir. Qu'on lise, pour s'en persuader, la lettre qu'il écrivit à l'Académie de Stockholm après la

publication de son dernier traité, celui du *Cheval blanc.* Et remarquons ce fait : Il avait adressé le traité à l'Académie elle-même. Ce n'était pas assez à ses yeux : il tenait à la convaincre, et pour montrer qu'il avait bien expliqué le chapitre XIX de l'Apocalypse, il lui cita une quantité de nouveaux textes. Il lui dit que le moment de substituer le sens spirituel au littéral était venu. Il l'assura que sa théorie du sens intérieur s'appliquait au système des hiéroglyphes égyptiens aussi bien qu'à la Bible ; que c'était un devoir pour l'Académie de lui prêter son assistance à ce sujet ; qu'il était prêt, si elle le voulait, à expliquer ce système, ce qu'aucun autre ne pourrait faire.

Écoutons les termes de cette proposition :

« On sait qu'en Égypte on inscrivait des hiéroglyphes sur les colonnes et les murailles des temples. Aujourd'hui personne ne sait ce qu'ils signifient : c'étaient les correspondances des choses naturelles et des choses spirituelles. »

C'est bien ainsi que Champollion a compris les hiéroglyphes aussi ; seulement il a suivi un autre système de correspondance. Dans celui de Swedenborg, les choses du monde matériel répondent aux choses du monde spirituel, si bien que les unes sont la fidèle représentation des autres. Le système de Champollion, plus limité, se borne aux choses de ce monde, et les signes alphabétiques, phonétiques ou idéographiques empruntés à ce monde répondent aux idées qu'on veut exprimer sur ses affaires et ses intérêts, celles de la politique et de la religion, le gouvernement des rois et celui des dieux.

Le premier allait donc beaucoup plus loin que n'est allé le second. Il croyait la Bible tout entière écrite dans son système des correspondances, et il expliquait les hiéroglyphes de l'Égypte par ceux de la Judée, oubliés et oblitérés, dit-il, par l'idolâtrie les uns et les autres. Mais l'ère d'une grande restauration était venue : une nouvelle Église, ou un nouvel ordre de choses spirituelles devant être institué par ses soins, Swedenborg demandait l'assistance de l'Académie pour remplir cette grande mission. « La science des correspondances, lui dit-il, a été chez les anciens la science des sciences. Elle mérite que quelqu'un d'entre vous y consacre ses soins. Je suis disposé, *si on le désire,* à développer les hiéroglyphes et à les publier, ce qui ne peut être fait *par aucun autre.* »

Mais les académiciens de Stockholm, qui aimaient beaucoup à suivre leur confrère dans ses études sur le monde matériel, ne désirèrent pas du tout le suivre dans ses études célestes. Prédécesseurs d'Akerblad, qui précéda lui-même Young et Champollion, ils eussent été, sans nul doute, curieux de la science hiéroglyphique des Égyptiens ; mais, dans leur pensée intime, ils n'admettaient de la phrase de Swedenborg sur le grand mystère, *par aucun autre,* que les deux premiers mots.

Rien de plus remarquable que cette fameuse offre du Voyant, si ce n'est le silence de l'Académie de Stockholm, qui, malgré toute la science qu'elle connaît à Swedenborg, et tout ce qu'elle sait des voyages célestes de son admiré confrère, ne veut pas se prêter à l'expérience qu'il lui propose. Évidemment, son abstention ne s'explique que par son incrédulité et par la crainte

de compromettre son nom par une condescendance téméraire. Mais de pareilles considérations devaient-elles prévaloir sur les vrais et sérieux intérêts de la science? Ou Swedenborg expliquait les hiéroglyphes ou il résultait de son échec une grande leçon pour le monde et pour lui-même. Il y voyait la vanité de tout son système d'interprétation. La vérité gagnait dans les deux cas.

Pour moi, je ne comprends pas l'Académie comprimant sa curiosité; je ne comprends pas bien non plus Swedenborg comprimant sa science. Puisque sa confiance était si absolue, que ne recourait-il à son grand moyen, la presse hollandaise ou celle d'Angleterre?

Au surplus cette lettre, qui sert d'appendice au *Cheval blanc*, ne fut écrite que dans les dernières années de sa vie, et nous ne sommes pas encore au bout de ses travaux durant cette féconde année de 1758. Aux traités du *Jugement dernier* et du *Cheval blanc*, et à la lettre à l'Académie de Stockholm, il faut joindre encore un volume également publié à Londres. C'est le traité des *Terres dans notre monde solaire*. Toutefois, ce traité n'est qu'une répétition de pages qui figurent déjà dans les *Arcanes* et même dans le *Diarium* [le journal], où sont déjà notées les fréquentes visites faites par l'auteur dans notre système solaire.

Comme nous n'avons pas encore analysé ces pages, elles doivent fixer un instant notre attention.

La publication sur les *Terres* les donne un peu enrichies. Et d'abord toutes les visites faites par Swedenborg dans les régions supérieures ne sont pas citées dans le Journal, et il y en a eu qui se sont prolongées

au delà du temps qui s'y trouve annoté. Il n'y est indiqué, par exemple, bien explicitement que six visites à Mercure, tandis que dans le traité des *Terres dans notre monde solaire*, publié dix ans après, Swedenborg nous dit expressément qu'il lui a été donné de parler avec les Esprits de Mercure pendant plusieurs semaines.

Notons cette circonstance : elle nous explique un fait qui se présente plusieurs fois dans sa vie. On le trouva souvent en compagnie des Esprits, et il n'employait pas les nuits seules à ses pérégrinations célestes : nous devons donc conclure de l'indication relative à Mercure que Swedenborg, qui voyageait beaucoup dans ce monde-ci et qui écrivait et publiait sans cesse, a dû savoir tirer de son temps un bien habile parti pour trouver encore tant d'heures nécessaires à ses voyages dans les astres. Admettre qu'il les faisait avec la rapidité de la pensée, ce n'est rien résoudre, puisqu'il n'en fut rien : il parle lui-même, comme un simple mortel, de *semaines* qu'il a passées avec les Esprits de Mercure.

Quoi qu'il en soit, il rapporte de ses voyages des choses fort curieuses, et pour donner une idée de tout ce que ce traité renferme de neuf et de piquant, il faudrait le copier tout entier. Il est d'ailleurs si court et si amusant, qu'on le lira volontiers d'un bout à l'autre dans cette version si fidèle, calque véritable, qu'en donne M. le Boys des Guays. On y verra que ces Esprits, très-habiles à lire dans l'intelligence des hommes, commencèrent par rechercher, dans la mémoire de Swedenborg, les choses que connaissait ce dernier. Mais interrogés à leur tour, il leur fallut bien lui répondre, et il apprit d'eux que, sans faire la moindre attention

aux objets corporels de leur terre, ils s'occupent des statuts, des lois et des gouvernements des nations qui y sont ; puis aussi des choses qui concernent le ciel et qui sont « innombrables. » On n'est pas moins matérialiste que cette spirituelle population. C'est une véritable Académie des sciences morales et politiques greffée sur une véritable Sorbonne : rien de plus parfait. Aussi ne sommes-nous pas, nous autres gens terrestres, les amis et les interlocuteurs qu'il faut à ces Esprits ; ils nous le montrent en toute occasion, et sans politesse aucune : « Ceux de Mercure ne veulent pas se trouver avec des Esprits de notre terre. Partout où ils les rencontrent, ils s'enfuient à leur aspect. »

Dans ce traité si piquant, rien de plus piquant, de plus spirituel que l'article sur les Esprits de Mercure.

« Les Esprits de Jupiter ne nous estiment pas trop non plus. Quand je voulais leur dire que sur notre terre il y a des guerres, des pillages et des assassinats, ils se détournaient et refusaient d'écouter... *Par une fréquentation de longue durée* avec eux, je demeurai convaincu qu'ils étaient plus probes que les Esprits de plusieurs autres terres. Leur abord est si doux et si suave qu'il est impossible de l'exprimer. Ils influaient principalement sur ma face et la rendaient gaie et riante. »

« Leurs faces sont aussi plus belles que les nôtres. »

Les Esprits de Mars ont le langage délicat « comme l'aure la plus douce. Il est non sonore ou tacite et s'insinue dans l'ouïe et dans la vue intérieure par le chemin le plus court. »

Ceux de Saturne sont unitaires ou antitrinitaires comme ceux de Mars.

J'ai déjà dit que le dogme de la Trinité est un de ceux que Swedenborg s'est le plus attaché à présenter sous une forme unitaire; il est donc tout simple qu'il le trouve établi sous cette forme chez des Esprits aussi distingués, « qui d'ailleurs sont humbles dans le culte, et se considèrent alors comme rien. »

Le Seigneur leur apparaît parfois sous une forme angélique et par conséquent comme homme, puisque les Anges ont forme humaine ; car c'est encore là un des points sur lesquels Swedenborg insiste le plus : c'est que la forme humaine est aussi la forme angélique.

Dans le *très-grand Homme* [le Ciel tout ensemble porte ce nom, parce que ses différentes régions, selon le grand principe des correspondances, répondent, au spirituel, aux différentes parties du corps humain] — dans le ciel, disons-nous, les Esprits de Vénus représentent la mémoire des choses matérielles, comme ceux de Mercure représentent la mémoire des choses immatérielles.

Les habitants de Vénus, — car il faut toujours distinguer les *habitants* actuels d'une planète des *Esprits*, qui ont avancé du premier degré au second, — les habitants de Vénus, sinon tous, du moins quant à la plus grande partie, sont des géants stupides qui ne s'inquiètent ni du Ciel, ni de la vie à venir.

L'idée mythologiquement donnée sur la déesse Vénus, sur son esprit et ses penchants un peu sensuels, a donc exercé sur ces conceptions une influence plus considérable qu'on n'est tenté de l'admettre quand il s'agit d'un astronome aussi savant.

Saturne, ainsi que les satellites des autres planètes, est également habitée, parce que ce sont des terres.

« Qu'il y a aussi des habitants dans la lune, c'est ce que savent les Esprits et les anges. Ils savent qu'il y en a pareillement dans les lunes ou satellites qui sont autour de la terre de Jupiter et autour de la terre de Saturne. Ceux qui n'en ont pas vu les Esprits et ne se sont pas entretenus avec eux ne doivent pas douter pour cela qu'il n'y ait aussi des *hommes* sur les lunes, et cela par la raison que ce sont également des terres. Où il y a une terre, là est l'homme. Car l'homme est la fin pour laquelle une terre existe, et rien n'a été fait par le souverain Créateur sans une fin. »

Sur ce point un des penseurs modernes les plus éloignés d'ailleurs du système des correspondances, Reinhold le fils, qui est de l'école de Kant, est parfaitement d'accord avec Swedenborg. Pour lui aussi, tous les globes célestes sont habités, et c'est aussi l'espèce humaine qui est répandue sur tous. On peut aller loin, sans aller jusque-là ; on peut admettre qu'aucun des grands corps de l'univers ne demeure sans habitants, et que des êtres intelligents et moraux, dont le développement progressif est la fin du Créateur, se trouvent sur la surface de chacune de ces sphères ; mais il serait téméraire de penser que ce soit précisément l'organisme humain qui convienne le mieux à chacune d'elles. La variété indéfinie des nuances étant une des lois de la création connue, il est sage, il est au moins permis en induction légitime d'appliquer cette loi aux terres et aux atmosphères qui offrent des afférences avec notre terre et notre atmosphère. Mettre l'homme partout, c'est à la

fois le prodiguer avec trop d'amour-propre pour notre espèce et trop peu de déférence pour une loi générale de la création. Les êtres qui forment le monde matériel variant à l'infini, ceux qui forment le monde moral paraissent devoir varier de même. Variété dans l'unité, tel est le caractère évident de la création, trop évident pour avoir échappé au savant théosophe. Certes il lui a fallu de puissantes raisons pour sacrifier la variété à l'unité. Son esprit systématique l'emporta vers cette hardie théorie : Dieu est le seul type de l'humanité. La forme humaine est donc la forme divine; dans l'univers moral il ne peut y en avoir une autre.

Cette curieuse brochure de Swedenborg eût clos dignement une aussi laborieuse année. Il n'en fut rien et nous ne sommes pas au bout de ses travaux de 1758 : il nous reste, au contraire, à faire connaître la plus importante des productions qu'il imprima dans ces douze mois si chargés, j'entends le volume *du Ciel et de ses merveilles et de l'Enfer; d'après ce qui a été vu et entendu.*

Ce que doit être ce livre, l'auteur nous le dit lui-même en ces lignes :

« Les arcanes qui sont révélés dans ce qui va suivre concernent le ciel et l'enfer, et en même temps la vie de l'homme après la mort. »

« L'homme de l'Église aujourd'hui possède à peine quelque notion sur le ciel et l'enfer, ainsi que sur sa vie après la mort, quoique toutes ces choses soient décrites dans la (sainte) Parole. Et même de ceux qui sont nés dans l'Église, un grand nombre les nient, en disant dans leur cœur : Qui en (du ciel et de l'enfer) est revenu et qui en a fait un récit ? »

« Afin que ces négations, qui règnent surtout parmi ceux qui sont savants dans les choses du monde, ne pervertissent pas les simples de cœur et de foi, il m'a été donné d'être dans la compagnie des anges et de m'entretenir avec eux comme l'homme s'entretient avec l'homme, de voir les choses des cieux et des enfers, *pendant treize ans.* »

« Je vais les décrire maintenant d'après ce que j'ai vu et entendu. »

A ces mots, on croira peut-être que l'auteur va nous donner une répétition des *Arcanes*. C'est un peu cela, mais pas tout à fait. Le nouvel ouvrage est calqué sur les *Arcanes*, mais c'en est plutôt une nouvelle rédaction qu'une répétition. C'est une édition revue et resserrée, beaucoup plus nette, plus positive, et de fait plus riche que la première. La méthode en est plus libre. Ce n'est plus aux textes de Moïse, c'est à l'ordre naturel de ses propres idées que l'auteur s'attache, et ceux qui n'aiment pas l'exégèse allégorique des *Arcanes* trouvent ici, sous une forme qui peut mieux leur aller, une instruction aussi complète et d'ordinaire supérieure. Elle est plus précise surtout en ce qui concerne le Ciel et ses différentes divisions ; les anges, leurs différentes classes et sociétés ; l'amour céleste et l'amour spirituel ; la correspondance des choses célestes et des choses terrestres, l'amour conjugal, l'amour de soi et l'amour du monde.

Le style du nouvel ouvrage étant d'une simplicité extrême et sa marche un peu monotone, la lecture suivie peut en être fatigante pour les esprits délicats ; mais que ceux-là prennent l'excellente table alphabétique

qu'on y a jointe dans la dernière version française; qu'ils y choisissent les sujets sur lesquels ils aiment à consulter Swedenborg, et ils feront une lecture très-facile, très-entraînante. Qu'ils prennent, par exemple, les mots *enthousiastes*, *visonnaires*, *prêtres*, *prédicateurs*, *savants* ou d'autres de ce genre, et assurément ils n'éprouveront aucune fatigue dans cette lecture. S'ils prennent le mot *Swedenborg*, par hasard, ils y verront que l'auteur a causé avec les Esprits et les Anges, avec des personnages qui ont vécu il y a vingt siècles, dix-sept siècles, quatre siècles ou trois siècles; qu'il a été conduit par le Seigneur dans les cieux quant à l'esprit, son corps restant dans le même lieu; qu'il lui est arrivé d'être détaché du corps comme le comte d'Hauterive, l'aimable ami de Saint-Martin, dans sa légende; que les anges ont vu par ses yeux ce qui se passait dans notre monde. Ils y verront beaucoup d'autres choses non moins curieuses et auprès desquelles ce qui se fait aujourd'hui dans les régions que visitent les esprits ou qui les évoquent par de savantes méthodes, est encore susceptible d'un grand progrès.

Il ne faut pourtant pas trop s'arrêter à ce volume; pour la doctrine, nous en aurons de plus parfaits et de plus définitifs. Séparons-nous-en donc sans trop de regrets et finissons nos récits sur cette année par la remarque, que si la verve de Swedenborg parut un instant épuisée en 1756, à la publication du dernier volume des *Arcanes*, et si elle ne donna rien l'année suivante, elle offrit de larges compensations en 1758.

CHAPITRE XII

La perception surnaturelle. — L'incendie de Stockholm vu à Gothenbourg. — La quittance de madame de Marteville. — Le voyant de Stockholm et le critique de Kœnigsberg, ou les rêves d'un visionnaire appréciés par un métaphysicien. — Lettres de Kant à mademoiselle de Knobloch [Mme la baronne de Klingsporn].

1759—1761

Le biographe de Swedenborg, qui daterait dans la vie du Voyant une ère nouvelle avec l'année où il fut témoin du jugement dernier, avec celle de 1757, aurait trois fois tort.

D'abord le jugement dont il est question n'est pas la grande scène fixée par la théologie chrétienne à la fin des siècles; c'est tout à fait autre chose : c'est un jugement aussi, mais d'une nature différente et d'une portée infiniment moindre.

Ensuite, la scène que Swedenborg vit en 1757 ne fut pas la première de ce genre; à l'en croire, il avait été tenu dans les cieux des assises analogues pour le jugement des Églises anciennes, nous l'avons dit.

Enfin, le jugement dont il fut témoin en 1757 devait, selon lui, marquer dans l'histoire du monde chré-

tien plus que dans la sienne. Pour lui, la condamnation de l'ancienne Église, « qui n'avait plus de communications avec le ciel, parce qu'elle manquait de charité, et que la foi n'est vivante qu'avec celle-ci, » n'offrait un intérêt réel que par la part qu'il devait prendre dans l'avénement de la nouvelle. Cette part était grande, car c'est par lui que les communications étaient rétablies, mais sa mission à cet effet, il l'avait reçue douze ans auparavant, et tout ce qui se passait depuis cette époque, c'est-à-dire ce qu'il voyait et ce qu'il lui était donné de faire ou d'écrire, ne venait que confirmer sa mission. Il ne le considérait et ne l'appréciait qu'à ce titre : ce n'était plus pour lui chose nouvelle.

Voilà où était pour lui toute l'importance du jugement de 1757.

Quant à l'Église c'était autre chose, et selon lui l'intérêt de tout le monde chrétien était engagé dans les deux grandes assises tenues au ciel. En ce qui le concernait personnellement, il y avait là toutefois un fait très-grave aussi : c'est que, comme organe principal, interprète élu de la doctrine qui allait *régner* désormais, il était appelé à plus de travail que nul autre. De là ce prodigieux mouvement de rédaction et de publication qu'il déploya à Londres en 1758. En effet, il ne quitta cette ville, qui était avec Amsterdam son séjour préféré sur la terre, qu'en 1759, année qui data dans sa vie. Il s'en retourna à Stockholm, et ce fut dans ce voyage, dans une soirée qu'il passa à Gothenbourg où il avait de nombreux amis, qu'eut lieu un des faits les plus extraordinaires qui se rencontrent chez lui, une de ces perceptions à distance

qu'on voit souvent mentionnées dans l'histoire des pays où se produisent les phénomènes dits de seconde vue, mais qui sont rarement bien constatés, et ont plus rarement encore l'importance de celui que nous allons énoncer. En effet, on rapporte que Swedenborg vit à cinquante lieues de distance un incendie qui dévorait un quartier de Stockholm; mais peut-on accepter le fait?

Le dix-huitième siècle a dû contester son assistance aux deux jugements derniers, car la raison humaine, de par Dieu, est faite de manière à ne jamais accepter le merveilleux sans combat. La nature de notre esprit s'en défend, et son droit est de provoquer, par toutes les objections possibles, toutes les explications nécessaires, pour qu'il ait *raison suffisante de croire*. Où il n'y a pas raison suffisante de croire, il y a pour nous, sinon devoir absolu, du moins droit légitime de douter. Mais que fera la raison en face de cette faculté de perception si extraordinaire qui se manifesta sans cesse dans la vie de Swedenborg? Ses objections sans fin demanderont-elles des explications sans nombre? Et si nulle de celles-ci ne parvient à la satisfaire, pourra-t-elle légitimement prononcer la négative à l'endroit d'une faculté et d'un fait? Évidemment, oui. Mais le fait et la faculté en question paraissent aisés à constater d'une manière authentique d'après les documents si nombreux et si considérables qui les attestent.

Passons donc à l'examen des pièces, et s'il y a eu erreur, proclamons-la; s'il y a doute, disons-le; mais si par hasard il devenait pour nous évident, par des faits authentiques, que dans le mystérieux trésor de ses facultés connues et déjà si admirables, l'âme humaine

en possède encore une plus merveilleuse ainsi que plus rare à se montrer que toutes les autres, prenons-en bravement notre parti : résignons-nous à être aussi grands que nature. On peut avec raison s'élever contre la proclamation d'une telle faculté, et s'en défendre jusqu'à la fin, ne fût-ce qu'au nom de l'humilité que doivent nous inspirer toutes celles que nous possédons réellement, quand nous venons à les comparer à la source suprême dont elles émanent; mais encore faudrait-il savoir nous charger au besoin de toutes nos richesses et ne pas disputer, à outrance et comme avec une sorte d'envie, aux élus de notre race, celles qui peuvent leur échoir sans être le partage de tous.

Le fait si rare et si étrange qui constaterait, dans le fond mystérieux de l'âme humaine ou dans les élus, une si étrange et si rare faculté, nous est raconté par beaucoup de contemporains; ne l'acceptons que de bonne main, mais au moins laissons-nous-le conter par la critique elle-même, par la plus grande autorité philosophique du siècle, j'entends Kant en personne.

Voici la version qu'il en donna, en 1766, dans ses *Rêves d'un visionnaire éclaircis par des rêves de métaphysique*, écrit fort piquant, fort spirituel par-ci par-là, partout un peu plus léger qu'il ne faudrait, mais aussi plein de vues profondes dans ses belles pages que de sarcasmes dans les autres.

« Ce fut, si je suis bien informé, dit Kant, vers la fin de l'année 1759 que M. Swedenberg (je garde la mauvaise orthographe de Kant), revenant d'Angleterre, dans l'après-midi, prit terre à Gothenbourg.

[C'était le 19 juillet 1759.]

« Dans la soirée même, il fut invité à une réunion chez un négociant de cette ville, et au bout de quelques instants il y donna, avec tous les signes de la consternation, la nouvelle, qu'à cette heure même, il avait éclaté à Stockholm, au quartier de Südermalm, un épouvantable incendie.

« Au bout de quelques heures, pendant lesquelles il se retirait de temps à autre, il apprit à la société ces deux choses, que le feu était arrêté, et à quel point il avait fait des progrès.

« Dès le même soir on répandit cette étonnante nouvelle, et le lendemain elle circulait dans toute la ville. Mais le rapport de Stockholm n'en arriva à Gothenbourg que deux jours après, conforme en tout, dit-on, aux visions de Swedenborg. » *Œuvres de Kant*, t. III, p. 88.

Qu'on remarque bien le style de ces lignes. Le philosophe de Kœnigsberg paraît convaincu de la réalité du fait, de la vue ou de la perception par Swedenborg d'un incendie à la distance de 50 lieues; mais il qualifie cette perception de vision. C'est mal entendu, mais conforme au titre comme au dessein de sa brochure; car Kant aussi faisait la brochure, et avec beaucoup de malice encore. Seulement l'inconséquence de son langage est évidente. Prouve-t-elle que l'écrivain était incertain sur ce qu'il fallait définitivement penser de la chose? Sans nul doute.

Toutefois, philosophe complet, il voulut aller jusqu'au bout, et il le fit. Deux ans plus tard il nous apprend lui-même, dans une lettre à sa spirituelle amie, Mademoiselle Charlotte de Knobloch, la suite qu'il avait donnée

à tous ses doutes. Rien de plus curieux que la nouvelle version, plus détaillée, plus précise et plus affirmative, qu'il produit du même fait, en le rapportant après vérification. Procédant en véritable argumentateur, il écrit, le 10 août 1768, ce qui suit :

« Pour vous donner, ma gracieuse demoiselle, quelques moyens d'appréciation (quant aux facultés de Swedenborg) dont tout le public encore vivant est témoin, et que la personne qui me les transmet a pu vérifier en lieu et place, veuillez me permettre de vous apprendre les deux faits suivants. »

Ici Kant, sans respect pour l'ordre chronologique, donne d'abord l'histoire d'une quittance retrouvée que nous raconterons tout à l'heure et à sa date véritable; puis il passe au fait qui doit avoir sa place ici et il l'aborde en ces termes :

« *Le fait qui suit me paraît surtout avoir la plus grande force démonstrative et devoir couper court à toute espèce de doute.* C'était l'an 1756 (le fait est de 1759), que M. de Swedenborg, vers la fin du mois de septembre, un samedi, vers quatre heures du soir, revenant d'Angleterre, prit terre à Gothenbourg. M. William Castel l'invita en sa maison avec une société de quinze personnes. Le soir, à six heures, M. de Swedenborg, qui était sorti, rentra au salon pâle et consterné, et dit qu'à l'instant même il avait éclaté un incendie à Stockholm, au Südermalm, et que le feu s'étendait avec violence vers sa maison.

« Il était fort inquiet (rappelons, avec la permission de Kant, que l'habitation de Swedenberg était située dans cette vue et arrangée selon ses habitudes de spiritua-

lité), et il sortit plusieurs fois. Il dit que déjà la maison d'un de ses amis, qu'il nommait, était réduite en cendres, et que la sienne propre était en danger.

« A huit heures, après une nouvelle sortie, il dit avec joie : grâces à Dieu, l'incendie s'est éteint à la troisième porte qui précède la mienne.

« Cette nouvelle émut fort la société, ainsi que toute la ville. Dans la soirée même on en informa le gouverneur. Le dimanche au matin, Swedenborg fut appelé auprès de ce fonctionnaire, qui l'interrogea à ce sujet. Swedenborg décrivit exactement l'incendie, ses commencements, sa fin et sa durée.

« Le même jour, la nouvelle s'en répandit dans toute la ville, qui s'en émut d'autant plus que le gouverneur y avait porté son attention, et que beaucoup de personnes étaient en souci de leurs biens ou de leurs amis. Le lundi au soir il arriva à Gothenbourg une estafette que le commerce de Stockholm avait dépêchée pendant l'incendie. Dans ces lettres, l'incendie était décrit exactement de la manière qui vient d'être dite.

« Le mardi au matin arriva auprès du gouverneur un courrier royal avec le rapport sur l'incendie, sur la perte qu'il avait causée et sur les maisons qu'il avait atteintes, sans qu'il y eût la moindre différence entre ces indications et celles que Swedenborg avait données. En effet, l'incendie avait été éteint à huit heures.

« Que peut-on alléguer contre l'authenticité de cet événement? L'ami qui m'écrit a examiné tout cela, non-seulement à Stockholm, mais, il y a environ deux mois, à Gothenbourg même; il y connaît bien les maisons les plus considérables, et il a pu se renseigner complète-

ment auprès de toute une ville dans laquelle vivent encore la plupart des témoins oculaires, vu le peu de temps écoulé depuis 1756 (1759). »

On ne procède pas à une enquête avec plus de soin que ne fit Kant, et on n'en rapporte pas le résultat avec plus d'impartialité. Celle de Kant est d'autant plus admirable qu'il se souciait moins de croire à la réalité du fait et qu'il conclut néanmoins plus formellement en faveur de cette réalité. Voici ses propres termes :

Que peut-on objecter contre la crédibilité de cet événement?

Et il paraît accorder la même foi à un second fait tout aussi extraordinaire et peut-être davantage, à ce fait que le sceptique philosophe, dans la même lettre, discute le premier. Il a tort de le prendre d'abord, mais il a bien raison de le discuter avec son amie, puisqu'il devait être bientôt, et qu'il a été, de même que la perception de l'incendie, l'objet de tant de légendes, de traditions si bizarres et d'objections si nombreuses qu'on en aurait pris difficilement une idée juste, si le philosophe ne s'en était pas mêlé. En effet, on remplirait aisément un volume des commentaires et des broderies dont ce fait est devenu le romanesque canevas dans un très-court espace de temps.

Donnons d'abord les éléments les plus purs du fait; nous écouterons ensuite Kant de nouveau.

La veuve du ministre de Hollande à Stockholm, madame de Marteville, priée par un créancier de régler une dette, se rappelait parfaitement que cette dette avait été payée par son mari, mais elle ne pouvait en retrouver la quittauce. Il s'agissait d'une somme de vingt-

cinq mille florins de Hollande, et madame de Marteville était d'autant plus émue de la réclamation qu'elle se voyait à peu près ruinée si elle était obligée de fournir cette somme, qu'elle se souciait peu d'ailleurs de payer une seconde fois. Qu'en arrivera-t-il?

Elle se rencontre avec Swedenborg et, huit jours après, elle voit dans un songe ou en réalité feu M. de Marteville qui lui indique le meuble où se trouve la quittance avec une épingle à cheveux garnie de vingt diamants qu'elle croyait perdue aussi.

Certes voilà, ce semble, un fait assez extraordinaire pour que l'imagination la plus aventureuse s'en contentât, sans rien y ajouter de plus extraordinaire encore. Mais l'esprit de l'homme, qu'on connaît essentiellement poëte et romancier, loin de l'accepter sous sa vraie forme, s'empara de ce fait pour l'arranger à ses goûts, le draper et le décorer d'une façon qui bientôt ne permit plus de le reconnaître dans sa primitive simplicité, si merveilleuse qu'elle fût.

Et que d'erreurs de dates et de noms, que de folles et absurdes suppositions on a mêlées au premier canevas dans les grossières broderies qu'on a jetées dessus!

D'abord madame de Marteville devient madame de Harteville, puis madame de Martefeld, puis comtesse de Martefeld, et enfin comtesse de Mansfeld.

Ensuite la chose s'est passée en toute autre année qu'en 1761, sa vraie date, date que nous nous dispensons de démontrer par des extraits mortuaires et des rapprochements chronologiques qu'il serait aussi fastidieux d'étaler qu'ils sont décisifs.

De plus, chez l'un des mille narrateurs de l'anecdote,

il s'agit du payement d'un service de table, chez l'autre de celui d'une terre, chez d'autres encore d'une fourniture de quelques pièces de drap.

Quant à la quittance retrouvée, on jette encore plus de poésie et plus de richesse dans les variantes que dans celles qui se rapportent aux autres circonstances.

Qui est-ce qui en a indiqué la cachette? Écoutez :

C'est d'abord Swedenborg, qui a connu ce secret et d'une manière étrange. Il avait vu ce papier dans un livre que lui avait prêté M. de Marteville; il s'en est souvenu au moment opportun et sachant où ce volume, vu son leste contenu, devait se trouver caché, il a tiré un merveilleux parti de sa brillante mémoire et de sa savante combinaison.

Je passe les broderies sur ce livre même, quoiqu'on ait imaginé que ce fut le Dictionnaire de Bayle.

Mais tout cet échafaudage est posé sur un grain de sable. Il est certain que Swedenborg n'avait jamais vu M. de Marteville en sa vie, donc certain qu'il n'avait jamais remarqué aucun de ses livres et d'ailleurs très-probable que M. le ministre ne tenait pas de livres lestes.

Alors, c'est une autre version qu'il a fallu trouver. On en a trouvé une. C'est un des Esprits de Swedenborg, dit l'un, qui lui a indiqué la cachette.

Mais non, dit l'autre, c'est M. de Marteville lui-même, qui s'est chargé de donner cette indication à sa veuve embarrassée.

Cela n'est pas probable, ajoute le troisième, car dès lors, qu'y aurait-il de commun entre cette quittance retrouvée et le célèbre Voyant?

On le sent, pour voir clair dans le fait, il faut laisser

là suppositions, erreurs et broderies : tout cela, né de cette prodigieuse fécondité de l'esprit humain, qui est sa gloire et son orgueil et qui se ferait admirer davantage si elle se mettait plus au service de la raison et de la vérité qu'à d'autres, tout cela, dis-je, ne mérite pas un examen plus prolongé. Voyons donc ce qu'il y a de vrai dans cette affaire et pour cela écoutons le témoin le plus sûr, le mieux instruit et le plus véridique. Ce témoin, c'est évidemment l'homme qui aurait dû payer, si la quittance ne s'était pas retrouvée, le second époux de madame de Marteville, le brave général d'E., qui est d'autant plus digne de notre confiance qu'il ne se montre ni l'ami ni l'ennemi de Swedenborg.

Le Voyant était mort depuis trois ans. Un savant ecclésiastique écrivit à madame de Marteville pour savoir ce qu'il devait penser de la fameuse légende. Madame de Marteville étant souffrante, le général, son mari, fit au ministre la réponse qui suit :

LETTRE DU GÉNÉRAL D'E.

G., le 11 avril 1775.

« Très-vénérable, très-savant et très-honoré monsieur le Pasteur,

« Une indisposition prive ma femme du plaisir de répondre elle-même à la lettre de Votre Révérence et m'impose l'agréable obligation de vous raconter dans sa véritable connexion une histoire qui paraît vous intéresser si vivement. De même qu'il arrive difficilement un fait réel auquel le récit ne mêle pas d'inexactitude, cela est arrivé aussi à ce sujet. Voici le fait.

« Environ un an après la mort de M. de Marteville, ma femme eut l'idée de faire visite au célèbre M. de Swedenborg, qui était alors son voisin à Stockholm, afin d'apprendre à connaître de plus près une si rare merveille du genre humain.

« Elle communiqua ses sentiments de curiosité à plusieurs dames de ses amies, et la *partie* fut convenue à jour fixe. Ces dames furent toutes admises. M. Swedenborg les reçut dans un fort beau jardin et un magnifique salon, qui était voûté et garni, au milieu du toit, d'une fenêtre par laquelle, d'après son assertion, il avait coutume de s'entretenir avec ses amis, c'est-à-dire les *Esprits*. »

On voit ici pour quelle habitation le Voyant avait à s'inquiéter, *deux années auparavant*, lors de l'incendie de Stockholm. Mais revenons à la lettre du général.

« Entre autres discours ma femme lui demanda s'il n'avait pas connu M. de Marteville; à quoi il répondit qu'il n'avait pas pu le connaître, par la raison qu'il avait passé lui-même à Londres presque tout le temps pendant lequel ce seigneur avait été ministre de Hollande près de la cour de Stockholm.

« Il faut que je dise ici, en passant, que l'histoire des vingt-cinq mille florins de Hollande (remarquez qu'ils n'avaient pas été redemandés jusque-là) est parfaitement exacte en ce sens, que ma femme était recherchée à ce sujet et n'avait pas de quittance à présenter. Toutefois, dans la susdite visite, il ne fut point fait mention de tout cela.

« Huit jours après, feu M. de Marteville apparut *en songe* à mon épouse et lui indiqua, dans une cassette

de façon anglaise, un endroit où elle trouverait non-seulement la quittance, mais encore une épingle à cheveux avec vingt brillants, et qu'on croyait également perdue.

« C'était environ à deux heures du matin. Pleine de joie, elle se lève et trouve le tout à la place indiquée. S'étant recouchée, elle dormit jusqu'à neuf heures du matin. Vers onze heures M. de Swedenborg se fait annoncer. Avant d'avoir rien appris de ce qui était arrivé, il raconta que, dans la nuit précédente, il avait vu plusieurs esprits et entre autres M. de Marteville. Il aurait désiré s'entretenir avec lui, mais M. de Marteville s'y était refusé par la raison qu'il était obligé de se rendre auprès de sa femme pour lui faire faire une découverte importante, d'autant plus qu'il quitterait, après cela, la colonie [céleste] où il se trouvait depuis un an et passerait dans une autre beaucoup plus heureuse.

« Voilà les véritables circonstances de ce qui est arrivé à mon épouse, à l'égard de la quittance et de M. de Swedenborg. Je ne me hasarde pas à pénétrer les mystères qui s'y rencontrent. Ce n'est pas non plus ma vocation. J'ai dû raconter simplement. Ce devoir, je l'ai rempli, et je m'estimerai heureux si j'ai répondu aux désirs de votre Révérence.

« Mon épouse se recommande à vous. Je suis avec respect, de votre Révérence, le dévoué serviteur.

« De E. »

Ainsi Swedenborg n'a jamais été prié d'indiquer la cachette de la quittance. Il n'a pas même entendu parler de cette affaire avant qu'elle ne fût terminée. Tout ce

qu'il a fait, c'est ceci : à la demande de madame de Marteville, s'il avait connu son mari, il avait répondu que non.

Est-ce tout? Pas précisément. Dans le récit du mari l'indication de l'endroit où se trouvait la quittance dont la recherche agitait l'esprit de madame de Marteville, a eu lieu dans un songe de cette dame. Et rien de plus naturel dans sa situation qu'un songe sur la quittance et même la vue d'un endroit quelconque de sa maison où elle doit se trouver. Au premier aspect, le général d'E. a donc l'air de ne rien admettre d'extraordinaire du tout dans l'anecdote qu'il raconte. Toutefois, il rapporte, comme un fait qu'il ne lui convient pas de discuter, le récit que Swedenborg, avant d'avoir entendu parler du songe, fait de son entrevue avec M. de Marteville dans le ciel. Et c'est ici que nous en venons au rôle sérieux du Voyant dans l'affaire de la quittance.

Swedenborg avait pris, dans une question de la veuve, à savoir s'il avait connu son mari, le désir de faire connaissance avec Marteville dans l'autre monde. Il était allé le voir *où il se trouvait*. Il n'avait pas pu le fixer pour un entretien, et avait été prié par lui, d'agréer pour excuse la nécessité où il était de se rendre dans le moment même auprès de sa femme pour lui porter une indication très-importante.

C'est là un bien petit rôle. Il est même tout négatif en apparence; mais en réalité, si tout y est authentique, il établira que Swedenborg allait visiter, dans les quartiers de l'autre monde, toutes les personnes auxquelles il désirait parler.

Telle était, en effet, son ambition réelle. Il n'avait pas

celle d'aller dans tout l'univers, n'importe où ; mais il avait celle de pouvoir chercher dans les régions des esprits et des anges tous ceux qui pouvaient l'instruire, d'y nouer des entretiens avec eux, en un mot de parler soit à ses amis défunts, soit aux personnages avec lesquels il avait fait connaissance dans les annales de l'humanité, comme un homme parle avec un autre homme.

En apparence son passe-port était limité aux cieux et aux enfers, et la terre était exceptée de cette façon de voyager si facile et si rapide. Mais en réalité il n'en était rien. Chaque habitant de la terre, nous dit-il, ayant dans l'autre monde son esprit ou son image, Swedenborg pouvait, quand il le voulait, y aller s'entretenir avec l'image ou l'esprit de la personne qui l'intéressait, tandis qu'il n'aurait pu aborder la personne elle-même, sur la terre qu'elle habitait, qu'en se soumettant aux lois communes à tous les voyageurs qui circulent sur notre globe. C'est là une théorie bien ingénieuse et qui peut le paraître trop, par la raison qu'elle est trop commode. Mais elle est sincère chez Swedenborg, et antérieure à la vision qui a changé toutes les conditions ordinaires de son esprit : elle est du moins ébauchée dans son ouvrage du *Règne animal*, publié en 1744. Du moins il y professe sa foi à l'apparition des âmes après la mort, et il y dit ceci : Telle est la sympathie et tel est le magnétisme de l'homme que souvent là communication a lieu entre des personnes qui se trouvent à une distance de bien des milles les unes des autres.

La double existence, celle de la personne dans ce monde et celle de son image dans l'autre, n'est pas indiquée ici ; mais elle éclata d'elle-même dans les théories

postérieures de Swedenborg, parce qu'elle y était nécessaire. Elle sortit d'ailleurs de son expérience.

En effet, c'est ainsi que, selon sa relation, il eut avec des personnes vivant à grande distance des conférences que nous ne tarderons pas à rapporter.

Le général d'E., qui conte comme un homme de grand sens, ne parle que d'une seule des deux facultés extraordinaires de Swedenborg, de celle d'aller s'entretenir dans l'autre monde avec les défunts ; il n'aborde pas l'autre, celle d'y causer avec les esprits des vivants ou leurs images. Il nous laisse même ignorer s'il en a entendu parler ou non ; mais quant à la première, il ne semble pas la mettre en doute, puisqu'il accepte comme une chose hors de discussion le récit fait à sa femme par Swedenborg. Il semble même en accepter les circonstances particulières, ou les faits secondaires, celui par exemple que M. de Marteville était sur le point de changer de colonie et d'obtenir une grande amélioration dans son état moral en passant dans une autre station. Mais il y a évidemment une contradiction frappante dans le langage du brave général. D'une part il réduit le rôle de Swedenborg, en apparence, à rien ; car c'est un songe de madame de Marteville qui révèle la quittance ; et d'autre part il appelle Swedenborg la *merveille du siècle*. Le fait-il d'une façon sérieuse, par voie d'ironie ou par voie d'accommodation à l'opinion générale ? Cela est difficile à dire ; mais si ses termes étaient ironiques, son inconséquence n'en serait que plus frappante. Car alors il n'aurait plus de motif du tout pour croire, comme il le fait, au récit de la visite rendue par Swedenborg à M. de Marteville.

Peut-être juge-t-on le mieux de l'état du général en le mettant sur la même ligne que le correspondant de mademoiselle de Knobloch, le métaphysicien Kant, qui s'écrie : *Que peut-on objecter contre la crédibilité de ce fait?* et qui pourtant n'a pas l'air d'y croire de bien bon cœur, et sur la même ligne que le correspondant de l'impératrice Catherine II, le baron Grimm, que nous entendrons s'écrier à son tour : *Ce fait,.... il est impossible de le nier, mais le moyen d'y croire!*

Ce qui nous fait un peu défaut à cet égard, ce n'est pas l'opinion des contemporains de Swedenborg, c'est celle de ses compatriotes, ses vrais juges. En effet, on ne voit pas suffisamment celle de la Suède philosophique représentée par l'Université d'Upsal et l'Académie de Stockholm. Tout le monde nous parle de Swedenborg, le roi, la reine, le premier ministre, les états, le clergé, des généraux, des conseillers de l'empire; seuls les philosophes et les académiciens chargés d'éclairer tous les autres gardent le silence. Leur silence est-il notre leçon? Se font-ils peuple et nous traitent-ils de rois?

Dans le monde élégant et dans le monde politique, on fut charmé, sinon de ce qu'il y avait de sens droit et de simplicité raisonnable dans les écrits de Swedenborg, du moins de tout ce que sa vie, ses perceptions et ses visions offraient de neuf et de piquant. Les voix qui se prononcèrent dans ces deux sphères furent généralement pour lui. Ce ne fut pas la même chose dans le monde ecclésiastique. Le bruit que fit à Gothenbourg et à Stockholm l'histoire de l'incendie de 1759, attira l'attention de l'épiscopat de Suède. La discipline de

l'Église suédoise était réglée avec vigilance et pratiquée avec scrupule. Or, on remarquait depuis quelque temps que l'illustre Voyant fréquentait peu les temples et négligeait les sacrements. Dès 1760, deux évêques de ses amis lui en parlèrent avec bienveillance. Il leur répondit : Que les pratiques religieuses étaient moins nécessaires pour lui que pour d'autres ; qu'il était en communion avec les anges. Mais ils lui représentèrent, que si tout le monde en était persuadé comme lui, il n'y aurait rien à redire, et il sentit la valeur de cet argument. Au bout de quelques jours, voulant prendre la sainte cène, il demanda à ses vieux domestiques, à qui il devait s'adresser, « ne connaissant pas beaucoup les prédicateurs. » On lui nomma le premier chapelain de la paroisse. Il objecta « que c'était un fanatique et qu'il l'avait entendu tonner en chaire avec peu de satisfaction. » — On nomma le second chapelain, qui était moins couru. — « Je le préfère à l'autre, dit le Voyant, car il prêche ce qu'il pense. C'est pour cela qu'il s'est aliéné la bienveillance du public, comme cela arrive dans ce monde. »

Nous donnons ces détails et ces propos parce qu'ils peignent l'homme, son peu de goût pour l'Église établie et pour sa discipline, aussi bien que sa docilité personnelle, sa bonhomie relevée d'un peu de malice, et sa déférence pour ses vieux serviteurs.

En effet, il suivit leurs conseils.

CHAPITRE XIII

La légende dans la vie de Swedenborg. — Le droit de l'esprit humain à la légende. — Le diplomate Ostermann, le poëte Wieland, le mystique Young Stilling. — Swedenborg revenant à la société. — Sa participation aux États de 1761. — Son découragement au sujet des intrigues parlementaires, son éloignement des affaires publiques, la plus grande faute de sa vie.

1760 ET 1761

L'avertissement donné à Swedenborg en 1760 par deux évêques, et la docilité avec laquelle il déféra à leurs conseils calmèrent le clergé de Suède au point de faire illusion à tout le monde, et à Swedenborg lui-même, d'autant plus aisément qu'il vivait un peu plus à l'étranger que dans son pays.

Il y comptait, en effet, sinon plus d'amis, du moins plus de lecteurs et plus d'enthousiastes.

Son nom se propageait de plus en plus en Europe, et sa personne y devenait toujours davantage l'objet de ces exagérations légendaires qui s'attachent à ceux dont la vie semble attester des facultés surnaturelles et les écrits révéler des lumières extraordinaires.

Les deux événements merveilleux que nous venons de suivre, l'incendie de Stockholm vu et décrit à cin-

quante lieues de distance et l'entrevue cherchée avec M. de Marteville jusque dans l'autre monde, eurent dans tous les pays du Nord un immense retentissement. Il n'y a peut-être jamais eu d'événements de ce genre qui aient fait plus de bruit à la cour de Stockholm et dans le monde diplomatique. Les ambassadeurs se hâtèrent d'en écrire à leurs cours respectives, toutes avides dans ce siècle d'incrédulité de faits aussi étranges. Et si chacun de ces nouvellistes officiels si souvent à sec mit dans ses missives autant de circonstances remarquables que le ministre de Russie, le comte Ostermann, en sut mettre dans les siennes, on comprend que la légende bientôt ait été riche et belle.

Le comte avait d'ailleurs joué lui-même un rôle dans l'affaire en qualité de confident des embarras de madame de Marteville, et sa relation, quoique plus ample que celle du second mari de cette dame, mérite une singulière et une réelle confiance.

A ce diplomate en succéda un autre, de qui Young-Stilling apprit des circonstances ignorées du mari de madame de Marteville et du comte d'Ostermann. En effet, le célèbre mystique nous apprend (*Œuvres complètes*, vol. XIII, p. 399) ce que jamais personne de Suède n'a dit ni su, c'est-à-dire que Swedenborg, quelques jours après les confidences de madame de Marteville reçues par le ministre russe, fit informer la veuve que son mari viendrait telle nuit, à minuit, lui indiquer l'endroit où il avait mis la quittance. Young ajoute qu'elle se résigna à soutenir cette redoutable entrevue sans l'assistance de sa femme de chambre, et que le défunt tint la parole donnée à Swedenborg.

Deux académiciens français de Berlin [Thiébault et Pernety], le premier poëte et le premier philosophe d'Allemagne [Wieland et Kant] concoururent de leur côté à propager la renommée de Swedenborg en discutant les deux faits chacun à sa façon.

Thiébault, dans ses *Vingt ans de séjour à Berlin*, et Pernety, dans la préface de sa traduction des *Merveilles du ciel et de l'enfer*, donnèrent à l'histoire de madame de Marteville un haut degré d'intérêt en la rapportant au nom de la reine Louise-Ulrique, qui, suivant eux, en affirmait l'exactitude ou l'authenticité. Mais ils n'y ajoutèrent rien et ils ne l'expliquèrent pas.

Wieland n'est pas si réservé, et en sa qualité de poëte, il est à la fois plus hardi et plus amusant que les deux Académiciens. La critique, se posant en face de l'histoire et de la légende, avait mis en avant un conte qui devait être une explication rationnelle. Elle avait fait de Marteville le possesseur d'une petite bibliothèque secrète, formée d'écrits de libres penseurs et d'autres écrivains libres aussi. Bayle était de la collection. Un jour M. de Marteville, interrompu dans la lecture du sceptique par une visite de Swedenborg, avait glissé la quittance, qui n'était pas encore serrée dans son portefeuille, à l'endroit où il s'était arrêté. Son ami Swedenborg, qui avait la mémoire bonne et qui connaissait cette armoire secrète, saisi de l'affaire par Ostermann, avait bien compris que, la visite de tous les autres meubles étant demeurée stérile, il fallait fouiller là. Il n'eut pas même besoin de dire de qui il tenait l'indication : l'opinion publique, qui se nourrissait de son commerce avec les esprits, se chargeait de cela, et il n'avait qu'à

se taire pour qu'on lui attribuât la chose du monde la plus merveilleuse.

Rien ne manquerait peut-être au succès de ce tissu d'hypothèses assises sur des légendes, n'étaient ces trois circonstances : la première, que Louis de Marteville n'a pas eu de bibliothèque secrète ; la seconde, qu'il n'a pas mis de quittance dans le Dictionnaire de Bayle, et la troisième, qu'il n'a pas connu Swedenborg de son vivant.

L'éminent philosophe du grand siècle qui nous a formés, Kant, à qui un ensemble de phénomènes pareils à ceux qui se produisaient dans la vie du Voyant de Stockholm ne pouvait échapper, discuta d'abord le fait de la quittance, comme il discuta celui de l'incendie, d'après le dire général qui circulait dans le Nord, dans son traité des *Rêves d'un visionnaire*. Il le reprit ensuite, après enquête, dans sa lettre à mademoiselle Charlotte de Knobloch, et par la manière dont il finit par en parler il lui donna un retentissement et une consistance que jamais ne lui eussent donnés les poëtes et les diplomates seuls.

Aucune des grandes voix de la renommée ne fit donc défaut à la gloire de Swedenborg, la philosophie pas plus que la poésie et la diplomatie ; et s'il tenait à voir son nom répété par tous les échos de la loquace divinité, il pouvait être satisfait. Mais tout ce bruit pour un incendie qu'il avait décrit et pour une quittance trouvée à la suite d'un rêve de madame de Marteville ou pour une entrevue qu'il avait manqué d'avoir avec feu son mari, le laissait assez indifférent. Il avait eu depuis seize ans bien des entrevues avec des trépassés, de plus intéressantes cent fois que les deux mots échangés avec

l'ancien ministre de Hollande à Stockholm, et dont personne n'avait parlé, le tout s'étant passé entre lui et ses interlocuteurs de l'autre monde. C'est à ces entrevues si instructives pour lui et dont sont pleins son *Diarium* et ses *Adversaria* gardés par-devers lui de son vivant, qu'il attachait du prix, ce n'est pas à ces faits extérieurs et vulgaires qui étonnaient le monde. Là, dans son commerce avec les esprits et les anges, il y avait de quoi faire sa principale préoccupation. Cette communion avec le ciel devait même, disait-il, le dispenser des pratiques du culte et de la participation aux sacrements de l'Église terrestre. Sa grande affaire, sa mission unique dans ce monde, c'était la propagation de la vraie doctrine des saintes Écritures prises en leur sens spirituel. Tout son temps était dû à cette œuvre, et cette œuvre était l'objet constant de ses rédactions et de ses publications.

Les années 1760 et 1761 montrent une sorte de halte dans ses publications, mais non pas dans ses rédactions.

S'il imprima peu, c'est qu'il avait repris, à cette époque, un peu plus d'habitudes de société et d'homme de cour. C'est dans le courant de ces années qu'il reçut si gracieusement madame de Marteville et ses nobles amies; qu'il annonça, en société, la mort d'un prince étranger au moment même où il succombait; qu'eurent lieu ses fameuses entrevues avec la reine, et qu'il prit aux travaux de la Diète la part la plus active.

En effet, il figura de la manière la plus distinguée aux assemblées tenues en janvier 1761. Il y présenta trois mémoires ou trois discours qui ont dû faire grande sensation. Dans le premier, composé pour l'ouverture

des séances, il signala les réformes à tenter pour faire cesser des abus et redresser des griefs qui pouvaient compromettre la constitution et la tranquillité du pays. Dans le second il insista sur le respect et la conservation des libertés publiques. Il y montra la nécessité pour le pays de préférer l'alliance française à l'alliance anglaise, celle-ci n'étant plus possible depuis l'asservissement par l'Angleterre du Hanovre qui avait antérieurement appartenu à la Suède. Il dépeignit fortement les maux des gouvernements despotiques, « qui donnent si libre jeu aux vices héréditaires du souverain. » Il qualifia enfin l'absolutisme comme également injurieux pour le monarque et la nation. « Quant à celle-ci, dit-il, il est contraire à la loi d'accorder à qui que ce soit pouvoir arbitraire sur la vie ou la propriété; Dieu seul est notre Seigneur et notre maître, et nous ne sommes pas les propriétaires de nos biens et de notre vie, nous n'en sommes que les administrateurs. »

Mais est-ce bien le sage Swedenborg, l'ami du roi Frédéric et celui du premier ministre qui parle ainsi, ou bien est-ce un ambitieux démagogue?

C'est bien Swedenborg, et voici à quelle hauteur il s'élève pour préparer bon accueil à ses avis.

« J'observerai que le gouvernement le mieux conduit et le plus sage, est celui qui est actuellement établi en notre patrie; tout y est sagement disposé, tout y est prudemment uni comme en une chaîne régulière. »

« Mais aucune administration n'est exempte de fautes; chacune en commet même sans nombre, et, pour peu qu'on en eût envie, on pourrait en remplir des volumes entiers. »

« Si j'entreprenais, par exemple, de détailler les malversations commises en Angleterre et en Hollande, j'en pourrais faire un gros volume. Cependant les gouvernements de ces deux pays sont les meilleurs en Europe après le nôtre. »

« Qu'on me permette de faire cette observation : S'il existait même, en ce monde, un gouvernement céleste, composé d'hommes d'une intelligence angélique, encore ne serait-il pas tout à fait exempt de fautes et de défauts; et, pour peu qu'on voulût les exagérer, on courrait risque de le saper en ses fondements au moyen de la médisance. »

C'est par ces belles considérations, empreintes d'autant de bienveillance que de science du cœur humain et du monde politique, que l'honnête conseiller se fit pardonner ses trop libres avis.

Le troisième discours de Swedenborg, ce travail sur les finances dont nous avons déjà parlé (p. 23), valut à son auteur un redoublement d'amitié et d'admiration de la part du premier ministre d'État, le comte de Hoepken.

Ce qui prouve de la part du pays un haut degré de lumières et un progrès bien digne du siècle, c'est que la réputation de Voyant, ou pour mieux parler la langue du temps, de Visionnaire, ne fit aucun tort à l'homme politique, et qu'on l'écouta sur les affaires de ce monde avec autant de déférence que s'il ne se fût jamais mêlé de celles de l'autre, dont il s'occupait chaque jour et qu'il visitait sans cesse.

De tels succès méritaient qu'il apportât dans l'accomplissement de ses devoirs parlementaires une persévérance que rien ne lassât. La sienne fléchit à la fin. Si nous

en croyons un de ses meilleurs amis, Robsam, un des directeurs de la banque de Stockholm, il se découragea, en voyant les haines, l'envie et l'égoïsme dominer à la Chambre des nobles l'ordre équestre dont il faisait partie, au point de ne plus y paraître que rarement.

On sait que la retraite est le tort commun des grandes âmes, lorsqu'elles se laissent envahir par toute autre considération que celle du bien public, et qu'elles écoutent toute autre voix que celle du devoir.

Quant à Swedenborg, il faut bien le dire, sûr de trouver toujours au parlement de son pays la déférence que commandaient sa science, sa renommée européenne et la connaissance spéciale qu'il avait faite avec les institutions de l'Angleterre et de la Hollande, il est peu excusable de s'être laissé détourner de son siége à la vue de quelques-unes de ces passions qui ont toujours régné, toujours choqué et cependant toujours mené le monde.

Après avoir si bien prêché l'indulgence pour les vices de tout gouvernement humain et pour les fautes de toute administration, ce n'était pas le cas d'en montrer si peu à ses collègues de la Diète. En accordant aux députés de son Ordre la même bienveillance qu'aux ministres, il continuait à suivre les assemblées avec d'autant plus d'assiduité qu'un homme sans passions et sans envie, comme lui, y présentait un spectacle plus rare et un exemple plus nécessaire.

En négligeant ses droits, Swedenborg donc a négligé ses devoirs, et il faut signaler cette faute avec d'autant plus de franchise qu'à nos yeux elle est la plus grave de sa longue et belle carrière. [Voir les Notes à la fin du volume.]

Au surplus, cette faute est trop commune et la fille trop légitime d'une erreur générale, pour être reprochée à un seul. L'homme est à la fois un grand enfant et un sophiste à ce point habile qu'il se fait, de ses penchants des vertus, et de ses erreurs des maximes de moralité raffinée. Où sa lâcheté naturelle et son amour du repos rencontrent trop de travail, de difficultés et de combats, il se fait de la retraite un mérite et de l'abstention un titre de sagesse. A l'entendre, le sage doit s'éloigner du danger, fuir les intrigues, éviter la contagion du vice, les séductions de la cour et celles de la ville, enfin se retirer du monde. Mais si on se retire du monde, on ne se retire pas de soi; l'ennemi, le séducteur, le vice en un mot, on le retire du monde avec soi; on le porte avec soi; et qui ne sait pas le vaincre là où l'appelle son devoir, à la cour, à la ville, au parlement ou aux affaires, le retrouve partout plus fort que soi, aux champs comme au couvent de Saint-Juste. Il n'y a que cette seule différence, c'est qu'aux champs et à Saint-Juste le vice a des formes plus raffinées, et que l'ennemi, le séducteur, y exerce un pouvoir plus déguisé, par la raison qu'il y est plus surveillé. La retraite et l'abstention ne sont jamais des vertus; ce sont des fuites mal déguisées, des refus de combat : or mieux vaut combattre, même au risque d'être vaincu, que de se sauver.

On excuse le philosophe, on applaudit l'homme religieux qui se retire des affaires de ce monde. « Elles ne sont pas faites pour lui, il n'est pas fait pour elles. » — Est-il fait pour des chimères? —Non.—Pour les affaires de l'autre? — Oui; mais aussi pour les plus belles de celui-ci.

Plus on tient dans certaines régions à prêcher la retraite au sage, si l'on me permet ce mot tombé, plus il doit se convaincre que son devoir est de maintenir la lumière sur le chandelier.

Swedenborg, avec ses admirables maximes de politique, son bon esprit, sa science et son génie, prenait dans l'histoire de son pays, dans celle de l'humanité peut-être, une autre place que celle qu'il y tient, si, repoussant les fausses maximes de morale en crédit dans les mœurs du temps, il consacrait à sa mission religieuse, à la composition de ses écrits ou à ses visites dans l'autre monde, la moitié seulement de son temps et donnait l'autre aux affaires de son pays. S'il fallait se retirer de toutes les positions où il y a des intrigues, des vices et des passions, ce qu'on appelle en un mot des périls et des séductions, où irait-on vivre? Dans le travail privé, dans le commerce et dans l'industrie, dans ce que le financier appelle les *affaires?* Mais les affaires les plus modestes, les métiers les plus vulgaires d'une seule cité ont plus de séductions et perdent plus d'âmes que toutes les affaires d'État du monde entier.

CHAPITRE XIV

Entrevues avec la reine Ulrique à Stockholm et avec le prince de Prusse dans l'autre monde. — Rapports divers sur ces entrevues, par le comte de Dietrichstein et les académiciens de Berlin. — Le récit de Swedenborg. — L'enquête de Kant. — Les explications naturelles du chevalier de Beylon et du ministre Gambs. — Le démenti du chevalier de Stahlhammer. — L'opinion générale. — La formule du baron de Grimm. — L'explication de Wieland. — Les torts de Swedenborg et ceux de la reine.

1761—1762

Sur la fin de la même année, pendant laquelle Swedenborg joua un rôle quelconque dans le drame de la famille Marteville, et un rôle considérable au Parlement de Stockholm, il figura dans les salons de la reine d'une manière si extraordinaire que sa renommée en tira plus d'éclat que de tout ce qui avait précédé dans sa merveilleuse carrière. Les faits sont aussi plus difficiles à constater. C'est à ce point que, si nombreux qu'en soient les récits et les initiés, les semi-initiés ou les gens qui ont écouté aux portes, aucun n'en donne la date, si ce n'est le capitaine Stahlhammer, qui en indique une fausse. Ni Swedenborg ni la reine elle-même ne la mentionnent, et rien ne jette plus d'incertitude dans les

esprits que ce vague ajouté à d'autres. Les faits valaient pourtant la peine d'être remarqués et datés. Car, il faut le dire, bien constatés, ils attesteraient dans l'illustre Suédois le plus rare développement que l'intelligence humaine ait acquis jusqu'à ce jour sur la terre.

Examinons-en donc avec soin le récit, la négation ou la confirmation, ainsi que les explications toutes naturelles auxquelles il a donné lieu.

Le récit nous est fourni par Swedenborg lui-même, qui le fit en pleine table au général de Tuxen, lequel le consigna dans cette même lettre dont nous avons déjà cité une partie à propos du voyage de 1747. [Voy. ci-dessus, p. 106.]

Voici ce que nous apprend le général sur ce sujet :

« Quelques années plus tard (c'est bien plus tard qu'eut lieu ce nouveau voyage), par suite de divers récits extraordinaires que j'avais entendus sur Swedenborg, je priai le consul de Suède, M. Rahling, de vouloir bien m'informer de la présence de Swedenborg à Elseneur dès qu'il s'y trouverait. Bientôt après, il me fit avertir par son neveu, M. Beyer, célèbre helléniste, qu'en ce moment même l'illustre voyageur était à dîner chez lui avec son capitaine ; et il me fit dire d'y venir sans retard, le vent étant favorable et le bâtiment prêt à mettre sous voile. Je ne perdis pas un instant, et à peine arrivé, je me présentai comme un ami intime du consul, accouru pour *refaire* la connaissance d'un homme aussi célèbre et aussi savant, lui demandant la permission de lui adresser quelques questions. — « Demandez toujours tout ce qui vous fera plaisir, me dit-il avec calme et politesse, je répondrai à tout conformément à la vérité. »

— Je lui demandai aussitôt si le récit de ce qui s'était passé entre la reine et lui était vrai. Il me répondit : « Dites-moi d'abord ce que vous avez entendu raconter, et je vous dirai ce qui en est vrai ou ce qui se serait passé autrement. » — Je lui dis que, le voyant pressé de s'embarquer, je pensais qu'il gagnerait du temps s'il consentait à me faire le récit directement. Il y acquiesça et me le fit tel que je l'avais appris dans des lettres écrites par des personnes dignes de foi ; mais il y ajouta ces détails :

Le conseiller comte Scheffer (les conseillers gouvernaient avec la reine) vint un jour lui rendre visite et lui demander s'il ne voulait pas l'accompagner à la cour le lendemain. Swedenborg lui demanda pourquoi, sachant fort bien qu'il avait d'autres affaires que d'aller à la cour, il lui faisait cette proposition. Le comte Scheffer lui répondit que la reine avait reçu, quelques jours auparavant, de sa sœur la duchesse de Brunswick, une lettre où celle-ci parlait d'un article de critique qu'elle avait vu, dans le journal de Gœttingue, sur un homme de Stockholm prétendant s'entretenir avec les trépassés, et où la duchesse s'étonnait de ce que la reine ne lui en disait pas un mot dans ses lettres. La reine avait demandé immédiatement aux personnes présentes s'il y avait à Stockholm un homme pareil et s'il n'avait pas l'esprit aliéné. Le comte avait répondu que, bien loin de là, c'était au contraire un homme très-raisonnable et très-savant. Là-dessus la reine avait témoigné le désir de le voir, et le comte avait répondu qu'il était très-lié avec lui et qu'il lui exprimerait ce désir. Il le priait en conséquence d'accepter une invita-

tion. Swedenborg se rendit à la cour avec lui. Le roi et la reine ayant paru, s'entretinrent d'abord avec les ministres étrangers et avec les principaux personnages, et s'approchèrent ensuite du comte de Scheffer, qui leur présenta Swedenborg. La reine lui exprima son plaisir à le voir et lui demanda s'il était vrai qu'il avait commerce avec les trépassés, ce qu'il affirma. Elle demanda ensuite, si c'était là une faculté qui pouvait se communiquer à d'autres aussi? — « Non. » — Mais qu'est-ce donc? — « Un don de Dieu ou du Seigneur. » — Pouvez-vous conférer avec tout trépassé ou seulement avec certaines personnes? — « Je ne le puis pas avec tous; je vois ceux-là seulement que j'ai connus dans le monde, ainsi que les personnages royaux ou princiers, les héros illustres, les hommes éminents et savants que j'ai appris à apprécier personnellement ou par leurs actes et leurs écrits; tous ceux par conséquent dont je me fais une idée nette. Et l'on comprend aisément que je ne puis, ni manifester ni avoir le désir de m'entretenir avec une personne que je n'ai pas connue ou dont je ne puis me faire aucune idée. » — Là-dessus la reine lui demanda s'il voudrait bien se charger d'une commission pour son frère mort récemment? — « De tout mon cœur. »

Alors la reine, accompagnée du roi et du comte, se retira avec lui dans une embrasure de fenêtre et lui donna la commission dont elle voulait le charger. Il promit de s'en acquitter. Puis, invité à la table royale, où il devint l'objet de mille questions, il y répondit conformément à la vérité.

Quelque temps après, le comte Scheffer étant revenu

le voir, lui demanda s'il n'aurait pas envie de retourner à la cour, et il y consentit. La reine en le voyant lui dit aussitôt : « N'oubliez pas ma commission. » — « Elle est faite. » — Quand il lui en eut communiqué le résultat, elle fut très-surprise, et se trouva mal. Revenue à elle-même, elle ne dit que ces mots : « Voilà ce qu'aucun mortel n'aurait pu me dire. »

Après ce récit, qui perdrait son caractère si j'abrégeais les détails où entre le narrateur [Swedenborg], son interlocuteur, le général de Tuxen, aussi fin que loyal, lui demanda si quelqu'un avait pu entendre la reine lui donnant sa commission. — « Je l'ignore, mais elle parlait assez haut pour que le roi et le comte, qui l'entouraient, l'entendissent, s'ils faisaient attention[1]. »

On le voit, le général qui nous rapporte, à ce qu'il affirme, les propres paroles de Swedenborg, et il est homme d'honneur, n'est pas un enthousiaste aveugle. Il n'oublie pas de s'informer d'un moyen de contrôle. Et il n'oubliera pas davantage de prendre, sur tout cela, des informations auprès de l'homme le plus éminent et le plus instruit qu'il pourra aborder en Suède, j'entends le président du conseil des ministres, président aussi de l'Académie de Stockholm, auquel il demandera des renseignements : nous le verrons.

A ce récit nous joindrons maintenant celui qu'a recueilli et consigné dans deux écrits différents, selon des renseignements divers, le meilleur critique, le plus sceptique d'entre les penseurs et le plus profond des métaphysiciens de son temps, Emmanuel Kant.

1. *Recueil de documents*, etc., par le Dr Tafel, t. I, p. 32 et suiv.

Le philosophe de Kœnigsberg ne pouvait ni ignorer ni faire semblant d'ignorer un fait aussi étrange et qui circulait dans toutes les cours du Nord, dans tous les cercles de la belle société. Déjà nous l'avons fait remarquer, Kant n'était pas homme de génie seulement, il était homme d'esprit, et dans ces mêmes *Rêves d'un visionnaire éclaircis par des rêves de métaphysique*, il discuta l'aventure de la reine comme l'*incendie de Stockholm* et la *quittance de madame de Marteville*, qui nous ont déjà occupés.

L'homme d'esprit se montra d'abord dans ces pages.

« Vers la fin de 1761, dit-il, M. Swedenborg fut appelé auprès d'une princesse que sa haute intelligence et sa connaissance du monde mettent presque au-dessus de la possibilité d'être trompée. »

Kant a raison de dire cela, la reine Louise-Ulrique, princesse de Prusse et digne sœur de Frédéric le Grand, méritait cet éloge. Elle avait tout l'esprit d'autorité et de commandement de son frère, et sinon une grande instruction, du moins le goût des lettres. Seulement elle affectait trop ces habitudes de critique et d'examen qui touchaient tant soit peu à l'esprit fort. Kant continue :

« La raison qui la porta à faire appeler Swedenborg, c'étaient les bruits généralement répandus sur ses prétendues visions. Après quelques questions inspirées par le dessein de s'amuser de ses imaginations plutôt que par le désir de savoir des nouvelles de l'autre monde, elle le congédia en lui donnant une mission secrète du ressort de son commerce avec les esprits. »

Voilà l'homme d'esprit, l'homme qui rit. Voici l'homme de génie, l'homme qui se garde de condamner.

« Quelques jours après M. Swedenborg reparut avec la réponse, qui était telle que la princesse, de son propre aveu, en fut dans la plus grande stupéfaction, disant qu'elle était véritable et que cependant aucun homme vivant n'avait pu la lui communiquer. »

L'homme de génie ne s'écria pas avec Grimm, qui n'était qu'un homme d'esprit : mais le moyen d'y croire ! Y croyait-il ? Non. S'en remettait-il au hasard de quelque solution future ? Non. J'ignore même ce qu'il en pensait, mais voici ce qu'il fit. Dans tout le Nord les femmes se préoccupaient vivement du récit. Mademoiselle Charlotte de Knobloch, la spirituelle amie de Kant, voulait en avoir son avis. Le grand critique fit une enquête et écrivit, deux ans plus tard, à mademoiselle de Knobloch ce qui suit :

« Je tenais cette nouvelle d'un officier danois, mon ami et mon ancien élève, qui avait lui-même, avec beaucoup d'autres hôtes, à la table de M. Dietrichstein, l'ambassadeur d'Autriche à Copenhague, entendu lire la lettre où le baron de Lützen, ministre de Mecklembourg à Stockholm, lui apprenait qu'il avait assisté, avec le ministre de Hollande auprès de la reine de Suède, à la singulière histoire que vous connaissez, mademoiselle. L'authenticité d'une telle nouvelle me rendit très-perplexe. Car on peut difficilement admettre qu'un ambassadeur mande à un autre, pour en faire usage publiquement, sur la reine d'une cour près de laquelle il est accrédité et sur un fait auquel il dit avoir été présent, une nouvelle qui ne serait pas vraie. Pour ne pas rejeter aveuglément, par un autre préjugé, le préjugé sur les apparitions et les visions, je trouvai raisonnable de

m'enquérir plus exactement de cette histoire. J'écrivis audit officier de Copenhague et le chargeai de toutes sortes d'investigations. Il me répondit, Qu'il avait de nouveau parlé au comte de Dietrichstein, que la chose était vraie et que le professeur Schlegel l'avait assuré qu'il n'y avait pas à en douter. Il me conseilla en même temps, partant lui-même pour l'armée sous les ordres du comte de Saint-Germain, d'écrire pour les détails à M. de Swedenborg en personne. J'écrivis à cet homme singulier, et ma lettre lui fut remise par un négociant anglais de Stockholm. On écrivit à Kœnigsberg, que ma lettre avait été bien reçue par M. Swedenborg et qu'il avait promis d'y répondre. Mais cette réponse ne vint pas. »

J'ai déjà signalé cette habitude dans la vie de l'illustre Voyant, et je dois dire que, dans mon opinion, il n'eût pas fait d'exception pour Kant, si même il avait pu prévoir dès cette époque la haute illustration à laquelle arriverait un jour son correspondant. On sait quelle suite il donna aux lettres de Wolf, à l'époque de la plus haute renommée du grand disciple de Leibnitz. Mais c'est un tort de la part d'un homme supérieur que de ne pas rechercher ses égaux dans l'empire de la pensée. Quel qu'il soit, l'homme est fait pour des rapports, et les rapports naturels du penseur éminent sont à cultiver avec soin. Swedenborg a-t-il failli à ce devoir? Dans l'ordre des sciences physiques, il recherchait les métallurgistes, les économistes et les naturalistes; mais on dirait que, dans l'ordre des études morales, par principe, il s'éloignait ou passait à côté des métaphysiciens, des théosophes et des mystiques. C'étaient à ses yeux

des poëtes. Il comprenait même les théologiens dans cette catégorie; seulement il leur adressait ses ouvrages pour les en faire sortir. Mais certes, à notre avis, il ne se présentait pas pour Swedenborg d'occasion meilleure de faire connaître la vérité au monde entier, qu'une réponse au plus impartial des philosophes.

« Dans l'intervalle, continue Kant qui n'eut pas cette réponse, je fis connaissance avec un Anglais distingué [Kant dit fin] qui se trouvait à Kœnigsberg l'été dernier, et que je chargeai, au nom de notre amitié, de prendre, à Stockholm même où il allait, des informations exactes sur le don merveilleux de M. de Swedenborg. D'après son premier rapport, ladite histoire, au témoignage des personnes les plus considérables de cette ville, s'est passée exactement telle que je vous l'ai racontée. A cette époque il n'avait pas encore vu M. de Swedenborg; mais il espérait lui parler, quelque peine qu'il eût à se persuader de la vérité de tout ce que les gens les plus raisonnables de la ville racontaient de sa communication avec le monde des esprits. Bientôt ses lettres furent d'un autre ton. C'est que, depuis, il a parlé à M. de Swedenborg; il l'a même visité chez lui et il est dans une stupéfaction extrême au sujet de toute cette affaire. Swedenborg est un homme raisonnable, complaisant et ouvert. Il est savant, et mon ami m'a promis de m'envoyer, sous peu, quelques-uns de ses écrits. Il dit à mon ami, sans aucune réserve, que Dieu lui a donné la singulière qualité d'entretenir les trépassés à son gré; il en appelle à des preuves tout à fait notoires. Interpellé au sujet de ma lettre, il dit l'avoir bien accueillie. Il y aurait répondu, n'était son dessein

de faire connaître au public toute cette singulière affaire. Il irait donc à Londres au mois de mai de cette année, et y publierait son livre, où se trouverait la réponse à ma lettre. »

Rien de plus pur, de plus philosophique que cette conduite de Kant. Ces doutes, ces enquêtes, cette ferme et simple résignation à ce qui sera trouvé authentique, conforme ou non à ce qui s'est toujours vu et toujours dit, sont dignes du plus grand des métaphysiciens.

Mais qu'est-ce qui sera authentique? Ce que nous venons de voir est le récit du Voyant et de ses confidents; c'est celui de quelques-uns de ces diplomates si heureux, à défaut de nouvelles de ce monde, d'en mander de l'autre. C'est enfin aussi celui des gens les plus considérables de Stockholm : mais où est le récit de la reine et celui de ses confidents?

Il se trouve un peu partout, et par conséquent un peu différent des autres, varié à l'infini, mais confirmatif en dernière analyse. De même que Swedenborg fit ses confidences au général de Tuxen et à d'autres, la reine fit les siennes au comte Hœpken, premier ministre, qui les consigna dans une note déposée à la Société exégétique de Stockholm; à Thiébault, membre de l'Académie royale de Berlin, qui les consigna dans le second volume (page 254), de ses *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin* (Paris, 1804, 2 vol. in-8°).

Le ministre comte Hœpken nous fait un peu connaître la réponse donnée par le prince pour la reine sa sœur : ses salutations d'abord, puis ses excuses pour n'avoir pas répondu à la dernière lettre de la princesse, celle où elle le priait de lui donner ses conseils. — C'est

fort bien; mais la mémoire de la reine, qui ne fit ces confidences au comte qu'en 1771, n'a-t-elle pas dans l'intervalle subi un de ces caprices qui s'expliquent, dans le jeu des facultés de l'âme et pour les faits de mémoire surtout, d'autant plus aisément qu'ils tiennent plus étroitement aux faits d'imagination?

Cela est très-probable. D'ailleurs la brièveté de la note de Hoepken ne permet pas de comparaison avec le récit si net et si détaillé de Swedenborg. Je dirai seulement que, pour expliquer le long silence gardé par la reine sur la conférence, l'homme d'État nous dit, qu'elle n'a pas voulu passer pour avoir eu cette correspondance aux années où la Suède était en guerre avec la Prusse.

L'académicien Thiébault n'a reçu les confidences de la reine qu'après le ministre; mais sa note, qui entre dans les détails, est beaucoup plus importante et plus précise. En voici la substance.

La reine, devenue veuve de Frédéric-Adolphe, et demeurant à Berlin auprès de son frère Frédéric le Grand, on en vint dans son cercle, où se trouvaient Thiébault, Mérian et le comte de Schwerin, à parler de Swedenborg et à exprimer le désir de connaître l'opinion qu'on avait de Swedenborg dans son pays. Thiébault raconta l'anecdote de la quittance de madame de Marteville. La reine alors prit la parole. « Très-peu disposée, dit-elle, à croire à de semblables merveilles, elle avait cependant voulu mettre Swedenborg à l'épreuve. Elle le prit à part un soir où il était venu à la cour et le pria de savoir de son frère (le prince Guillaume était mort le 12 juin 1758), ce qu'il lui avait dit au moment de leur séparation à Potsdam (quand elle se rendait à Stockholm

en 1744, pour son mariage). Elle ajouta que c'était une chose de nature à n'être redite à personne, ni par elle ni par son frère. Quelques jours après, dans un moment où elle était engagée au jeu, Swedenborg vint demander à lui parler en particulier. A l'observation, Qu'il pouvait parler devant tout le monde, il répondit, Que ce qu'il avait à apprendre à la reine ne souffrait pas de témoins. Alors elle donna son jeu à une de ses dames, passa dans une pièce voisine avec Swedenborg, accompagnée du sénateur Schwerin, qu'elle plaça à la porte, pendant que l'assesseur, arrivé avec elle au fond de la pièce, lui dit le jour et l'heure où elle avait pris congé de son frère, ajoutant que, les adieux faits, il l'avait rencontrée encore une fois en traversant la longue galerie de Charlottenbourg, l'avait prise par la main et l'avait conduite à une croisée où personne ne pouvait les entendre, et lui avait dit telles paroles *que Swedenborg répéta.* »

La reine ne dit pas à son cercle quelles étaient ces paroles, dit Thiébault [nous pensons que ces paroles sont la véritable raison du silence que Swedenborg garda vis-à-vis du public et de Kant]; mais elle interpella, ajoute-t-il, le comte Schwerin sur l'authenticité de son récit. Et le rude courtisan se borna à répondre ces mots : Tout cela est vrai, Madame, *au moins en ce qui me concerne.*

C'était répondre parfaitement, puisqu'il n'avait rien dû entendre. Et ce qui offre un sérieux intérêt dans tout cela, c'est la suffisante conformité du récit de Swedenborg, fait au général danois en 1762, avec le récit de la reine, fait soit en 1771, soit plus tard. La reine, dans son cercle, affecte sans nul doute un peu plus de

scepticisme au sujet *de ces merveilles* qu'elle n'en montrait à Swedenborg; elle jette aussi un peu plus de majesté royale ou du moins d'étiquette dans les détails; mais cela ne fait pas mal à une cour du Nord. Elle se trompe d'ailleurs, assurément, quand elle se persuade que, quelques jours après sa première conférence avec Swedenborg, elle ne se souvenait plus de la périlleuse mission qu'elle lui avait donnée. Et elle erre encore quand elle croit se rappeler, qu'il lui aurait fait plaisir en répétant devant tout le monde les dernières paroles qu'elle avait échangées avec son frère à Charlottenbourg. Ces paroles étaient évidemment toutes confidentielles, très-allemandes en matière de gouvernement et de nature à n'être pas répétées devant des oreilles suédoises. Assurément le double supplice du comte de Brahé et du baron de Horn, morts victimes d'une folle conspiration à laquelle la princesse prussienne avait trop souri, était assez récent en 1761 ou 1762, pour enseigner à la reine plus de prudence qu'elle n'en affiche. Et la preuve qu'elle se souvenait fort bien de quoi il allait être question avec Swedenborg, c'est qu'elle fit intercepter les communications par le comte Schwerin : car si elle emmena le sénateur avec elle, ce n'était certes pas pour ne pas se compromettre dans une entrevue avec un vieillard de soixante-quinze ans.

J'ai à faire une autre remarque, que provoque sa conduite dans cette affaire.

D'après son récit, en digne sœur de Frédéric le Grand, elle aurait été très-sceptique d'un bout à l'autre. Et pourtant elle prouve elle-même dans son récit qu'il n'en fut rien : le scepticisme n'a pas d'évanouissement.

Cependant elle aurait eu toutes les raisons les meilleures du monde pour être très-défiante, si l'histoire intime de la Suède, celle des intrigues secrètes de la cour, fournissait du fait si étrange à première vue qu'elle nous raconte elle-même, une explication aussi naturelle et aussi simple que celle qui se produisit tout à coup dans les journaux. En effet, le chevalier Beylon, lecteur de la reine douairière, y fit savoir, que le jour même de l'entrevue, il avait vu sortir de la maison du Voyant, dont ils étaient les partisans, les sénateurs Hœpken et Tessin, qui prenaient, par des courriers dociles pour eux, connaissance des lettres de la reine.

Mais à peine cette explication qui faisait du comte de Hœpken et de son collègue le comte de Tessin, ainsi que de Swedenborg, des intrigants assez vulgaires, se fut-elle produite qu'elle reçut un démenti éclatant de la part du chevalier de Stahlhammer, qui prétendit à son tour mériter la confiance d'un témoin oculaire.

Nous donnerons ici la lettre qu'il publia, puisqu'elle contient des détails entièrement nouveaux.

« Stockholm, 13 mai 1783.

« J'ai lu avec étonnement la lettre qui rapporte l'entretien qu'a eu le fameux Swedenborg avec la reine Louise-Ulrique. Les circonstances en sont tout à fait fausses et j'espère que l'auteur me pardonnera si, par un récit fidèle, *attesté par plusieurs personnes de distinction qui étaient présentes* et qui sont encore en vie, je lui montre combien il s'est trompé.

« En 1758, peu de temps après la mort du prince de Prusse, Swedenborg vint à la cour : il avait coutume

de s'y trouver régulièrement. A peine eut-il été aperçu de la reine, qu'elle lui dit :

« A propos, monsieur l'assesseur, avez-vous vu mon frère? » Swedenborg répondit que non, et la reine lui répliqua : « Si vous le rencontrez, *saluez-le de ma part.* En disant cela elle n'avait d'autre intention que de plaisanter et ne pensait nullement à lui demander la moindre instruction touchant son frère. »

Arrêtons un instant le capitaine. Certes sa lettre porte un bon cachet ; mais voilà déjà, de compte fait, six erreurs où il tombe dans dix lignes, avec « ses plusieurs témoins de distinction : »

1° Ce n'est pas en 1758 que la chose s'est passée ; Swedenborg, pendant cette année, n'a pas quitté Londres où il imprimait cinq ouvrages ; c'est trois à quatre ans plus tard.

2° Swedenborg, qui voyageait sans cesse et passait plus de temps en Hollande et en Angleterre qu'en Suède, publiant beaucoup et écrivant davantage, n'allait pas régulièrement à la cour.

3° Il fallut que le comte de Scheffer allât l'engager à s'y rendre contre son ordinaire.

4° La demande prêtée à la reine, *A propos avez-vous vu mon frère*, n'a pas été adressée à l'assesseur. Elle n'aurait pu l'être qu'après une commission donnée, et la commission qui avait été donnée, ce que le capitaine ignore, n'a pas été suivie du tout de cette interpellation. Swedendorg et la princesse disent que, loin d'être interpellé, il a fallu que Swedenborg priât la reine de l'entendre en particulier. Et personne, pas

même le sénateur gârde-porte n'a pu entendre leur entretien, ce jour-là.

5° La reine avait si bien le désir d'avoir un renseignement sur son frère que ce fut là le véritable nœud de toute l'affaire. Et ignorer cette circonstance, comme cela arrive au capitaine et *aux personnes de distinction qui étaient présentes*, suivant lui, c'est ne rien comprendre du tout à ce qui s'est passé réellement.

6° Personne ne fut présent à ce qui fait l'intérêt du drame, à la commission donnée. La reine et Swedenborg sont d'accord là-dessus : la commission a été donnée dans une embrasure de fenêtre où la reine avait conduit l'assesseur *en présence discrète* du roi et de Scheffer. Voilà tout un ensemble de faits que le capitaine ignore.

Maintenant rendons-lui la parole.

« Huit jours après, et non pas vingt-quatre heures après, ni dans une audience particulière, Swedenborg vint de nouveau à la cour, mais de si bonne heure que la reine n'avait pas encore quitté son appartement appelé la *chambre blanche*, où elle causait avec ses dames d'honneur et d'autres femmes de la cour. Swedenborg n'attend pas que la reine sorte; il entre directement dans son appartement et lui parle bas à l'oreille. La reine, frappée d'étonnement, se trouve mal et a besoin de quelque temps pour se remettre. »

Autre foule d'erreurs. La reine et Swedenborg nous apprennent que, loin de causer encore avec ses femmes dans son appartement réservé, quand vint Swedenborg, la reine était au jeu, au salon où se trouvaient les hommes; que, loin d'aller droit à la reine pour lui dire à l'oreille ce qui la fit se trouver mal, il lui demanda un

entretien particulier ; qu'alors elle passa dans une pièce voisine avec lui et avec le comte Schwerin, qu'elle chargea de garder la porte.

Le capitaine se moque vraiment de son lecteur, du public, quand il veut nous faire croire que Swedenborg, homme réservé et discret, s'il en fut, courtisan accompli, formé à l'école de Charles XII et de la reine sa sœur, Ulrique-Éléonore, se soit précipité comme un page dans la chambre des dames et ait jeté dans l'oreille de la reine des choses propres à la faire tomber en pamoison. Continuons toutefois à écouter le narrateur.

« Revenue à elle-même, elle dit aux personnes qui l'entouraient : *Il n'y a que Dieu et mon frère qui puissent savoir ce qu'il m'a dit.*

« Elle avoua qu'il lui avait parlé de sa dernière correspondance avec ce prince, correspondance dont le sujet n'était connu que d'eux seuls.

« Je ne puis expliquer comment Swedenborg eut connaissance de ce secret ; mais ce que je puis assurer sur mon honneur, c'est que ni le comte H., comme le dit l'auteur de la lettre, ni personne n'a intercepté ou lu les lettres de la reine. Le sénat d'alors lui permettait d'écrire à son frère dans la plus grande sécurité, et il regardait cette correspondance comme très-indifférente à l'État.

« L'auteur n'a pas mieux connu l'assesseur Swedenborg. La seule faiblesse de cet homme vraiment honnête était de croire aux apparitions des esprits ; mais je l'ai connu pendant très-longtemps, et je puis assurer qu'il était aussi persuadé de parler et de converser avec des esprits que je le suis, moi dans ce moment, d'écrire ceci. Comme citoyen et comme ami c'était l'homme le

plus intègre, ayant en horreur l'imposture et menant une vie exemplaire. »

« L'explication qu'a voulu donner de ce fait le chevalier Beylon est par conséquent destituée de fondement, et la visite faite pendant la nuit à Swedenborg par les comtes H. et Tessin entièrement controuvée. »

« Au reste l'auteur de la lettre peut être assuré que je ne suis rien moins que sectateur de Swedenborg; l'amour seul de la vérité m'a engagé à rendre *avec fidélité un fait qu'on a si souvent rapporté avec des détails entièrement faux*, et j'affirme ce que je viens d'écrire en apposant la signature de mon nom. »

C'est fort bien. L'intention est excellente et la droiture incontestable, mais l'entreprise était au-dessus des moyens de l'auteur. Plus instruit que d'autres, il l'est encore trop peu. Il ne tombe pas dans des erreurs seulement, mais son zèle le jette dans des impossibilités. Comment, étranger qu'il était au sénat, aux affaires et aux intrigues du temps, peut-il garantir *sur son honneur*, que personne n'a lu la correspondance de la reine? De quel conseil parle-t-il en invoquant le *sénat d'alors?* Est-ce de celui qui précéda la catastrophe du sénateur comte de Brahé et du baron de Horn, colonel de la garde et grand maréchal de la cour, conspirateurs royalistes tous deux? Est-ce de celui de 1758, date prétendue mais fausse qu'il donne à l'anecdote?

L'auteur de la lettre n'est fort que dans ce qu'il nous dit sur les personnes mêmes que cet inventif lecteur de la reine douairière, qui avait le temps de rôder autour de la demeure de Swedenborg et de contrôler les gens qui en sortaient à des heures indues, s'amusait à faire

figurer dans une de ces combinaisons que Machiavel eût peut-être conseillées, mais flétries assurément. Dans cette partie de sa lettre éclatent le sentiment du vrai et tout le dédain que méritent des inventeurs de mensonge. Certes son démenti est formel et l'honneur des trois personnages éminents d'autant mieux vengé par le noble chevalier que le vengeur est plus désintéressé. Seulement le brave capitaine contredit le récit de la reine et celui de Swedenborg en des détails trop importants pour que sa relation offre une valeur réelle.

Aussi l'explication naturelle ne se découragea-t-elle pas. Tous les personnages qui avaient figuré à la scène et chacun de ceux qui en avaient approché, voulurent en avoir entrevu le secret, et deux ans après le démenti du capitaine, un ancien aumônier de la chapelle suédoise de Paris, M. Gambs, dont nous avons honoré nous-même la vieillesse et aimé la brillante parole, apprit au monde d'une manière charmante comment Swedenborg s'était procuré la connaissance du secret de la reine.

Gambs tenait son explication de personnages distingués qu'il nomme dans sa lettre, insérée au *Morgenblatt*, du 5 mai 1809 : le comte de Brahé, descendant de la noble victime qui se dévoua à la reine en 1756, le consul de France, M. Signeul, et M. Nils de Jacobson. D'après leurs communications unanimes, Swedenborg, instruit par le sénateur comte de Brahé, président du conseil de l'empire et père d'un des témoins de la correspondance secrète de la reine avec son frère le prince de Prusse, put révéler facilement à la princesse un mystère qu'on s'était procuré en payant un homme de confiance.

L'ancien aumônier de l'ambassade de Suède à Paris ne fut démenti par aucune des trois personnes dont il publiait et invoquait le témoignage. Mais ce silence ne fit pas mieux accueillir sa version. Que ce fût le comte de Hœpken assisté du comte de Tessin, ou le comte de Brahé seul, qui eût corrompu le messager de la reine et instruit Swedenborg, ce mode d'explication échoua.

L'idée que deux ou trois intrigants se fussent joués d'une reine si sûre d'elle-même et qui disait d'un si grand air : *Je ne suis pas facilement dupe;* l'idée que dans cette intrigue ils eussent eu pour complice le plus honnête homme de la Suède, l'illustre Voyant lui-même, ne fut pas admise.

L'opinion générale du siècle fut-elle donc réellement celle de Kant, si bien rendue dans ces mots du philosophe : « Que peut-on objecter contre l'authenticité de faits pareils ? »

Je le crois. La même situation d'esprit se trouve formulée par le baron de Grimm : « Ce fait, dit-il, est confirmé par des autorités si respectables qu'il est impossible de le nier ; mais le moyen d'y croire ! (*Mémoires hist., litt. et anecd.* tirés de la Corresp. du baron de Grimm avec le duc de Saxe-Gotha. Londres, 1813, t. III, p. 56).

« Le moyen d'y croire ! » est charmant ; mais n'ayez pas peur, spirituel baron, le plus spirituel des poëtes est là pour tout expliquer. Wieland, l'auteur d'Obéron, cet enfant du merveilleux, aborde l'anecdote à son tour, et il n'est pas embarrassé pour nous dire ceci :

« Au bout du compte, Sa Majesté pourrait avoir eu pour l'incrédulité qu'elle professe à l'endroit des visions de Swedenborg et de son commerce avec les esprits, la plus excellente des raisons. Ce serait de sa part une

chose assez comique, en effet, d'avoir improvisé toute l'anecdote qu'elle contait aux deux philosophes (Mérian et Thiébault), afin de se moquer d'eux pour lui avoir demandé sérieusement son opinion sur un visionnaire. » (Wieland, *Euthanasia*, p. 124 et suiv.)

Mais évidemment Wieland, en écrivant ces lignes, a été trop poëte et a trop marché sur les traces d'Homère, il a trop rêvé. Quel moyen de faire un conte de ce qui s'était passé devant tant de témoins ; d'un fait connu de toute la cour, de tous les ministres étrangers ; de deux conférences entre Swedenborg et la reine auxquelles le roi et le comte de Schwerin avaient assisté !

Si la critique du dernier siècle n'explique rien, disons-le bien haut pour l'avertissement de tous ceux qui ont été témoins ou acteurs dans des faits rares ou extraordinaires, c'est que Swedenborg et la reine, dont les entretiens sont devenus l'objet de tant d'inventions les unes plus étranges que les autres, ne portent que la peine qui est due à leur commune erreur. Ils ont failli l'un et l'autre. Swedenborg, pour commencer par le grand coupable, n'a pas tenu la parole donnée à l'ami de Kant, de porter le fait devant le public dans un ouvrage qu'il devait aller publier à Londres. Il n'a pas écrit cet ouvrage ou ne l'a pas publié. Certes il était libre d'aller en imprimer d'autres à Amsterdam plutôt qu'à Londres, ainsi que nous le verrons faire ; mais il n'était pas libre, devant l'intérêt suprême de la vérité, de ne pas répondre à l'interpellation de Kant et de ne pas dire lui-même au public *ce qu'il en était*. Il l'a dit, il est vrai, au général Tuxen et s'en est remis pour le reste à l'opinion, et par de bonnes raisons sans nul doute ; mais quand il s'agit d'un

fait aussi décisif pour l'instruction de l'humanité, la raison la meilleure, le devoir de publier la vérité quelle qu'elle soit, est la seule bonne.

Quant à la reine, sa conduite est un tissu d'inconséquences. A la suite de ce qu'on lui a dit de la quittance, elle veut mettre le Voyant à l'épreuve. Elle le fait, et le résultat est tel que sa stupéfaction est une sorte d'évanouissement. Elle croit donc? — Oui, quand Pernety lui fait une objection; car elle lui oppose un royal, *Je ne suis pas facilement dupe.* — Oui encore, quand elle dit au comte Hœpken, en 1771, Que son frère seul a pu instruire Swedenborg de ce qui s'était passé entre elle et lui en 1744. — Non, en 1779, quand elle dit, Qu'elle ne s'explique pas de quelle manière Swedenborg a eu son secret, mais qu'elle n'admet pas son commerce avec les esprits. Les plus grandes de ses inconséquences, ce sont ces railleries où elle qualifie Swedenborg de fou et de visionnaire; ses réponses évasives quand elle confirme l'anecdote de la quittance, où elle n'a été pour rien, et ne répond pas sur le fait où elle a été un des deux acteurs principaux et l'instigatrice de toute l'affaire. Crédule ou incrédule, la sœur de Frédéric II, élevée comme ce prince, aimant la société des gens de lettres, prenant part aux discussions philosophiques comme aux affaires politiques, se devait à elle-même de faire cesser les faux bruits et les mauvais commentaires des gens de cour, des diplomates, des écrivains. En consignant dans une note de sa main ce qui s'était passé réellement, elle imitait le noble exemple du général d'E., qui raconte si simplement l'anecdote de la quittance de sa femme, et déclare si loyalement que la question méta-

physique qu'elle implique n'est pas de sa compétence.

Rien n'excuse la reine de n'avoir pas écrit, et le rôle du roi son mari, je veux dire son silence, ne se comprend pas davantage. Celui de Swedenborg est plus net : il attache si peu de prix à l'affaire en elle-même ; son entrevue avec le prince Guillaume est chose si naturelle et elle l'a si peu surpris, qu'il ne comprend pas la surprise des autres : il n'en parle à ceux qui l'interrogent que pour les avertir de n'y rien voir d'extraordinaire. « Daignez, je vous prie, persuader au sérénissime duc, écrit-il au ministre du prince de Hesse-Darmstadt, que ce ne sont point là des miracles, mais seulement des témoignages de ce fait, *que je parle avec les anges et les esprits.* »

Swedenborg est trop libre penseur pour admettre des miracles au dix-huitième siècle : « Il n'y a point de miracles aujourd'hui, dit-il, parce qu'ils contraignent et détruisent le libre arbitre dans les choses spirituelles. » (*De la vraie Religion chrétienne*, n° 501.)

On ne saurait trop le répéter, toute la personne et toute la doctrine de Swedenborg, ce sont, non pas la raison incarnée, mais la raison appliquée aux textes sacrés, qu'il interprète conformément aux visions qu'il a et aux pérégrinations qu'il fait dans l'autre monde.

CHAPITRE XV

Les nouveaux ouvrages de Swedenborg après la halte politique. — Le quatrième voyage à Amsterdam. — La doctrine de la vie pour la nouvelle Jérusalem. — La doctrine de l'Écriture sainte. — La doctrine de l'amour divin et de la sagesse divine. — La suite du jugement dernier ou la condamnation des nations de la Réforme. — Swedenborg voit à Amsterdam Pierre III mis à mort en Russie.

1762—1763

La part si remarquable que Swedenborg prit aux délibérations des États de 1761; la reprise de ses anciennes habitudes de société; l'absence de toute publication de sa part pendant les années dont nous venons de rendre compte, — tout cela annonce, sinon une sorte de trêve dans ce qui était l'œuvre de sa mission, du moins quelques concessions faites aux devoirs et aux convenances de sa haute position. Et rien n'était plus propre à rehausser encore son influence et à étendre l'éclat de son nom que la rareté de ses apparitions dans le monde et le choix des régions où il s'y montrait.

Les délibérations de la Diète terminées, Swedenborg reprit en 1762 ses travaux habituels, et bientôt ses rédactions furent à ce point avancées, qu'il put, selon

sa coutume, quitter Stockholm et se rendre à l'étranger pour les faire imprimer. Cette fois il alla avec son portefeuille chargé de manuscrits, non pas à Londres, mais à Amsterdam. L'Angleterre avait reçu de riches distributions en 1758. La Hollande devait en avoir de tout aussi riches en 1762 : il y fit paraître six ouvrages la même année. Et cela nous prouve que, même pendant la halte apparente que nous venons d'indiquer, sa plume ne chôma pas plus que sa pensée.

Quel fut l'objet de ces nouveaux traités ?

Swedenborg tenait à établir, sinon toute sa dogmatique, du moins son idée favorite, *l'unité de Dieu*, c'est-à-dire la *non-trinité;* idée qu'il aborde, expose et développe sans cesse, dans toutes ses grandes pages, et qu'il ne croit jamais avoir rendue assez claire.

Pour bien caractériser le dogme de la « nouvelle Église, » et y amener les savants comme les simples; pour prouver aux premiers qu'il ne prétendait parler à la raison qu'au nom de la science, et aux seconds, qu'il n'enseignait la foi qu'au nom des textes évangéliques, il commenta de nouveau des passages de l'Apocalypse, ce livre si cher aux pays du Nord, objet de tant de théories ou de rêveries sur l'avenir de l'Église, livre sur lequel le mystique Sperber avait déjà si largement assis ses prophéties descriptives de la nouvelle Jérusalem. Swedenborg, très-méthodique dans ses instructions, exposa d'abord plus complétement ce qu'il avait ébauché dans le traité du *Cheval blanc*, sa doctrine sur le *Logos*, ce Roi des rois, ce Seigneur des seigneurs, qui, monté sur un cheval blanc, apparut éclairant le monde, et était suivi d'une armée céleste éclairée par lui, armée

de cavaliers montés sur des chevaux blancs aussi.

Tel fut l'objet du traité de *la Doctrine sur le Seigneur*. Mais ce n'en fut pas l'objet unique. En effet, Swedenborg y présenta surtout le point de vue qui l'intéressait le plus directement et qui constituait son œuvre ou sa mission individuelle, la fondation de cette nouvelle Jérusalem que les mystiques et les théosophes des pays du Nord prédisaient tous depuis plusieurs générations, et dont le jugement de 1757 rendait, suivant lui, l'avénement aussi certain que nécessaire.

J'ai rappelé ce que Jane Leade, Pordage et d'autres enseignaient à ce sujet au nom de l'Apocalypse et sur les traces ou indépendamment de Jules Sperber, de Jacques Boehme et de Gichtel. Grâce à la science et au système d'interprétation de Swedenborg, le texte de l'Apocalypse se prêtait au dessein du Voyant d'une manière plus merveilleuse encore. On va le voir.

En effet, le Seigneur est ainsi décrit par saint Jean :

« Je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, et puis la ville, la sainte Jérusalem, descendant d'auprès de Dieu, par le ciel, parée comme une fiancée, ornée pour son époux; et j'entendis celui qui était sur le trône disant : Voici, je fais toutes choses nouvelles! »

De ce grand et beau texte, écrit par saint Jean avec sa plus poétique ampleur, Swedenborg déduit à la fois la *doctrine du Seigneur* et la théorie qui le concerne lui-même personnellement, *la légitimité de la nouvelle Eglise venant succéder aux anciennes.*

Il enseigne, quant au Seigneur et sur la trinité, cette nouvelle doctrine qui est sa grande affaire comme dogmatiste, et qui, suivant lui, doit mettre fin à toutes les

objections des déistes anglais, à celles des antitrinitaires de toutes les nations — il enseigne, dis-je — qu'il y a, non pas une trinité de personnes, mais une trinité en une personne, qui est le Seigneur Jésus-Christ, en qui demeure la plénitude de la divinité. D'où lui vient ce dogme?

Swedenborg s'était trouvé en Angleterre et en France au milieu des plus vives émotions causées par les publications des libres penseurs des deux pays. Il résidait fréquemment en Hollande, où paraissaient les traductions françaises des écrits du déisme et du naturalisme anglais dont la rigueur de nos lois ou le caprice de nos ministres ne permettait pas l'impression, mais souffrait fort bien la circulation en France. Dans toutes ces productions, c'était le dogme de la trinité qui excitait le plus la verve du sarcasme incrédule ou du raisonnement sérieux des sceptiques. Par sa nouvelle théorie, le savant suédois voulait répondre aux plaisanteries comme à l'argumentation; et l'on dirait bien qu'il avait plus particulièrement en vue celles que la frivolité du jeune Montesquieu n'avait pas dédaigné de semer dans les *Lettres Persanes*, à l'époque même où le libertinage de la Régence avait pris la place de « la dévotion du grand règne. » Nous n'apprécierons pas ici la doctrine que Swedenborg vint offrir en place du symbole athanasien, qui est devenu celui de l'Église; mais quant à la *Doctrine sur le Seigneur*, il faut rendre justice à la pureté de ses motifs. Quelque jugement qu'on porte d'ailleurs sur la convenance qu'il pouvait y avoir à fonder, sur un texte de l'Apocalypse, la théorie de l'avénement d'une nouvelle Église, on doit rendre justice aussi aux moyens tout pacifiques qu'il employa

pour assurer le triomphe de sa doctrine. Quant à la part qu'il prit à cette nouvelle Jérusalem, elle est d'autant mieux expliquée que c'était là précisément sa mission.

A la doctrine sur le Seigneur succéda, encore à Amsterdam et la même année, la *Doctrine sur l'Ecriture sainte*, que Swedenborg tenait si vivement à présenter sous son point de vue. Je l'ai déjà fait connaître suffisamment en exposant son système d'interprétation spirituelle. Mais je dois ajouter ici que les saintes Écritures de Swedenborg ne sont pas le recueil complet des textes sacrés de l'Église chrétienne. Suivant lui le vrai sens de ces textes, c'est le sens interne ou spirituel, et non pas le sens externe ou littéral. En vertu de ce principe, il retranche donc du saint code tous les livres « qui n'ont pas de sens interne » : celui de Ruth, de Job, le Cantique, les Proverbes et l'Ecclésiaste de Salomon, les Apocryphes et la totalité des Épîtres apostoliques.

La *Doctrine de la nouvelle Jérusalem sur la foi* se rattache au traité du Seigneur et au traité de l'Écriture sainte : il en forme le corollaire naturel. Les éditeurs français ont eu raison de les réunir tous en un seul et même volume avec le traité de *la Vie*, sous ce titre commun : Les quatre Doctrines. Ceux qui ne veulent pas aborder l'exposé très-complet donné plus tard par Swedenborg de l'ensemble de sa doctrine, trouvent là, sous la forme la plus simple, tout ce qu'il leur importe de connaître pour suivre la marche de sa pensée.

Je passe à l'objet du traité de *la Vie*.

La nouvelle Jérusalem était annoncée et inaugurée en idée, sinon créée et installée en réalité, à la suite du jugement qui condamnait l'Église *actuelle*, en 1757.

Pour assurer un bon accueil à cette nouvelle Église, lors de son avénement, et pour faciliter ses premiers pas ou sa naissance même, il convenait, après avoir esquissé les premiers éléments de son dogme, de faire connaître ses principes de morale.

Tel fut l'objet de la *Doctrine de la vie pour la nouvelle Jérusalem*, c'est-à-dire du plus joli des traités publiés à Amsterdam. Car, il faut le dire, il ne se conçoit rien de plus ferme ni de plus droit que cette morale déduite du *Décalogue* de Moïse et assise sur cette maxime, que la vie de la Religion est de faire le bien. En effet, grâce à son système d'interprétation, le texte sacré se prête ici, sous la plume privilégiée de Swedenborg, aux plus purs préceptes et aux plus sublimes conseils que puisse donner un moraliste évangélique. Toute sa morale est dominée par cette idée favorite de l'auteur, l'*amour du prochain* ou l'*activité de la fraternité humaine*. Car « partout où règne ce que l'Évangile appelle la charité, règne aussi la foi ; avec la première disparaît aussi la seconde. C'est donc la première qui est la plus importante des deux. »

On se rappelle que telle est la doctrine de saint Paul, qui, d'entre les trois vertus, la foi, l'espérance et la charité, met aussi la dernière au-dessus des deux autres. L'autorité de saint Paul, dont les textes ne sont pas classés dans le canon de Swedenborg, n'est pas citée par lui, il est vrai ; c'est au contraire celle de Moïse qui le guide ; mais c'est réellement l'esprit de l'Évangile qui souffle dans toutes ses pages.

La cinquième de ces publications savamment préparées et bien calculées pour les desseins de Swedenborg,

est celle de toutes qui fait le mieux connaître l'intérêt personnel qui animait l'auteur; et pour cette raison nous aurions fini par là notre énumération, si nous n'avions voulu suivre l'enchaînement logique plutôt que les dates.

Ayant appris à l'humanité surprise que le jugement ou plutôt la condamnation de l'*Église actuelle* avait eu lieu dans le monde spirituel, il fallait encore lui en démontrer la réalité; il fallait aussi faire voir d'une manière claire et nette ce que le monde et l'Église avaient été auparavant et ce qu'ils sont devenus depuis.

Tel est l'objet du traité intitulé *Continuation sur le jugement dernier*.

Il a été facile de tout temps de dépeindre l'état de l'Église avec assez de tristesse. En principe elle est l'humanité soumise à la discipline de l'Évangile; mais en fait c'est l'humanité rebelle à cette sainte direction. Elle manque toujours trop de ce que Swedenborg lui reproche beaucoup, de foi; mais ce n'est pas toujours par la seule raison qu'il en donne, le défaut de charité. Ce défaut est très-commun, sans doute, mais le manque de lumières ne l'est pas moins. C'est avec beaucoup d'aisance, mais est-ce avec assez de raison et de circonspection que Swedenborg résume en ces mots l'état de l'Église en 1757 : « Avant que le jugement dernier eût été fait sur eux, la communication entre le ciel et le monde avait été en grande partie interceptée? »

S'il fallait un jugement toutes les fois que ce fait a lieu *en grande partie*, il y en aurait un en permanence.

Swedenborg ajoute vite, que par le jugement la communication a été rétablie; mais il le montre mal. En effet, par quels faits le prouve-t-il?

« Les révélations, dit-il, ont été faites après le jugement dernier. » Fort bien. Mais lesquelles? Les siennes? Mais que valent-elles? Et par qui ont-elles été acceptées? Il n'est d'ailleurs rien de plus piquant que les indications que donne le Voyant sur l'état des diverses nationalités et des diverses communautés chrétiennes depuis le jugement de 1757.

Les protestants n'avaient pas eu leur tour en 1757. Il n'avait été question que « de Babylone (on sait qui c'est), des Mahométans et des Nations. Ces trois grandes fractions condamnées se tenaient à l'entour des *Réformés*. Ceux-ci siégeaient donc au *milieu.* » Mais pourquoi? — Ils tiennent ce privilége « de ce que, par eux, la (sainte) Parole est lue, que le Seigneur est adoré et qu'il y a chez eux la plus grande lumière. »

Cependant beaucoup d'entre eux n'en avaient pas tenu compte, et condamnés aussi, ils étaient si fort dans le mal qu'ils formaient ensemble le *Dragon de l'Apocalypse.*

Qu'est-ce que cette terrible personnification? — « Par le dragon sont entendus tous ceux qui lisent la Parole sainte, entendent les prédications et participent aux choses saintes, mais se livrent à tous les vices, anges au dehors, diables au dedans. »

De ces généralités la brochure passe aux différentes nations des *Réformés* et dépeint leur condition dans le monde spirituel depuis le jugement de 1757. Il commence par ses favoris, et les meilleurs d'entre eux.

« Les meilleurs d'entre la nation anglaise sont au centre de tous les chrétiens, par la raison qu'ils possèdent une lumière intellectuelle très-intérieure, qui n'apparaît à personne dans le monde naturel, mais qui est très-

visible dans le monde spirituel. *Ils tirent cette lumière de la liberté où ils sont de penser, et par suite d'écrire et de parler.*

Chez les autres peuples, qui n'ont pas cette liberté, la lumière intellectuelle, dit Swedenborg, n'ayant pas d'issue, est étouffée.

On voit ainsi éclater dans tous ses écrits ce généreux amour d'une sage liberté qu'il porte dans son âme, qu'il salue en Hollande, aime en Angleterre et prêche en Suède.

L'Angleterre, dont la politique était conduite par Pitt et la marine commandée par d'illustres amiraux, venait de fonder son immense empire des Indes et de se faire céder le Canada et la Floride. Elle méritait, par ses succès dans les deux hémisphères, cette place du centre qui lui est assignée comme une prime prophétique et indicative des possessions centrales qu'elle devait se donner dans l'avenir, de la Manche au Japon, à travers la Méditerranée et la mer Rouge. Cela est fort simple; car le monde spirituel répond, selon Swedenborg, au monde naturel. Sa théorie à cet égard est bien formelle, et puisqu'on ne demande pas de démonstration aux théosophes son énumération que voici ne laisse rien à désirer.

« D'après les choses que j'ai vues pendant tant d'années, je peux faire les déclarations suivantes. Dans le monde spirituel il y a des terres comme dans le monde naturel; il y a des collines et des montagnes, des plaines et des vallées, des fontaines et des fleuves, des lacs et des mers, des paradis et des jardins, des bois et des forêts, des palais et des maisons, des écritures et des livres, des fonctions et des commerces, en un mot,

toutes les choses du monde naturel; mais elles sont infiniment plus parfaites dans les cieux. Dans le monde spirituel, elles sont d'une origine spirituelle. Spirituelles en leur essence, elles proviennent du soleil qui, là, est l'amour pur. Naturelles dans le monde naturel, elles proviennent du soleil qui, ici, est le pur feu.

Aussi « l'homme spirituel doit être nourri d'un aliment d'origine spirituelle, comme l'homme naturel doit être nourri d'un aliment d'origine naturelle. »

Après avoir mis les réformés anglais au centre, le Voyant colloque les Hollandais. Il les fait toucher aux Anglais, parce que, « malgré leur amour pour le commerce et l'argent, ils tiennent plus fermement que d'autres peuples aux principes de leur religion et ne s'en écartent pas. » Mais voici venir ce qui étonne.

Les réformés et les catholiques sont séparés par un intervalle qu'il n'est pas permis de franchir.

Mais est-ce bien absolu? Non, écoutons d'ingénieuses modifications. « Toutefois les jésuites se ménagent des communications clandestines entre les deux camps. »

Ce n'est pas tout encore.

« Tous ceux d'entre les catholiques romains qui n'ont pas été absolument (!) idolâtres, et qui d'après leur religiosité (!) ont, d'un cœur sincère, fait le bien et porté leurs regards vers le Seigneur, sont conduits vers des sociétés établies près des réformés, sur les confins. Là, ils sont instruits; la parole est lue devant eux et le Seigneur leur est prêché. Ceux qui reçoivent les vérités et les appliquent à la vie sont élevés au ciel et deviennent anges. De telles sociétés (composées de ces catholiques) sont en grand nombre dans chaque plage. Elles sont

préservées de tous côtés des machinations trompeuses et artificieuses des moines et du levain babylonique. En outre, tous les enfants des catholiques sont dans le ciel. Car, élevés par les anges sous les auspices du Seigneur, ils ignorent tout ce qui est dans la religion de leurs parents. »

Sévère pour les moines seuls, Swedenborg, homme du grand monde, fils d'évêque et parfaitement élevé, est très-convenable pour les papes; mais il maltraite les saints comme les réformateurs.

La Vierge, bien entendu, est l'objet de ses respects les plus délicats. « Un jour, dit-il, Marie, mère du Seigneur, passa, et elle fut vue au-dessus de la tête en vêtement blanc; et alors, s'étant un peu arrêtée, elle dit, Qu'elle avait été la mère du Seigneur, et qu'à la vérité il était né d'elle, mais qu'ayant *été fait Dieu*, il s'était dépouillé de tout ce qu'il tenait d'humain d'elle; que par cette raison (parce qu'il n'a plus rien d'humain), elle l'adorait maintenant comme son Dieu, et ne voulait point que personne le reconnût pour son fils (à elle), parce que tout le divin est en Lui. »

C'est aussi avec une grande courtoisie que Swedenbord parle de sainte Geneviève.

« Il apparaît quelquefois aux Parisiens qui sont dans une société du monde spirituel une femme à une moyenne hauteur, avec un vêtement resplendissant et un visage de sainte, disant qu'elle est Geneviève. Mais quand quelques-uns d'eux se mettent à l'adorer, son visage aussitôt change ainsi que son vêtement, et elle devient semblable à une femme ordinaire. Alors elle leur reproche de vouloir adorer une femme qui, chez

scs compagnes, n'est pas plus cstiméc qu'une servante, et s'étonne de voir les hommes du monde [terrestre] se laisscr aller à de pareilles niaiseries. »

Quant aux nations païennes, ce sont les Africains qui préoccupent le plus la pensée de Swedenborg. « L'aurore se lève sur eux. Il m'a été dit, du ciel, que des esprits angéliques dictent de bouche, aux habitants de cette partie de la terre, les choses qui viennent d'être publiées dans la *Doctrine de la nouvelle Jérusalem sur le Seigneur*, *sur la Parole* (il entend son traité sur les saintes Écritures), et dans la *Doctrine de vie pour la nouvelle Jérusalem.* »

Qu'on comprenne bien. On a dit à Swedenborg, dans les cieux ou de la part du ciel, que les anges dictaient aux Africains, « qui pensent d'une manière plus spirituelle que d'autres, » les enseignements qu'il venait de publier dans ses traités. Mais l'amour-propre d'auteur est-il donc faible à ce point, et la douce flatterie a-t-elle, même sur les esprits les plus droits et les âmes les plus vertueuses, des attraits tels que Swedenborg a pu se laisser aller à de telles suggestions ? Quoi, un homme tel que lui, qui se rit si franchement des enthousiastes et des visionnaires, a pu consigner dans un de ses écrits l'idée que les anges dictaient ses pages aux nègres originaires de la zone torride ! Il vivait en Hollande : ses amis d'Amsterdam lui auraient-ils fait des tableaux idylliques de quelques populations voisines de leurs colonies du Cap, et sa féconde pensée aurait-elle traduit ces récits de la langue japhétique en idiome sémitique?

Mais revenons à l'état des nations réformées, après le jugement dernier de 1757.

Les plus égarés, dans le monde spirituel, et les plus mal menés, par conséquent, ce sont les quakers et les frères moraves. « D'entre les premiers, il en est de si stupides qu'ils se croient l'Esprit saint... J'ai conversé avec leur fondateur (Georges Fox) et avec Guillaume Penn, ils m'ont dit n'avoir aucune part à ces choses...»

L'appréciation des frères moraves, qui clôt le traité, est plus sévère et plus erronée encore. Nous verrons qu'elle attira à l'auteur des représailles sensibles de la part d'un des membres de cette communauté.

En résumé, je dirai, avec une profonde tristesse, que ce traité si piquant et écrit avec un si rare talent de mise en scène touche un peu à la caricature; qu'il porte en partie le cachet des préventions personnelles de Swedenborg et se fait l'écho des jugements vulgaires de son temps, des injustices qu'affectaient les partis religieux les uns pour les autres, et que, par ci, par là, il est aussi peu digne de son objet que de son auteur.

J'y trouve d'ailleurs des principes qui répugnent au sens évangélique comme à la raison, surtout cette bizarre idée, de parquer les chrétiens jusque dans l'autre monde et d'y séparer les catholiques et les réformés comme on fait dans nos cimetières de campagne, enfin d'y loger les réformés eux-mêmes, non pas selon leurs affinités spirituelles, mais selon leurs nationalités terrestres.

J'y trouve aussi d'inexplicables lacunes : pas un mot de l'Église de Suède, de celle de Danemark, de celle d'Allemagne, fractions dont le rôle était, dans le monde spirituel, si je puis m'y porter sur les ailes de mon Voyant, aussi important peut-être que celui de l'Église

d'Angleterre ou de l'Église de Hollande. J'ignore pour quelles raisons Swedenborg n'en a pas parlé.

Le dernier des six traités d'Amsterdam a pour objet *l'Amour divin et la sagesse divine.* La bannière sous laquelle il fut publié est celle la *Sagesse angélique.* Swedenborg ne veut pas prendre sur lui de parler de ces matières en son nom seul : c'est la sagesse des anges qu'il consulte sur l'amour et sur la sagesse de Dieu.

Au surplus ce n'est pas la seule fois qu'il parle au nom de la sagesse angélique, et il donnera la même origine à son traité sur les *Délices de l'amour conjugal,* dont nous aurons à parler. Disons dès maintenant qu'il était juste et digne d'un théosophe de grand sens, de prendre à la même source le plus pur amour humain et le plus grand amour divin. Mais ajoutons qu'il a fallu toutes les ressources du génie de Swedenborg pour développer, sous autant de formes et avec autant d'attrait, cette thèse fondamentale de son livre : *L'Amour est la vie de l'homme.* Car ceci n'est plus un simple traité, c'est un livre. L'auteur y expose sa haute théosophie, ses idées les plus spéculatives et les plus symboliques sur Dieu, principe de la chaleur spirituelle ou de l'amour. Ce soleil intellectuel est la vie de la vie de l'âme ; par la raison que son amour et sa sagesse règnent dans notre volonté et dans notre entendement.

C'est ici encore que Swedenborg expose cette théorie, que l'amour est la volonté et que l'amour, qui est la volonté, ne peut, par sa forme humaine, faire aucune chose sans un mariage avec la sagesse, qui est l'intelligence.

Dans nos langues modernes, et en français surtout, cette terminologie théosophique est si rare que l'idée

d'ailleurs la plus juste, l'alliance de la volonté et de l'intelligence par exemple, nous surprend dès qu'elle est rendue dans ce style matrimonial tant aimé aux siècles des profondes affections et des saintes unions. Quant à Swedenborg, il ne craint pas de montrer comment l'amour (la volonté) prépare la maison ou le lit nuptial pour sa future épouse, la sagesse. Pour lui celle-ci n'est pas autre chose que la Sophie céleste de Boehme, de Pordage, de Jane Leade et de Saint-Martin, quelque distance qui sépare le théosophe suédois de ces illustres métaphysiciens dont la mysticité est si antipathique à son éducation et à ses habitudes rationalistes.

Son lucide esprit et sa connaissance de l'âme font d'ailleurs jaillir de ce langage figuré des leçons admirables de simplicité et qui ne se rencontrent que chez les moralistes sérieux. « L'amour ou la volonté est purifiée dans l'intelligence, si elles sont élevées ensemble.—Elle est souillée dans l'intelligence et par l'intelligence, si elles ne sont pas bien élevées l'une avec l'autre. — Dès que la volonté ou l'amour de la volonté est ainsi atteint, il devient naturel, sensuel. »

On pourrait demander entre l'amour et la volonté une séparation plus conforme à la psychologie moderne; mais peut-être qu'il y a autant de profondeur dans la fusion voulue par Swedenborg que dans la distinction plus récente, et cette réserve faite, on trouve la leçon si belle qu'on est surpris de la rencontrer si peu.

En général il y a dans ce traité, comme dans tous les écrits de Swedenborg, à côté des vues les plus lumineuses, des idiotismes d'une théosophie originale, mais presque toujours, ce qu'au premier abord on est tenté

d'accueillir avec un léger sourire sur les lèvres, se change, à l'examen un peu approfondi, en une observation piquante sur la vie intime. Aussi les aspirations éthiques de cette âme si noble et si pure dont toutes les émotions sont de l'ordre spirituel, très-vives et pourtant très-constantes et très-paisibles, vont-elles très-haut, et surprennent néanmoins par l'extrême simplicité avec laquelle elles se formulent.

Les émotions de Swedenborg, ses préoccupations de ce qui se passe, de ce qu'il voit et entend dans le monde spirituel pendant ces voyages pour lesquels nul ne doit lui chicaner le passeport, sont ardentes ; mais il n'y a jamais de trouble dans son âme, pas plus que d'apprêt ou de parade. L'activité est sa vie, l'agitation lui est inconnue. Pendant qu'il fait imprimer ses six traités à Amsterdam, logé chez de braves gens auxquels il ne donne que d'édifiants exemples sans nul embarras, il reçoit des visites, va dans la société et la surprend par ses étonnantes facultés qui ne le surprennent pas, lui, le moins du monde.

En effet, si nous en croyons une tradition recueillie par un écrivain notable, un des faits les plus propres à constater ses facultés les plus extraordinaires, se serait passé à Amsterdam pendant cette année (1762).

Un jeune prince d'origine allemande, du Holstein, Pierre III, occupait alors ce trône de Russie autour duquel se succédaient depuis plusieurs générations des drames si émouvants. Ami et admirateur enthousiaste de Frédéric le Grand, Pierre venait de rendre au roi la Prusse occupée par les Russes, de mettre à sa disposition un corps de 15,000 hommes, et de retirer la loi

cruelle qui punissait de mort quiconque disait un mot contre l'Église grecque. Puis il allait, à la tête de son armée, entreprendre contre le Danemarck une guerre antinationale en faveur du Schlesswig, lorsqu'une de ces conspirations qu'ourdit facilement une bande de mécontents lui arracha la couronne le 14 juillet 1762. Au moment même où un groupe de ces assassins titrés qu'une souveraine belle et sans principes trouve toujours pleins du plus coupable dévouement, arracha la vie à l'infortuné dont la conduite était d'ailleurs aussi déréglée que celle de sa femme, Swedenborg, au milieu d'une société nombreuse, vit à Amsterdam la scène de violence qui se passait au château de Ropcha. Il changea tout à coup de physionomie, dit un témoin oculaire, et on vit que son âme n'était pas présente, qu'il se passait en lui quelque chose d'extraordinaire.

Dès qu'il fut revenu à lui, on lui demanda ce qui venait d'arriver. Il éluda d'abord les questions, mais, sur des instances réitérées, il dit enfin : « En ce moment, en cette heure-ci, Pierre III est mis à mort en sa prison. (Il décrivit son genre de mort.) On n'a qu'à noter le jour, pour consulter l'avis qui sera donné dans les journaux qui annonceront sa mort. Et, en effet, les journaux ont ensuite annoncé cette mort pour le même jour (Yung-Stilling, Taschenbuch von 1809). »

Mais quel est le témoin oculaire qu'on nous cite? On néglige de nous le nommer, et tout ce qu'on apprend à son sujet, le voici :

« Un *ami éprouvé* des Pays-Bas » écrivit le fait à Yung-Stilling, lequel nous dit, Qu'il faut être privé du sens historique pour en mettre en doute l'authenticité.

Mais si Stilling, j'ai le droit de le dire puisque je l'ai connu par lui-même, par ses amis et par ses lettres, fut à la fois le plus honnête, le plus véridique et le plus saint des hommes, il fut aussi, en dépit de ses airs de fin critique et d'ingénieux investigateur des circonstances, airs qu'il se donnait volontiers, le plus croyant des mortels.

L'anecdote rapportée par Yung Stilling me surprend d'autant plus que je ne la trouve indiquée dans aucun écrivain réellement contemporain, et que le célèbre mystique de Carlsruhe n'admet pas l'état de perception de Swedenborg à titre de faculté surnaturelle ou permanente. Il attribue, au contraire, à la clairvoyance somnambulique la connaissance que le théosophe suédois aurait eue de la mort de Pierre III. Mais de son côté le Voyant de Suède ne reconnaissait pas cette clairvoyance ; il n'en était pas encore question en 1672. Ce qui distinguait Swedenborg, à l'entendre lui-même sur son état, c'était l'ouverture de sa vue intérieure, à ce point universelle qu'il lui était accordé d'aller dans la région des anges et des esprits partout où l'attirait son désir, afin de pouvoir expliquer au monde qui l'avait ignoré jusque-là, le sens spirituel des textes sacrés. Si Swedenborg ne parle pas spécialement de sa faculté de perception à distance comme d'un privilége, ce n'est pas qu'il l'ignore, c'est seulement qu'il n'en fait pas grand cas. Il raconte, par exemple, la vue de l'incendie de Stockholm comme une chose toute simple. Mais il ne parle jamais de celle de la mort de Pierre.

Ce n'est pas qu'à ses yeux, c'eût été une chose plus étrange dans sa vie que bien d'autres, mais son silence



me semble ajouter aux raisons qui doivent faire renoncer à l'anecdote de Yung-Stilling, même au risque d'être déclaré « en pleine déchéance de sens historique. »

Nous touchons d'ailleurs, dans la vie de Swedenborg, qui fait lui-même si peu de cas des choses extraordinaires qu'elle présente, à des événements beaucoup plus merveilleux que la perception isolée dont nous venons de parler, et, ce qui vaut encore mieux, à des écrits, sinon plus curieux, du moins plus importants que ceux que nous venons d'analyser.

CHAPITRE XVI

Le journal intime de Swedenborg.— Les *Adversaria* et le *Diarium spirituale*. — Leur but et leur contenu. — Les visions de Swedenborg. — Ses conférences avec les patriarches, les prophètes et les apôtres, avec les fondateurs et les chefs de religions, avec les princes et les législateurs, avec les philosophes et les poëtes de l'antiquité et des temps modernes.

1745—1765

C'est avec l'année 1765 que Swedenborg cesse ce curieux journal (*Diarium spirituale*) que nous avons si souvent cité et sans les lumières duquel on ne se ferait plus aujourd'hui que des idées bien vagues, c'est-à-dire très-fausses, sur sa vie intime, sa vie caractéristique, son existence dans le monde spirituel.

Au moment de quitter cette source si authentique et si abondante, de nous séparer de ce guide si fidèle, rendons-nous bien compte du but que l'auteur voulait atteindre en rédigeant des notes confidentielles qui nous permettent aujourd'hui de faire avec lui la connaissance la plus intime, de recevoir de sa main propre les indications les plus curieuses sur la manière dont il passait sa journée et ses nuits.

L'idée première du *Journal* remonte à l'année même de sa grande vision, celle de 1745, qui fut immédiatement suivie de sa résolution de se consacrer à son œuvre. J'ai dit que cette œuvre était la *mise en lumière du sens spirituel et du sens céleste des saintes Écritures dans le monde entier*. N'oublions pas cette circonstance, elle seule nous explique ces deux choses : l'emploi constant qu'il fit de la langue latine et l'habitude qu'il prit d'adresser ses volumes ou ses lettres à toutes les universités qu'il pouvait aborder. Aussitôt après sa vocation bien comprise, Swedenborg, s'étant procuré cinq à six des meilleures éditions des textes sacrés, apprit l'hébreu, qu'il ne savait pas et reprit l'étude du grec, qu'il possédait mal. Il commença ainsi la lecture approfondie de la Bible et nota, *pour lui seul*, sur des cahiers-brouillons auxquels il donnait le titre de *Adversaria* [tablettes], ce qu'il tenait à ne plus perdre de vue dans ses travaux ultérieurs. « Comme un très-fin observateur de la nature ou un sérieux chasseur, dit l'éditeur de ces pages intimes, M. Tafel, il écrivit avec grande exactitude ce que chaque jour il expérimentait ou apercevait dans le monde des esprits et dans le ciel. En s'appliquant à rédiger avec soin ce qu'il sentait ou jugeait dans les questions intérieures. . . . . il répéta souvent les mêmes expériences et décrivit les mêmes acquisitions. »

Commencées en 1745, les *Tablettes* vont jusqu'au 9 février 1747, et embrassent les études interprétatives de Swedenborg sur les livres de Moïse, celui de Josué, ceux des Juges et des grands prophètes.

Ces travaux, on le sent, ne sont ni ceux d'un philologue consommé, ni ceux d'un grand docteur en théo-

logie, ce sont ceux d'un étudiant qui apprend l'hébreu. Mais ils sont éclairés, d'abord par cette illumination intérieure qui est le privilége de l'illustre appelé, et, ensuite, par cet ensemble de choses qui lui sont montrées dans ce qu'il appelle ses perceptions ou ses visions, perceptions ou visions qui le renseignent sur les idées du monde spirituel de la façon la plus intuitive dans les régions célestes elles-mêmes.

Comme ces études ne sont toutefois que les débuts de sa mission, que des études, ne nous y arrêtons pas.

Au bout de deux ans Swedenborg change de méthode. Aux *Tablettes* il fait succéder un *Journal* dit spirituel, qu'il continue jusqu'en 1765 ; de sorte qu'ensemble le *Journal* et les *Tablettes* embrassent un espace de vingt-ans. Les autographes, déposés à la Bibliothèque de l'Académie de Stockholm, qui a reçu en 1772 tous les papiers de Swedenborg des héritiers de l'illustre écrivain, ont été confiés au savant que nous venons de nommer et par lui publiés avec une fidélité au-dessus de tout éloge.

Mais ceux qui chercheraient dans ces pages une lecture facile, soit des anecdotes de revenants qui donnent le frisson, soit des contes arrangés avec art et embellis de tout ce qui peut plaire aux imaginations exaltées, se tromperaient étrangement : tout y est grave et religieux. Le sujet des premières lignes qu'on y lit, c'est *La terreur soudaine que ceux des esprits qui ont tenu une mauvaise conduite dans cette vie éprouvent en arrivant dans l'autre, les humiliations où ils tombent et le sot orgueil qu'ils reprennent bientôt, se croyant seuls au ciel.*

« C'est ce que j'ai vu aujourd'hui, 9 octobre 1747,

vieux style, » nous dit Swedenborg. — Mais comment ces insensés se laissent-ils aller à l'idée qu'ils sont seuls au ciel? Et s'ils s'y croient seuls, à qui montrent-ils leur sot orgueil? Comment Swedenborg a-t-il vu tout cela? En esprit? En extase? En réalité? Dans une excursion faite aux régions supérieures? — C'est ce qu'il ne nous dit pas, par la raison sans doute qu'il n'écrit que pour lui, que pour soulager sa mémoire, et qu'il n'a donc pas besoin de répondre à nos questions.

Ce sont toujours des sujets de ce genre qu'il aime à traiter dans chacune de ses notes, qui tantôt sont d'une fort sèche brièveté, tantôt d'un développement considérable. Les sujets qu'il préfère, ce semble, ce sont la pensée et la situation des diverses classes d'anges et les communications des esprits avec les hommes. Mais les sentiments des méchants à la vue du bonheur des bienheureux, les études des enfants au ciel, la nourriture et la boisson (l'amour de la parole et l'amour de la science) des esprits et leurs plaisirs, le préoccupent à leur tour, et il dépeint avec étendue jusqu'à l'ardeur des mauvais génies à tourmenter les hommes.

Dans les premiers temps, il lui arrive de faire succéder à ces questions générales une note sur la conjugaison du verbe hébraïque, comme cela est naturel à un écolier.

Mais cela est rare, et Swedenborg revient vite aux esprits et aux anges, à leur influence sur nos pensées; à leur manière de prendre connaissance de ce qui nous regarde, nous et le monde; à l'origine du mal, qui a sa naissance dans l'enfer; à des questions de philosophie traitées avec les esprits et les anges; à l'état des damnés,

à l'état futur des âmes impures et adultères ; à des actualités du temps, par exemple, l'aberration des sciences naturelles « qui sont *aujourd'hui*, dit-il, comme les antipodes des sciences spirituelles. »

Sur toutes ces questions, Swedenborg fait ses notes au fur et à mesure qu'il en est instruit au moyen de ce qu'*il voit et entend*. Or, heureux privilégié, il voit et entend si facilement que sa faculté de perception éclate en lui à la moindre occasion. « Autant de fois, écrit-il, que je prie la Prière du Seigneur, soir et matin, autant de fois à peu près je suis élevé dans la sphère intime ; et cela se fait si sensiblement, qu'il ne se conçoit rien de plus sensible. »

« C'est ce qui m'arrive depuis plus de deux ans, mais avec changement. Il m'est alors insinué des explications sur le sens le plus intime de cette prière ; mais la prière dite, je suis remis dans ma sphère ordinaire. »

Que s'est-il passé réellement dans le jeu de la pensée du narrateur pendant ses prières? Nul ne peut s'en rendre compte, puisqu'il n'a pas essayé de le faire lui-même ; mais ce qui est certain, c'est que nous étudions dans cet homme un organisme exceptionnel, doué d'une sensibilité ou d'une extaticité unique.

Pour donner une idée de tout ce que son *Journal* offre de choses qui ne ressemblent à rien de ce qu'on trouve ailleurs, il faudrait bien plus d'espace que nous n'en avons ici à notre disposition. J'en viens donc tout droit à ce que chacun cherche avant tout dans un journal intime de Swedenborg, à savoir : les extases, les visions, les voyages surnaturels et les conférences avec les esprits.

Le journal du Voyant ne nous donne pas tout cela à

notre point de vue. Il le note au sien et nullement sous sa forme la plus attrayante, la mieux appropriée au goût du lecteur. Au contraire, il ne nous offre souvent, pour ce qui est des choses vues, que des traits généraux, et pour les choses entendues, que les idées qu'elles ont fait naître dans son esprit. Encore n'est-ce d'ordinaire que le premier jet, les rudiments, qu'il consigne sur son papier. Les ouvrages de doctrine qu'il élabore et publie d'après ses études et ses visions, offrent souvent ces mêmes choses sous des formes beaucoup plus séduisantes, bien développées, bien élucidées, embellies avec ce soin et avec ces attentions qu'on a pour soi-même quand on se produit dans le monde. Si bien que, en lisant Swedenborg, il ne faut jamais oublier, pour être juste à tous les points de vue, à celui des négligences de style comme à celui des libertés de langage, que ce journal est un confesseur intime. L'auteur a bien l'air d'y parler par ci par là à des lecteurs ; et quand il se cite à lui-même ce qu'il a déjà écrit plus haut sur un sujet, on dirait bien que ce n'est pas du tout pour lui, mais pour ses amis qu'il le rappelle. Cela est très-vrai. Cependant, il ne songe pas un instant à publier ces notes, et il s'y dit à lui-même tout ce qu'il trouve bon de se dire. C'est d'ailleurs précisément dans le sans-façon d'une confession intime ou d'un entretien avec lui-même que consiste le grand mérite du confesseur; car d'ordinaire ce miroir nous montre Swedenborg, ses idées, ses visions, ses rêves et ses demi-rêves, sans autre toilette que celle qu'on fait ou plutôt qu'on ne fait pas pour soi-même.

Aussi, pour mon compte, j'ai pris là, sur ce qui distingue cet homme de tout autre; sur son organisme à

part, sur ses facultés, ses études et son instruction; sur ses préventions de nationalité, de religion et d'éducation; sur ses sentiments, ses mœurs et ses passions; — j'ai pris là, dis-je, sur tout cela, des idées que ne m'avaient pas données ses autres ouvrages. Qui veut lire ceux-ci, s'en facilitera donc l'étude approfondie d'une façon merveilleuse en lisant d'abord le *Journal*. Car ce journal est naïf, malgré les hardiesses et les témérités de l'imagination; riche, malgré le retour perpétuel des mêmes questions; varié, malgré les étonnantes répétitions des mêmes enseignements.

En effet, quoique certains sujets reviennent sans cesse, le monde de Swedenborg est si vaste qu'il n'est rien que son esprit n'aborde, et cet homme qui met sa pensée à la place de tout ce qui est reçu dans la chrétienté depuis dix-huit siècles, sait tout traiter avec intérêt. Cette universelle érudition qu'il possède seul de son temps, et cette inépuisable fécondité d'idées qu'on admirerait beaucoup plus s'il se répétait moins, ne lui font jamais défaut; ses répétitions elles-mêmes attestent plutôt l'importance qu'il attache à ses idées et à son sens, que la pénurie de sa pensée. Du moins Swedenborg aurait toujours du neuf à noter, s'il le voulait; s'il ne s'obstinait pas à revenir sans cesse sur ce qui a pu n'être pas assez net ni assez complet jusque-là.

J'ai dit qu'il a tous les habitants des cieux et des enfers à visiter et toutes les nations de la terre à étudier et à décrire. En effet, il visite sans cesse des multitudes d'esprits et d'anges; ceux de tous les rangs et de tous les ordres viennent pour le visiter : il lui en arrive de mauvais comme de bons, de frivoles et de moqueurs,

comme de purs et de saints; il en vient qui s'obstinent à vouloir forcer sa porte sans y réussir. Il en connaît dont d'autres théosophes ou théurgistes, très-avancés pourtant, ne savent rien. Il consacre, par exemple, plus de vingt articles aux sirènes féminines ou masculines, dépeintes les unes comme les autres avec tout le dédain qu'il ne se lasse pas de prodiguer à leurs perfides séductions. Il connaît des classes entières d'esprits qu'il traite de toute la hauteur de ses mépris, qui le harcèlent, le taquinent et l'incommodent de la manière la moins convenable, qu'il rudoie et malmène de la bonne façon quand ils ne veulent pas s'amender ou se laisser instruire. Ce qu'il aime et recherche, ce semble, c'est de converser avec les habitants des planètes. Il étudie leurs mœurs, passe avec eux des semaines entières et les dépeint comme un homme dépeint ses voisins de campagne, ses amis les plus intimes. Son domaine s'étend plus loin que ce qu'il appelle les terres de notre système solaire. Il va bien au delà. J'ai dit que les cieux et les enfers lui sont ouverts : le ciel intime, les régions les plus hautes et les plus basses, comme les moyennes. Il y voit tout ce qui l'intéresse et aborde tous ceux qu'il connaît par l'histoire comme ceux qu'il a connus dans le monde.

Pour faciliter au lecteur l'aperçu de rapports si divers, classons un peu ses amis et ses connaissances, célestes ou non. Ce sont :

1° Les dieux et les déesses de la Grèce.

2° Les philosophes et les poëtes les plus célèbres de l'antiquité.

3° Les patriarches, les prophètes et les apôtres qui méritent une attention spéciale.

4° Les saints, les papes, les cardinaux, les évêques et les moines de l'Église romaine dont il a lu l'histoire, mais pas toujours l'histoire impartialement faite.

5° Les réformateurs, les docteurs, les prélats et les prédicateurs protestants, mais dont il semble connaître les torts et les erreurs beaucoup plus que les vertus et le mérite.

6° Les chefs des sectes et des congrégations nées de son temps ou peu auparavant, dont les faiblesses, les ridicules et les prétentions exagérées préoccupent beaucoup sa plume et semblent l'amuser un peu.

7° Les princes de tous les temps et de toutes les nations, l'empereur Auguste comme le roi Louis XIV, et le czar Pierre comme Gustave-Adolphe, la reine Christine ou Charles XII.

8° Ses collègues de l'ordre équestre à la Diète suédoise, comme ses adversaires en philosophie religieuse.

On le voit, grand est le nombre des personnages dont les portraits plus ou moins bien esquissés, figurent dans cette vaste galerie. S'il en est beaucoup d'illustres, il en est aussi d'obscurs, et le docteur Kahl a été bien inspiré en venant au secours du lecteur par des notices très-courtes sans doute, mais précieuses toujours, sur des noms qui ne sont pas connus de tout le monde. (V. ses *Narratiunculæ*, Tubingue, 1859.)

On remarque avec quelque surprise que, de tous les membres de la famille de Swedenborg, il ne figure ici qu'un seul, son frère, mort jeune. N'a-t-il pas eu la curiosité de voir les autres? ni son père, ni sa mère? N'en a-t-il pas eu la permission? ou est-ce par piété

filiale et un sentiment de délicatesse qu'il garde le silence sur son commerce avec eux dans l'autre monde?

On se demande aussi pourquoi, ayant vu Marie, il ne parle pas de son divin fils? Mais Jésus-Christ, ou le Fils de Dieu, étant pour lui le Dieu éternel et Créateur lui-même, il ne pouvait le voir comme fils de Marie.

Ce tableau à si large cadre déjà est encore bien incomplet. Je n'ai pas même donné une idée un peu approximative de tout ce que cette rare intelligence a pu voir, entendre et dire dans ces rapports si divers, et il faut que j'ajoute au moins ceci : c'est que Swedenborg voit des conclaves d'esprits féminins, des académies de docteurs renommés et d'immenses cohortes d'anges ou d'esprits convoqués pour discuter des questions de dogme et où il est appelé lui-même à prendre la parole.

Tout ce qu'il voit ou entend, Swedenborg le note avec d'autant plus de soin que souvent les esprits assistent eux-mêmes à la rédaction de ce qui les concerne dans ses notes, qu'ils le dirigent ou le redressent.

Cela ne l'empêche, toutefois, jamais d'être franc, même sur le compte de ces témoins intéressés. J'ai dejà dit qu'il est le plus indépendant des écrivains et le plus libre des penseurs; il est à ce point indépendant qu'il n'a pas sur la terre de maître dont il ait à prendre conseil ou à apprendre quelque chose.

Son seul maître est la parole de Dieu, interprétée par l'état d'ouverture ou d'illumination extraordinaire de son intérieur. Et comme avec ce maître il n'y a pas à transiger, comme il ne permet pas l'indulgence, Swedenborg n'a ce qu'on appelle des ménagements pour personne. Ses appréciations ne sont pas austères seule-

ment, elles sont sévères : sévères pour les chefs de toutes les communions chrétiennes, et pour les évêques de Suède et d'Angleterre comme pour les chefs de Rome; sévères pour tous les réformateurs de cultes sans exception; sévères pour les petites fractions chrétiennes comme pour les grandes; pour les frères moraves, les wesleyens et les quakers, comme pour les catholiques, les réformés, les juifs et les mahométans.

Ce qui surprend, c'est que jamais, dans ces questions de doctrine, le principe de la liberté de conscience, la grande question des libres penseurs du siècle, ne se trouve abordé. Ce n'est pas que Swedenborg ne considère aussi la foi au point de vue social, nous avons vu le contraire au sujet de la prospérité de la Hollande; mais c'est que, dans sa polémique religieuse, il reste toujours dans la théorie. Dès qu'il est dogmatiste, il n'y a que la question de la vérité ou de l'erreur qu'il envisage. De tout le reste, il fait complétement abstraction. Cela est si vrai que le fils de l'ancien évêque de Skara, l'oncle de deux évêques très-éminents, l'ami de tant d'autres, discute les croyances des pays qu'il habite, celles de Suède, de Hollande et d'Angleterre, comme si tout ce qu'on appelle lois et institutions, Église ou Consistoire, n'avait jamais existé. Est-ce par la raison que tout cela a été condamné par le jugement dernier en 1757, ou par la raison que l'erreur n'a aucun droit d'existence à ses yeux? Il ne le dit pas dans son *Journal*; et s'il ne s'explique pas à ce sujet, c'est qu'à l'époque où il rédigeait, il ne rencontrait aucun contradicteur public.

En général, les considérations humaines sont si peu de chose pour lui que, devant les exigences de la vérité,

il fait abstraction du rang des personnages dont il parle, comme le prouvent ses notes sur la reine Christine, les rois Gustave-Adolphe, Charles XI, Charles XII.

Il fait aussi abstraction de ses sentiments les plus chers, de son sincère patriotisme, de ses attachements les plus vifs et les plus dévoués. Ainsi il dépeint sa nation telle qu'il la voit, avec une fidélité qui a dû le désoler. Après s'y être appliqué en toute conscience, il dit : « En résumé, la nation suédoise est pire que d'autres ; c'est la pire de celles d'Europe, le peuple de Russie et celui d'Italie exceptés : car ils ne disent pas ce qu'ils pensent. » (N° 5048). Bien entendu, toutefois, qu'il ne s'agit pas des Suédois qui sont encore de ce monde, mais de ceux qui sont déjà de l'autre qu'il a visités.

Il rapporte aussi avec la même douleur, je pense, mais avec la même franchise, l'état où il a vu dans ces régions son ancien patron et ami Polheim, le père de la belle Émérance. Ce savant ingénieur, qui était devenu l'auteur de sa fortune en le présentant au roi Charles XII et qui l'aimait comme un père aime son fils, Polheim, avec qui il avait causé pendant qu'on l'enterrait et qui s'étonnait qu'on l'enterrât, se croyant vivant, Polheim n'est plus dans l'autre monde qu'un savant égaré. « Comme il a beaucoup réfléchi dans sa vie, mais uniquement aux choses mécaniques et physiques, il est resté le même après sa mort. Il a fait de là des applications d'apparences et de visions, il s'est fait habile magicien ! »

On dirait « des ombres de laquais qui, avec des ombres de brosses, frottent des ombres de carrosses. »

Ce n'est pas tout encore. — « Il s'est lié avec les so-

ciétés du ciel infime, et il a fini par être jeté dans un ténébreux enfer où il est délivré (ou privé?) de cette méditation. » (N° 6071.)

Swedenborg, par fidélité, met des traits qui l'affligent jusque dans les tableaux d'ailleurs les plus réjouissants pour son cœur, témoin sa vision du mariage céleste d'Ulrique Éléonore, la reine qu'il a tant honorée dans sa vie, et qui lui a conféré des honneurs si éminents. Dans ce monde elle avait été mariée au prince Frédéric de Holstein, en faveur de qui il abdiqua la couronne au bout d'un règne fort court. C'était une union heureuse, mais une de ces alliances de princes que forme la seule politique. Frédéric, esprit voluptueux, ne pouvait être l'époux céleste de la reine; une autre union était écrite dans le ciel pour cette pieuse princesse, et Swedenborg nous rapporte son mariage vrai dans cette vision :

« Jour du 15 août 1761. Au matin a paru un char élégant dans lequel se tenait un homme vêtu avec magnificence; et bientôt aussi une jeune fille de l'aspect d'une servante, de visage commun, tenant du fil à la main. C'était la reine Ulrique Éléonore que je voyais dans cet état. »

Était-ce là pour la reine la fin d'une expiation, la fin d'une épreuve? L'auteur ne le dit pas; il continue en ces mots :

« Je ne savais alors, au premier moment, ni d'où elle venait, ni qui elle était. Quand passa le char, l'homme qui y était l'appela et l'invita à monter auprès de lui. Elle eut quelque peine à s'y décider, mais pressée, elle le fit enfin; elle n'avait aucune antipathie pour ce prétendant, et si elle hésitait, c'était en princesse et en femme modeste. »

« L'homme était d'Allemagne, de quelque duché par là. »

Swedenborg marque ces circonstances avec quelque dédain pour le rang du nouvel époux de la reine, mais c'est pour mieux en faire ressortir le mérite personnel.

Voici son mérite :

« Il était mort jeune garçon ; il s'était appliqué comme elle à l'étude de la parole (sainte) et avait aimé les connaissances du vrai spirituel. »

Ce sont là évidemment des allusions à quelque jeune prince très-connu de l'écrivain.

« Ils passèrent ensemble par plusieurs sociétés, revêtissant les états qui convenaient à celles-ci. »

« Ils passèrent aussi à l'état d'époux conjoints. Jusque-là n'étant que fiancés ou prédestinés, ils avaient à passer par diverses épreuves.

« Puis ils entrèrent dans une galerie magnifique. »

C'était là la future résidence du couple bienheureux. Mais avec quelle douleur l'ancien serviteur si obligé et si dévoué d'une illustre reine a dû la voir réduite, pour quelque apprentissage d'humilité, à l'état de servante fileuse ! Toutefois, il n'hésita pas plus à peindre ces abaissements d'une reine qu'il n'avait hésité à l'égard de ceux d'un ami spécial ou d'une nation entière.

Mais où est la véritable importance de ces confessions intimes ? Est-ce dans les révélations qui accompagnent ces visions, ces rencontres et ces entretiens avec tout ce qu'il y a de plus illustre dans l'univers, ou dans les vérités nouvelles qui en jaillissent en religion et en philosophie ?

Pour mon compte, et si curieuses que soient un grand nombre de ces visions, si piquants que soient certains

détails sur les habitants de l'autre monde, je partage bien à cet égard l'avis du plus éminent de tous les amis de Swedenborg, du comte de Hœpken, je pense que la vie et les écrits de l'auteur n'auraient rien perdu par l'absence de ces révélations et de ces visions. En effet, les unes sont fort curieuses, mais les autres de peu d'intérêt, même l'entrevue avec Aristote et avec Newton. Puis un grand nombre en sont de nature à choquer ou à ébranler la foi bien plus que les plus belles ne sont propres à l'éclairer ou à la fortifier; par exemple, les entrevues avec David, saint Paul, Sixte V, Ignace de Loyola, saint Xavier, Louis XIV et Cartouche. Mais la question est jugée. Ces documents sont là; et ils ne le sont pas par nous : il faut les accepter pour ce qu'ils se donnent ou pour ce que la saine critique peut les prendre. Or, tels qu'ils sont, je serais à même de réaliser par un coup de baguette le vœu de l'illustre président du conseil des ministres comte Hœpken, que je n'en ferais rien. L'importance de ce *Journal* est pour moi dans deux choses, non pas étrangères à ces personnalités et indépendantes d'elles, mais d'une tout autre nature : l'immense richesse de leçons morales, d'idées et de théories psychologiques qu'il contient. Ajoutez-y les sincères indications qu'il nous livre, si rares qu'elles soient, sur l'état véritable de l'âme ou de l'esprit de l'auteur lui-même. En effet, son organisme individuel, sa vie à part, ses étranges facultés et la façon si extraordinaire, si anormale dont elles fonctionnent, sont pour moi des questions pour la solution desquelles son *Journal* a plus d'importance encore que pour la solution des questions de psychologie et d'éthique générale.

Toutefois, je dois signaler la richesse de ces études morales qui s'étendent sur toutes les questions capitales et toutes les classes de la société auxquelles s'intéressait le savant et le gentilhomme. D'ordinaire, il procède à ces observations morales par catégories et par classes de gens à éclairer sur leurs fautes et leurs travers. Il reprend les *philosophes* lancés dans de fausses voies, ou les *prêtres* égarés par l'intolérance; il tâche d'ouvrir les yeux aux *ambitieux* et d'alarmer les *coquettes* ou celles qui sont *au-dessous des coquettes;* il relève les torts des *critiques*, stigmatise les *hypocrites* et flétrit les *hommes livrés au désordre des sens*. Et il ne craint pas de revenir souvent sur ces catégories. Mais ce qu'il aime encore mieux, c'est de procéder par ordre de matières et de peindre les divers genres de vices, la *volupté*, l'*adultère*, l'*avarice*, l'*ambition*, les *vaines fantaisies*, en un mot toutes les erreurs de conduite et toutes les erreurs de pensée. Ici non plus il ne craint de revenir sur les mêmes questions tant que tout n'y est pas vu et dit; et s'il y a quelque chose à regretter dans les pages qui y sont consacrées, ce ne sont pas tant ces répétitions que les vivacités d'expression ou de couleur que le moraliste aime à jeter sur certains sujets, et en particulier sur l'amour coupable, sur la coquetterie et les penchants lascifs, sur l'adultère enfin, cette plaie si béante et si saignante des mœurs du temps, et dans le Nord plus qu'ailleurs.

En philosophie, ce qu'il aime avant tout, ce sont les questions de religion et celles de psychologie. Les premières, il les rattache toujours à ses études des textes sacrés, mais toujours avec une entière indépendance, prenant pour guide et pour flambeau de sa pensée sa

lumière intérieure plutôt que la lettre qu'il a sous les yeux. Les secondes, les questions de philosophie, il les prend volontiers au point de vue de la psychologie. Celle de ces questions qu'il traite le mieux, c'est celle qui embrasse toutes les autres, c'est le vaste sujet *des idées*. Il le reprend sans cesse en sous-œuvre, et il ne le quitte jamais sans y répandre quelque nouveau jour, mais il prend toujours ce mot dans les acceptions qui lui conviennent sans les définir jamais. En général, en matière de philosophie religieuse, on regrette chez lui l'ignorance apparente des textes de Malebranche, de Bossuet et de Fénelon, et je crois réellement que Swedenborg a peu consulté ces textes. Pour ce qui est de ceux de Descartes, de Locke et de Leibnitz, on les voit partout apparaître, en ce sens que partout il les imite, les redresse et les complète, mais plus encore sur les hautes questions du gouvernement de l'univers et de la théodicée que sur celle des idées, des sentiments et des passions. Aristote et Cicéron, Leibnitz et Wolf, qu'il voit dans l'autre monde, ou qui viennent le voir dans celui-ci, prêtent eux-mêmes l'autorité de leurs nouvelles convictions à la réfutation de leurs anciennes erreurs en théodicée, comme les saints et les saintes qui viennent le visiter prêtent la leur à la réfutation de leurs anciens torts en ascétisme.

S'il est une lacune qui se fasse trop sentir dans le *Journal* de l'illustre Suédois, c'est peut-être celle des luttes, des émotions et des nouveautés du jour. Le contemporain de Voltaire, de Montesquieu et de Rousseau, de Hume et de Kant, ne répond pas plus au scepticisme philosophique des uns qu'au scepticisme religieux des

autres. Rien de plus triste que la polémique; on peut s'en détourner avec dégoût; mais ne le faisons jamais avec dédain. Dans tous les siècles, la polémique, c'est la vie du jour. C'en est le feu et le tourment. Allez donc à ce soleil, le chapeau sur la tête; mais, pour l'éviter, ne fuyez pas dans une caverne. L'art de la vie le meilleur est celui de vivre avec ses ennemis. On peut trouver la paix et le loisir de publier beaucoup de bonnes choses en faisant abstraction de ce que pensent et disent tous les autres; Swedenborg en est la preuve; mais en s'en privant, on s'affaiblit. On est plus malheureux encore : on s'engoue de soi-même; on abonde en son sens. Jamais on ne se passe impunément du plus grand de tous les leviers de la pensée, de l'excitation née de la contradiction. Ajoutons que, si ce sont nos ennemis qui nous aident le plus dans notre perfectionnement moral, ce sont aussi nos adversaires qui nous avancent le plus dans notre éducation spéculative. En vertu de son illumination intérieure, Swedenborg se dispensait de lire et s'interdisait systématiquement l'étude des plus grands écrivains que lui recommandaient ses amis; aussi est-il évident que là est la raison de la plus regrettable lacune que nous offre le plus curieux des documents sur sa personne. Mais, plutôt que de regretter ce qui peut y faire défaut, achevons-en l'étude en y remarquant ce qui, à nos yeux, en caractérise le mieux l'importance, c'est-à-dire les indications qu'il fournit sur la véritable situation de son esprit, cette intelligence si extraordinaire, et par conséquent sur le prix réel qu'il attache lui-même à ses visions. Rien ne montre mieux celui qu'il faut y attacher.

D'abord, n'y cherchons pas ce qui ne peut pas s'y trouver : des révélations.

De toutes les erreurs sur son compte celle qu'il repousse avec le plus d'énergie, c'est l'ambition qu'on lui prêtait de vouloir offrir des révélations proprement dites. Deux révélations existent, l'ancienne et la nouvelle. Swedenborg n'est pas chargé d'en offrir une troisième. « Toute sa mission se borne à expliquer les deux premières, dont le sens intime, spirituel ou céleste, est demeuré caché jusqu'à lui. Ce qu'il voit ou entend en vertu de la grâce qui lui a ouvert les yeux de son esprit comme les cieux et les enfers, le met en état de remplir sa mission, mais n'a jamais le caractère de la révélation : ce sont des paroles ou des perceptions qui éclairent et confirment ce qui est dans les textes sacrés, mais ne révèlent rien qui n'y soit pas. Aucune de ses visions ni de ses extases, il ne les assimile à celles des prophètes ou des apôtres ; et ce qu'on appelle son inspiration est chose tout autre, à ce point limitée, qu'il n'a pas le droit d'écrire de son fonds une seule page de doctrine; qu'il doit tout déduire des textes donnés. » Le *Journal*, d'ordinaire, ne dit pas si ce qu'il contient est le résultat d'une illumination intérieure ou d'une réflexion propre à l'auteur, d'une vision, d'un entretien avec les esprits, ou d'une conférence avec les anges, ce qui est très-différent. Quelquefois il dit tout simplement, *il m'a été montré*, ou bien il *a paru* (*visum est*), ou il a *été aperçu*, sans préciser si c'est par une dispensation, un moyen extraordinaire ou par les seuls moyens de son intelligence. Ce vague s'attache même à des paroles qu'il veut rendre un peu plus précises, comme celles-ci :

Il m'a été montré par de vives expériences. Mais ce que je signale surtout, c'est que parfois il dit très-expressément *qu'il a vu pendant le sommeil*, ou en *songe*, ou entre *l'état de veille et le sommeil*, ou à *l'état de* veille. Quelquefois il a des expressions d'un rare laisser-aller, celle-ci par exemple : *Je flânais en songe par une certaine cité* (celle de Londres); ou, je fus conduit en une ville à l'état de veille (encore Londres). Et notez qu'il ne fait, dans ce qu'il rapporte de ces excursions, aucune différence au point de vue de la crédibilité. Telle est sa confiance dans sa situation toute privilégiée, qu'en apparence il attribue absolument la même valeur à ce qu'il voit ou entend dans ces états si divers. Il donne même des rêves comme chacun en a, des songes bizarres et incohérents, des visions où les diverses phases d'un fait se succèdent comme dans les fantaisies dépourvues de toute précision et de toute logique, sans nous avertir de la légère valeur qu'ils ont à ses yeux.

Or tout cela éclatant sous des formes beaucoup plus éloquentes, j'allais dire plus indiscrètes dans le *Journal* même, où cela se répète sans cesse, me semble jeter sur les dispositions d'esprit habituelles de Swedenborg un jour, sinon très-nouveau, du moins très-nécessaire à une conception nouvelle et plus vraie que l'ancienne. Il me semble en résulter avec une sorte d'évidence, que l'organisme de cet homme extraordinaire deviendrait peut-être très-explicable, si notre psychologie anomale sortait un jour de son enfance. Jusque-là cet homme est tout à fait exceptionnel; mais en ce sens seulement que ce qui apparaît ailleurs en partie, rarement et extraordinairement, est chez lui si constant, si ferme et si or-

dinaire qu'il faut y regarder de près avant de le classer.

Pour ce qui est de l'hallucination ou de l'aliénation, tout dans sa riche et didactique pensée est du moins à ce point éloigné de tous les états de l'âme qui impliquent l'idée d'un dérangement ou d'un bouleversement des fonctions normales, que c'est insulter à l'histoire de l'humanité que de jeter ces vilains mots sur une telle vie.

CHAPITRE XVII

La distribution des imprimés d'Amsterdam. — L'isolement. — Le séjour à Stockholm en 1765. — L'état politique de la Suède. — Le voyage d'Angleterre. — La conversion du docteur Beyer. — La scène d'initiation de Gothenbourg. — L'Apocalypse révélée.

1763—1765

Swedenborg avait soixante et quinze ans quand il publiait ainsi coup sur coup ses six ouvrages à Amsterdam. Leur impression commencée en 1762, leur mise en vente, et peut-être serait-il plus exact de dire leur envoi aux personnes auxquelles il les donnait, lui prirent une bonne partie de l'année 1763, sinon l'année entière. Il les adressa aux théologiens et aux savants de Hollande et d'Angleterre, à quelques élus de Suède et d'Allemagne, à quelques-uns de France peut-être. Que devint-il quand tout fut fait ? Continua-t-il à demeurer dans cette chère Amsterdam dont il aimait les institutions plus que les mœurs, les mœurs plus que le climat, le climat plus que la cuisine? Cette dernière, si admirablement faite aujourd'hui, souriait alors si peu à son goût qu'il s'y nourrissait pour l'ordinaire d'amandes,

de raisins secs et de chocolat, mets qu'il achetait et se préparait lui-même. Retourna-t-il à Londres, où il avait plus d'amis connus de nous et trouvait des institutions aussi libérales relevées par des mœurs qu'il estimait plus, sans parler de la cuisine, qu'il n'aimait pas davantage, paraît-il? Du moins il s'y nourrissait principalement de biscuit, de sucre et de café, ce qui explique aux yeux d'un naturaliste allemand tout son état de visionnaire et d'extatique. Swedenborg ne nous apprend pas où il alla, et quand, pour trancher la question, on cherche à lire dans son cœur et à demander à ses affections où elles ont pu le porter, on est saisi d'une involontaire tristesse. Dans cette vie si limpide et en apparence si heureuse, où le génie, la science, le rang, la fortune et les amis répandent tous leurs dons et leurs attraits avec cette abondance tempérée qui est la condition du bonheur, on sent une lacune, une absence de jouissances intimes, un défaut de relations de famille, qui a dû travailler l'âme de cet homme aimable et aimant, lors même qu'il ne s'en serait ni plaint ni peut-être aperçu. Non-seulement l'aide et la compagne naturelle de l'homme, cette moitié de notre âme qui est faite pour la compléter, la femme, en un mot, est absente dans ces années si nombreuses, jeunes et vieilles; non-seulement la mère et l'épouse ne s'y voient pas; mais le reste de la famille même y fait défaut : les sœurs et les nièces, les beaux-frères et les neveux. Or il avait tout cela. Saint-Martin rapporte, dans son « Portrait » qu'à Strasbourg il fut lié étroitement avec un neveu de Swedenborg, qu'il appelle tour à tour le baron et le chevalier de Silferhielm et qui lui suggéra l'idée de « L'homme de désir. » — Eh bien,

même ce neveu, qui joue un rôle considérable dans la vie d'un homme qui était alors le disciple de Swedenborg, ne se trouve pas mentionné dans celle de son oncle. Il était pourtant, dix-huit ans après la mort du chef de sa famille, en 1790, sinon Swedenborgien du moins versé dans les études théosophiques et mystiques, et assez savant pour servir de maître à l'élève de Martinez de Pasqualis.

En général les sœurs de Swedenborg étaient parfaitement mariées, leurs maris fort distingués, ses neveux et ses nièces en nombre convenable ; et pourtant cet excellent frère et oncle, qui laissera un si grand nom et un si bel héritage, vit dans l'isolement, voyage toujours seul, vieillit loin des siens et ne confie qu'à ses vieux domestiques sa belle habitation de Stockholm toutes les fois qu'il la quitte. On ne voit pas non plus qui l'y attend à son retour, si ce n'est eux. Nulle mention n'est faite dans ses lettres d'une sœur, d'un frère, d'une nièce ou d'un neveu, et jamais un cœur battant chaudement pour lui ne semble le rappeler par ces cris qui traversent les mers, et font revenir d'au delà ceux qu'ils savent émouvoir encore plus par les accents qu'on croit entendre que par ceux qu'on entend réellement. Il faudrait qu'en la poitrine de Swedenborg n'eût pas battu un cœur d'homme pour que cet isolement et ce silence ne le fissent pas souffrir. Or je ne dis pas, pour mon compte, que je ne le félicite pas de cette souffrance, puisque la douleur est nécessaire à la vie de l'homme et qu'elle est due à chacun de nous ; car tout ce qui s'appelle homme doit son tribut à la souffrance, et si la douleur a des droits sur chacun de nous, c'est pour

notre bien assurément qu'elle les fait valoir sous une forme ou une autre. Et quand même la belle Émerance de Polheim, mieux inspirée, changeait cette destinée, et la rendait plus heureuse par plus d'émotions, elle n'en effaçait pas toute douleur. Je trouve même, le dirai-je? que, s'il est des lacunes de jouissances dans cette vie si sereine, mais un peu terne et un peu monotone, il s'y en trouve une autre qui me paraît encore plus regrettable, l'absence de ces maux réels qui pétrissent si merveilleusement l'âme pour ses grandes et sévères destinées. En effet, cet homme si bon et si affable, aimant et obligeant pour tout le monde, inspire souvent de l'admiration et toujours de l'estime, mais jamais les plus vives des sympathies, celles de la compassion. Il n'est jamais à plaindre; le malheur fait défaut dans ses jours si uniformément placides; et peut-être avec le malheur, toutes les grâces qu'il répand sur une vie et sur une âme. Que Saint-Martin et son ami Liebisdorf sont grands dans la gêne, l'un souffrant du froid, l'autre ruiné par le contre-coup de la révolution de France, s'envoyant et se renvoyant dix louis; l'un pleurant les fautes de sa jeunesse, l'autre ne se croyant pas digne de délier la chaussure de son maître! Le théosophe du Nord ne pleure jamais, n'a jamais froid, a toujours de l'argent de reste et est heureux à ce point qu'il peut dire et dit, au meilleur de ses amis, que tous les grands de son pays, à commencer par le roi, sont de ses amis. Telle est son assurance qu'un an après, quand les faits se présenteront un peu autrement, il n'en croira pas ses yeux, et quand il ne pourra plus s'empêcher de voir l'orage qui gronde sur sa tête,

il ira sans s'en émouvoir prier le roi de le détourner. Et cela sera fait. Il ne sera pas touché à un de ses cheveux ; sa nacelle, un instant balancée sur l'onde menaçante de la mer orageuse, le conduira si doucement au bon port qu'il aurait eu tort de s'émouvoir. Mais sa pensée, ses écrits, toute sa vie et toute sa doctrine porteront la trop molle et trop terne empreinte de la trop constante placidité de sa destinée.

Qu'il soit allé en Suède ou en Angleterre, sur la fin de 1763, ou resté en Hollande, nous le retrouvons à Amsterdam en 1764, imprimant un nouvel ouvrage, un traité de haute spéculation *Sur la divine Providence.*

Dans la seconde moitié du dernier siècle, la question de la providence, très-doucement résolue par Leibnitz dans le sens de l'optimisme, continuait à préoccuper vivement la métaphysique. C'était une de celles où Wolf, qui aimait tant à renier son maître et à se croire l'égal du grand penseur qui l'avait dirigé avec tant de complaisance, se posait le plus en redresseur. La question tenta Swedenborg. Il la prit à son point de vue et trouva d'autant moins de difficultés dans ses grands problèmes qu'il l'avait déjà traitée. Car qu'est-ce autre chose que la Providence divine, si ce n'est « la divine sagesse et le divin amour ? » Il a d'ailleurs la « sagesse angélique » pour guide, car c'est encore à cette source qu'il s'inspire. Et il faut le dire, rien ne sonne mieux que le grand axiome qu'il prend pour fondement de toute sa théorie : Toutes les choses de l'Univers sont des récipients du divin amour et de la divine sagesse. Puis, si c'est là le plus beau des principes, celui du moins qui sourit le plus aux âmes tendres et soucieuses d'être conduites par

l'amour suprême, c'en est aussi assurément le plus clair, celui qui convient le mieux aux intelligences de tous les degrés et celui qui jaillit le plus éloquemment des textes sacrés. Or pour Swedenborg le gouvernement de Dieu n'est que la conservation de l'union dans les choses du divin vrai et du divin bien ; il est à ce point l'amour et la sagesse qu'il fait servir même le mal et le faux à l'union du bien et du vrai.

Dans le développement de ces idées on trouve le pur écho de tout ce que la saine philosophie de l'époque, la physico-théologie anglaise surtout, démontrait le mieux sur l'amour et la sagesse suprêmes dans l'étude de la création et dans l'analyse de ses merveilles. On y rencontre entre autres la commune idée, « que la *sustentation* (le maintien) des choses qui existent est une création perpétuelle ; » mais ces lieux communs n'excluent pas l'originalité. Prenons, par exemple, une des questions les plus délicates en cette matière, le départ à faire entre la Providence et les forces de la nature, et écoutons la fine distinction du théosophe : « Dans tout ce qui a été créé il a été mis, il est vrai, une force, dit-il; mais la force ne fait rien d'elle-même. Elle agit d'après celui qui a mis la force. » — Sa plus grande originalité n'est pourtant pas là ; elle est en ceci : c'est qu'il veut, en général, qu'on considère toute chose naturellement d'abord, puis rationnellement, et enfin spirituellement. « Si tu considères les usages de toutes les choses qui ont été créées, tu verras que dans leur ordre ils vont jusqu'à l'homme, et de l'homme à Dieu, de qui ils viennent ; que, de l'union du Créateur avec l'homme, dépend l'enchaînement de toutes choses et la conservation de

toutes. Mais il ne faut pas s'y tromper et s'arrêter aux dehors, aux apparences, au transitoire : la divine providence ne considère essentiellement que les choses éternelles et les temporelles qu'autant qu'elles y concordent ou concourent. » — On ne se lasse pas de transcrire des vues aussi saines, prises de si haut. Or il ne s'agit que de bien en comprendre d'autres, formulées dans un langage qui étonne, pour n'en être plus choqué. Soit, par exemple, cette énonciation : « Dieu est-il quelque chose? une substance? Réponse, il est le ciel, comme le diable est l'enfer. » — Certes cela est plus que bizarre, car cela irrite; mais entrez dans le fond de la pensée du théosophe, et vous serez plus surpris de la profondeur de cette conception que de l'étrangeté de sa formule.

Après la composition de cet ouvrage, Swedenborg revit son pays, toujours agité par sa guerre intestine, les luttes entre le sénat et la royauté, et les luttes des deux partis aristocratiques, appelés l'un russe et l'autre français, enlevant l'un et l'autre à la royauté tout ce qu'ils pouvaient lui prendre d'initiative et d'autorité. Or des luttes pareilles ne laissaient pas de déplaire à l'âme patriotique et généreuse de Swedenborg; et comme il ne devait point, en demeurant à Stockholm, y rester étranger et qu'il voulait encore moins y prendre part, il y resta fort peu de temps.

En effet, dès l'année 1765, il se mit en route pour faire imprimer à Amsterdam son *Apocalypse révélée*. Mais prit-il le plus court ou fit-il d'abord une apparition à Londres? Cela est douteux. Ce qui est certain, c'est qu'à ce voyage se rattache un des événements les plus heureux de sa vie, la conquête du docteur Beyer, pro-

fesseur de littérature grecque et membre du consistoire, un des hommes les plus considérables de Gothenbourg. On nous conte les circonstances de cette conversion. Swedenborg attendait dans la ville le départ du bâtiment anglais où il avait pris passage ; il y voyait la société. Le docteur Beyer partageait sur son compte l'opinion que ses ennemis semaient dans le pays : qu'il était fou. Ils se rencontrèrent, et le professeur, surpris de sa conversation, non pas sensée seulement, mais gracieuse et intéressante, l'invita à dîner avec son collègue, le docteur Rosen, théologien distingué, et le pria, après le repas, de vouloir bien leur exposer sa doctrine. Swedenborg qui, d'ordinaire, parlait nettement, mais pas facilement, un peu ému par cette invitation, s'anima et charma surtout les professeurs au point qu'on lui demanda un exposé écrit, et, afin de l'examiner plus attentivement, un rendez-vous pour le lendemain chez M. Wengren. Swedenborg s'y trouva et, dès en lui présentant son manuscrit, dit au professeur Beyer avec une grande émotion ces solennelles paroles : « Monsieur, à partir de ce jour, le Seigneur vous a introduit dans la société des anges, et vous en êtes environné dans cet instant même. » Cela dit, il laissa l'assistance sous l'impression où il la voyait, prit congé et s'embarqua le lendemain.

Le professeur Beyer a-t-il dès lors senti la société des anges ou conversé avec eux comme son initiateur ? C'est ce qu'il ne nous dit pas ; mais il acheta immédiatement les écrits du Voyant et les étudia avec le plus grand soin. Pour mieux s'en rendre compte et pour en faciliter l'étude aux autres, il en dressa une table analytique qu'il

envoya feuille par feuille à Amsterdam pour l'y faire imprimer. Il mit treize ans à compléter son travail, et, le jour même où il en envoya la dernière page, il se sentit défaillir et se mit au lit, pour mourir peu de temps après.

C'est à M. Wengren lui-même, devenu plus tard un des plus honorables magistrats de Gothenbourg, qu'on doit ce récit. Il le transmit en 1784 à l'éditeur du Magasin (anglais) de la *Nouvelle Jérusalem*, et la scène qu'il décrit est d'autant plus curieuse que c'est la seule de ce genre qu'on nous fasse connaître dans la vie de Swedenborg. On en conviendra, auprès des initiations des écoles théurgiques de Bordeaux et de Copenhague, établies plus tard, celle-là est aussi simple que digne, sans en être moins imposante. Ce n'est pas un exposé de principes seulement qu'y fait Swedenborg; c'est encore cette déclaration solennelle, que son adepte est reçu dès lors dans la société des anges. C'est de plus, de la part de l'initié, si je dois employer ce terme, une consécration sérieuse à l'œuvre de la nouvelle Jérusalem.

Mais que devinrent les autres témoins de l'initiation, M. Rosen et M. Wengren lui-même ?

Le premier partagea les convictions du docteur Beyer et les persécutions qu'elles lui valurent; Wengren fut oublié dans les secondes, tant fut modeste la part qu'il prit aux premières.

Quant à Swedenborg, à peine arrivé à Amsterdam, il y mit sous presse son ouvrage, *l'Apocalypse révélée où se trouvent dévoilées les choses mystérieuses qui y sont prédites et qui étaient demeurées cachées jusqu'à ce jour.* Amsterdam, 1766, in-4°.

En effet, l'impression de cet ouvrage ne fut achevée qu'en 1766; mais elle fut commencée dès 1765. A peine sorti des presses, ce livre fut envoyé en Angleterre, en Suède et en Allemagne, et reçu par les amis de l'auteur avec de vives sympathies.

On sait que l'Apocalypse est de tous les livres sacrés celui qui a le privilége de provoquer les commentaires les plus incessants et les plus volumineux. Les contemporains de Swedenborg s'occupaient singulièrement des mystères voilés plutôt que dévoilés dans cette composition qui efface tout ce que les prophètes de l'ancienne alliance offrent de plus grandiose, soit comme conception d'idées, soit comme hardiesse d'images. Déjà dans plusieurs de ses traités, et surtout dans le *Cheval blanc*, dans les *Arcanes* et dans le volume *du Ciel et de l'Enfer*, Swedenborg avait exposé ses vues sur l'obscur livre de Saint Jean. Dans son nouvel écrit, il résume les théories ébauchées dans ces différents traités; mais il n'y dit pas encore son dernier mot, et pour avoir le cycle tout à fait complet de ses enseignements à ce sujet, il faut joindre à *l'Apocalypse révélée l'Apocalypse expliquée selon le sens spirituel*, ouvrage posthume en 4 volumes, Londres, 1785 à 1789. Enfin, à celui-là il faut ajouter l'*Index rerum in Apocalypsi revelata*, Londres, 1813, toujours in-4°.

On peut se faciliter la lecture de ces nombreux volumes, en les prenant résumés et combinés dans un travail de M. Le Boys des Guays, qui a su, de plus, y faire entrer ce que Swedenborg a mis dans ses *Arcanes* sur le XXIV[e] chapitre de l'Évangile de saint Mathieu. Les personnes qui n'ont pas une grande familiarité avec ces

sortes de matières feront bien, même avant d'aborder *l'Apocalypse dans son sens spirituel*, par M. Le Boys, de lire le chapitre de saint Mathieu que je viens d'indiquer. Il faudra surtout s'attacher à bien distinguer, dans les discours de Jésus-Christ qui y sont cités, ce qui a rapport à la fin de la ville de Jérusalem et de son temple, de ce qui a trait à ce qu'on appelle *la fin du monde*, locution à laquelle peu de gens attachent une idée nette. C'est cette considération qui nous a fait consacrer à l'étude de la question de la fin du monde un chapitre spécial de notre *Philosophie de la Religion.*

Il est, parmi les commentaires ou les écrits sur l'Apocalypse, des pages du plus haut intérêt sur les plus grandes questions de la destinée humaine et de la providence divine, ou sur le gouvernement des choses religieuses. Il s'en trouve d'autres dans ces écrits généralement ignorés des gens du monde et même des gens de lettres : il s'y voit des calculs étranges, des combinaisons bizarres, des hypothèses ridicules, le tout échafaudé avec une science et un talent dignes de ces grands problèmes. Ce qui y domine généralement, c'est d'abord l'ambition de deviner l'énigme du chiffre 666 que saint Jean pose d'une manière si solennelle. Puis vient la prétention bien plus étrange, de fixer l'année de la fin du monde, en dépit de ce que le Fils de Dieu a dit si formellement sur l'impossibilité, pour tout autre que son Père, de connaître cette époque. Notre siècle a fait très-bon marché de toutes ces élucubrations en se livrant à l'indifférence sur les questions elles-mêmes ; et il n'est pas difficile d'argumenter contre la doctrine de la fin du monde elle-même ou de la déclarer inadmissible, par

la raison qu'on ne voit pas la nécessité, ni même la possibilité d'une fin. En effet, une catastrophe pareille, équivalente à une destruction, ne semble pas rentrer dans les voies de la sagesse suprême. Ce qui le paraît davantage, c'est un perfectionnement progressif, une succession de plusieurs mondes sous des formes toujours plus parfaites, c'est-à-dire une série de transformations. Mais n'est-ce pas là précisément ce que nous indiquent les textes sacrés bien compris? Et proposer à la raison d'abandonner les questions, n'est-ce pas lui conseiller de quitter le jeu, de perdre la partie et de renoncer à la solution? Maintenir les grands problèmes dans le sein de l'humanité à l'état de problèmes, et provoquer des solutions sans cesse nouvelles, toujours intéressantes pour nous soit par leur attrait, soit par la raison même qu'elles sont constamment insuffisantes, c'est là peut-être ce qui entre le mieux dans les desseins de l'Intelligence suprême, celle qui mène, excite, éclaire et nourrit toutes les autres.

Swedenborg, le plus indépendant des rationalistes et le plus savant des géologues de son temps, était dans son âme plus appelé que nul autre à aborder la question et à l'avancer dans un bon sens. Si son ouvrage est au-dessous de sa science, c'est qu'il n'y a pas voulu user de sa science. Il n'a consulté sur l'Apocalypse que ces trois choses : 1° l'Apocalypse elle-même; 2° les autres textes sacrés; 3° son illumination. Aussi son immense travail, objet d'admiration pour quelques mystiques et certains théosophes, n'est-il goûté ni de tous les théosophes, ni de tous les mystiques. Saint-Martin et Liebisdorf, qui ont tous deux voué un culte si exclu-

sif à Jacques Bœhme, dont la Philosophie de la nature est aussi profonde qu'elle est obscure, professent une indifférence absolue pour les vues apocalyptiques du célèbre Voyant. Lavater, Young-Stilling et Oberlin eux-mêmes, si respectueux pour Swedenborg, mais plus respectueux encore pour le sens direct des saintes Écritures, se sont séparés et tenus éloignés de lui dans leurs doctrines sur celles-ci. Le premier le quitte dans ses « Vues sur l'avenir. » — Les *Scènes du monde spirituel* du second, loin d'avoir la prétention de donner des faits, présentent tout simplement, mais avec un art infini et une exquise piété, de sublimes fictions, entremêlées de sublimes entretiens. — Oberlin, plus sage encore que l'un et l'autre, gardait pour lui et quelques intimes ses vues apocalyptiques et les feuillets imprimés et enluminés où il s'en rendait compte.

Le dix-huitième siècle, si agressif pour la Bible et si choqué d'un grand nombre de ses textes, aurait vu sans doute avec plaisir la substitution d'un sens spirituel au sens littéral; mais ce qu'il voulait surtout, écrasé par une pensée dont la grandeur et la force lui échappaient ou blessé dans ses délicatesses fardées de vice par les naïvetés et les hardiesses du langage, c'était une substitution qui mît tout simplement le naturel en place du surnaturel. Ce qui distinguait les penseurs du siècle de la foule des critiques vulgaires, c'est qu'ils demandaient une interprétation nouvelle qui vînt mettre la morale en place du dogme et le raisonnement en place de l'autorité. C'était du moins ce que désirait Kant, en proposant aux facultés de théologie, lui le professeur de philosophie, son fameux système d'interprétation morale.

Ce n'était pas là ce que voulait Swedenborg, qui mettait au contraire des dogmes en place d'autres dogmes. Mais c'est pour cela même que son siècle, ou du moins l'esprit du dix-huitième siècle, ne pouvait aller à lui.

Ceux qui repoussaient le rationalisme du jour et tenaient pour la doctrine biblique, ne pouvaient légitimement accepter ce qu'il offrait au nom du sens spirituel.

Qu'on en juge par un frappant exemple, facile à saisir pour toute espèce de lecteur.

Chacun connaît le chapitre VI de l'Apocalypse, et s'il est quelqu'un qui ne le connaisse pas, qu'il se laisse entraîner à le lire pour nous suivre. Il expose la vision des sept sceaux, qui cachent les plus grands mystères de la destinée chrétienne. Rompus successivement, ils dévoilent chacun une partie de ces mystères. Saint Jean, dans ce langage qui fait de la Bible un monument de littérature que les indifférents admirent souvent comme les croyants eux-mêmes, dit, lorsque le Christ (l'agneau) eut ouvert le sixième sceau :

« Et je vis qu'il se fit un grand tremblement de terre; le soleil devint noir comme un sac de crin; la lune parut tout en sang et les étoiles tombèrent sur la terre comme *les figues vertes tombent d'un figuier que vient agiter une tempête. Le ciel se retira comme un volume qu'on roule ; les montagnes et les îles furent transportées de leur place, et les rois de la terre, les grands du monde, se cachèrent dans les rochers des montagnes.* »

Voici maintenant la paraphrase que Swedenborg, interprète spirituel, met à la place de cette grande scène:

« Et j'eus une perception, lorsque le Seigneur eut manifesté l'état suivant de son Église, et voici: Il se fit un

changement total dans l'Église, et tout le bien qui naît de l'amour fut vicié, littéralement adultéré, et tout le vrai qui donne la foi fut falsifié. Toutes les connaissances du Bien et du Vrai furent détruites par les raisonnements de l'homme purement naturel. Et il y eut séparation d'avec le ciel et union avec l'enfer; et tout le bien de l'amour et tout le vrai de la foi furent enlevés. Ceux qui, avant la séparation, possédaient l'intelligence du Bien et du Vrai, les connaissances qui en dérivent et la science qui vient de la mémoire et du jugement, sans y conformer leur vie, se précipitèrent dans le mal et dans le faux qui en résulte. »

Cela est ingénieux, savant et pieux; respectons-le. Mais est-ce de saint Jean? Saint Jean peint un événement physique : le monde brisé et ses morceaux lancés aux vents comme les feuilles d'un figuier; les cieux roulés comme la toile d'un pavillon. Et certes, cette scène si magnifique, ce jugement de Dieu si terrible, a sa moralité. Elle n'est dépeinte avec tant d'énergie que pour sa moralité; mais cette moralité est-elle, dans la pensée de saint Jean, ce qu'elle paraît sous la plume de Swedenborg? L'œuvre d'un apôtre ne devient-elle pas ici l'œuvre d'un savant, et d'un savant du Nord?

CHAPITRE XVIII

Correspondance de Swedenborg avec le docteur Beyer. — Les distributions d'auteur. — Lettre à l'archevêque Menander. — Lettres à un ambassadeur *** et à un secrétaire d'État. — Voyage de Londres. — Retour en Suède. — Détails intimes notés par le consul Springer. — Entrevue d'Elseneur avec le général de Tuxen. — Correspondance avec le prélat Oetinger. — Brochure de Kant. — Retour à Stockholm. — Entrevue avec le ministre Collin.

1766

L'année 1766 est une des plus chargées de la vie de Swedenborg et une des plus mémorables de son active carrière. Deux correspondances d'un caractère très-différent, quoiqu'elles se rapportent essentiellement au même ouvrage, *l'Apocalypse révélée*, nous font connaître quelques-unes de ses heures les mieux employées et quelques-unes de ses plus vives préoccupations de cette année, j'entends ses lettres à Beyer et à Oetinger.

A peine l'*Apocalypse* imprimée, il songea à lui faire faire son chemin. J'ai déjà dit que nul n'a jamais moins abandonné au hasard que lui, et dans cette occurrence on le voit écrire à tous ceux qu'il lui importe d'aborder.

Le 8 avril, il informe son nouvel ami le docteur

Beyer, qu'il lui adresse « huit exemplaires de son livre, dont deux reliés et six en feuilles, à répartir entre lui, l'évêque, le doyen, le maire, le docteur Rosen, M. Patterson, la Bibliothèque, et *les amis par voie de circulation.* » Il lui recommande, en même temps, de lire avant tout les *Mémorables* ou les récits de ses visions, où se trouve dépeint « l'état misérable dans lequel sont tombées les Églises réformées. »

Huit jours après, seconde lettre, où il insiste de nouveau sur ce dernier point et prévoit qu'il sera nécessaire, au sein de l'orage qui va éclater, que son nouveau disciple soit armé de toutes pièces pour le combat.

Il écrit en même temps au grand dignitaire ecclésiastique de Suède, à l'archevêque d'Upsal, une lettre qu'on a prise pour un document sur la pensée religieuse de ce dernier. On a dit, en effet, que Menander avait adopté tacitement les opinions de Swedenborg. Mais la fidélité à la foi de l'Église qu'on sert étant le plus saint de tous les devoirs, et le ministre des autels qui trahit les siens pour conserver ses bénéfices, devenant le plus lâche des hypocrites, l'intérêt de l'Église suédoise et celui de la nouvelle Jérusalem doivent se prêter la main pour ôter cette tache de la mémoire de l'honnête Menander. La seconde serait plus honteuse encore, de s'adjuger, non pas un simple transfuge, mais un traître mitré, que la première d'en compter un parmi ses chefs. Car l'archevêque d'Upsal était le chef de toute l'Église de Suède. Or, entre elle et Swedenborg, il ne s'agissait pas de nuances, il s'agissait d'une opposition radicale sur tous les dogmes essentiels.

Dans sa lettre à l'archevêque, Swedenborg énumère

sept *faussetés* fondamentales de la foi du jour, c'est-à-dire de celle de l'Église de Suède. Il les qualifie lui-même d'erreurs capitales, et ajoute qu'il en est encore une infinité d'autres qu'il passe sous silence pour le moment. Or en cela il a raison, car si ce qu'il dit est fondé, il y en a assez pour justifier sa conclusion, c'est-à-dire, que la foi qui reste à l'Église n'est plus qu'une *toile d'araignée.*

Mais conçoit-on un archevêque de Suède, un chef d'une Église à fortes convictions, à convictions très-exclusives, les déposant toutes en continuant à les simuler toutes, et les maintenant toutes avec vigilance parmi les évêques ou les ministres qu'il dirige, lui seul excepté, et conservant néanmoins la confiance générale des consistoires, du roi et du pays? — Non, assurément. L'induction susdite sur Menander n'est donc pas admissible.

Mais alors, pourquoi a-t-il accepté une lettre aussi libre de la part de Swedenborg? Pourquoi en a-t-il protégé par le silence de l'amitié les téméraires confidences? Pourquoi les a-t-il encouragées? Car des encouragements quelconques ont dû les précéder, dit-on.

Mais, à ce titre, l'Académie de Stockholm aurait encouragé aussi la lettre non moins confiante sur les hiéroglyphes? Et son silence attesterait aussi qu'elle était secrètement d'accord avec l'auteur.

J'ai blâmé le silence de l'Académie; je blâme celui de l'archevêque; mais, de même que j'ai signalé dans la lettre de Swedenborg à l'Académie trois mots qui nous expliquent le silence de celle-ci, j'en signalerai dans la lettre à Menander trois autres qui me semblent expliquer fort bien le silence de l'archevêque, s'il y a eu silence,

ce qu'on ignore. Voici les trois mots qui terminaient la lettre de Swedenborg : *les anges le savent très-bien.*

Menander n'a-t-il pas dû voir dans cet appel aux anges l'impossibilité d'une discussion ?

J'ignore le rôle que ce prélat a joué dans les résistances que Swedenborg a rencontrées enfin, après les avoir longtemps soulevées ; mais un principe demeure sacré : à l'inaliénable liberté du choix des lumières, répond toujours l'inévitable obligation de la sincérité des convictions, et l'archevêque a manqué à ce devoir.

Après sa lettre à Menander, qui est un chef-d'œuvre de courageuse franchise et un chef-d'œuvre de netteté d'exposition, Swedenborg en adressa d'autres à deux personnages politiques, ses amis, lettres fort courtes, mais encore plus curieuses que celles qu'il écrivit aux théologiens de Suède dont nous venons de parler, et aux théologiens d'Allemagne dont nous parlerons tout à l'heure.

Voici ce qu'il écrivit à un ambassadeur de Suède, celui de Paris peut-être ; sa lettre, qui n'est pas datée, porte seulement, *A Son Excellence l'Ambassadeur.*

« J'ai passé l'hiver à Amsterdam, et pendant cette saison j'ai publié une explication de la Révélation de saint Jean, sous ce titre : « *L'Apocalypse révélée*, et contenant des mystères cachés jusqu'à ce jour.

« J'en ai envoyé vingt exemplaires à Votre Excellence. MM. Howen et Zoon se sont entendus à ce sujet avec le capitaine qui en a charge.

« De cet ouvrage, j'ai adressé deux exemplaires au cardinal de Rohan [évêque de Strasbourg depuis 1756, mort à Paris en 1779], deux à l'Académie royale des

sciences, deux à notre secrétaire d'État et un pour la Bibliothèque royale.

« J'ai inséré dans cet ouvrage plusieurs récits mémorables sur mon commerce avec le monde spirituel. Ils sont séparés du texte par des astérisques, et se trouvent à la fin de l'explication que je donne de chaque chapitre. Comme ils contiennent des particularités remarquables, ils attireront peut-être les premiers la curiosité du lecteur. [Ces récits attaquent vivement l'épiscopat.]

« Outre ce travail, j'ai fait imprimer une méthode pour trouver la longitude des lieux que j'avais découverte dans ma jeunesse. J'en envoie à Votre Excellence dix exemplaires pour être communiqués à ceux qui ont des connaissances en astronomie. Si Votre Excellence trouve l'occasion d'en envoyer deux exemplaires à l'Académie royale de Berlin, je serai très-reconnaissant de cette faveur. »

L'archevêque d'Upsal, qui était mathématicien, reçut directement le même cadeau.

« Je vais m'embarquer cette semaine pour Londres, où je me propose de passer dix semaines, et je m'informerai auprès du baron Nolkens si le livre est arrivé. »

Quel était cet ambassadeur? Si, comme semblent l'indiquer plusieurs circonstances, ce fut celui de Paris, le comte de Creutz, l'ami de madame Du Deffant et souvent le commensal de ses soupers, qui fut un excellent homme, on comprend la complaisance avec laquelle il se chargea de ces distributions, même pour Berlin.

La lettre *Au secrétaire d'Etat* n'est ni mieux datée, ni plus explicite que celle « A l'ambassadeur ; » mais elle donne également quelques précieuses indications.

« J'ai tout à l'heure terminé l'explication des révélations de saint Jean, y dit l'auteur.

« Je l'ai adressée à toutes les universités de Hollande, d'Allemagne, de France et d'Angleterre. »

Signalons le fait, l'envoi à *toutes* les universités de ces quatre pays; et exprimons le regret d'avoir à ignorer l'accueil qu'un tel envoi a pu recevoir auprès de tous ces corps.

« Je vais envoyer soixante-dix exemplaires à Stockholm, dont Votre Honneur voudra bien prendre dix, afin d'en donner cinq aux sénateurs Hopken et Scheffer, au conseiller de commerce Nordencrantz, et aux évêques Menander et Sevening. Vous voudrez bien distribuer les cinq autres à vos amis.

« Je désire que les soixante qui restent soient gardés pour mon retour à Stockholm, comptant les distribuer entre les académies, les bibliothèques et les membres du clergé de Suède appelés à des postes au-dessus de l'ordinaire.

« J'en destine quatre à la cour, le reste aux universités et aux séminaires de l'étranger. »

Remarquons le mot *séminaires*, qui nous apprend que Swedenborg n'apportait dans ces sortes de distributions aucune distinction de culte ni de nationalité; en effet ce mot n'était pas reçu dans les pays protestants.

Cette lettre est bien de la même date que la précédente; témoin ce post-scriptum : « Je compte partir pour Londres la semaine prochaine. »

Il n'y manqua pas. Rien n'était mieux fixé ni mieux observé que l'emploi de son temps. Il devait passer dix semaines en Angleterre, où il s'attendait, dit-il, à trou-

ver quelque trouble. Il avait, pour le penser, les meilleures raisons du monde. Ayant fortement *désigné* (c'est son mot) les évêques anglais dans ses susdits *Mémorables*, il prévoyait bien qu'il était impossible qu'un corps qui veillait au maintien de la doctrine avec tant de soin, gardât le silence; mais alors pourquoi l'attaquer? — C'est qu'il avait reconnu de son côté, « qu'il lui était impossible de garder le silence à l'égard de l'épiscopat anglais. »

Il paraît néanmoins que, pour le moment, ses craintes étaient encore exagérées. En effet, il ne trouva pas immédiatement de grandes difficultés à Londres. Mais elles ne lui manquèrent pas toujours; il en emporta le pressentiment en partant au bout des dix semaines.

Son ami, M. Springer, consul de Suède à Londres, voulant le voir s'embarquer pour Stockholm, le conduisit au port la veille du jour fixé pour le départ, passa la nuit près de lui, et fut « témoin auriculaire d'une scène d'extase et d'entretien qu'il eut avec les esprits. » Il assista à son approvisionnement en café, son aliment favori, et l'entendit dire au capitaine, que le trajet ne serait pas long; que dès le 8 à deux heures ils entreraient dans le port de Stockholm.

Springer nous donne à cette occasion le régime *ordinaire* de son illustre ami : du café au lait, du pain avec du beurre; de temps à autre un peu de poisson, très-rarement de la viande, et toujours peu de vin. Dans l'après-midi il prenait du thé, mais il ne soupait point. A d'autres époques il se nourrissait d'amandes et de raisins secs. — Est-ce là le secret de cette prodigieuse capacité de travail qui étonne dans la vie du Voyant?

Dans cette course, une courte relâche faite à Elseneur lui valut un entretien avec le général Tuxen, à qui nous devons cette belle et longue lettre si pleine de renseignements que nous avons déjà consultée sur d'autres faits et d'autres voyages de Swedenborg. Tuxen lui posa dès leur première rencontre des questions directes, d'abord sur son entrevue avec le prince de Prusse, frère défunt de la reine de Suède, puis sur le sort qu'avait dans l'autre monde le feu roi de Danemarck, Frédéric V.

Nous avons dit ci-dessus ce que Swedenborg répondit sur l'anecdote de la reine Ulrique. La réponse sur le roi défunt ne fut pas moins précise.

« Je lui demandai aussi, nous dit le brave général, s'il avait vu le roi récemment mort (Frédéric V, roi de Danemarck, est mort en 1766), et j'ajoutai que j'avais l'espérance certaine de son salut, quoiqu'on lui attribuât telles ou telles faiblesses. — Il me répondit : Oui, je l'ai vu, et je sais que non-seulement il est bien, mais encore que tous les rois de la maison d'Oldenbourg, qui sont réunis, le sont également. Telle n'est pas l'heureuse condition de nos rois de Suède, dont plusieurs ne se trouvent pas aussi bien. — Cela fut dit en présence du consul de Suède et du capitaine suédois sur le bâtiment duquel il voyageait. Il ajouta de plus ces mots : Dans le monde des esprits, il n'est personne que j'aie vu entouré d'un cortége et d'un domestique aussi brillants que feu l'impératrice Élisabeth de Russie. — Quand je lui en exprimai mon étonnement, il continua ainsi : Je pourrais vous en dire une raison que peu de personnes trouveraient. C'est qu'avec tous ses défauts elle avait bon cœur, et avec toute sa négligence et son

indifférence un certain degré de circonspection la portait à différer à dessein la signature de beaucoup d'édits et de papiers ; mais, par suite même de cette circonstance, ils s'amassèrent à ce point qu'à la fin ne pouvant plus ni les examiner ni même les lire, elle fut obligée d'ajouter foi aux rapports de ses ministres et d'en signer autant que possible. Après quoi elle avait coutume de se retirer dans son appartement, pour se mettre à genoux et demander pardon à Dieu, pour le cas où il lui serait arrivé de signer quelque décision injuste. »

J'ai dit que cette année fut pour Swedenborg une des plus rudes de sa vie. De retour à Stockholm d'un voyage en Angleterre entrepris pour constater une situation agitée, il trouva en Suède la même situation. Quand on ajoute à ces travaux et à ces soucis les entrevues continuelles qu'il avait dans les régions célestes et les incessantes visites qu'il en recevait, on se fera quelque idée de cette vie si pleine et si active encore à 79 ans.

Avant d'enregistrer ce qu'il y eut de plus rude pour lui dans cette année, le double choc qu'il eut à subir en Allemagne, de la part du plus grand philosophe et de la part du plus éminent théosophe du siècle, reposons-nous un peu avec lui à l'ombre de ses bosquets. Le mois de septembre fut beau à Stockholm cette année : un étudiant qui nous rend compte de la visite qu'il fit au théosophe dans le courant de ce mois, l'appelle un mois d'été. Écoutons cet étudiant, c'est un homme de cœur.

« Dans l'été je le (Swedenborg) visitai dans sa maison, dit M. Collin. Il me reçut avec beaucoup de bienveillance. C'était à une heure peu avancée de l'après-midi, et d'après la coutume suédoise on servit un café dé-

licat. — Il aimait beaucoup ce breuvage. Nous causâmes pendant près de trois heures, principalement sur la nature des âmes humaines, et leur état dans le monde invisible, discutant les principales théories psychologiques émises par différents auteurs... Il affirma positivement, comme il fait fréquemment dans ses ouvrages, qu'il vivait en rapport avec les esprits des défunts. »

M. Collin lui exprima le désir d'avoir par lui une entrevue avec son frère, mort il y avait quelques mois. Swedenborg lui demanda le motif de ce désir, le trouva bon mais insuffisant, n'ayant pour but qu'une satisfaction de tendresse fraternelle ; il déclara que, s'il se fût agi de quelque intérêt majeur, spirituel ou temporel, il eût demandé aux anges, qui règlent ces matières, la permission nécessaire pour l'entrevue.

L'étudiant trouva cela si juste qu'il n'insista pas, et ne s'ingénia pas à improviser ce qui était si facile, un intérêt un peu majeur. Swedenborg le charma d'ailleurs par ses belles manières.

« Il me montra son jardin, qui renfermait un édifice agréable dont *une aile était une sorte de temple*, où il se retirait souvent pour la contemplation. »

On se rappelle qu'à Londres, dès avant 1745, Swedenborg s'était réservé une chambre pour ses méditations.

« La construction de cet édifice, sa douce et religieuse (!) lumière, y étaient en effet très-favorables. »

« Nous nous séparâmes dans les termes de l'amitié et il me chargea de présenter de sa part au docteur Celsius (d'Upsal) un bel exemplaire de son *Apocalypse révélée*, nouvellement publiée à Amsterdam. »

Il est peu de documents qui nous montrent mieux que

celui-là avec quelle complète attention tout était ordonné dans la vie de cette âme sereine et avec quelle simplicité Swedenborg parlait de ses méditations, de ses visions, de ses habitudes spirituelles, de son intimité avec les anges, *qui règlent ces matières*. Ajoutons, qu'on y voit quel haut prix il attachait à son œuvre, la fondation de la nouvelle Jérusalem promise dans l'Apocalypse.

Quinze jours après son arrivée à Stockholm, il entretient de ce sujet, qui ne quittait pas sa pensée, deux de ses plus savants amis, le docteur Beyer et le prélat Oetinger.

Sa lettre au premier est intime et douce comme le demeura toujours leur correspondance. Elle nous apprend que le professeur de grec préparait un recueil de discours propres à répandre la nouvelle doctrine. Swedenborg offre son denier pour l'œuvre et ses conseils pour le choix des morceaux. « Je présume, écrit-il à Beyer, que vous userez de toutes les précautions nécessaires dans cet ouvrage ; le temps n'est pas encore arrivé où les choses essentielles de la nouvelle Église pourront être adoptées. Le clergé, qui s'est forcément confirmé dans les dogmes de l'université (d'Upsal), sera difficilement convaincu. »

« En outre, le nouveau ciel chrétien, d'où doit descendre la nouvelle Jérusalem envoyée par le Seigneur, n'est pas encore parfaitement établi. »

Pour faire comprendre que l'œuvre pouvait demander un peu de temps encore, Swedenborg cite ce texte sacré : Elle [la vieille Église] avait une grande et haute muraille, douze portes, etc., ce qui, pour lui, signifie : Elle puisait sa doctrine dans le sens littéral de la sainte Parole. Cela veut dire pour nous en d'autres termes :

chargé par ma mission d'exposer la nouvelle doctrine, le sens spirituel de la lettre des textes sacrés, *toute* mon œuvre n'est pas encore achevée. En effet, suivant Swedenborg douze signifie *tout*, et les *portes* étaient le symbole des *connaissances*. Il en fallait beaucoup.

Le docteur Beyer, vrai philologue, avide d'instruction, avait parlé de Jacques Bœhme, cet abîme de la théosophie allemande de l'époque. Swedenborg lui répond qu'il ne peut pas le juger, vu qu'il ne l'a pas lu.

La lettre au prélat allemand ne fut pas aussi intime, et ne fut pas non plus reçue avec la même docilité. Elle provoqua, au contraire, au sein de cette existence si calme et si pure de Swedenborg, un des plus vifs d'entre les rares orages qui apparaissent dans sa vie.

Oetinger, qui avait traduit dès 1756 quelques écrits de Swedenborg, était en correspondance avec lui depuis dix ans. Le théosophe revenu à Stockholm trouva deux lettres de lui, et il paraît que certaines questions, formulées en doutes tranchés, — car le prélat était malin, rude et fier autant que savant et pieux, — demandaient des explications plus claires. Swedenborg lui répond, Que cinq de ses ouvrages portent sur le titre les mots, *d'après ce que j'ai vu et entendu;* qu'il en a publié sept autres qui n'excèdent pas ensemble une demi-feuille d'impression; qu'il vient de publier l'*Apocalypse révélée;* qu'on peut y voir clairement qu'il parle avec les anges, le moindre verset de saint Jean ne pouvant pas être compris sans révélation; que les points de doctrine de la nouvelle Jérusalem ne peuvent être révélés que par le Seigneur seul et par celui à qui il les fait connaître.

Cela était clair et court. Swedenborg continue en ces

termes, qui montrent sur quoi portaient les doutes du prélat :

« Je puis affirmer, par les choses les plus saintes, que le Seigneur s'est manifesté à moi, et qu'il m'a envoyé pour faire ce que je fais ; qu'il a ouvert l'intérieur de mon intelligence, qui est mon (véritable ?) esprit, afin que je voie les choses du monde spirituel, et que j'entende ceux qui s'y trouvent. Et cela (a lieu) depuis vingt-deux ans. Pour que cela soit cru, il n'est plus besoin désormais de s'en rapporter à une affirmation ; quiconque a de l'intelligence peut s'en assurer par la lecture de mes écrits, et surtout de l'*Apocalypse révélée*. Voilà mes témoins. Qui a su, avant cela, quelque chose (de positif) sur le sens spirituel de la parole sainte ? Qui, du monde spirituel ? Qui, du ciel et de l'enfer, de la vie après la mort ? Ces choses et plusieurs autres seront-elles toujours cachées aux hommes ? Si elles sont dévoilées maintenant quelque part, c'est dans le sein de la nouvelle Église, qui est la nouvelle Jérusalem. Ceux qui en sont les savent ; les autres les sauront (un jour) ; mais tant qu'ils ne croiront pas, ils ne les sauront pas. Ces ouvrages se vendent à Londres, etc.

« Portez-vous bien et soyez bienveillant pour votre dévoué E. SWEDENBORG. »

Écrite à un prélat, cette lettre [du 23 septembre] était un peu magistrale ; elle était surtout un peu sèche pour un traducteur et un ami. Oetinger n'en fut ni ému ni décontenancé ; il répliqua immédiatement et demanda au Voyant quelles étaient les preuves qu'il pouvait fournir de sa mission ?

A-t-il à citer des signes certains, des miracles ? S'il a vu des esprits et des anges, des philosophes et des orateurs, a-t-il vu aussi les apôtres ?

Ce qui intéressait avant tout le pieux prélat, c'étaient précisément ces héros inspirés du christianisme primitif, ces vaillants soldats que le Christ avait chargés d'aller enseigner toutes les nations de la terre.

Il exprime aussi, ce qui étonne de la part d'un *théosophe*, car il l'est lui-même, sa surprise de ce que ce soit un *philosophe* tel que Swedenborg et non pas un ecclésiastique qui ait été choisi pour une mission aussi religieuse ; et il a la faiblesse de lui marquer ce qu'il a personnellement souffert dans son pays pour avoir traduit l'ouvrage du *Ciel et de l'Enfer*.

En ce qui concerne les visions de son savant ami de Stockholm, le prélat de Murhart les prend, très-volontiers, pour ce qu'il voudrait sincèrement qu'elles fussent, pour des faits réels. Car, dans ce cas, ce seraient des expériences à renouveler et à constater. Il l'interroge donc à ce sujet comme s'il avait une foi entière au Voyant. Il déclare du moins ses *expériences belles et émanées, par l'ordre du Seigneur, d'une influence d'intelligences célestes*. Mais il a cette arrière-pensée que, si son correspondant ne peut pas le convertir à ses doctrines, il pourra du moins l'instruire par ses explorations. Il l'invite même avec quelque malice à prier le Seigneur, qui lui est apparu, de pouvoir parler avec saint Jean lui-même, afin d'apprendre directement de ce grand apôtre s'il accepte les explications de l'Apocalypse données par Swedenborg. Il ajoute enfin avec une apparente mais piquante naïveté : Demandez hardiment

à parler avec les douze apôtres, plutôt qu'avec *Eros*, par exemple, et demandez surtout à parler avec saint Paul, dont vous ne citez pas les épîtres.

Sous la date du 11 novembre 1766, Swedenborg répond sur l'article des signes et des miracles qui devraient attester sa mission selon son correspondant : « Il n'y a plus aujourd'hui de signes ni de miracles, par la raison qu'ils contraignent et ne persuadent cependant pas intérieurement... Que produisirent les miracles du Seigneur devant la nation juive? — Elle le crucifia. — Le Seigneur paraîtrait aujourd'hui dans les nuées avec les anges et les trompettes, qu'il en serait de même... Ce qui est plus qu'un signe, c'est l'illumination. Et toutefois, quelque signe sera peut-être encore donné. »

Il paraît que Swedenborg fut particulièrement sensible à l'insinuation qu'on lui adressait sur saint Paul. Il n'admettait pas les écrits de saint Paul dans son canon, mais il admirait ses travaux apostoliques et son enseignement. « On demande, écrit-il, si je me suis entretenu avec les apôtres? — J'ai parlé avec saint Paul pendant toute une année [!] et entre autres sur ce qu'il écrit aux Romains sur la justification par la foi, sans les œuvres. »

C'est dans ce texte qu'on lit sur la justification le principe que Swedenborg reprochait si vivement aux réformateurs du seizième siècle [chapitre III, 28]. Après la citation, il continue en ces termes : « J'ai parlé *trois fois* avec saint Jean, une fois avec Moïse, etc. — Quant aux Anges, voilà vingt-deux ans que je m'entretiens avec eux, et journellement encore; le Seigneur m'a associé avec eux. »

A la question un peu singulière du prélat, Pourquoi

un philosophe aurait été choisi pour cette mission? Swedenborg répond que « c'était précisément un philosophe versé dans les sciences naturelles qu'il fallait, les choses spirituelles à révéler ayant une correspondance étroite avec les vérités naturelles. C'est pour cela que j'ai été d'abord introduit dans les sciences naturelles. » — Cela dit, il se présente sous sa plume une vive accusation contre le dogme qui veut que, dans les choses religieuses, l'entendement soit tenu sous l'obéissance de la foi, et encore un appel à son livre, l'*Apocalypse révélée.* Tout à la fin, vient un mot de consolation pour les souffrances qui ont atteint le traducteur du *Ciel et de* l'*Enfer;* c'est ce mot magnifique : « Est-il aujourd'hui quelque chose qui souffre plus que la vérité?—Eh bien, vous êtes un défenseur de la vérité. »

Mais, si cette vive lettre est un chef-d'œuvre de fermeté et d'indépendance de toute opinion étrangère, elle est d'une sécheresse blessante. Loin de faire la moindre concession aux égards qu'on a d'ordinaire pour un traducteur, elle tranche les questions et jette sur les doutes émis des décisions d'une autorité qui se pose indiscutable. Puis, il faut bien le dire, si la réponse est large en son ensemble, elle évite cette question essentielle : «Saint Jean approuve-t-il votre explication de son livre?» Swedenborg ne gagna pourtant rien à l'éluder.

« Vous avez vu les apôtres, répliqua Oetinger; cela étant, veuillez parler à saint Jean une *quatrième fois*, pour savoir s'il faut prendre sa ville (la nouvelle Jérusalem) au propre ou au figuré; et si votre explication *toute spirituelle* est plus conforme au texte que celle de notre compatriote feu le prélat Bengel. »

Certes, il est fâcheux que nous n'ayons pas de réponse catégorique à cette interpellation. Puisque Swedenborg voyait si facilement saint Jean, rien ne l'empêchait de poser la question ni de donner au prélat la réponse obtenue. Fût-elle même négative, il restait au Voyant du dix-huitième siècle la ressource de dire que celui du premier était dépassé. Mais il paraît que Swedenborg ne voulut pas répondre, étant blessé du ton de la dernière lettre de son correspondant et de cet air d'ironique bonhomie qu'un homme de cour ne devait pas aimer.

En effet, Oetinger avait pris une tournure de phrase qui mettait Swedenborg à peu près dans l'impossibilité de répondre. Il l'avait prié de demander à saint Jean, *laquelle des deux interprétations, celle de Bengel et celle de Swedenborg, était mieux agréée de l'Apôtre?*

Cela explique, ce me semble, et le ton de la lettre et le silence qu'on y remarque sur la question essentielle. Plus tard, nous verrons Swedenborg revenu de ces impressions écrire au prélat d'un style bien différent.

Un autre Allemand porta, en 1766, à la cause et à la renommée de Swedenborg, un choc bien plus retentissant et plus rude, car ce fut cette année même que Kant lança sa vive et spirituelle brochure : les *Rêves d'un Visionnaire éclairés par ceux de la métaphysique.* Le philosophe de Kœnisberg y fit figurer les trois anecdotes qui nous ont fourni l'occasion de la faire connaître. Nous y renvoyons le lecteur, qui veut se faire une idée complète des débats où Swedenborg se vit tout à coup impliqué à cette époque.

CHAPITRE XIX

Séjour de Swedenborg à Stockholm. — Nouveaux embellissements de son habitation. — Lettre au professeur Beyer. — Voyage de Londres. — Séjour prolongé à Amsterdam. — L'ouvrage de l'Amour conjugal et de l'Amour scortatoire. — Madame la comtesse de Gyllenborg, ou la femme de l'avenir. — La fin de la correspondance avec le prélat Oetinger. — La vie d'Amsterdam. — Relations avec Cuno. — Mémoires laissés par ce dernier. — Sa lettre à Swedenborg. — Les commencements d'un orage en Suède.

1767—1769

L'année 1766 ayant été fort agitée pour Swedenborg, il se reposa un peu en 1767, c'est-à-dire qu'il demeura chez lui, dans sa belle habitation de Stockholm. Il y passa toute l'année, et, y recevant beaucoup de visites, il y fit construire un pavillon d'été spécialement affecté à ces réceptions. Ce fut un joli édifice, avec deux ailes, dans l'une desquelles il plaça son ancienne bibliothèque, celle des ouvrages de science, bien fournie et bien classée, tandis que l'autre était réservée aux instruments du jardinage. Il ne se mêlait pas de la culture de ce domaine, dont il abandonnait à son jardinier la direction comme le produit, mais en habile mécanicien il tenait à

ce que les outils d'exploitation fussent ce qu'ils devaient être dans sa maison.

Ses travaux ordinaires ne furent pas interrompus pendant cette année, on le voit par une lettre qu'il écrivit au professeur Beyer dans les premiers mois de l'année.

Beyer, adepte plein de zèle, cherchait, questionnait et publiait, soumettant le tout au maître. Il tenait un peu au théosophe Bœhme, et aurait bien voulu une seconde fois qu'on lui en conseillât la lecture. — On lui répond, qu'on ne peut pas le juger, qu'on ne l'a jamais lu. — Il demandait de nouveau *si la nouvelle Église arriverait bientôt?* — On lui répond, qu'il faut s'en faire des idées nettes; que c'est du ciel que descendra la nouvelle Jérusalem; qu'elle en descendra en son temps; que le Seigneur prépare ce ciel en ce moment même pour ceux qui croient en lui et font le bien. « Je vois chaque jour, dit le maître, des esprits et des anges au nombre de dix à vingt mille descendant et montant, rangés dans le plus grand ordre... A mesure que ce ciel se forme, la nouvelle Église commence et s'accroît. Mais cela ne va pas vite, par une raison qu'il faut comprendre. Les universités doivent former de nouveaux ministres, et il faut d'abord donner l'instruction aux universités elles-mêmes; car le vieux clergé (protestant) est bien infatué de sa théorie sur la foi qui justifie (sans les œuvres). »

Ici encore les frères *moraves* attrapent, à propos de ce dogme, une petite épigramme bien spéciale.

Le professeur demandait aussi, Quand paraîtrait le traité promis sur l'infinité? — « Le sujet étant trop abstrait et exigeant une rare élévation de pensée, il sera traité avec d'autres choses plus accessibles, surtout avec

l'*Amour conjugal*, et il est déjà indiqué dans plusieurs écrits (P. e. celui du divin amour et de la divine providence). » (Lettre du 3 février 1767. v. *La Nouvelle Jérusalem*, Revue religieuse et scientifique, t. III, p. 122.)

On voit ici à quoi Swedenborg employait les mois passés à Stockholm : il rédigeait son traité de l'*Amour conjugal*. Dès que cet ouvrage fut assez avancé pour en commencer l'impression, dès 1768, il se mit en route.

N'ayant rien publié en 1767, l'infatigable vieillard tenait en son portefeuille trois manuscrits de même tendance, mais qui différaient d'étendue et s'annonçaient sous des titres fort divers : l'*Amour conjugal ;* l'*Union du corps et de l'âme ; la Vraie doctrine chrétienne.*

Où les fera-t-il imprimer? Sera-ce toujours à Amsterdam ou bien ira-t-il à Londres ?

Il a souvent été en Allemagne, où il a eu un traducteur très-pieux et très-savant. Il a deux fois visité la France, où affluent les gens d'élite de toutes les nations: Négligera-t-il toujours ces deux grandes contrées ?

L'Allemagne, où se dessinait de plus en plus ce surnaturalisme rationnel qui devait aboutir en fin de compte au rationalisme et au naturalisme purs, sauf les réactions, était, à cet égard, précisément l'antipode de l'Angleterre et de la Hollande, où tous les écrits de Swedenborg trouvaient des lecteurs enthousiastes. Aussi le théosophe, qui avait tant parcouru l'Allemagne dans sa phase purement scientifique, n'y allait-il plus depuis son entrée dans la phase philosophique et religieuse, quoique les fameux chefs des deux plus grandes écoles, Wolf et Kant, lui eussent adressé des lettres. J'ai déjà dit que, si scrupuleux qu'il fût à répondre et si tolé-

rant pour ce qui pouvait lui déplaire dans une lettre, il ne paraît pas avoir répondu à celles des deux philosophes allemands. Il ne se laissa pas même attirer, pendant les premières années de ses rapports avec Oetinger dans ce pays de Wurtemberg, jadis et plus tard encore une des terres classiques du merveilleux, une de celles que les habitants de l'autre monde visitaient le plus, et d'où l'on s'élançait le plus aisément, naguère encore, dans les régions les plus mystérieuses.

Quant à la Suède et au Danemarck, il ne fallait pas y songer pour les publications projetées.

La France, que le Voyant avait déjà deux fois visitée et où les hommes les plus extraordinaires devaient obtenir les plus étonnants succès sur la fin du siècle, la France le tenta davantage. Sans avoir rien de commun ni dans son but ni dans ses moyens avec les Mesmer, les Saint-Germain ou les Cagliostro, qu'un accueil plein d'entraînement y attendait, il résolut de s'y rendre. Je ne pense pas qu'il y eut des correspondances ni qu'il fut bien renseigné sur ce qui s'y passait au moment où il y alla. Il ignorait qu'en ce moment même Martinez de Pasqualis et son élève Claude Saint-Martin y faisaient leur première apparition. Il l'aurait su, que la perspective de les rencontrer ne l'aurait pas ému. Il ne les eût ni recherchés ni bien accueillis, s'ils le recherchaient. Rien ne les rapprochait de ses desseins, et les leurs, leurs moyens du moins, n'avaient pas son approbation. Il voyait si facilement les esprits et les anges qu'il n'avait nul besoin de les évoquer par toutes ces cérémonies qui ennuyaient Saint-Martin lui-même; et ses doctrines étaient si différentes des leurs, dans tous les points

sacré à l'amour conjugal, l'autre à l'amour scortatoire ou illicite, terme qui en donne une idée suffisante.

Mais que peut offrir un ouvrage écrit sur ces matières par un théosophe?

Le véritable sujet du premier volume, c'est la *félicité éternelle* ou le *bonheur céleste*, qui doit sourire à tout le monde. Toutefois, au lieu d'en continuer l'étude il y aura peut-être des lecteurs qui s'en détourneront, l'humeur contrariée. Ils attendaient toute autre chose que ce qu'en offre le début; mais qu'on veuille bien patienter; il n'est rien de plus riche que ce livre; tout y est, ou du moins il y a de tout; Épicure y figure comme Platon. En voici les idées essentielles.

« L'amour conjugal est l'amour fondamental de tous les amours célestes et spirituels, et par conséquent de tous les amours naturels. C'est le père dont les autres sont la lignée. *Dans son essence il n'est autre chose que la volonté ou le désir que deux soient un, que deux vies deviennent une seule vie; il est l'union, ou la conionction de l'amour et de la sagesse.* »

Il est de trois degrés : céleste, spirituel et saint. Il est céleste chez les anges du ciel suprême; spirituel chez ceux au-dessous. Saint, il est tout interne : un désir pur, qui porte vers le vrai pur. Ses plaisirs commencent dans l'esprit et appartiennent à l'esprit, *même dans la chair,* expressions qui étonnent au premier abord, mais se comprennent; car ces plaisirs, ce sont les délices de la sagesse. Il diffère complétement de ce qui est aussi appelé amour conjugal, mais ce qui, chez quelques-uns, n'est autre chose que l'amour du sexe, réglé ou limité par la loi.

Rare aujourd'hui à ce point qu'on ne sait ce qu'il est, il sera ressuscité par le Seigneur. Avec ses délices il n'est donné que par le Seigneur, et qu'à ceux qui vivent selon les préceptes de la nouvelle Jérusalem; car le Seigneur seul est l'amour, et l'Église est la sagesse.

Il y a dans ce volume comme un océan d'idées ingénieuses, profondes, d'une ravissante pureté et, pourtant, d'une simplicité admirable. Trouver dans le milieu le moins pur de ce dix-huitième siècle, où marquent les règnes si plaisamment signalés par Frédéric le Grand, une composition aussi virginale, aussi fraîche et aussi féconde en conceptions ravissantes de décence, c'est pour les âmes saines une jouissance rare et haute. Je dis pour les âmes saines; car il ne faut pas moins que cette santé pour s'élever et se plaire dans cette région.

On n'y est ni dans les stériles abstractions, ni dans les froides allégories. Swedenborg est très-positif et toujours rationnel. Il a aimé deux fois dans sa vie; mais ce n'est aucun des deux amours dont j'ai parlé dans les pages précédentes, c'est un autre que j'ai encore à faire connaître et que j'indiquerai tout à l'heure, qui conduit ici sa plume ou, pour mieux dire, son pinceau.

J'ai dit que le véritable sujet du volume est la félicité éternelle. Et en effet l'union de l'amour et de la sagesse, qui est le bonheur ou la fin de l'homme, ne se trouve pas sur la terre; elle n'est à son état le plus parfait que dans le ciel. Aussi tout ce que l'auteur écrit dans ces pages, si étonnantes de la part d'un vieillard de quatre-vingts ans, n'est pas d'un homme, ou bien est si peu de lui que ce sont les anges plutôt qu'un mortel qui nous y parle. Son livre est intitulé *Sagesse angélique* sur

l'Amour conjugal, et il proteste avec énergie contre l'idée que cet écrit serait sa création.

« Je prévois, dit-il, que beaucoup de ceux qui liront ce qui va suivre croiront que ce sont des inventions de *mon* imagination, ainsi que les récits (*mémorables*) qui sont placés à la suite des chapitres. J'affirme dans la vérité que ce ne sont pas des choses inventées; que ce sont des choses qui ont eu lieu véritablement et qui ont été vues, non pas dans un certain assoupissement de mon intelligence, mais dans un état de veille complète. Car il a plu au Seigneur de se manifester lui-même à moi..., de m'ouvrir l'intérieur de mon intelligence... Par là il m'a été donné d'être dans le monde spirituel avec les anges et en même temps dans le monde naturel avec les hommes; et cela depuis vingt-cinq ans (de 1745 à 1767). »

Le second volume, singulier pendant du premier, est moins la suite que le revers de la médaille. Il est intitulé: *Les voluptés de la folie sur l'amour scortatoire*, épithète latine choisie en vertu, on le dirait, de la maxime que le latin a le droit de braver les délicatesses de l'esthétique moderne. La région où l'on nous y mène n'est plus la même; mais la doctrine qu'on y donne est tout aussi saine, et il y a correspondance parfaite entre les idées des deux volumes. Si j'avais à définir le second en peu de mots, je l'appellerais un excellent cours de morale spéciale. On y entre dans le détail des questions que soulève le sujet avec une entière franchise de pensée, et il y règne d'autant plus de précision dans les termes que l'âme de l'écrivain est plus pure. La mère toutefois n'en permettra pas la lecture à sa fille, et il y est des pages qui sont pour le moraliste plutôt que pour le jeune

homme. Sur quelques points, la doctrine n'y paraîtra pas assez austère à tout le monde. Une de scs maximes, par exemple, est ainsi formulée : *Chez quelques-uns, l'amour du sexe ne peut pas sans dommages être totalement empêché de se produire en fornication*. Une autre porte tout simplement : *Le pellicat* (commerce avec une seule maîtresse) *est préférable à un vague désir libidineux.* Il est vrai que les développemeuts donnés à cette théorie l'améliorent singulièrement, mais en fin de compte ils paraissent sensiblement s'altérer eux-mêmes, du moins dans cette dernière phrase, qui a tout l'air d'une concession sous un apparent correctif : « Il vaut mieux cepeudant allumer d'abord le flambeau de l'amour du sexe avec une épouse. »

Si je signale ces ombres, c'est qu'elles nous apprennent une fois de plus que Swedenborg, qui est ennemi de toute espèce de rigorisme, est d'une largeur de vues bien éloignée de ce qu'on a si souvent dit sur son compte. J'aime mieux toutefois les maximes plus austères, qui sont le vrai caractère de la morale évangélique, ces maximes qui condamnent le désir impur, mais n'excluent pas plus la compassion pour le pécheur que pour la pécheresse, même adultère.

Ce qui surprend dans ces volumes « de sagesse angélique, » ce n'en est pas l'idée fondamentale, que la félicité éternelle est l'union de l'amour avec la sagesse ou le véritable amour conjugal, c'est l'idée, que tous les anges, même les plus élevés ou les plus célestes, vivent dans les réalités d'un amour conjugal qui implique, quoique pris au spirituel, la différence des sexes. Or c'est là si bien la doctrine de l'auteur, qu'il donne plusieurs récits

d'entrevues [des *mémorables,* comme il dit] qu'il a eues avec des couples célestes qui l'ont instruit des délices de leur union. Ses pages sur un entretien de ce genre avec deux anges du troisième ciel sont d'une rare beauté ; mais la vérité y est-elle pure ? Et pourtant l'auteur y tient au point qu'il en fait le fondement de tout le bonheur céleste et qu'il a soin de répondre par une remarquable confidence à l'objection qu'un lecteur ignorant aurait pu tirer de sa vie de célibataire. En effet, il est loin d'être voué au célibat éternel ; le ciel lui réserve une compagne : une des plus nobles et des plus angéliques créatures du royaume de Suède, madame la comtesse de Gyllenborg, lui fut montrée un jour, comme la céleste fiancée qui l'attendait dans les cieux. Il est vrai que cette anecdote n'est constatée que par la tradition, dit un de ses biographes, M. White ; mais c'est une de celles qui confirme le mieux sa doctrine et qu'à ce titre nous aimons le plus à recevoir. L'amour conjugal du ciel n'étant pas lié aux antécédents de la terre, la prévision de cette union était d'ailleurs, de la part du Voyant, une perception aussi simple que tant d'autres qui rayonnèrent dans sa pensée.

Sur la liste de distribution de cet ouvrage, le prélat Oetinger fut, à ce qu'il semble, un des premiers ; car dans sa lettre du 8 novembre 1768, Swedenborg est tout surpris d'apprendre de lui, qu'au 28 octobre il n'avait pas encore reçu ses trois exemplaires. Il lui annonce d'ailleurs l'envoi de neuf autres avec son opuscule sur les *Planètes*, « s'il trouve une occasion. » Cette lettre est à remarquer. Quoiqu'elle ait à répondre encore à des objections peu agréables, elle est écrite d'un tout

autre ton que les précédentes au même prélat. Ici il reçoit avec les solutions demandées les épithètes *de très-vénérable et très-distingué.* Il avait écrit, qu'on ne comprenait pas qu'il ait été donné à Jésus-Christ puissance sur toute chair ; et il demandait, si cela s'applique aussi aux anges et aux habitants des cieux, qui n'ont pas de chair, mais seulement des corps transparents? — Swedenborg lui répond, Que par *toute chair* on entend *tout homme;* que les anges eux-mêmes n'ont pas des corps transparents, mais substantiels; qu'on a d'ailleurs un texte formel qui tranche la question de la puissance de Jésus-Christ à leur égard aussi, puisqu'il y est dit : *Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre.*

Une autre objection faite par le prélat portait sur la distinction du sens naturel et du sens spirituel des saintes Écritures. Swedenborg lui adresse sa théorie à ce sujet sur un feuillet spécial écrit avec soin. En général tout ce procédé fait plaisir. Un ton de bonne harmonie règne de nouveau entre les deux théosophes.

Toutefois, ce furent les dernières lettres qu'ils échangèrent, et bientôt il y eut entre eux détachement complet, et même un peu d'hostilité de la part du prélat.

Si chacun des deux vit arriver sans regret la fin de ce commerce qui pouvait devenir si intéressant entre deux hommes si supérieurs, c'est que la séparation convenait à l'un à l'autre : à Swedenborg qui tenait à sa position d'interprète privilégié et accepté dans toutes les prérogatives de sa mission, et à Oetinger dont les allures étonnaient la cour et le clergé de son pays. Le second avait une position à garder aussi, à se maintenir dans une belle prélature. Mais, du moins, ce dignitaire n'attendit

pas que son consistoire lui reprochât des opinions ou des tendances swedenborgiennes, pour s'en déclarer indépendant. C'est ce qu'il avait écrit à Swedenborg lui-même, et si sa lettre ne dit pas *très-explicitement*, qu'il n'avait adopté de lui rien que ce qui est dans toute philosophie sacrée ou biblique, elle le dit du moins *très-implicitement* (V. *Acta historico-ecclesiastica nostri temporis*. Weimar, 1782, vol. LVII).

Aussi put-il dire avec raison à l'autorité religieuse dont il relevait, qu'il n'avait aucun goût pour les opinions particulières de Swedenborg. Cela était si vrai qu'il avait écrit à celui-ci en toutes lettres, *Qu'il abhorrait son système d'interprétation*, ce qui était réellement plus vif qu'il n'était nécessaire et moins poli qu'il ne convenait entre prélat et gentilhomme. Mais ce qui montre combien Swedenborg était tolérant pour les hommes de science et de haute piété, c'est que, inaccessible aux petitesses de l'amour-propre vulgaire, en raison de la fermeté de ses opinions, il ne se fâcha pas le moins du monde d'une dissidence déclarée avec une énergie aussi germanique.

Le prélat, plus impétueux, nous dit, au contraire :

« Là-dessus, il m'envoya ses livres de *Telluribus planetarum*, de *Amore conjugiali* et de *Vera religione christiana*, tout en me menaçant d'être envoyé un jour *ad inferiora*, si je n'adoptais pas ses doctrines. (Oetinger, Autobiographie publiée par M. Hamberger, p. 97).

Si cela se fit réellement, comment faut-il traduire *ad inferiora ?* Est-ce par enfer? Swedenborg envoyait-il en enfer ceux qui refusaient d'admettre sa doctrine? C'est ici un grief que Oetinger seul articule. Juste, il jette-

rait une ombre bien profonde sur la pensée si sereine d'ordinaire de Swedenborg, et démentirait bien ce que nous venons de dire sur sa tolérance. Mais d'abord, le mot *inferiora* n'indique que les régions où vont les esprits inférieurs aux anges. Ensuite, le prélat, qui est vif et qui est réduit à faire son apologie, exagère évidemment. Il affecte le dédain avec trop d'éclat pour ne pas le rendre très-suspect. « Je lus *cela*, dit-il, avec indifférence, et je le pardonnai à Swedenborg, sachant bien qu'un Voyant n'est pas un exégète, et qu'il ne faut pas ériger en hérésies les erreurs d'un écrivain qui a d'ailleurs le cœur bon. » Mais l'irascible prélat n'est-il pas un peu en contradiction avec lui-même? N'a-t-il pas été jadis un peu plus près de Swedenborg qu'il ne se l'avoue? Comment accorder ses jugements antérieurs avec ceux qu'il vient d'énoncer? Les cœurs bons, qui souffrent la contradiction comme le fit Swedenborg, ne menacent pas de l'enfer ceux qui n'adoptent pas leurs vues. Après s'être fait le traducteur d'un écrivain, n'est-ce pas aller trop loin que de faire contre lui des déclarations aussi rudes? Et doit-on, pour se disculper du grief de lui appartenir, ajouter encore, comme le fit Oetinger, deux brochures à un reniement aussi catégorique?

Un prélat, il est vrai, est plus obligé qu'un autre de tenir à la pureté de sa foi; mais il est au moins à croire qu'on a été maladroit, s'il faut tant de pages pour démontrer que non. Pour bien établir des divergences de vues, vous n'aviez qu'à en appeler à vos écrits; et c'est vous accuser que de donner à la publication de vos brochures cette excuse : « Tout le monde me pre-

nait pour un Swedenborgien. » — C'est vous accuser, dis-je, car « tout le monde » a rarement tort.

Oetinger, comme tous les théologiens de son pays, s'occupait beaucoup d'exégèse sacrée, et il affectionnait l'étude des textes apocalyptiques; mais depuis longtemps l'interprétation allégorique n'allait plus aux savants d'Allemagne. Ceux-là même qui se piquaient autant de haute critique que de foi, s'en tenaient aux seules données philologiques. Les crédules se livraient au nom des mystères de l'Apocalypse à des calculs très-hasardeux sur la fin du monde, à des conceptions très-chimériques sur la nouvelle Jérusalem ou le règne millénaire; mais ils se sentaient peu de sympathie pour les illuminations de l'Écriture sainte par voie de visions nouvelles. Quant aux incrédules ils se moquaient de ce que Swedenborg offrait en vertu de sa « divine mission pour la révélation du sens intérieur. » Beaucoup de ceux qui l'avaient d'abord suivi avec le plus de curiosité, bientôt animés d'une piété plus évangélique et d'une doctrine plus sobre, aimèrent mieux se sauver avec une utile prudence dans les sentiers si bien tracés du vieux catéchisme que de continuer à errer dans les méandres aventurés de la nouvelle Jérusalem. Oetinger était de cette classe. Toutefois, si Swedenborg soignait le prélat de Murhart, plus savant que lui en théologie, comme Saint-Martin soigna le gentilhomme de Morat, plus savant que lui en philosophie, le célèbre Voyant y gagnait un vaillant champion, conservait en Allemagne un ami considérable, et y retrouvait, après l'orage, un habile traducteur. Mais Swedenborg, qui avait à peine le temps de jeter des

regards distraits sur les nombreuses lettres qu'on lui adressait, n'aimait pas beaucoup à y répondre.

Ce qu'il aimait, c'était de renvoyer les curieux à ses livres, et nous ignorerons toujours, parce qu'il n'a pas voulu l'écrire à Oetinger, ce fait important, à savoir, si saint Jean approuvait ou non la conversion de son Apocalypse du sens naturel au sens spirituel, et s'il préférait l'interprétation de Swedenborg ou celle de Bengel?

L'exposé sommaire de la doctrine de la nouvelle Jérusalem fut mis sous presse dès que l'*Amour conjugal* eut paru; et le débat de Swedenborg avec son ami d'Allemagne était à peine vidé, qu'il en eut un autre avec un ami de Hollande.

En effet, l'impression de ses deux écrits retint Swedenborg à Amsterdam jusqu'au mois de mars de l'année suivante. Il y était encore au milieu d'un cercle d'amis, quand il fit la connaissance d'un ancien officier au service de la Prusse dirigeant à Amsterdam un grand commerce, Christian Cuno, qui s'attacha singulièrement à lui, à ses écrits, à toute son œuvre, et qui nous a laissé sur ce sujet des notes fort curieuses.

Publiées récemment par M. Scheler, bibliothécaire du roi des Belges (*Notes d'un bourgeois d'Amsterdam*, Hanovre, 1858, en allemand), ces pages écrites avec une rare indépendance d'esprit et un amour sincère du vrai, peignent Swedenborg à quatre-vingts ans mieux que nulles autres. Cuno venait de lire l'*Amour conjugal* quand il en rencontra l'auteur dans une librairie française. Il lui exprima le désir de le voir. Bien accueilli, il le vit « tous les dimanches au sortir du sermon, » en devint l'ami, l'aima et le vénéra, mais l'apprécia tou-

jours en toute liberté. « C'était, nous dit-il, un homme un peu étrange, très-affable, parlant le français et l'allemand, mais médiocrement, d'une politesse parfaite et d'une sainte vie. » — Il voyageait sans domestique, et dit à Cuno, qui lui en exprima son étonnement, Qu'il n'avait nul besoin d'aide, son ange étant toujours avec lui, lui parlant et lui tenant compagnie. — Il voyait la société suédoise d'Amsterdam, « respecté de tout le monde, même de ceux qui cachaient peu l'intention de se moquer de lui et de ses visions. Son regard imposait la réserve convenable. Occupant deux pièces dans une maison bourgeoise, il y donnait peu d'embarras à ses hôtes, se couchant à sept heures du soir, se levant à huit heures du matin; entretenant son feu en hiver; ne rentrant jamais sans rapporter quelques friandises aux enfants; passant pour très-riche, même aux yeux de ses éditeurs; ne leur demandant jamais de compte; imprimant ses livres sur papier de luxe, et en distribuant beaucoup d'exemplaires. On lui voyait de fortes lettres de change sur la maison Hope et dont il ne se pressait pas de toucher le montant, quoiqu'il dépensât beaucoup. » — « On lui donne dix mille florins de revenu, s'écrie Cuno, un palais et un beau jardin à Stockholm! Quelle belle vie il pourrait y mener! Au lieu de cela, il va sans cesse à Londres et à Amsterdam, ce dont je ne vois d'autre raison que la liberté qu'il y trouve d'imprimer tout ce qu'il lui plaît, chose qu'il ne pourrait faire de même dans aucun autre pays de la chrétienté. » Il faisait donc très-bien.

« Le digne gentilhomme, toujours sobre, se nourrissant d'ordinaire de biscuit et de chocolat, prenant beaucoup de café, allait quelquefois au restaurant et dînait

chez tous ceux qui l'invitaient. » — Dînant un jour chez Cuno, il raconta qu'il venait de voir pour la première fois le roi Stanislas dans le monde des esprits; que ce prince s'était montré plusieurs fois sans qu'on le connût; que Swedenborg lui ayant demandé son nom, il le lui avait dit avec plaisir et l'avait présenté à sa fille, l'ancienne reine de France.

« Homme du monde, dit Cuno, Swedenborg parle avec la même aisance à tous, grands et petits, fait volontiers sa partie, et est fort courtois pour les dames. »

Puis, le bon Cuno donne des détails sur la tenue élégante de l'aimable vieillard dans le monde, et de la bonne figure qu'il y fit à un dîner entre deux dames fort instruites et « très-amies de la parole; » de l'appétit qu'il montra dans ce festin hollandais prolongé de midi à sept heures, suivi du café et d'un thé. Le Voyant, pendant ces heures, entretint la société du baron d'Abricourt, ancien ambassadeur de France à la Haye, où il était mort. Il ne l'avait pas connu dans ce monde, mais rencontré dans l'autre. Ce qui frappa surtout, c'est qu'il le dit uni maintenant à une compagne mieux assortie à sa pensée que ne l'avait été sa première femme.

Il paraît que les dames d'Amsterdam, très-avides de ces sortes de nouvelles, provoquèrent d'autres réunions du même genre et que Swedenborg, dont la santé semblait être encore celle d'un jeune homme, s'y prêta de fort bonne grâce.

Ce qui surprend un peu dans ces renseignements et d'autres sur cette santé de jeune homme, c'est ce qui est acquis d'un autre côté, à savoir, que Swedenborg avait l'estomac fort délicat et souffrait souvent de la gravelle

comme on en souffre. Mais ces contradictions, qui ne naissent que de l'exagération que chérissent les uns, et de la généralisation de certains faits à laquelle se livrent les autres, se rencontrent partout. Toutefois il est rare qu'on constate, comme le fait Cuno au sujet de Swedenborg, l'apparition de nouvelles dents qui auraient poussé à un vieillard de quatre-vingt et un ans.

Et pourtant Cuno n'est ni léger, ni enthousiaste. Il a lu les écrits de son ami; il en a fait des extraits; il les analyse les uns après les autres, ici avec une piquante moquerie, ailleurs avec une véritable colère, surtout quand il s'agit des épîtres de saint Paul, de saint Pierre et de saint Jacques, « que Swedenborg rejette du canon, parce que ce qu'ils ont écrit contre lui est trop puissant. » Swedenborg en a souvent entretenu Cuno, qui le critique vivement, mêlant le sel des railleries à l'autorité des textes, mais toujours heureux de relever et de faire briller l'or qu'il y rencontre, tout en se trompant parfois faute de bien s'être pénétré de la terminologie propre à l'auteur.

L'impartialité, ou du moins l'amour de la vérité, est en effet si pur chez Cuno, que tout en réfutant Swedenborg avec vivacité, il rapporte ce qui l'honore. Quelqu'un ayant raconté, d'après les journaux, le dernier supplice que le roi de Portugal aurait fait subir à l'évêque de Coïmbra, le Visionnaire répondit vivement, Que c'était une erreur et qu'il venait de parler de l'évêque avec le pape récemment décédé. Puis, il fit comprendre à ceux qui avaient répandu la nouvelle de Coïmbra, que la saine raison seule eût suffi pour en sentir l'absurdité. « On ne procède pas de cette façon-là, dit-il, avec un

évêque. » Et quelques jours après, dit Cuno, les journaux rétractèrent leur fausse nouvelle.

On voit par les piquants détails de Cuno, que Swedenborg, tout en écrivant et en imprimant beaucoup, ne se dérobait pas à la société. Il n'oubliait pas même le grand monde. Il entretenait correspondance avec les ambassadeurs de Suède et de France à la Haye. La princesse d'Orange devant accoucher, il se rendit à la cour pour y présenter ses félicitations, et porter à la reine, à son retour en Suède, des nouvelles directes de la princesse et de son enfant. Cuno a d'autant plus de plaisir à conter ce fait, que la calomnie avait répandu une mauvaise anecdote sur son ami. Sur la fausse nouvelle de la mort de Voltaire, Swedenborg aurait, disait-on, donné à la cour de la Haye, sur l'état digne de pitié où l'illustre philosophe se serait trouvé dans l'autre monde, des détails qui auraient d'abord vivement touché, puis excité l'indignation quand la fausse nouvelle fut tombée. — Swedenborg lui-même rit beaucoup de l'anecdote, ajoute le narrateur. « De six mois, dit-il, je n'ai pas même songé à Voltaire tout entier [tout grand qu'il est]. »

Cuno admet donc, mais ne s'explique pas, le don des perceptions extraordinaires que possède Swedenborg. Et cependant il n'admet pas qu'il ait joui de facultés surnaturelles; il ne croit pas à ses entrevues avec les anges, et ne trouve aucune explication satisfaisante pour les connaissances exceptionnelles qu'il lui attribue; car il revendique une grande science à son ami. Voici en dernière analyse comment il formule son opinion sur lui :

« Pour mon compte, je ne puis m'empêcher de considérer notre Voyant comme un homme honnête et pieux

dont je ne puis admettre, qu'une seule fois il dise sciemment ce qui n'est pas la vérité ; mais pour ce qui est des anges, je n'y ai pas créance pour la valeur d'un cheveu, et toutes les fois qu'il assure une chose pour la tenir de leur bouche, c'est pour moi une raison d'y ajouter d'autant moins de foi. » [Scheler, p. 114.]

Telle était la fermeté de conviction de Cuno et la sincérité de son attachement pour Swedenborg, qu'il le conjura d'abord en particulier, puis un jour à table devant une nombreuse compagnie, d'ajourner la publication de son second ouvrage, l'*Exposé sommaire de la nouvelle doctrine*, pour ne pas provoquer son bannissement de la ville.

Mais, dès le mois de janvier 1769, l'ouvrage était imprimé, et il fut envoyé aux ministres de toutes les religions d'Amsterdam et à toutes les universités de Hollande. Cuno, qui, depuis longtemps, s'impatientait du silence gardé par les théologiens sur l'apparition de tant d'ouvrages où « leurs doctrines étaient renversées de fond en comble, » s'attendait à les voir enfin prendre la parole à cette occasion ; et n'en voyant aucun s'y disposer, il écrivit lui-même à l'auteur la lettre que voici :

« Amsterdam, 6 mars 1769.

« J'ai examiné exactement les principes de votre système. Vous en donnez pour preuve principale votre témoignage sur ce que vous dites avoir vu. Vous racontez des merveilles que vous avez vues et entendues.... Vous avez publié, etc. [Cuno fait l'énumération des écrits.] Puis il reprend : Quant à vos *Arcanes célestes*, ouvrage de longue haleine en huit volumes, je n'ai pas

encore pu en faire l'acquisition, ni le lire avec attention. Il a paru de vous plusieurs écrits de ce genre. Vous en avez adressé un exemplaire à chaque évêque d'Angleterre; mais nul n'a voulu prendre la peine de les réfuter. Les Hollandais ont jugé avec beaucoup de réserve et une louable modestie un des derniers, le livre de l'*Amour conjugal.* Le critique d'Amsterdam réserve son jugement définitif pour le moment de la publication complète, promise à deux ans d'ici, mais ajoute ces mots : « Au surplus, les théologiens peuvent, à notre avis et sans nuire à la cause de la vérité, se dispenser de réfuter les idées de cet homme extraordinaire. » — Quant à votre dernier ouvrage [il s'agit de l'*Exposé sommaire*], vous l'avez distribué à tous les ministres de toutes les religions qui se trouvent dans cette ville, catholiques comme protestants. Vous l'avez répandu également dans d'autres villes et dans d'autres universités de Hollande... Loin de moi la prétention de mettre des bornes à l'action de la toute-puissance divine, je fais abstraction de toute ma métaphysique et de toute ma psychologie pour ne pas diminuer le mérite d'un vénérable vieillard de quatre-vingt-six ans (!), d'un homme honorable et savant, pour admettre qu'il a plu au Seigneur de se révéler à vous et de vous donner la mission d'enseigner des choses nouvelles, ignorées jusqu'ici de l'Église et du genre humain. J'accorderai même qu'il vous est permis d'être avec les anges dans le monde des esprits en même temps qu'avec les hommes dans ce monde, et cela depuis vingt-cinq ans. Cependant, très-cher ami, pourquoi ne pas convaincre le monde incrédule de la légitimité de votre vocation? »

Ici Cuno presse le Voyant d'aborder directement ces faits merveilleux de sa vie dont tout le monde parlait, et en particulier l'histoire de la reine Louise Ulrique, au sujet de laquelle il continue ainsi :

« Plusieurs de mes amis m'ont raconté cet événement, mais autant il y a eu de narrateurs, autant j'ai entendu de plaisants qui ont ajouté à vos merveilles leurs suppléments moqueurs. Que la chose s'est passée réellement ainsi, vous me l'avez raconté vous-même. Mais ce n'est pas à moi, c'est au monde incrédule qu'il faut le raconter. La cause de la vérité vous le demande. Vous avez eu pour témoins la reine et le grand roi : peut-être seront-ils vos garants. » (*Schwedische Urkunden von dem Assessor Swedenborg*, p. 110.)

On le voit, rien de plus rude que Cuno dans sa lettre, rien de plus propre à faire connaître son attitude véritable en face du merveilleux qui se produit en son siècle. Il est de ceux qui veulent croire, mais qui désirent que chacun examine. Ajoutons, que Cuno, en critique sérieux, traduisit sa lettre en hollandais et la répandit autour de lui, afin d'engager les théologiens à rompre un silence qui le choquait. Si Swedenborg désirait répondre aux graves objections que rencontrait sa doctrine ou sa mission, une pièce pareille était bien propre à le mettre en demeure de s'expliquer vis-à-vis de la Hollande ; et il est à regretter assurément qu'il y ait répondu aussi peu qu'à celle de Kant, dont elle rappelle le souvenir. On dit qu'il est douteux que cette lettre lui soit parvenue ; mais Cuno, qui le voyait sans cesse, n'a certainement pas plus manqué de moyens que de volonté pour la lui faire tenir. On ajoute que Swedenborg, l'aurait-il reçue,

n'eût pas trouvé le temps d'y répondre, occupé sans cesse de ses rédactions. Mais quelles publications pouvaient être plus nécessaires de sa part qu'une réponse donnant des solutions quelconques à des questions aussi catégoriques? Garder le silence, c'était ajourner la lumière et transmettre les doutes d'une génération à un autre beaucoup moins en mesure de les résoudre. On dit enfin que la meilleure réfutation de la lettre de Cuno, c'est sa conversion prompte à la doctrine de Swedenborg. Mais si l'on n'a pas d'autres preuves de cette conversion que l'intimité avec laquelle le riche négociant continua à le voir et le respect avec lequel il lui écrivit encore, ces preuves n'en sont pas, cette intimité et ce respect ayant subsisté avant la lettre.

Pour faire croire à la conversion d'un esprit tel que Cuno s'est fait connaître, il faut, non pas de faibles inductions, mais de fortes preuves. Le vrai Cuno est tout entier dans ce que nous avons vu de lui, d'après les manuscrits qu'il a laissés, et dans le pseudonyme significatif de *Paul de la Recherche* [*ou de l'examen*] (D. Paulus ab indagine) qu'il prend dans sa lettre.

Mais quand même les raisons qu'on donne seraient concluantes pour ce qui regarde sa conversion complète, qui paraîtrait bien étonnante faite dans un intervalle aussi court, cet argument tout personnel n'en serait pas un pour la science, et Swedenborg qui avait le travail si facile ne devait pas se dérober à une obligation aussi sacrée que celle de défendre ses enseignements. Qui envoie ses écrits aux ministres de toutes les religions d'une grande cité, à toutes les universités de Hollande et à tous les évêques de Suède et d'Angleterre, ne doit pas

garder le silence quand on lui offre la parole, quand on le presse d'expliquer ensemble ses lettres de créance et sa doctrine.

Craignait-il de perdre son temps avec Cuno?

Je le pense; mais cela seul n'explique pas son silence. Swedenborg répondait ou se taisait suivant ses convenances et quel que fût le personnage qui lui écrivait. L'année précédente encore, Lavater lui-même n'en avait pu obtenir une réponse aux questions suivantes : Félix Hess, un de mes amis qui est mort, m'apparaîtra-t-il? Quand et comment? Me révèlera-t-il quelque chose sur le bonheur des cieux et sur ma destinée pastorale? Pourrai-je converser avec les anges et les trépassés, sans violer la loi de Dieu? Comment obtenir cette faveur? Le songe que j'ai eu le 9 juin venait-il de Félix? (Lettre du 24 août 1768.)

On comprend le silence obstiné du théosophe à la vue de ces questions; mais celles de Cuno étaient d'une autre portée, et si Swedenborg n'y répondit que par quelques lignes fugitives qu'il lui remit en personne, j'aime à croire qu'il avait hâte d'arriver à Paris pour l'impression de son principal ouvrage, quoiqu'il ait passé à Amsterdam au delà de trois mois encore après cette sommation. Il est vrai qu'il y était fort occupé.

Qu'y faisait-il?

CHAPITRE XX

Nouveaux débats. — Les attaques du clergé de Suède. — Le mémoire du doyen Ekebom. — Le troisième voyage de Paris. — Le traité du commerce de l'Ame et du Corps. — Un censeur de la Sorbonne. — Voyage de Londres. — Les amis d'Angleterre. — Lettre du docteur Hartley à Swedenborg. — L'autobiographie du dernier.

1769

Swedenborg, que faisait-il encore à Amsterdam pendant tout ce temps ?

Il écrivait à ses amis pour leur recommander l'écrit qu'il venait de publier, l'*Exposé sommaire;* il envoyait cet écrit à tous les membres du clergé hollandais ; il se proposait de l'adresser à « tout ce qu'il y avait de plus éminent en Allemagne. » — C'est ce qu'il écrit au professeur Beyer. (Lettre du 15 mars 1769.) Il ajoute que déjà plusieurs théologiens en ont reconnu la doctrine, qu'elle embarrasse les autres parce qu'elle leur prouve qu'il n'y a plus de théologie dans la chrétienté. Il charge son ami d'en donner douze exemplaires à des personnes de Gothenbourg qu'il indique, au doyen du consistoire entre autres, qu'il doit prier *amicalement d'en émettre son opinion au consistoire*. L'imprudent !

Beyer lui avait parlé de certaines visions d'un jeune homme qu'on se racontait dans tous les cercles pieux. Il n'en fait aucun cas. « Quant aux visions dont vous me parlez, lui dit Swedenborg, ce ne sont que des visions fantastiques. »

A cette époque, c'était vers le 15 mars, il comptait encore partir pour Paris au bout d'un mois. Mais ce départ fut différé de plus de onze semaines. J'ai dit tout à l'heure à quoi il était occupé en Hollande. Il avait, d'ailleurs, à se défendre; et il écrivait, non plus à des étrangers qui le harcelaient, à un savant d'Allemagne ou à un ami d'Amsterdam, mais au clergé de son pays.

Le moment le plus grave de sa vie d'apôtre était venu : non-seulement on le discutait enfin, mais on l'accusait. Nous l'en félicitons. Ses amis s'en irritèrent et crièrent à la persécution. Mais en cela quelle idée se faisaient-ils de l'humanité et surtout de l'Église? La première pouvait-elle ne pas demander les raisons de l'innovation; la seconde, ne pas arrêter le novateur? Toutes deux devaient-elles garder le silence? Le clergé pouvait-il se croiser les bras en voyant un novice en théologie et un ancien naturaliste se dire docteur illuminé et démolir pièce à pièce l'édifice tout entier de doctrines et d'institutions religieuses qu'on croyait la gloire et le salut du monde, puisque c'était la sainte vérité apportée aux hommes par le Fils éternel de Dieu et par ses immortels apôtres?

J'ajouterai, quelle idée se fait-on de Swedenborg lui-même quand on s'émeut en son nom et en sa faveur des tempêtes qu'il souleva tout à coup? Tant d'écrits si pleins de nouveautés, de faits étranges et

d'enseignements blessants pour tout le monde, très-remarquables sans doute, mais tous exposés sous des formes toujours agressives, parfois même railleuses, ne méritaient-ils pas la discussion et pouvaient-ils ne pas provoquer les plus vives hostilités? Quoi! un théosophe du Wurtemberg et un homme lettré d'Amsterdam, amis tous les deux de Swedenborg, l'un son traducteur, l'autre un de ses lecteurs les plus fidèles, se seraient révoltés contre ses étranges prétentions, et les théologiens de Suède auraient dû demeurer bouche close à la vue de ces radicales attaques qui renversaient leur Église?

Cela se pouvait d'autant moins que Swedenborg répétait plus vivement ses coups.

Et déjà l'on s'impatientait de ce long silence du clergé quand enfin le doyen de Gothenbourg le rompit. A la vue de deux membres du consistoire, le professeur Beyer et le docteur Rosen, devenus Swedenborgiens ou membres de la nouvelle Église, ce doyen ne pouvait continuer à se taire. Le 22 mars 1769, il remit au consistoire un mémoire où il résumait la *nouvelle doctrine*, en la déclarant *hérétique au plus haut degré et socinienne sur les points les plus délicats*.

On connaît le style de la polémique religieuse. Il est le même dans tous les temps et tous les pays. Presque toujours compromettant pour la sainte cause qu'il défend, il pèche d'ordinaire par la violence des termes encore plus que par l'exagération des idées. Il prend surtout son cachet le plus choquant quand ce sont des théologiens, c'est-à-dire des orateurs populaires, habitués à produire de fortes peintures pour obtenir de vives émo-

tions, qui engagent le débat. Il n'est donc pas étonnant que le doyen ait pris ce ton un peu emphatique dont nous venons de donner un échantillon, et qu'il ait prodigué à la nouvelle doctrine des mots durs, tels que *perverse*, *impie* et *damnable*, tout en disant qu'il ne connaissait pas par lui-même le système religieux de Swedenborg.

Mais ne doit-on pas être bien assuré d'avance que le gentilhomme appelé à se défendre ne répondra pas sur le même ton ? Hélas! dans sa réponse du 15 avril suivant, il fut homme; il parla comme un théologien. « Le mémoire de M. le doyen, dit-il, ne contient que des injures, et même, çà et là, des *mensonges*. Il est écrit par un homme qui ne sait pas retenir sa langue et qui n'a pas d'yeux pour voir *devant lui*. »

Et ce ne sont pas encore ses plus gros mots, car voici la suite : « Il y a de l'*effronterie* et de l'*impudeur* à qualifier d'hérétique une doctrine qui enseigne et confirme la divine trinité. »

A la fin vient même le vocabulaire le plus exceptionnel, j'allais dire le plus énergique d'entre les impossibles : « L'épithète de socinienne renferme une *calomnie*, un *exécrable mensonge* et un *blasphème*, une *insulte diabolique*. »

L'évêque de Gothenbourg, le docteur Lamberg, qui présidait le consistoire, était absent; il assistait à la diète de Norkoping. Swedenborg lui fit remettre cette réponse à Ekebom par le docteur Beyer, qui, ami plus hardi, en eût fait disparaître ces vivacités de langage, mais qui manqua de ce courage de résistance à l'amitié qui est le plus rare de tous.

Swedenborg lui-même, se reposant peu sur cette pièce, malgré sa teneur assez triomphante, adressa, le 22 mai suivant, une seconde apologie au même prélat, toute théologique, plus douce de style, pleine de citations des textes les plus autorisés en Suède, et offrant d'en fournir « encore une fois autant » ne reprochant plus au doyen autre chose que le mensonge.

Les deux réponses lancées, Swedenborg avait bien envie de se mettre en route pour Paris avec un projet dont il gardait le secret envers ses meilleurs amis. Écrivant au docteur Beyer, il avait mis ces seuls mots : « Ce projet ne doit pas être publié d'avance. » Quel était ce projet?

Ce ne pouvait être qu'une publication de plus, et l'on a cru qu'il s'agissait de son plus important et dernier ouvrage, *La vraie religion chrétienne ;* mais c'était une erreur, cet ouvrage n'a été écrit que deux ans plus tard, ainsi qu'on le verra au chapitre suivant.

Swedenborg, qui s'adressait aux universités de France et d'Espagne, pouvait fort bien avoir l'idée de faire paraître un ouvrage important à Paris. Il avait eu en cette ville quelques relations scientifiques dans la seconde phase de sa carrière. Celles-là étaient rompues, sans doute, mais des relations philosophiques ou même religieuses s'y nouaient tout aussi facilement. Celles du genre qu'il aimait plus exclusivement y étaient plus difficiles; cependant, il ne devait pas tarder à y trouver un traducteur pour le plus important de ses écrits. Il pouvait donc se flatter d'y trouver un éditeur. D'ailleurs aucun autre intérêt qu'un projet de propagande ne devait l'attirer alors en France. L'âge de ses pre-

mières études de mœurs, l'âge poétique où il allait au théâtre et notait sur son *Itinéraire* les noms des chanteurs ou ceux des danseuses, était passé depuis longtemps pour lui; et à cette époque, sa grande et unique affaire était bien l'impression d'un livre important à ses yeux; mais celui qu'il avait alors en portefeuille, ce n'était pas encore le *Chant du cygne*, c'était son traité du *Commerce de l'âme et du corps*.

Or, à en juger par l'étiquette, ce n'était là qu'un ouvrage de philosophie, et, de la part d'un cartésien de Suède, rien de plus simple que de faire imprimer parmi nous un produit de cette même psychologie qu'un Français était allé, un siècle auparavant, enseigner à Stockholm. Et pourtant Swedenborg échoua dans son dessein d'y faire paraître son traité. On sait où en était notre législation sur la presse à cette époque. Il fallait une permission pour la publication d'un ouvrage de philosophie ou de religion, comme pour la représentation d'une pièce aux Français. Cependant, si la loi était mauvaise encore, déjà les mœurs étaient intelligentes. Swedenborg ayant présenté son manuscrit et obtenu pour examinateur M. Chevreuil, docteur en Sorbonne, ce dernier lui offrit une autorisation tacite, à la condition qu'il mettrait sur le titre, au lieu de Paris, le nom de Londres ou d'Amsterdam. On ne pouvait mieux faire. Mais cela parut impraticable à l'auteur. Plus scrupuleux que ne le fut deux ans plus tard, et plus d'une fois, le très-scrupuleux Saint-Martin, qui mettait tour à tour Édimbourg ou Héliopolis pour Lyon, et Lyon pour Strasbourg, Swedenborg ne vit dans ce biais qu'un acte de fausseté, et dans sa délicatesse de

rigoriste, il aima mieux renoncer à toute publication en France que d'autoriser ce que sa conscience prenait pour un mensonge.

S'il mettait sous presse à Paris, il s'y arrêtait pendant plusieurs mois et s'y rencontrait inévitablement avec Saint-Martin, qui y était alors et qui n'eût pas manqué de le rechercher avec toute son ardente curiosité. Leurs entrevues nous valaient des pages curieuses dans le journal intime du théosophe d'Amboise, si ce n'est dans celui du théosophe de Stockholm, qui avait cessé le sien en 1765; mais assurément ils se séparaient sans trop de regret de part et d'autre, comme plus tard se séparèrent à Strasbourg Saint-Martin et Silferhielm, le soi-disant neveu de Swedenborg que je ne trouve pas dans la famille de celui-ci.

Arrivé dans les premiers jours de juin, Swedenborg doit avoir quitté Paris aussitôt que sa tentative eut échoué. Comptant y faire un peu de séjour, il y avait engagé un domestique, et la tradition ajoute que, sur la crainte manifestée par ce serviteur, qu'on n'abusât, pour le voler, de l'habitude de son maître de laisser ses portes ouvertes, Swedenborg répondit, en souriant, au protecteur de ce brave homme: *Qu'il soit tranquille; il ne sait pas quel bon gardien j'ai à ma porte.*

De Paris, où Buffon, Lavoisier, Bailly, Fourcroy et Haüy cultivaient alors avec éclat ces sciences qu'il avait tant aimées et honorées, mais qu'il négligeait maintenant sans les oublier, Swedenborg se rendit à Londres, où il avait ses amis les meilleurs et les plus utiles pour ses nouveaux travaux. C'étaient un docteur en philoso-

phie, le savant Hampe, qui avait été précepteur de George II; un docteur en théologie, philosophe aussi, Hartley, curé de Winwick et traducteur de plusieurs de ses écrits; un docteur en médecine, Messeter; le consul de Suède, Christophe Springer, qui devait plus tard transmettre à Pernety des renseignements si curieux sur son illustre ami. Il aimait aussi singulièrement son imprimeur Hart et sa famille, à laquelle il dit très-franchement, quand elle lui annonça la mort de son chef : « Je le sais très-bien, car je *l'ai vu dans le monde spirituel,* pendant que j'étais en Hollande (indiquant l'époque), et aussi pendant ma traversée sur le paquebot. »

Aussitôt son arrivée à Londres, il mit sous presse son *Traité des Rapports ou du commerce de l'âme avec le corps*, un de ses meilleurs écrits. Nous avons dit les sérieuses études de physiologie qu'il avait faites sur cette question. Plus pendante que jamais depuis l'hypothèse de l'harmonie préétablie, Swedenborg l'avait déjà abordée ou effleurée plusieurs fois. Ce fut pour l'approfondir qu'il la traita ici d'une façon spéciale. A son double point de vue de physiologiste et de théosophe, il avait à quereller sérieusement Leibnitz, qui s'était si largement donné le noble droit de critiquer les hypothèses de ses prédécesseurs et celui d'en produire de nouvelles. Mais peut-être Swedenborg se rendit sa tâche trop facile. Une question où la philosophie avait échoué si complétement demandait un examen plus approfondi, une discussion plus serrée et des solutions plus nouvelles. Celles de Swedenborg, quoiqu'il se montre anatomiste et physiologiste très-supérieur à Leibnitz,

n'offrent ni la nouveauté, ni la portée qu'on était en droit d'attendre d'un homme qui faisait sur son sujet des expériences si rares, dont l'esprit tantôt quittait le corps, tantôt s'élevait dans ce vêtement à des régions auxquelles il semble si étranger. D'ailleurs n'avait-il pas les esprits et les anges pour lui livrer les secrets qu'il brûlait de connaître? De son ouvrage faut-il conclure que, si les anges qu'il entretenait souvent avaient été compris dans l'invitation suprême, *Faisons l'homme*, ou ils n'auraient pas réellement concouru à l'œuvre, ou n'auraient pas entrevu le secret du divin ouvrier, ou bien encore n'auraient pas eu l'autorisation de livrer ce secret aux hommes? Mais rien de tout cela n'irait à la pensée de Swedenborg : il n'admet pas d'anges antérieurs à l'homme; son ciel n'est peuplé que d'êtres qui, avant d'y demeurer, ont habité des terres, ou en d'autres termes ont été hommes.

Ce qui distinguait la nouvelle théorie sur ce délicat problème, c'était l'appui qu'elle prenait dans les expériences personnelles de l'auteur, ou plutôt dans les faveurs personnelles, dans les dons, les perceptions, les visions et les extases dont il jouissait.

Mais que valait cet appui? C'est à ce point que s'attache Hartley, et il aime à le faire apprécier dans la traduction qu'il fit paraître en 1770. Dans une préface adressée aux universités d'Angleterre, à l'imitation de ce que Swedenborg avait fait à l'égard des universités de Hollande, il amplifia ce que l'auteur avait indiqué lui-même : il insista surtout sur la position exceptionnelle que Swedenborg avait prise dans ce monde et dans l'autre, en les étudiant successivement tous les deux,

fouillant dans les entrailles de la terre pendant la première partie de sa vie ; visitant les plus hautes sphères des cieux et les plus basses régions des enfers pendant la seconde. « La crédibilité de Swedenborg, au point de vue de l'authenticité de ce qu'il rapporte, ne doit pas être contestée, dit-il; car les connaissances étendues dont il fait preuve dans ses écrits montrent qu'il est savant et philosophe; ses manières distinguées, qu'il est gentilhomme ; son désintéressement et l'emploi qu'il fait de sa fortune pour ses publications et ses voyages, que le bien de l'humanité est sa grande affaire. »

Dès avant l'apparition de cette traduction si flatteuse pour lui et aussitôt que son ouvrage eut paru en latin, Swedenborg voulait quitter Londres. Il avait hâte, cette fois, de retourner en Suède, où il sentait la convenance de calmer les esprits. Il y avait longtemps marché avec sécurité, mais le sol commençait à s'échauffer un peu sous ses pieds.

Dans d'autres circonstances la situation de son œuvre en Angleterre l'aurait sans nul doute retenu plus longtemps. A en juger par la lettre que lui adressa le docteur Hartley au moment de leur séparation, il s'élevait bien des difficultés là aussi. Hartley était un ami sincère, utile en raison de sa position officielle dans l'Église et en raison de son attitude d'esprit, qui était aussi indépendante que le permettaient son rang et ses fonctions cléricales. Plus il appréciait les rares qualités de son ami, plus il aimait à l'éclairer sur les préventions qu'il rencontrait. Il lui signala nettement les obstacles qu'il se créait en partie lui-même et les passions qu'il soulevait, soit par ses attaques contre les doctrines reçues, soit

par ses conquêtes. L'Angleterre était précisément le pays où il en avait fait davantage. Cela s'était fait sans bruit, en secret, par des traités latins, par des volumes in-4°. Adressés, comme nous l'apprennent les confidences de Swedenborg et les critiques de Cuno, à tous les évêques, ces traités avaient d'autant plus irrité le clergé qu'ils avaient séduit plus de membres de ses troupeaux. Dans un pays où Pordage et Jane Leade avaient fondé, au nom de l'Apocalypse, une *communauté de Philadelphie,* il n'était pas difficile d'inquiéter par le dessein de fonder une *communauté de Jérusalem.* Déjà on comptait en Angleterre de nombreux disciples de Jacques Bœhme; il y en avait dans tous ces cercles clos où son traducteur William Law trouvait des lecteurs enthousiastes. Swedenborg, qui contait de si brillantes promenades dans les sphères célestes, devait rencontrer des adhérents plus enthousiastes encore. Cela soulevait des adversaires courroucés, des critiques acerbes. Toutes ces attaques que ceux qu'elles blessent qualifient toujours de persécutions et de calomnies, le docteur Hartley les pressentait déjà. Sans savoir bien précisément ce qui se passait en Allemagne au sujet de son ami et ce qui se préparait contre lui en Suède, il en avait eu vent, et s'inquiétant de ce qu'il voyait naître en Angleterre, il écrivit à Swedenborg une lettre pleine de sentiment, de reconnaissance et de sincère admiration, mais dont la fin seule, véritable post-scriptum de femme, exprimait ce qui préoccupait réellement sa pensée. Voici cette fin.

« Si par hasard on s'entretient de vos écrits après votre départ d'Angleterre, et qu'alors l'occasion se pré-

sente de vous défendre comme auteur contre la malveillance de quelque détracteur qui s'étudiera à ternir votre réputation par des mensonges prémédités, comme ont coutume de faire quelques-uns de ceux qui détestent la vérité, ne sera-t-il pas utile, pour réfuter de telles infamies, que vous me confiiez quelques particularités sur vous, sur vos grades dans l'Académie, sur les fonctions publiques que vous avez remplies, sur vos connaissances et vos parents, sur les honneurs dont j'ai appris que vous avez été revêtu, et sur tout ce qui pourrait servir à consolider votre bonne réputation ; afin de dissiper ainsi les préventions mal conçues? » Cela est bien anglais, c'est-à-dire bien positif, bien direct, bien pratique.

Swedenborg, qui dédaignait un peu trop ce qu'il ne croyait pas à sa hauteur, pouvait hésiter, sous bien des prétextes et des raisons de se défendre en se glorifiant sur ces moyens. Aussi son ami, qui le connaît, ajoute : « car il faut se servir de tous les moyens licites pour que la vérité n'éprouve aucun détriment. » Et malgré cette considération Swedenborg, en apparence, ne s'émut pas beaucoup de cette épître; mais en réalité il fit avec empressement, et même d'un ton un peu élevé, ce qu'on lui demandait. Il ajourna son départ et répondit.

Sa réponse à Hartley, même année 1769, est une petite biographie un peu empreinte de confiance dans sa position et dans sa personne, mais parfaitement appropriée au but que lui marquait son ami : naissance distinguée, voyages, études, fonctions, noblesse, siége aux états, honneurs académiques, publications, alliances avec les principaux membres du corps épiscopal, relations avec la plus haute aristocratie, avec la cour et la

famille royale, tout y est indiqué de haut, avec sobriété, mais très-suffisamment.

« Dans ma patrie, dit-il, tous les évêques, qui sont au nombre de dix, et les sénateurs, qui sont au nombre de seize, ainsi que le reste des magnats, ont de l'attachement pour moi, et m'honorent de leur amitié. »

Nous verrons tout à l'heure ce qu'il y a là d'illusion.

« Je vis familièrement avec eux comme un ami avec des amis. Cela a lieu, quoiqu'ils sachent que je suis en société avec les anges. »

« Je suis en grande faveur auprès du roi lui-même, auprès de la reine et des trois princes leurs fils. . . . Tous désirent vivement mon retour.

« En conséquence je ne crains rien dans ma patrie, rien moins que la persécution que vous semblez en quelque sorte redouter, et contre laquelle, dans votre lettre, vous désirez vivement prendre des mesures.

« Si l'on me persécute ailleurs, cela ne s'étend pas jusqu'à moi. »

Ainsi, dans la pensée de Swedenborg il y avait non-seulement sécurité complète pour lui en Suède, mais bienveillance générale et faveurs distinguées. Bien entendu qu'il mettait tous ces honneurs aux pieds de *son état de privilégié.*

« Mais, dit-il, je regarde ce que je viens de rapporter comme de peu d'importance auprès de ce fait bien supérieur, c'est que j'ai été appelé à une sainte fonction par le Seigneur lui-même, qui s'est manifesté en personne de la manière la plus clémente devant moi, son serviteur..... »

Ce titre de serviteur, Swedenborg l'aimait singulière-

ment dans sa troisième phase. C'était sa lettre de créance.

Cependant ses adversaires d'Angleterre trouvaient qu'il voyageait trop. Il répond : « Si je suis sorti quelquefois de ma patrie pour aller dans les pays étrangers, il n'y eut à cela, de ma part, d'autre motif que le désir de faire *des usages* et de dévoiler des *Arcanes* qui m'avaient été confiés. »

L'acception qu'il donne au mot d'Arcanes nous est connu : ce sont les grands mystères du *Ciel et des Enfers* qu'il désigne ainsi. Le mot d'*usages* (usus), est un des plus difficiles de sa terminologie : *faire des usages* veut dire, répondre aux buts et aux desseins pour lesquels les choses sont faites, et qui selon les lois divines président à tout et règlent les fonctions de chaque force.

Un mot simple, mais curieux, sur ce que le voyageur ne cherchait pas dans l'opulente Angleterre, termine cette apologie sans pareille; le voici : « Je possède en outre autant de richesses qu'il m'en faut et n'en cherche ni n'en désire de plus grandes. »

CHAPITRE XXI

Retour en Suède. — Le clergé de Suède porte plainte à la diète de Norkoping. — Correspondance de Swedenborg avec son ami le professeur Beyer. — Débats avec son neveu le président de l'ordre du clergé au Parlement. — Réponse au mémoire du doyen de Gothenbourg. — Le Parlement saisi d'une plainte consistoriale. — Les apologies de Swedenborg. — Son appel au chanceller de justice, au sénat et au roi.

1769 ET 1770

Swedenborg n'était pas encore rentré en Suède quand il apprit par une lettre de Gothenbourg que la situation était fort différente de ce qu'il l'avait crue avec une si naïve confiance.

En effet, un de ses meilleurs amis, le conseiller de commerce Robsam, nous apprend que, « pendant la diète de 1769, quelques membres de l'ordre du clergé avaient formé le projet de le faire mettre en jugement, pour le déclarer en un état permanent d'aliénation, état né de rêveries religieuses. On soutenait qu'on ne pouvait sans danger le laisser en liberté, qu'il fallait par conséquent l'enfermer. Un sénateur de ses amis ayant eu connaissance de ce projet, l'en instruisit aussitôt et lui donna le conseil de se retirer en pays étranger.

Swedenborg, vivement affecté de ces nouvelles, nous dit qu'il recourut à la prière, et obtint l'assurance « qu'il ne lui arriverait aucun mal. »

Ce que Robsam nous apprend ici, il le tenait sans nul doute de Swedenborg lui-même; mais le sénateur, pour être sûr de produire son effet, n'avait-il pas un peu chargé les couleurs? Ce qui paraît certain, c'est qu'après son acte de piété, si digne de ses convictions et si conforme à sa vie habituelle, le noble vieillard fit autre chose. Il déploya toute son énergie et tout son savoir-vivre ; il se montra comme il fallait, où il fallait; et il regagna le terrain. En effet, en considération de sa famille et de ses hautes alliances, on recula devant des mesures aussi extrêmes que celles qui étaient demandées à son sujet par le corps du clergé.

Cependant Swedenborg sentit plus que jamais le besoin de communiquer aux siens le courage qui le soutenait lui-même, et voici ce qu'il écrivit, avec un grand air de confiance, le 30 octobre, au professeur Beyer à Gothenbourg :

« Je suis arrivé à Stockholm au commencement de ce mois. J'ai été bien accueilli de toutes les classes du peuple et invité à l'instant même par Leurs Altesses le prince héréditaire et sa sœur, avec lesquels j'ai eu un long entretien.

« J'ai dîné avec plusieurs sénateurs et causé avec les principaux membres de la Diète, ainsi qu'avec tous les évêques présents ici, et qui ont été fort bons et fort affables pour moi, à l'exception de l'évêque Filénius. »

Ce dernier était le neveu par alliance de Swedenborg, ayant épousé la fille d'une de ses sœurs. Il occupait le

siége de l'Ostrogothie, et en cette qualité il avait plus d'intérêts et de raisons encore que les autres parents du théosophe pour souhaiter qu'il n'y eût pas de condamnation prononcée; mais sa position était d'autant plus difficile qu'elle était plus considérable à cette époque. A la place de l'archevêque d'Upsal, qui était malade, il présidait l'ordre du clergé à Stockholm. Pour éviter un éclat, une condamnation, il caressait l'idée d'un moyen terme, la séquestration temporaire des écrits les plus vifs de son oncle et leur révision. Déjà, au sujet d'un certain nombre d'exemplaires de l'*Amour conjugal*, l'évêque avait proposé au clergé assemblé à la Diète de prononcer la confiscation de ces volumes, et de ne les rendre à l'auteur qu'après examen. Filénius s'autorisait à la fois de sa charge épiscopale, de sa présidence et de sa parenté même, pour justifier un droit qu'il revendiquait moins pour lui personnellement que pour l'Église; mais cette prétention révolta l'oncle à tous ses titres et une violente querelle éclata entre lui et son neveu Swedenborg, qui eut avec lui une de ces entrevues personnelles qui tantôt rapprochent des ennemis, tantôt éloignent des amis les uns des autres, fit valoir que son ouvrage était, non pas théologique, mais essentiellement moral. Cela étant, il pensait que la révision était non-seulement inutile, mais «absurde, » puisqu'il faut employer le mot qu'il nous donne, et qui explique peut-être mieux que tout le reste l'inutilité de sa démarche.

Ses sentiments, en effet, n'étaient pas très-conciliants, à en juger du moins par son langage toujours un peu vif. « Une telle manière de procéder, écrit-il, préparerait les voies pour un *sæculum obscurum* en Suède. Or,

on donnait alors l'épithète d'*obscur* ou celle de *plombé* au plus triste des siècles du moyen âge, le dixième.

La vivacité que le noble vieillard apporta à la discussion avec son neveu, n'est pas niée d'ailleurs par lui-même. « J'ai eu quelque altercation avec lui, » dit-il. Mais quand il assure qu'il n'en est pas ému, cela est un peu modifié par d'autres lettres, et quand il écrit, de plus, qu'aucun autre membre de l'ordre ecclésiastique n'avait appuyé la proposition de Filénius, cela est modifié aussi par une de ses lettres au général Tuxen. En effet, il y dit que, « à force de ruse et de finesse, Filénius gagna quelques membres du clergé. »

Cela prouve une chose qui n'a pas besoin d'être bien prouvée, c'est-à-dire que, dans cette querelle, tout s'est passé absolument comme cela se passe dans toutes.

Au surplus, de la part de l'auteur et d'accord avec les évêques ses amis, les précautions nécessaires avaient été prises pour qu'aucun des exemplaires saisis ne fût soustrait avant son arrivée à Stockholm, qu'il pût se passer de tous et continuer néanmoins ses distributions. Voici ce qu'il dit avoir fait : « J'ai apporté avec moi trente-huit exemplaires, sans compter les cinq envoyés d'avance; j'en ai réparti la moitié aux évêques et aux divers ordres de la Diète, aux sénateurs, à la famille royale ; et lorsque le reste aura été distribué de la même manière [c'est-à-dire *par mes soins*], il y en aura plus qu'il n'en faudra à Stockholm.

« Quant à ceux qu'on a arrêtés à Norkoping, dit-il, je compte les envoyer à l'étranger, *où ils sont ardemment désirés*. »

Heureux auteur! il est assuré que l'étranger recevra

avec une vive curiosité ce que le clergé de Suède a mis sous le séquestre à la demande de son neveu !

Quelles nouvelles recevait-il donc de l'étranger? De quel pays? De quelles mains?

On n'a guère à ce sujet que les inductions autorisées par quelques mots qu'il prononce. Mais, à voir sa persévérance dans son système de distribution, ses envois aux corps lettrés, on dirait bien qu'il en eut quelque encouragement. En effet, il ne cessait de faire ces envois ; du moins, en expédiant à Beyer le *Traité du commerce de l'âme et du corps*, il lui apprend que « cet écrit a été adressé aux sociétés et aux universités de France et d'Angleterre. » Mais, malgré toutes mes recherches, je ne trouve aucune indication sur l'accueil qu'il a pu recevoir parmi nous. Seulement Swedenborg écrit à Beyer, qui traduisait ce traité en suédois, que « partout il a été bien accueilli à l'étranger ainsi que par plusieurs personnes intelligentes de Stockholm. »

Il ne donnait d'ordinaire qu'à bon escient. De son *Exposé sommaire*, par exemple, qui était tout dogmatique, il n'envoya en Suède qu'un seul exemplaire, « parce que, nous dit-il, il y avait bien peu de sujets en Suède dont l'entendement fût capable de comprendre la vraie théologie. » Ce fut à l'évêque de la Westmannie et de la Dalécarlie, qu'il offrit ce volume. Ce prélat était son neveu aussi, et il paraît qu'il portait à son oncle un attachement plus sérieux que l'évêque Filénius. Il y avait quelque mérite dans cette constance, car l'orage allait en grossissant. Beyer avait publié une lettre pour essayer de le calmer, et le 29 décembre, Swedenborg lui écrit « que, loin de là, sa lettre avait excité les clameurs de

la plupart des membres du clergé. » Il ne s'en inquiète pas toutefois. « Les clameurs ne font aucun mal : *C'est la fermentation*, dit-il, *qui sert à purifier le vin.* J'ai bien été informé des menées des députés à l'assemblée cléricale de la Diète ; mais je n'ai pas voulu faire un seul pas pour défendre cette cause, sachant bien que le Seigneur défend lui-même son Église. »

Cela est modifié encore par une autre de ses lettres, où il nous apprend qu'une commission fut nommée par le clergé ; mais qu'il ne lui fut pas permis de se présenter pendant qu'elle délibérait et que tout fut agité clandestinement. Ce ne fut donc pas de propos délibéré qu'il s'abstint de toute démarche. Au contraire, sa conduite est ce qu'eût été celle de tout autre. C'est sa mémoire qui fut en défaut après coup.

Continuant toutefois à exposer sa tranquillité inaltérée au docteur Beyer, qui avait besoin de ses bons exemples, il lui écrit :

« En outre, un ange m'a dit de la part du Seigneur que je puis me reposer en toute sécurité *sur mon bras pendant la nuit*. A cela il ajoute : « La nuit signifie l'*obscurité* dans laquelle le monde est plongé maintenant pour tout ce qui se rapporte à l'Église. »

Loin de faiblir ou de baisser le ton pour désarmer les colères, Swedenborg s'irrita et devint trop vif. Dans cette même lettre, son langage sur les partisans du dogme de la justification par la foi et sur leurs théologiens, qu'il qualifie de *Draconiques* [sectateurs du vieux Dragon], étonne de la part d'un vieillard qui touche aux extrêmes limites de la vie humaine. Le doyen de Gothenbourg, poussé par le corps qu'il présidait en l'absence

de son évêque et qui avait chargé les députés de cette ville de porter sa plainte à la Diète, était bien obligé de suivre l'affaire entamée. Il avait publié « des Souvenirs » qui confirmaient les accusations formulées. Swedenborg s'en fâche. « J'ai reçu communication, écrit-il, d'un extrait des *Souvenirs* du doyen Ekebom. Il y continue les invectives indécentes qui lui sont habituelles. *Je puis les considérer comme les aboiements de ces animaux qui ne valent pas la peine qu'on saisisse une pierre pour la leur jeter et les chasser.* »

C'est là le langage reçu dans toute polémique, cela est vrai, mais il n'est excusable dans aucune, et il faut le reprocher au théosophe. Dans la plupart des lettres qu'il écrit aux siens pendant ce débat, Swedenborg oublie que noblesse oblige. Il fait comme Saint-Martin dans son affaire avec Garat : il se donne tous les sentiments qu'il refuse à ses adversaires. Et pourtant la gravité de sa situation demandait des moyens de défense plutôt que des dédains oratoires. En effet, sa situation personnelle n'était pas bonne. La loi suédoise était absolue, comme la loi l'est toujours; sévère, comme elle l'est aux temps de discorde, elle bannissait du royaume tout citoyen qui ne suivait pas le culte et ne professait pas la doctrine chrétienne selon la confession d'Augsbourg. Or, Swedenborg ne se bornait pas même à déclarer fausse cette doctrine dans les points fondamentaux, il éliminait plusieurs livres du code sacré et annonçait la condamnation de l'Église tout entière. Il en inaugurait une autre. Allié de plusieurs membres de l'épiscopat, il ne cessait de distribuer à tous des écrits où ils étaient accusés des plus graves erreurs. Il ne se concevait donc pas en Suède

d'affaire plus grave. Il ne se conçoit dans aucun pays, suivant la politique admise encore dans toute l'Europe, d'agression plus digne de l'attention d'un gouvernement.

La plainte portée devant le consistoire de Gothenbourg, et par le consistoire devant l'ordre du clergé assemblé à la Diète, fut renvoyée au chancelier de justice pour le conseil souverain, ou le sénat présidé par le roi.

Mais qui était réellement l'accusé?

Au fond c'était bien l'auteur de la nouvelle doctrine; et le président du clergé avait bien formé le dessein de le faire frapper. Mais, soit qu'il n'eût pas trouvé contre Swedenborg l'appui nécessaire, soit qu'il crût plus légal de n'accuser que des fonctionnaires compromis, il s'était borné sagement à transmettre au conseil la plainte portée par le doyen de Gothenbourg contre deux membres du consistoire. Ces deux membres, tous les deux docteurs en théologie, Beyer et Rosen, à la vérité n'étaient pas sortis de l'Église; mais ils avaient embrassé réellement la doctrine de la nouvelle Jérusalem. C'étaient donc là les accusés, et si Swedenborg, qui ne l'était pas, courut le danger de le devenir, il avait assez de patrons et d'amis pour se tirer d'affaire. Pour ces deux docteurs, au contraire, il y avait imminence de la peine du bannissement, qui eût été plus cruelle pour des gens de lettres peu fortunés et très-sédentaires qu'elle ne l'eût été pour le riche gentilhomme, qui se plaisait infiniment plus dans la libre Hollande et la libre Angleterre que dans sa patrie, où il se montra rarement et toujours pour peu de temps.

Le roi, en sa qualité de président du conseil, donna, sur les conclusions du chancelier de justice, l'ordre,

« qu'il lui serait soumis un exposé clair et précis de l'opinion des deux membres accusés du consistoire de Gothenbourg au sujet des principes émis par l'assesseur Swedenborg. Le précis devait être fait avec toute régularité, après avoir recueilli tous les renseignements possibles dans les ouvrages de Swedenborg lui-même. »

Jamais prince n'avait donné un ordre plus étrange. Faire un précis, un court exposé d'une vingtaine de volumes! N'est-ce pas là une singulière mission, auprès de laquelle l'invitation faite trente ans plus tard à Charles de Villers par un futur roi de Suède [le prince de Ponte-Corvo], de résumer sur un seul feuillet la philosophie de Kant, peut paraître une chose toute simple?

Jamais non plus un travail tout doctrinal n'avait été prescrit à un corps ecclésiastique avec de plus étranges prétentions; car Frédéric-Adolphe annonçait celle de faire juger cette doctrine par un corps politique.

Mais qui devait faire ce précis?

Le docteur Beyer, après avoir bien réfléchi sur la rédaction, les embarras et le péril d'un tel écrit jugé par une majorité hostile, rédigea et signa, le 14 février 1770, une *déclaration* qui nous reste. Très-bien faite, modeste de ton, ferme de sentiment, cette pièce est aussi savante de fond qu'habile de forme.

Pour Beyer, l'autorité suprême de la foi est la Parole divine d'abord, la loi et la règle de l'Église ensuite.

Il espère que le roi accueillera favorablement cette déclaration; mais il lui rappelle aussi respectueusement qu'il est possible, que ce n'est pas lui, que c'est un autre qui est le vrai juge en matière de foi. « Notre-

Seigneur lui-même a dit : Le Christ seul est votre docteur, et pour vous, vous êtes tous frères... Et ne vous faites pas appeler maîtres ou conducteurs, car un seul est votre maître ou conducteur, à savoir le Christ. »

« Ce chef parle dans les saintes Écritures, et elles seules, d'après la loi de l'Église suédoise, sont les juges des *doctrines* et des *prédicateurs de doctrines.* »

Cela dit, le professeur de littérature grecque marche plus à son aise. « C'est d'après l'Écriture sainte, dit-il, qu'il faut apprécier les ouvrages de l'assesseur Swedenborg. » — Mais, sentant tout aussitôt que l'origine de la plainte se trouve précisément dans la liberté avec laquelle Swedenborg interprète la Bible au nom d'une illumination personnelle, il ajoute que « quiconque n'admettrait que le sens littéral des codes sacrés, serait incompétent ; c'est leur sens spirituel qui est le vrai. »

On sent combien cela est habile. Les écrits de Swedenborg étant tous composés d'après ce sens, qu'ils ont pour but de révéler, ne doivent être jugés qu'à son point de vue ! Mais s'ils sont naturellement de toute pureté pour le docteur Beyer, le sont-ils aussi pour d'autres ? A cela le docteur répond : « Depuis vingt ans qu'ils sont publiés, ils n'ont été l'objet d'aucune réfutation sérieuse. L'auteur y déploie de grandes connaissances en philosophie, en astronomie et en chimie. Il y règne un ordre et une harmonie si admirables, que l'histoire de tous les savants du monde n'en présente pas un seul qui puisse y être comparé sous ce rapport. »

Le professeur y distingue trois choses : l'*interprétation des textes,* la *doctrine* et les *choses vues.*

« Son *interprétation*, dit-il, perce les voiles du sens spirituel ; il a été choisi d'en haut pour dissiper les brouillards qui le couvraient. »

« Sa *doctrine*, révélant le céleste, est aussi la seule vraie. C'est ainsi qu'il a démontré qu'il n'y a qu'un seul Dieu, que Jésus-Christ est ce Dieu et qu'en lui se trouve la divine Trinité appelée PÈRE, FILS et SAINT-ESPRIT. Il a établi de même le pur enseignement évangélique sur le dogme de la *satisfaction du Christ*, qu'on l'accuse de faire disparaître, et sur la théorie du mérite personnel de l'homme, qu'on lui reproche d'exagérer. »

Quant aux *excursions de l'auteur dans le monde spirituel*, l'habile professeur dit bien finement, que le degré de confiance qu'elles peuvent inspirer dépendra du degré de conviction que l'étude de son système aura inspiré. Il pense, quant à lui, que l'on doit désormais apprendre avec délices ce qui était inconnu, vu que jusqu'ici on ne se faisait aucune idée nette du monde éternel.

Le docteur termine la profession de foi qu'on lui a ordonné de faire sur les écrits de Swedenborg, en disant *avec une humble confiance :*

« Je n'y ai rien trouvé qui ne soit en pleine et entière concordance avec les paroles du Seigneur lui-même ; et ils brillent d'une clarté vraiment divine. »

Cela était franc et brave, car cela était vrai pour le savant helléniste, et cela pouvait le conduire dans l'exil ; mais pour qui n'acceptait pas la Bible de Swedenborg, qui supprime toutes les épîtres apostoliques, ni son interprétation, ni son système, ni ses visions, cela manquait de tout argument. Or non-seulement l'Église de

Suède n'admettait rien de ces nouveautés; mais, en vertu de sa constitution et de son symbole, elle ne pouvait en rien admettre. Aussi de nos jours, au lieu de recourir à des arguments aussi fragiles, on en appellerait franchement aux droits légitimes de la conscience.

Le clergé ayant saisi le sénat, le sénat regardant au roi, et Frédéric-Adolphe, qui d'ailleurs voulait du bien au noble vieillard, l'accusé véritable, n'étant pas théologien, tout le monde fut dans l'embarras. Swedenborg seul, que rassuraient son grand âge, sa brillante parenté, sa position littéraire et politique, ses puissants amis et, plus que tout le reste, la famille royale, avait une foi absolue à la bonne issue de sa cause.

Son illumination ou, comme il dit à son ami Wengren, son inspiration, était pour lui élevée au-dessus de toute espèce de doute. Aussi, pendant que son ami Beyer élaborait encore sa profession, il manda à Wengren, le 18 janvier 1770, « qu'il ne voulait pas se mêler des questions du jour, ni lui dire son avis sur un jeune homme qui avait des visions et le don de guérir; que ce serait descendre dans l'arène au moment où le débat religieux qui touchait son inspiration agitait beaucoup les esprits. »

Swedenborg se flattait même d'une prochaine défaite de ses adversaires. Mais il n'en fut rien. Au contraire, il y eut au sénat une discussion très-vive, qui se continua deux jours de suite. Swedenborg se hâta alors de présenter lui-même des mémoires et des suppliques au sénateur Ekeblad, au chancelier de justice et au roi, qui s'entendirent pour traîner l'affaire en longueur. Mais il ne fallut pas moins que l'affection personnelle

que le prince prêtait au Voyant pour maintenir en place les deux membres du consistoire et pour assurer la liberté de Swedenborg. Il paraît même que l'affaire s'était bien échauffée et que la sérénité du principal personnage se trouva un peu troublée à la fin. Du moins je ne m'explique que par ce trouble les énigmes que présente sa correspondance de l'époque. Ainsi, le 30 avril, il écrit à Beyer : « N'ayant reçu aucune communication de ce qui a été présenté aux consistoires contre mes écrits, j'ignore complétement ce qui s'est passé au sénat à cet égard. » Le 1er mai, il mande, au contraire, au général Tuxen des détails qui semblent indiquer qu'il était au courant de tout. Il lui écrit que son Mémoire a été discuté au conseil (c'est le sénat); que pour y faire droit, le chancelier a écrit au consistoire de Gothenbourg, *qui n'était pas contre lui*, une lettre dont il communiquera le contenu au général.

En vain on chercherait la conciliation des deux lettres dans ces mots : « Je ne sus rien de tout cela pendant que la chose avait lieu; j'étais calme dans ma chambre, et je laissais la tempête exhaler toutes ses fureurs dehors. » Il est évident qu'on ne présente pas de mémoire quand on ne sait pas ce qui se passe; et la preuve que Swedenborg savait l'orage, est dans la mâle conduite avec laquelle il le laissa gronder au dehors. Il nous apprend lui-même qu'il avait des amis qui l'informaient, et il se prive un peu du mérite de son calme en nous faisant cette confidence : « *Car il avait été décidé, tant à la diète qu'au conseil, que ma personne serait respectée.* » Comment aurait-il pu écrire à tant de dignitaires « sans faire un pas, » et être si bien informé

« en tout ignorant? » — Il faut donc bien se garder de prendre au pied de la lettre les diverses manifestations de ses peines, de ses espérances ou de ses illusions. Toute vie d'homme présente de ces énigmes aux jours des grandes épreuves, qui sont toujours pour le cœur des jours de grands troubles et de grandes contradictions. Peu surpris pour mon compte de celles que je signale, j'aime au contraire à voir que le cœur d'un penseur qui a tant vécu dans les régions abstraites est resté très-humain.

Le fait est que Swedenborg avait été bien informé de tout ce qui s'était tramé contre lui à Gothenbourg, à Norkoping, à la diète et au sénat. On lui avait même appris une singulière calomnie répandue sur son compte. On connaissait son dernier voyage à Paris et sa tentative d'y faire imprimer un ouvrage. Eh bien, loin de chercher la raison de cet échec, si c'en fut un, dans sa délicatesse, on avait travesti le fait et inventé un ordre donné à Swedenborg, par la police française, d'avoir à quitter Paris!

Averti presque aussitôt de ces méchants bruits, Swedenborg écrivit, le 30 octobre 1769, au docteur Beyer, « que c'étaient de pures faussetés; que l'ambassadeur de Suède, le baron de Creutz, — on voit ce personnage figurer dans la société de madame du Deffant et dans sa correspondance, — l'attesterait au besoin. »

On conçoit, qu'après tout cela, ce que Swedenborg revenu à Stockholm y attendait avec le plus d'impatience, c'était le moment d'en sortir, de quitter la Suède et de revoir sa chère Hollande. Il était loin de compte. Revenu à Stockholm dans les premiers jours d'octo-

bre 1769, Swedenborg, retenu par cette affaire tout le reste de l'année et les premiers mois de 1770, ne put en sortir qu'au moment où le roi le trouva bon.

Son habitation dans cette ville était si charmante, qu'on est surpris de l'en voir s'absenter si souvent et pour des voyages si prolongés. Le repos pouvait avoir ses séductions pour un homme qui, à cette époque, entrait dans sa quatre-vingt-troisième année. D'autre part son principal ouvrage n'était pas imprimé. En raison même de son âge, qui d'ailleurs ne lui pesait pas, il avait hâte de le mettre sous presse, et il avait dès le mois d'avril fixé son départ au mois de juin. Ce ne fut qu'en juillet qu'il put quitter Stockholm. Un dernier travail à faire avant de pouvoir se mettre en route, n'était pas précisément un écrit de longue haleine; mais c'était une œuvre délicate, une lettre à écrire aux trois universités de Suède, celles d'Upsal, de Lund et d'Abo.

L'illustre théosophe aimait ce genre de correspondance, et je ne pense pas qu'il y ait jamais eu un autre écrivain qui ait parlé autant que lui aux corps enseignants sans y appartenir.

Il annonça, dans sa lettre, qu'il allait publier à Amsterdam la théologie complète de la *nouvelle Église,* fondée sur l'adoration du Seigneur notre Sauveur : confidence motivée par les derniers débats encore pendants. Il y ajouta cette sentence, qui ne fut certes pas une captation de bienveillance : « s'il n'est point bâti de temple sur ce fondement [le Dieu-Un], il sera érigé des lieux de débauche (*lupanaria*). » Cela ne voulait dire que ceci : Tout culte chrétien qui ne sera pas fondé sur le dogme de la trinité tel que je le formulerai, sera un

culte idolâtre ou adultère. Mais cela blessait par la dureté du mot *lupanaria*. Swedenborg informe dans sa lettre les universités de Suède, et cela explique cet appel qu'il leur adresse, « qu'un procès religieux a été intenté aux docteurs Beyer et Rosen; que le sénat l'a jugé d'une façon si étrange que lui, Swedenborg, a cru de son devoir d'exposer à Sa Majesté les erreurs où l'on est tombé. Ce corps s'est dit *pontife souverain*. Il n'est que le *vicaire du vicaire du souverain pontife*. Le souverain pontife, c'est Christ. Le vicaire, ce sont les *États du royaume*. Le sénat n'est que le vicaire de ce vicaire. Le pape, qui se dit pontife souverain, n'est que vicaire non plus de Jésus-Christ. Or un vicaire n'est pas un maître. Il doit donc avoir un conseil, un consistoire. Le pape en a un. Les États ont le leur dans le corps ecclésiastique; le sénat a le sien dans les universités. Or, au lieu de le prendre là, ce corps l'a pris ailleurs : il a pris le consistoire de Gothenbourg. »

Mais n'est-ce pas là pousser loin l'amour des théories impossibles et le goût des assimilations qui se heurtent? Car tout cet échafaudage repose, 1° sur la prétention des empereurs romains, qui, devenus chrétiens, continuaient à se dire pontifes souverains du culte païen; 2° sur le système de l'Église catholique; 3° sur le système de l'Église réformée : c'est-à-dire sur trois ordres de choses que Swedenborg disait condamnées par les divers jugements derniers qu'il enseignait.

Le roi, dit-il, a renvoyé son mémoire au sénat. Le sénat en a délibéré, mais il a ajourné sa décision, et Swedenborg en appelle aux universités en leur qualité de *consistoire du vicaire du vicaire de Jésus-Christ*.

Ce ne fut qu'après ce surprenant appel qu'il s'embarqua pour Amsterdam.

Singulière communauté de destinée que celle des deux théosophes les plus éminents de l'époque : Au moment même où Swedenborg et Œtinger se divisent, ils deviennent tous deux l'objet de vifs débats au sein du gouvernement de l'Église et de l'État. En effet, on voit le prélat Œtinger tomber la même année que Swedenborg et pour la même raison sous le coup d'une sérieuse enquête, et ne devoir son salut, lui aussi, qu'à des considérations personnelles, l'estime de son prince.

Le grand principe de la liberté religieuse, celui des droits de la conscience, n'était pas inconnu; il était au contraire proclamé depuis plus d'un siècle; mais la pratique en était encore contestée et embarrassée partout. Ici et dans les deux cas, en Suède comme en Allemagne, la question était d'ailleurs complexe, et si l'autorité se trompa en se croyant maîtresse des croyances, Œtinger, Swedenborg, Beyer et Rosen se trompèrent davantage en s'imaginant qu'on pouvait à la fois fonder une Église nouvelle et demeurer membre gouvernant de l'ancienne. Rien de plus sacré sans doute que le droit de chacun d'entrer dans l'Église dont il partage les doctrines, si ce n'est le devoir de sortir de celle dont il attaque le symbole. Mais le devoir de la retraite, peu pratiqué encore de nos jours, était alors le plus nouveau de tous. On se conseillait, au contraire, parce que c'était plus commode, de rester en possession de ses avantages, et l'on se persuadait que c'était pour éclairer les autres qu'on demeurait fidèle à ses bénéfices.

CHAPITRE XXII

Le dernier voyage d'Amsterdam. — La dernière entrevue avec le général Tuxen. — L'impression du dernier ouvrage. — La Vraie Religion. — Swedenborg, prodige de travail. — Détails de Cuno. — Entrevue de Swedenborg avec le roi et la reine de Suède dans l'autre monde. — Ses lettres au landgrave de Hesse et à son ministre, confirmatives de ses facultés surnaturelles. — Détails de Young-Stilling sur deux entrevues avec Swedenborg.

1770—1771

En allant de Stockholm à Amsterdam, Swedenborg eut la joie de voir une dernière fois le plus respectueux de ses admirateurs et un des plus éminents de ses amis, Tuxen. Leur entrevue fut courte; mais décrite par le général dans ce style à la fois naïf et grave, ample et aisé, qui fait le charme de la littérature du Nord, elle offre un tableau qu'on dirait découpé dans un roman de madame Frédérika Brehmer visitant un presbytère de Norwége.

Tuxen, qui habitait toujours Elseneur, informé que les vents contraires retenaient le Voyant à bord d'un bâtiment suédois, à quelques milles de sa résidence, se rendit aussitôt auprès de son ami, qu'il surprit dans l'état que voici :

« Je trouvai M. l'assesseur assis, en robe de cham-

bre, les coudes sur la table, soutenant son visage tourné vers la porte, les yeux ouverts et très-élevés. J'eus l'imprudence de lui parler sur-le-champ et de m'entretenir avec lui, exprimant la joie de le voir. Là-dessus il revint à lui (il sortait d'un ravissement ou d'une extase, comme l'attestait son attitude), se leva avec une sorte de confusion, fit quelques pas en avant dans une incertitude visible, frappante, qui se lisait sur sa figure et *dans ses mains* (?). Il s'en remit toutefois, me dit le bienvenu et me demanda d'où je venais. »

Bientôt le général le pria, au nom de sa famille, de l'honorer d'une visite. Il accepta, fit sa toilette avec la prestesse d'un jeune homme, et ayant dit au capitaine où il fallait l'avertir en cas de vents favorables, il accompagna son ami à Elseneur. Il passa quelques heures dans sa famille, annonça à madame de Tuxen, qui se plaignait de ses souffrances, qu'elle reprendrait *dans quelques semaines* la santé et la beauté qu'elle avait eues à l'âge de quinze ans [allusion à son prochain rajeunissement dans le monde spirituel], et lui dit qu'il avait souffert lui-même, il y avait une douzaine d'années, d'une faiblesse d'estomac qui ne lui avait permis de se nourrir que de café et de biscuit. — Toutefois il quitta bientôt ces frivoles discours, où il montrait un esprit fort enjoué, et apprit au général que le roi avait écrit aux quatre ordres des États pour les inviter à lui envoyer leurs réclamations au sujet de ses doctrines religieuses à lui Swedenborg. Le roi avait ajouté, en lui posant familièrement la main sur les épaules : « Ils ne me répliqueront pas, quoique je leur aie demandé une réponse précise. »

Ces détails concordent à peu près avec ceux qui nous sont donnés ailleurs et d'après lesquels le roi aurait dit à Swedenborg : « Les consistoires ont gardé le silence sur mes lettres et sur vos écrits. » Puis, lui mettant les mains sur l'épaule, il aurait ajouté : « Nous pouvons en conclure qu'ils n'y ont rien trouvé de répréhensible, et que vous avez écrit conformément à la vérité. » Mais s'il y a de l'analogie entre ces deux rapports, on sent toutefois leurs différences.

Après le dîner, que Swedenborg prit chez un négociant suédois, il passa quelques heures encore dans la famille Tuxen, à laquelle s'étaient jointes plusieurs dames de la ville. Le voyageur s'entretint avec elles en homme du grand monde et fort courtoisement. Mais son hôte ramena l'entretien aux choses sérieuses.

« Je pris la liberté, nous dit le général danois, de lui dire que, puisqu'il affirmait dans ses écrits que des esprits de l'autre monde, bons et mauvais, se trouvaient présents en tout temps et auprès de tout homme, j'aimerais bien qu'il me permît de lui demander, si tout à l'heure, pendant que madame de Tuxen et ses filles chantaient, il y en avait eu quelques-uns.—Il répondit : Assurément. — Et sur ma demande, s'il les connaissait, il répondit : C'était la famille royale de Danemark, Christian IV, Sophie-Madeleine et Frédéric V, qui avaient tout entendu et vu par *ses oreilles et ses yeux* à lui Swedenborg. »

On parla ensuite de ses partisans en Suède. Swedenborg nomma un petit nombre d'évêques et quelques conseillers du royaume (membres du sénat), entre autres le ministre comte André de Hoepken, dont il fit

l'éloge. (Lettre déjà citée du général Tuxen, du 4 mai 1790. V. Tafel, *Sammlung von Urkunden*, p. 39.)

Arrivé à Amsterdam sur la fin de juin 1770 ou dans les premiers jours de juillet, Swedenborg s'y occupa d'abord de sa grande affaire, l'impression de celui de ses ouvrages qui devait résumer tous les autres, sous ce titre, *De la Vraie Religion chrétienne*. Cette impression avança rapidement. Cuno, que nous connaissons, nous apprend cette circonstance avec de grands éloges pour l'auteur : « Nul ne travaillait plus, avec plus de calme dans l'âme, plus de netteté dans l'esprit, plus de prestesse dans la plume. »

Mais tout cela était-il nécessaire? L'ouvrage n'était-il pas écrit depuis longtemps? M. Chevreuil ne l'avait-il pas lu à Paris dès 1769? C'est bien là ce que nous assurent les éditeurs de la *Vraie Religion* imprimée à Paris en 1802 (Introd., p. v); mais évidemment ils ont fait confusion. En effet la *Vraie Religion* ne fut écrite qu'en 1770, et si leur récit était fondé, ce serait uniquement sur un titre présenté par un étranger qu'un docteur en Sorbonne aurait offert une permission tacite d'imprimer. Cela n'est pas admissible. D'ailleurs un témoin oculaire nous apprend bien nettement la date et le lieu où fut composé l'ouvrage. Écoutons-le :

« Vous me demandez, dit Cuno à un ami de Hambourg, dans une lettre du 21 janvier 1771, ce que fait actuellement ce vieillard. Je vais vous le dire. Il mange et boit modérément, dort treize heures, et travaille à son nouvel ouvrage d'une manière infatigable, je dirai stupéfiante, surhumaine. Seize feuilles in-4°, en caractère de moitié plus petit que ses écrits précédents. Cha-

que feuille d'impression lui en mange quatre de son manuscrit. Or il fait imprimer deux feuilles par semaine, qu'il corrige lui-même. Il lui faut donc écrire huit feuilles par semaine. »

Remarquons bien les mots, *il lui faut écrire*. Il était arrivé à Amsterdam en août 1770, et il écrivait encore à la fin de janvier 1771. Mais était-ce une révision ou une rédaction qu'il faisait? Voici le vrai. « Et ce qui est inconcevable, continue Cuno, c'est qu'il *n'a pas une ligne écrite d'avance*. Son ouvrage aura, dit-il, quatre-vingts feuilles. Car il a déjà fait son compte et il ne le finira pas avant la Saint-Michel. Je vous dirai aussi le titre de l'ouvrage qu'il a pris en main : C'est la *Vraie Religion chrétienne*, etc., par E. Swedenborg, serviteur de Notre Seigneur Jésus-Christ. »

« Dans ma franchise je n'ai pu lui cacher la surprise que me causait ce titre. » — « Mais, j'ai demandé, me dit-il, et j'ai reçu non-seulement la permission, j'ai reçu l'ordre de le prendre. » — Cela confond Cuno, et il ajoute : « On ne saurait croire avec quelle confiance le vieillard parle de son monde des Esprits, de ses Anges et de Dieu lui-même. Il me faudrait plusieurs feuilles de papier pour vous donner une idée de notre dernier entretien. » Cuno aurait écrit tout cet entretien que nous ne serions pas plus avancés. « Je confesse volontiers, finit-il, que je ne sais que faire de lui. Il reste pour moi une énigme indéchiffrable.... Les hommes droits que Dieu a mis gardiens sur les murailles de Sion, [c'est-à-dire] les représentants légitimes de la science religieuse, auraient dû s'occuper de cet homme ! »

C'est toujours là le cri de guerre et de désespoir de

Cuno. On a pris ses derniers mots pour une sorte de profession de foi, de vœu d'adepte ; on a dit que l'ancien adversaire de Swedenborg, ayant fini par se convertir à lui, exprime ici le désir de voir les hommes les plus éminents dans l'Église embrasser sa doctrine avec sympathie ; on a cru qu'il était allé à Swedenborg tout de bon. Mais il s'en faut. Le spirituel Allemand garda toute sa vie sa ligne d'observateur impartial. Voici ce qu'il écrivit encore deux mois après, le 5 mars 1771 (Schwedische Urkunden, p. 104 et 5) :

« Je ne puis me refuser le plaisir de vous conter les dernières nouvelles sur Swedenborg.

« Jeudi dernier je lui fis une visite et je le trouvai écrivant comme d'habitude. Il me raconta que, dans la matinée, il s'était entretenu pendant trois heures avec feu le dernier roi de Suède. Il l'avait rencontré dès la veille, mais le voyant engagé dans un vif entretien avec la reine encore vivante, il n'avait pas voulu les déranger en abordant le roi. » Cuno dit, qu'à ces mots il se contint. « Je le laissai dire, mais à la fin je lui demandai, comment on pouvait rencontrer dans le monde des Esprits une personne encore vivante ? — Il me répondit : Ce n'était pas la reine elle-même, c'était son Esprit familier. — Quelle chose est cela ? — Chaque homme a son bon ou son mauvais ange, qui est toujours autour de lui, mais qui peut s'en éloigner pour aller dans le royaume des Esprits. »

C'est là une théorie un peu différente de celle que nous avons déjà citée. Celle-ci ne donnait à l'homme qu'un génie familier ; celle-là lui donne, sinon une seconde personne, du moins une sorte de doublure ou

d'image qui a toutes les apparences de sa personne. Je crois que Cuno s'est trompé et que Swedenborg lui a exposé celle que nous avons dite plus haut. On le voit par ce qui suit. En effet, Swedenborg, pour confirmer ce qu'il disait, raconta à Cuno qu'il s'était lui-même rencontré dans le monde des Esprits avec un de ses plus grands adversaires, le professeur Ernesti [le plus savant théologien d'Allemagne à cette époque], et qu'ils s'y étaient livré de rudes assauts. Il est évident que ce n'est pas avec le génie familier d'Ernesti, mais bien avec l'image Ernesti ou sa doublure, que le Voyant disait s'être battu. Toutefois, quelque théorie que Swedenborg professât dans cette entrevue, il y convertit si peu son interlocuteur que celui-ci écrivit au contraire à son correspondant dans un mouvement de gaieté : « Que dira le savant professeur si jamais il apprend cela?.... Certes il en rira, et je ne sais pas comment j'ai pu m'empêcher d'en rire moi-même! »

Cuno nous disait tout à l'heure qu'il avait trouvé Swedenborg *écrivant comme d'habitude*. Il est donc hors de doute qu'il écrivit la *Vraie Religion* à Amsterdam. A la rigueur, il aurait pu écrire autre chose. Mais il apprit lui-même à Cuno ce qu'il écrivait; qu'il lui fallait alors dix feuilles de manuscrit par semaine; qu'un ange lui dictait ce qu'il faisait imprimer et qu'il avait la faculté d'écrire assez vite pour le suivre. Ce qu'il imprimait, c'était donc bien cet ouvrage, et il faut entièrement renvoyer dans l'empire des fables l'anecdote d'après laquelle le docteur Chevreuil en aurait eu le manuscrit sous les yeux dès 1769.

Ce qui surprend, c'est que l'ouvrage, qui ne devait

s'achever qu'en septembre, se trouva imprimé trois mois après. Car, dès le mois de juin, l'auteur put en adresser deux exemplaires au landgrave de Hesse-Darmstadt, avec lequel il était en rapport. Ce prince aussi était curieux des choses de l'autre monde, comme on le fut, l'est et le sera toujours. Il avait demandé à Swedenborg ce qu'il en était des *conversations* qu'il devait avoir eues avec deux personnages du royaume des Esprits. Deux lettres de Swedenborg à ce prince, et une troisième à son ministre Venator, répondirent à la question avec autant de simplicité que s'il s'agissait de lui donner quelque nouvelle de cour ou de ville. Elles sont toutes les trois si pleines de faits que nous allons les donner; nous n'en supprimons que les phrases parasites et la fin peu catholique de la troisième.

PREMIÈRE LETTRE AU LANDGRAVE DE HESSE-DARMSTADT.

« A la réception de votre obligeante lettre, j'ai été incertain si c'était vous, Sérénissime Duc, qui l'aviez signée, ou un autre. J'ai communiqué le sujet de mon incertitude à M. Venator, votre ministre, qui vint chez moi. Or, ayant appris par lui que la chose n'était pas *ainsi* et mon doute étant levé, j'ai reconnu mon tort, et j'ai attendu pour vous répondre que j'eusse reçu de la presse l'ouvrage théologique qui vient d'être imprimé, intitulé : *La Vraie Religion chrétienne, contenant la théologie universelle de la nouvelle Eglise.* Je vous en expédie, Sérénissime Prince, deux exemplaires par la diligence qui part tous les jours de cette

ville pour l'Allemagne. Je vous supplie de le recevoir favorablement; car il ne renferme que de pures vérités qui m'ont été découvertes par le ciel. — Quant à l'ouvrage des *Arcanes célestes*, il ne s'en trouve plus ni en Hollande, ni en Angleterre. Tous les exemplaires en ont été vendus. Mais comme je sais qu'il y en a quelques-uns en Suède, j'écrirai aux personnes qui les ont et m'informerai s'ils veulent les vendre à quelque prix que ce soit. Je communiquerai leur réponse à Votre Altesse, dès que je l'aurai reçue.

« Dans votre gracieuse lettre, vous me demandez comment je suis parvenu à être en société avec les anges et les esprits, et si cela peut être transmis d'une personne à une autre. Daignez donc recevoir avec bonté cette réponse.

« Le Seigneur notre Sauveur avait prédit qu'il viendrait de nouveau dans le monde, et qu'il y établirait une nouvelle Église. Il a fait cette prédiction dans l'Apocalypse, chap. XXI et XXII, ainsi qu'en divers endroits des évangélistes. Mais comme il ne peut venir de nouveau dans le monde en personne, il a été nécessaire qu'il le fît par le moyen d'un homme qui pût non-seulement recevoir dans son entendement la doctrine de cette nouvelle Église, mais encore la publier par l'impression; et comme le Seigneur m'y avait préparé dès mon enfance, il s'est manifesté en personne devant moi son serviteur, et m'a envoyé pour remplir cette fonction; ce qui a eu lieu en 1743. Ensuite il a ouvert la vue de mon esprit, m'a ainsi introduit dans le monde spirituel, et m'a accordé de voir les cieux et plusieurs de leurs merveilles, ainsi que les enfers, et de parler

avec les anges et les esprits; et cela continuellement depuis vingt-sept ans. J'atteste en toute vérité que la chose est ainsi. Cette faveur du Seigneur à mon égard n'a eu lieu qu'à cause de la nouvelle Église dont je viens de parler, et dont la doctrine se trouve dans mes écrits.

Le don de converser avec les esprits et les anges ne peut être transmis d'une personne à une autre, à moins que le Seigneur lui-même n'ouvre la vie de l'esprit de cette personne. Il est quelquefois accordé qu'un esprit entre en l'homme, et lui communique quelque vérité; mais il n'est pas donné à cet homme de parler bouche à bouche avec l'esprit. C'est même une chose très-dangereuse, parce que l'esprit entre dans l'affection de l'amour-propre [?], qui ne s'accorde pas avec l'affection de l'amour céleste.

« Quant à l'homme tourmenté par les esprits, j'ai appris du ciel que cela lui vient de la méditation à laquelle il s'est livré, mais qu'il n'y a pourtant aucun danger à craindre pour lui de leur part, parce que le Seigneur le garde. L'unique moyen de guérison est qu'il se convertisse et supplie le Seigneur notre Sauveur Jésus-Christ de le secourir. Je demeure avec respect, etc. »

Amsterdam, 1771.

DEUXIÈME LETTRE AU LANDGRAVE DE HESSE-DARMSTADT.

« J'ai reçu et lu avec plaisir, Sérénissime Duc, la lettre dont vous m'avez honoré. J'espère que l'ouvrage nouvellement imprimé, intitulé : *La Vraie Religion*

chrétienne, vous est parvenu à présent. Vous pouvez inviter, s'il vous plaît, les savants ecclésiastiques qui sont dans votre duché d'en donner leur jugement ; mais je vous prie de choisir parmi eux ceux qui aiment la vérité, et qui l'aiment uniquement parce qu'elle est la vérité : si vous en prenez d'autres, ils ne verront dans cet ouvrage aucune lumière ; mais seulement de l'ombre.

« Ce qu'on rapporte de la fille du prince margrave en Suède est une fiction inventée par quelque bavard nouvelliste ; et je n'en avais pas entendu auparavant.

« Quant à ce qu'on rapporte du défunt frère de la reine de Suède, cela est très-véritable ; mais il ne faut pas regarder cela comme un miracle : ce n'est qu'un de ces *Mémorables* pareils à ceux insérés dans l'ouvrage dont je viens de parler, sur Luther, Mélanchthon, Calvin et autres. Mais tous ne sont que des témoignages, que j'ai été introduit par le Seigneur dans le monde spirituel quant à mon esprit, et que je parle avec les esprits et les anges. Il est vrai aussi que j'ai conversé avec une personne nommée dans le journal cité, et il y a six mois avec le défunt roi de Pologne, Stanislas, dans une certaine société où il était, et où personne ne savait que c'était lui. Il faisait consister tout le plaisir de sa vie à rester ainsi inconnu dans les assemblées, et à y converser familièrement avec les esprits et les anges comme un d'eux. Je l'ai vu ensuite transféré dans la plage septentrionale, où j'ai appris qu'il avait été appelé par une société de catholiques à laquelle il préside.

« J'ai souvent aussi parlé avec le pontife romain dernier mort [Clément XIII]. Après son décès, il est resté un jour

entier avec moi; il me quitta ensuite et alla dans une société composée de jésuites, à laquelle il présida pendant deux mois. Je l'ai vu aussi s'élever d'auprès d'eux, et il me fut donné de parler encore avec lui; mais il ne m'est pas permis de rien publier de sa manière de vivre, ni de son état. Du reste, vous pouvez voir, s'il vous plaît, ce que j'ai écrit dans mon dernier ouvrage touchant le pontife qui régnait il y a trente ou quarante ans.

« Traitez favorablement, je vous prie, tout ce qui a rapport à l'honneur de Dieu. Je suis avec respect, etc.

Amsterdam, le 13 juillet 1771.

LETTRE A M. VENATOR, MINISTRE DU DUC.

« J'espère que mon nouvel ouvrage, intitulé : *La Vraie Religion chrétienne*, est à présent entre vos mains, et que les deux exemplaires que j'ai expédiés en même temps au Sérénissime Duc landgrave lui sont également parvenus. Je désire avoir votre jugement sur les objets qui y sont traités, parce que je sais qu'étant éclairé par le Seigneur, vous y verrez dans la lumière, et plus que d'autres, les vérités qui y sont manifestées d'après la parole. J'envoie aujourd'hui ma réponse à la lettre que m'a écrite depuis peu le Sérénissime Duc votre prince, et par ordre j'y parle des conversations que j'ai eues avec deux personnages dans le monde spirituel. Mais ces conversations, ainsi que l'entretien de la reine de Suède avec son frère alors vivant que j'ai su par celui-ci dans le monde spirituel, ne doivent

nullement être regardés comme des miracles; ce ne sont que des témoignages que j'ai été introduit par le Seigneur dans le monde spirituel, et que j'ai été en société avec les anges et les esprits, afin que l'Église, qui jusqu'à présent avait été dans l'ignorance touchant ce monde, sache que le ciel et l'enfer existent en réalité; que l'homme vit homme après la mort comme auparavant et qu'ainsi il n'ait plus de doute sur son immortalité. Daignez, je vous prie, persuader au Sérénissime Duc, que ce ne sont point là des miracles, mais seulement des témoignages [de ce fait], que je parle avec les anges et les esprits. »

Amsterdam, le 13 juillet 1771.

Tout en prolongeant ainsi son séjour à Amsterdam, Swedenborg ne consacra pas, du reste, tout son temps à son libraire et à ses correspondants. Il y recevait tous ceux qui désiraient le voir et allait dîner chez tous ceux qui lui demandaient cette faveur, qui était recherchée. Young-Stilling nous donne aussi le détail de deux entrevues qu'eut le Voyant avec un riche Allemand qui s'intéressait aux destinées suprêmes d'un ami avec lequel il s'était souvent entretenu, de son vivant, d'une question capitale de métaphysique religieuse, la réintégration finale de toutes choses en leur état primitif.

Quant à ces deux entrevues, je dirai, toutefois, que si elles n'ont rien qui ne soit assez commun dans la vie de Swedenborg, il ne faut pas néanmoins trop s'attacher aux discours que le narrateur prête aux interlocuteurs. On sait que Young-Stilling apporte peu de

critique au choix des anecdotes qui servent de base à sa pneumatologie singulièrement hypothétique et aérienne; ami de Gœthe, ce mystique avait un peu les allures de l'auteur de *Poésie et Vérité sur ma vie*.

Quoi qu'il en soit du plus ou moins de foi que méritent ces anecdotes, le commerce de Swedenborg avec tant d'esprits et tant d'hommes ne retarda point la publication du dernier de ses ouvrages. Il méditait depuis si longtemps sa doctrine, il l'avait si souvent exposée et mise à la portée de ses lecteurs divers, sous tant de formes diverses, qu'il lui fut aisé de la présenter dans son ensemble avec tous les développements qu'il voulait lui donner. En effet, il s'agissait, non plus d'enseignements nouveaux, mais du plus haut degré d'autorité et de maturité que l'auteur était capable de donner aux enseignements qu'il répandait dans ses nombreux écrits depuis vingt-sept ans. Aussi serait-il superflu de consacrer ici de nouvelles études à cette doctrine d'ensemble que nous avons plusieurs fois exposée en détail.

Ajoutons seulement que Swedenborg mit à distribuer cet ouvrage le même soin qu'il donnait à tous les autres. Si nous en croyons une tradition de librairie recueillie par M. Smithson, un libraire d'Amsterdam en aurait envoyé à Paris un nombre considérable d'exemplaires, de sorte que quoique cette œuvre n'y fût pas imprimée dès l'origine, elle s'y serait trouvée néanmoins à la disposition de tous ceux qui auraient voulu en faire la lecture. Mais la provision qu'on en trouvait encore disponible à Paris au commencement de ce siècle, selon M. Smithson, semble prouver en même

temps qu'il régna parmi nous une grande indifférence, si ce n'est une profonde ignorance quant à cette publication.

Sa grande tâche accomplie, Swedenborg, qui était arrivé à Amsterdam au mois de juillet 1770, put en repartir au même mois 1771, pour son dernier voyage de Londres, où il allait finir sa carrière terrestre.

CHAPITRE XXIII

Le dernier voyage. — Séjour de neuf mois à Londres. — Correspondance avec John Wesley. — Les derniers jours. — Conférences avec Hartley, Chastanier, etc. — La perte et le retour de la faculté de vision surnaturelle. — Le jour de la mort prédit. — La prétendue rétractation. — La dernière communion. — La mort. — Les éloges et les portraits.

1770—1772

A l'âge de quatre-vingt-quatre ans, la tâche de Swedenborg était accomplie. Son dernier ouvrage, le résumé de tous les autres, était publié. Dès le mois de juillet 1771, quelques jours après l'expédition de ses lettres au landgrave, il partit d'Amsterdam pour Londres. Il y fut atteint le 24 décembre d'une première indisposition, d'une sorte de paralysie et d'une léthargie d'environ trois semaines. Mais il se releva fort bien, et sa dernière maladie ne le prit qu'au mois de février 1772. Qu'a-t-il fait à Londres dans cet intervalle?

Comme à Stockholm et à Amsterdam, il menait une vie très-retirée et très-active pourtant au dire de ses hôtes. Et, en effet, si les indications spéciales nous manquent sur cette époque suprême de sa vie, les

manuscrits qu'il a laissés parlent à leur place. Il en a évidemment écrit une partie dans ce temps. Le premier, par exemple, qui est un *Appendice à La vraie Religion,* n'a pu être redigé qu'après cet ouvrage. Mais le second est un *Exposé sommaire du sens interne des livres prophétiques et des psaumes;* le troisième, une *Clef hiéroglyphique des Arcanes naturels et spirituels;* le quatrième, l'*Apocalypse expliquée selon le sens spirituel.* Le tout a paru en sept volumes in-4°, dans les années 1780 à 1789. Il est certain qu'il n'a pu composer tout cela dans l'espace de quelques mois; et la seule recherche des nombreux textes bibliques qu'il cite dans ces écrits et celle des nombreux paragraphes de ses ouvrages qu'il y rappelle, eussent pris un temps plus considérable que ces neuf mois. Quand même un ange lui eût dicté le tout, la plume d'un homme de cet âge aurait eu de la peine à l'écrire. Aussi ces trois derniers ouvrages semblent-ils remonter à des années antérieures. Cependant Swedenborg, qui travaillait sans égard pour le jour ou la nuit, ne prenant de repos que lorsque la nature en demandait; Swedenborg, qui ne perdait pas de temps à lire, car il n'avait auprès de lui aucun livre, pas même le *Guide de Londres*, disent ses hôtes, continuait toujours son travail accoutumé, à Londres comme ailleurs : il terminait ses écrits.

Le docteur Messiter, son médecin, trouva à sa mort des cahiers qu'il venait d'écrire. Il luttait encore avec tout l'héroïsme de son calme et toute l'assurance que lui donnait sa vie habituelle dans les régions de l'éternité, au moment même où le temps allait exercer ses

droits sur cette constitution si heureuse, sur cette santé si remarquable.

Vers la fin de l'année 1771, il eut une sorte d'attaque d'apoplexie, dont il se remit peu à peu et entièrement.

Quelque temps avant sa mort, il entra et passa plusieurs semaines dans un état de ravissement où il ne prenait aucune nourriture. Mais il revint ensuite à son état habituel. Lors même qu'il souffrait, il se maintenait calme. Il se plaignait rarement et jamais d'une douleur physique, disent ses hôtes.

Mais alors de quoi pouvait-il se plaindre? D'une douleur morale? Mais de laquelle? La voici.

« Peu de temps avant sa mort, nous dit une lettre du révérend Robert Hindmarsh, son illumination défaillit. — Il fut privé, d'après un de ses plus éminents amis, le conseiller Springer, de la vue spirituelle dont il avait joui pendant tant d'années et se trouva dans la plus grande tribulation, s'écriant : *O mon Dieu! as-tu donc enfin abandonné ton serviteur?*

« Ceci paraît avoir été la dernière de ses épreuves. Il demeura dans cet état déplorable pendant plusieurs jours; mais ensuite il recouvra sa vue spirituelle, fut consolé et redevint heureux comme auparavant.

« M. Springer reçut cette assurance de la propre bouche de Swedenborg. » (Lettre de Hindmarsh, du 28 nov. 1786.) [Tafel, *Documents*, p. 172.]

Il reprit si bien sa seconde vue, qu'elle lui servit, dans les derniers jours de février, à faire une conquête remarquable, celle du révérend M. Smith, qui devint plus tard un des premiers ministres de l'*Église de la Nouvelle Jérusalem*. Voici comment on raconte le fait.

En vertu de sa faculté si merveilleuse, et qu'il disait si naturelle, Swedenborg sut que le célèbre chef des méthodistes, John Wesley, s'il ne penchait pas quelque peu pour la nouvelle doctrine, désirait au moins conférer avec son auteur. Il lui adressa un billet pour lui dire « qu'il était informé de ce désir par le monde des esprits, et qu'il serait charmé d'y répondre. » Si bref que fût ce document, il serait trop curieux pour que nous ne le donnassions pas en entier, si nous l'avions encore en sa forme originale; mais M. Smith nous dit lui-même qu'il ne l'a formulé que de mémoire. [V. *Revue de la Nouvelle Jérusalem*, IV, 117.] De quelque forme qu'il fût, ce billet parvint à l'illustre prédicateur en présence des ministres auxquels il donnait ses instructions, au moment de partir pour une de ses tournées. Il leur en donna lecture, tout en confirmant ce qui concernait son désir de voir l'illustre Suédois. Puis il manda à ce dernier, qu'il profiterait de sa gracieuse permission aussitôt qu'il serait de retour de sa prochaine absence, qui lui prendrait six mois de temps. Swedenborg lui répondit, « qu'en ce cas, ils ne se verraient pas dans ce monde, le 29 mars prochain devant être le jour de sa mort. » Wesley ne prit cette nouvelle que pour une vision; mais, l'événement étant venu justifier la prédiction et donner à la courte correspondance des deux chefs une gravité extraordinaire, le ministre Smith, en fut si frappé, qu'il se mit à lire les écrits de Swedenborg; et à la suite de cette étude, il quitta pour la nouvelle doctrine celle de son parti. (Lettre de l'ingénieur Hawkins, dans les *Documents* publiés par Tafel, p. 151, et dans la *Revue de la Nouvelle Jérusalem*, IV, 117.)

Les amis de Swedenborg, informés de sa maladie, le visitèrent très-religieusement, et eurent avec lui, peu de semaines avant sa mort, de graves entretiens qu'ils eurent le tort de ne pas nous transmettre par écrit.

Le docteur Hartley, le plus savant d'entre eux, en vrai philosophe, tenait singulièrement à voir son ami dans ses derniers jours. Il pensait qu'au moment de son passage complet dans les régions où il aimait à s'introduire par avance, Swedenborg, comme tous ceux qui touchent aux portes du ciel, se trouverait sans doute plus que nul autre dans cette disposition d'esprit où la vérité seule se fait entendre, où, l'erreur cessant d'exercer ses fascinations ordinaires, l'âme répugne à toutes fictions et, soit involontairement, soit avec réflexion et conscience, ne dicte aux lèvres que ce qui est pur et sincère comme l'Éternel qui l'attend. Dans cette persuasion, le pieux curé de Winwick, bien convaincu que son ami, se sentant en face du grand juge, rétracterait toute œuvre de feinte et de dissimulation, lui adressa carrément, le 25 ou le 26 mars, trois ou quatre jours avant sa mort, l'invitation de *déclarer au nom de Dieu, devant qui il allait comparaître, et aussi au nom de leur sincère amitié, si tout ce qu'il avait écrit était absolument la vérité*, ou bien si telle partie ou telle autre devait en être exceptée. Là-dessus Swedenborg répondit en ces termes avec une sorte de chaleur :

« Je n'ai rien écrit qui ne soit vrai, ainsi que vous l'apprendrez de mieux en mieux dans la suite, et chaque jour de votre vie : supposé que vous vous attacherez toujours étroitement au Seigneur; que vous le servirez lui seul; que vous éviterez tout mal qui est un

péché contre lui; que vous étudierez diligemment sa sainte parole, qui témoigne, du commencement à la fin, de la vérité des doctrines que j'ai transmises au monde. » (Lettre du docteur Chastanier, du 9 mai 1790; *Documents*, p. 178.)

Cette scène, qui a dû avoir sa beauté morale, réfute d'elle-même la fable d'ailleurs mal imaginée d'une rétractation que le célèbre Voyant aurait faite peu de temps avant de mourir. On ne sait qui eut l'idée première d'une telle invention; mais on connaît l'auteur de celle plus condamnable d'une aliénation d'esprit qui aurait précédé de peu de jours la mort de Swedenborg. C'est au ministre suédois Mathésius, qui mourut aliéné lui-même, qu'on rapporte la naissance d'un bruit aussi indigne, mais dont l'origine et la propagation se conçoivent d'autant plus aisément que, dans toutes les langues de l'Europe, le mot de fou s'applique avec une extrême frivolité à tout état un peu hors ligne, à toute espèce d'enthousiasme un peu vif, même sans exaltation réelle. A plus forte raison cette épithète a-t-elle pu être et a-t-elle été prodiguée à un extatique tel que Swedenborg. Quant au ministre Mathésius, Swedenborg, dont le père avait eu l'intendance des Églises suédoises en Angleterre, le connaissait depuis longtemps : il lui avait donné un exemplaire de ses *Arcanes célestes*. Mais jamais Mathésius n'avait voulu en prendre connaissance, ce qui semble indiquer qu'il en jugeait l'auteur avec beaucoup de sévérité ou de prévention. Ajoutons qu'il se bornait d'ailleurs à l'appeler *a lunatic*, et qu'un homme de haute piété, l'illustre John Wesley, ce chef si respectable des méthodistes,

dont nous venons d'indiquer les rapports manqués avec Swedenborg, fut beaucoup plus imprudent. Il eut du moins le tort d'accueillir ce bruit dans son *Journal*, et cela avec des développements qui, sans rien ajouter à la crédibilité du fait, aggravaient singulièrement la responsabilité du narrateur primitif et celle du journaliste qui s'en faisait l'écho.

L'un et l'autre se croyaient-ils, avec la commune faiblesse du siècle, autorisés à jeter le discrédit sur un chef de secte dont ils redoutaient l'influence auprès des membres les plus distingués de leur troupeau ? Ou bien les vives critiques dont l'Église de Suède et les Wesleyens d'Angleterre avaient été l'objet de la part de Swedenborg, justifiaient-elles à leurs yeux les cruelles représailles auxquelles ils se laissèrent aller?

Les gens d'église de toutes les communions ne pouvaient que vouloir peu de bien à l'homme qui se disait envoyé pour en fonder une nouvelle dans le sein des anciennes, *toutes condamnées* par des jugements derniers ; à l'homme qui se disait seul chargé d'expliquer au monde chrétien tout entier le sens véritable des Écritures. D'ailleurs Swedenborg ne les ménageait pas, et ils n'avaient pas de motifs pour le ménager : il traitait avec la même rigueur l'Église de Suède et celle d'Angleterre ; les nouvelles communautés et les anciennes, les catholiques et les réformés, dont il maltraitait les fondateurs les plus admirés ; les Méthodistes, les Quackers et les Moraves, qu'il critiquait en toute occurrence et raillait quelquefois avec amertume.

Les frères Moraves, dont le calme habituel a plus de moyens de réprimer la passion que de l'extirper, lui

gardaient rancune en raison des attaques qu'il avait dirigées contre eux dans un de ses écrits les plus répandus (Sur le jugement dernier) « pour démasquer, disait-il, leurs erreurs. » Or de telles vivacités étaient moins nécessaires à leur égard qu'à l'égard de tous les autres. Aussi lui attirèrent-elles à Londres même les grossières calomnies d'un de ces enfants perdus qui se trouvent dans tous les partis. Ces calomnies, il n'appartient pas à l'histoire de les ramasser dans la fange où il faudrait descendre pour les prendre, et les apologistes de Swedenborg auraient pu se dispenser de leur donner de l'écho en les réfutant avec autant de sérieux qu'ils l'ont fait. Mais Swedenborg eut tort de provoquer ses adversaires par ses vivacités; si le théosophe d'Amboise nous choque en prodiguant au clergé de son temps des termes empruntés au Vocabulaire de la Révolution et de la Terreur même, à plus forte raison sommes-nous blessés par l'incandescence du théosophe de Stockholm, qui n'a pas pour excuse une terreur et une révolution, et qui occupe d'ailleurs dans l'échelle des saints et des anges un degré beaucoup plus élevé. Or plus un homme est élevé, plus il est obligé; plus aussi il est aisé à calomnier et plus l'humaine malice prend plaisir à jeter des ombres sur son auréole. Swedenborg, par sa vie retirée, par ses écrits, par les récits de pérégrinations célestes qu'il y semait, par ses ravissements et ses extases dont il y eut tant de témoins, par la disposition même de son pavillon de Stockholm, par ses nombreux déplacements et son séjour en pays étrangers, — Swedenborg, disons-nous, prêtait aux bruits les plus malveillants. Il y prêtait même par sa bonté arrivée à la vraie bon-

homic, témoin le mot qu'il dit quand on le pressa de faire poursuivre deux fripons qui lui avaient dérobé sa montre dans une de ces visites qu'il acceptait trop facilement : *Laissez faire ces braves gens, ils sont plus à plaindre que moi.*

D'ailleurs les hostilités dont il était l'objet ne l'atteignaient pas. Il ignorait les sots bruits ; il ne lisait pas ce qu'on écrivait contre lui. Écrivant sans cesse lui-même, il ne lisait pas même tout ce qu'on lui écrivait. Aussi la paix de son âme ne fut-elle jamais troublée par ces attaques, pas plus dans ses derniers jours que dans les précédents.

Si vives que fussent ses agressions contre les *erreurs* qu'il tenait à combattre, et contre les *Églises* que la sienne devait remplacer, il ne haïssait personne. Et, pour être juste, il faut mettre un peu sur le compte du latin ce qui, dans ses luttes, semble trop dépasser la mesure applicable à un écrivain qui se possède. En son cœur il y avait si peu d'antipathie pour cette même Église de Suède que ses in-quarto latins frappaient avec tant d'énergie, qu'aux approches de sa fin et dès le début de sa maladie, il voulut recevoir de ses mains, la dernière communion, comme la donne l'Église épiscopale de son pays. Dès le 24 décembre 1771, il avait demandé la communion des mains d'un ministre de cette Église ; il la reçut de nouveau dans ses derniers jours. On voit par là en quel sens adouci il faut prendre ses gros mots de *jugement dernier* et de *condamnation prononcée* contre elle. En effet il n'y a dans sa démarche dernière ni calcul, ni crainte. Il ne risquait aucun refus de sépulture. Il n'y a pas non plus d'in-

fluence de famille. Sans doute les deux évêques ses neveux furent heureux d'apprendre, après sa mort; l'acte qu'il avait fait; mais ils n'y étaient pour rien. Aucun des siens n'assista à ses moments suprêmes. Dans ces graves circonstances, les dignes hôtes qui le logeaient, un honnête barbier et sa servante, plus tard sa femme, qui l'aimaient d'une respectueuse tendresse, tinrent lieu de famille à ce noble étranger qui leur donnait l'exemple de toutes les vertus, du travail, de la sobriété et de la douceur envers tout le monde, et qui se montrait d'autant plus reconnaissant des services qu'on lui rendait qu'il s'exprimait plus difficilement dans la langue anglaise.

Cette difficulté peut surprendre de la part d'un homme aussi doué, aussi studieux, qui aimait tant le séjour de Londres, qui y était venu si jeune et revenu sans cesse. Mais le fait est articulé formellement, et il s'explique : c'est qu'outre les langues sacrées, qu'il lui fallait savoir pour l'interprétation des saintes Écritures, Swedenborg ne se souciait plus d'en apprendre d'autres depuis qu'il échangeait si facilement ses idées avec les anges et les esprits.

Swedenborg s'est-il donné lui-même un démenti en demandant à mourir dans son ancienne Église? y est-il rentré et l'a-t-il réhabilitée aux yeux des siens? Par cet acte a-t-il renié son œuvre?

Dans sa pensée, non; et dans sa prudence, il a su faire les choses avec une rare fidélité à ses convictions.

Mourir dans la religieuse Angleterre sans les sacrements d'une Église et sans l'intervention d'un ministre de la religion, c'était chose scandaleuse, donc impos-

sible. Mais se donner l'air de demeurer dans son Église et de vouloir y mourir, tout en rejetant tous ses dogmes, c'était de la part de Swedenborg chose impossible aussi. Il fallait donc trouver un moyen terme, une transaction; car, la *nouvelle Église* n'existant encore qu'en conception, il fallait bien mourir dans l'ancienne. C'est dans ce sens que Swedenborg lui demanda la dernière communion; mais il refusa de la prendre des mains d'un ministre de la chapelle suédoise qui combattait ses écrits, et il la reçut de celles d'un ecclésiastique qui les aimait et qu'il regardait comme un des siens. Aussi il l'exhorta, en ce moment solennel, à demeurer *fidèle à la vérité*. Le ministre Férélius demeura en effet fidèle à la nouvelle doctrine. Férélius lui-même rend compte de cette communion dans une lettre fort remarquable, qu'il écrit, huit ans plus tard, à un de ses amis. Voici ce document, qui donne de curieux détails sur les derniers jours de Swedenborg.

« Monsieur et très-illustre professeur,

« Conformément au désir exprimé dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je vais vous communiquer tout ce qu'il me sera possible de me rappeler au sujet de feu notre célèbre compatriote.

« L'assesseur E. Swedenborg mourut à Londres dans le mois de mars 1772, et je le fis enterrer le 5 avril, dans le caveau du chœur de l'église suédoise d'Ulrique Éléonore.

« Vers la fin de l'année précédente, il avait été frappé d'une attaque de paralysie sur un côté, ce qui nuisait à

la clarté de sa prononciation, surtout lorsqu'il y avait de la pesanteur dans l'air. Je le visitai plusieurs fois et lui demandai à chaque entretien s'il se croyait près de mourir; il répondit que oui. Là-dessus je lui représentai que beaucoup de gens pensaient que, par son nouveau système théologique, il avait visé uniquement à acquérir un grand nom et de la célébrité, ce qu'il avait en effet obtenu, et je lui demandai s'il serait prêt à en attester au monde la vérité, ou bien à le rétracter en tout ou en partie, maintenant qu'il ne pouvait plus en attendre aucun profit dans cette vie, puisqu'il allait la quitter, etc. Aussitôt il se dressa à demi sur son lit, posant sa main valide sur sa poitrine, et dit avec quelque chaleur : « Aussi vrai que vous me voyez « ici devant vous, aussi vraies sont toutes les choses « que j'ai écrites, et j'aurais pu en dire davantage si « cela m'eût été permis. Vous verrez tout cela lorsque « vous viendrez dans l'éternité, et nous aurons, vous et « moi, beaucoup à nous entretenir à ce sujet. »

« Sur la demande que je lui fis, s'il ne voulait point recevoir la sainte Cène du Seigneur, il répondit avec reconnaissance, que c'était bien pensé de ma part; que, bien que, comme citoyen de l'autre monde, il n'eût pas besoin de ce sacrement, il voulait cependant le recevoir, pour montrer par là la communauté qui existe entre l'Église de là-haut et celle d'ici-bas. »

Il me demanda aussi à ce propos si j'avais lu l'exposé de ses vues sur le sacrement de l'autel[1].

[1] Si Férélius appelle ainsi le sacrement de la sainte Cène, c'est que dans le culte suédois comme dans le culte catholique, ce sacrement s'administre devant l'autel. L. D. G.

« Sur cette demande : S'il se reconnaissait pour pécheur, sa réponse fut : Assurément, tant que je porte avec moi ce corps enclin au péché. Avec beaucoup de ferveur, les mains jointes et la tête découverte, il lut *la Confession des péchés*[1], et reçut ce saint sacrement.

« Il me fit présent par reconnaissance, dans cette même occasion, de son grand ouvrage, *Arcana cœlestia*, dont il ne restait plus que neuf exemplaires non vendus, qui devaient être envoyés en Hollande.

« Comme j'allais une autre fois pour le visiter, j'entendis, dès l'entrée de la maison, puis au haut de l'escalier, qu'il parlait avec la plus grande force, comme s'il eût eu affaire à une nombreuse réunion. Mais lorsqu'en entrant dans l'antichambre où était assise la femme qui le servait, je lui demandai qui était avec l'assesseur dans sa chambre, elle répondit qu'il n'y avait personne, et que depuis trois jours et trois nuits il était occupé à discourir de la sorte. Lorsque j'entrai ensuite dans sa chambre à coucher, il m'accueillit avec beaucoup de calme, me fit asseoir, et me dit aussitôt que pendant dix jours consécutifs il avait été tourmenté par de mauvais esprits que le Seigneur lui avait envoyés, et que jamais jusque-là il ne s'était trouvé en contact avec d'aussi mauvais, en fait d'esprits, mais qu'il était rentré maintenant dans la société des bons.

« Tandis qu'il était encore en santé, je le visitai un jour avec le prédicateur danois. Il était assis près d'une table ronde au milieu de la chambre, et il écrivait; la Bible hébraïque, qui composait toute sa bibliothèque,

[1] Formule de prière du culte protestant.

était devant lui. Après nous avoir salués, il dit en nous montrant l'autre côté de sa table : « L'apôtre Pierre était là tout à l'heure, à cette place, et il n'y a pas longtemps que tous les apôtres se trouvaient ici avec moi; car je reçois très-souvent leur visite. »

« Il s'ouvrait toujours, sans réserve, mais sans jamais chercher à faire des prosélytes. Ce qu'il était alors occupé à écrire, nous dit-il, devait prouver par les écrits des apôtres que le Seigneur est le seul et vrai Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre que lui. Sur la demande, pourquoi personne d'autre que lui ne jouissait de pareilles révélations et d'un pareil commerce avec les esprits, il répondit, Que tout homme pourrait en jouir aussi bien maintenant que du temps de l'Ancien Testament, mais que les hommes d'aujourd'hui étaient si sensuels que c'était là le véritable empêchement.

« Je reçus un jour de Suède, par la poste, entre autres nouvelles, celle de la mort de la veuve Lundstedt, sœur de l'assesseur. Je racontai aussitôt cette nouvelle à un voyageur suédois nommé Meyer, qui se trouvait alors chez moi, et celui-ci, s'étant rendu sur-le-champ chez Swedenborg, me dit à son retour : « Il n'y a rien de vrai dans la prétention de Swedenborg de converser avec les morts, car il ne savait pas la mort de sa sœur. » Je rapportai cela au vieillard, qui me dit : « Il faut que cet homme sache qu'en pareil cas, je ne suis point informé des choses que je ne cherche point à savoir. »

Un ami lui ayant parlé de la mort d'un seigneur suédois, il lui répondit :

Il est bien vrai que Hœpken est mort; je lui ai parlé et il m'a dit que vous aviez été camarades à Upsala;

que depuis, dans les affaires de la diète, vous aviez été d'accord sur certains points et en désaccord sur d'autres. Il raconta en outre plusieurs anecdotes que Springer, consul de Suède, reconnut pour vraies, et dont, selon sa conviction, Swedenborg n'avait pu être informé que d'en haut. C'est de cette manière que ce consul devint *Swedenborgien.*

« Quant au service divin de l'église suédoise Swedenborg y assista, il est vrai, plusieurs fois; mais, en dînant depuis chez moi ou chez quelque autre Suédois, il nous dit qu'il n'avait pas de repos à l'église, à cause des esprits qui contredisaient les paroles du prédicateur, surtout quand celui-ci parlait de trois personnes dans la Divinité, ce qui équivalait à reconnaître trois dieux.

« A mon retour d'Angleterre, en 1772, l'ordre du clergé m'invita, lors de la diète, par l'organe de son président, à lui présenter un rapport sur Swedenborg, pareil à celui que j'achève en ce moment; et je rédigeai en effet ce rapport, dont l'étendue s'élevait jusqu'à trois feuilles, mais j'ai le regret de n'en avoir point gardé copie, comme je le fais aujourd'hui pour celui-ci. »

« Arwed Férélius.

« Skœfde, le 31 mars 1780. »

Voilà la relation du ministre qui présida l'acte. Ne jugeons pas cette communion, j'allais presque dire cette combinaison, d'après nos idées du jour. Depuis 1772, l'humanité a vécu cinq siècles. Chaque situation a ses règles prises dans ses nécessités, et ce qui justifie suffisamment le procédé de Swedenborg, ce n'est pas tant l'idéalité absolue de sa conception que l'impossibi-

lité d'en suivre un autre. Les difficultés de sa situation, qui l'expliquent, sont aussi ce qui explique le mieux un fait qui me surprend davantage, j'entends l'absence de tous les membres de sa nombreuse famille dans ces graves moments et l'ignorance où celle-ci le laisse sur la mort de sa sœur.

Il mourut au jour qu'il avait indiqué, le 29 mars 1772, quelques semaines avant le couronnement de son malheureux roi Gustave III, auquel son rang allait l'obliger d'aller rendre hommage à Stockholm, s'il vivait quelque temps de plus et qu'on a cru quelquefois enclin à sa profession de foi, comme le fut son frère le duc de Sudermanie, mais avec moins de raison.

Ces doutes sur les convictions intimes se présentent d'ailleurs souvent dans l'histoire des nouvelles doctrines. Ils sont connus dans les annales de nos premiers siècles et ils s'élèvent même au sujet de l'auteur de cette lettre si curieuse que nous venons de produire. Férélius était-il Swedenborgien ou sur le point de le devenir? On dirait que non, tant il est réservé et en apparence plein d'attachement pour l'Église de Suède. Mais on voit que ce n'est là que de la circonspection. En effet, il sait ce qu'il fait. Il compare lui-même sa lettre au rapport, perdu pour nous, qu'il avait écrit sur Swedenborg par ordre du clergé assemblé à la diète. D'ailleurs un autre document, une lettre d'un sincère Swedenborgien, d'Hindmarsh, nous apprend « que Férélius lisait alors les écrits de Swedenborg et qu'il y est toujours resté attaché depuis. »

Lettre du 28 novembre 1786. (V. *Revue de la Nouvelle Jérusalem*, V, p. 172.)

CHAPITRE XXIV

La lumière et les ombres dans la vie de Swedenborg. — L'éloge d'apparat. — Le discours de Sandel à l'Académie de Stockholm. — La lettre du docteur Hartley. — Le panégyrique selon la voix du peuple. — Le témoignage de l'aubergiste Bergstrom. — Celui de Shearsmith, le barbier, et sa femme. — Les notes de Robsam, commissaire de la banque de Suède.

Après sa mort, qui fut douce et calme comme l'avait été sa vie, l'éloge et la critique, qui altèrent d'ordinaire la vérité au même degré, mais la forcent enfin à se produire en la blessant avec un égal aveuglement, éclatèrent avec la liberté et l'exagération qu'ils aiment.

Le plus pompeux éloge de Swedenborg n'est pas celui qui fut prononcé devant l'Académie de Stockholm par son savant confrère M. de Sandel, c'est une simple lettre du docteur Hartley.

Le discours du savant académicien est juste, mesuré et plein de faits bien sentis; mais le ton du panégyrique, qui y règne forcément, y jette je ne sais quel froid académique plus sensible ici que partout ailleurs. Admirons-y la mesure et la simplicité relative d'un orateur maître de lui comme de son sujet; mais regrettons l'impossibilité où il se trouve d'aborder avec fran-

chise et compétence l'intérêt spécial, la grosse question qu'offrait la vie de Swedenborg, la question alors pendante devant les consistoires, l'épiscopat, la diète et le conseil du royaume, j'entends celle de la nouveauté de sa doctrine. Or on n'intéresse pas à un homme quand on n'aborde pas même ce qui a été la grande affaire de sa vie; et en cela l'éloge de Sandel, qui se borne à montrer dans le novateur le *respect de la saine morale et de la vraie piété*, n'est qu'un vain discours. Sandel s'annonce d'ailleurs avec une noble candeur; il vient « ranimer le souvenir *agréable* d'un homme célèbre par ses vertus et par ses connaissances; d'un homme que tous ses confrères ont chéri; d'un génie vaste et sublime, qui ne connut jamais ni le repos ni la fatigue; qui, occupé des sciences les plus profondes, a recherché pendant longtemps les secrets de la nature, et faisait dans ses dernières années tous ses efforts pour dévoiler les plus grands secrets; qui, *pour parvenir à certaines connaissances,* s'est frayé une route particulière, sans s'écarter jamais de la saine morale et de la vraie piété. » Voilà la phrase académique, bienveillante, mesurée, mais vague et terne, sans portée et sans caractère, et qui néanmoins doit tenir lieu de jugement sur la question essentielle dans la vie de Swedenborg, sa grande affaire en un mot. Or rien n'est beau là où manque le vrai.

Pour tout le reste et surtout les travaux de science, l'éloge académique de Swedenborg par son confrère Sandel est un modèle de cette appréciation à la fois bienveillante et sérieuse dont l'homme le plus éminent a besoin au bout de sa carrière et pendant tous ses tra-

vaux dans ce monde, de cette justice que chacun y demande et que bien peu d'hommes y rencontrent de leur vivant, par la raison que les juges ne consultent le plus souvent qu'un tout autre intérêt, le leur, le désir de se faire valoir eux-mêmes, ou celui de se faire des amis utiles soit en louant soit en critiquant.

Si beau qu'il soit de ton, même de sentiment et de raison, l'*éloge* de Sandel est surpassé par deux préfaces et par une lettre en apparence toute simple et toute confidentielle du docteur Hartley.

Sandel apprécia l'homme de science en évitant la métaphysique de son confrère. C'est celle-ci, prise surtout au point de vue religieux, que le recteur de Winwick voulut caractériser. Il le fit avec amour et avec sympathie dans les préfaces des deux traités du théosophe dont il publia la traduction anglaise, ajoutant avec un peu d'emphase, sur l'homme au point de vue moral, les traits les plus propres à faire honorer sa mémoire.

« Je me suis entretenu plus d'une fois avec lui, dans la compagnie d'un homme de profession savante et d'une éminente capacité intellectuelle, dit-il dans la préface du *Commerce de l'âme et du corps*. Or nous avons recueilli de sa propre bouche la confirmation de toutes ces choses; nous avons accepté son témoignage, et tous deux nous considérons cette connaissance de l'auteur et de ses écrits comme une des plus grandes bénédictions de notre vie.

« Le vaste savoir déployé dans ses ouvrages montre en lui le savant et le philosophe; ses manières et sa politesse annoncent l'homme comme il faut.

« Il ne réclame aucun honneur, mais plutôt s'y re-

fuse; il ne poursuit aucun intérêt mondain, mais dépense au contraire tous ses revenus en frais de voyages et d'impression pour le bien et l'instruction de l'humanité.

« Il est tellement éloigné de l'ambition de s'ériger en chef de secte, que partout où il séjourne dans ses voyages, il vit absolument retiré (?) et presque inaccessible (?), bien que dans son pays et avec les siens sa conduite soit franche et ouverte.

« Il n'a rien d'un formaliste dans les manières, rien de mélancolique dans le caractère, rien dans sa conversation, non plus que dans ses écrits, qui dénote en quoi que ce soit l'enthousiaste. »

Dans sa lettre à M. Clowes, traducteur de *La vraie Religion chrétienne*, M. Hartley dit, avec encore plus d'élévation de ton :

« Le grand Swedenborg était un homme d'une rare humilité. Il avait l'esprit cosmopolite, et aimait les hommes de bien de toutes les Églises, distinguant candidement l'innocence de l'erreur involontaire. Plus que modéré dans les jouissances qu'il s'accordait à lui-même, on n'apercevait cependant en lui rien de sévère; mais, au contraire, la douceur de son regard et ses manières extérieures annonçaient une sérénité intérieure et un esprit plein de bienveillance.

« On peut avec raison supposer que j'aie cherché à établir de mon mieux mon jugement sur notre illustre auteur, d'après la connaissance personnelle que j'ai eue de lui, d'après les meilleures informations que j'ai pu me procurer à son sujet et par une lecture attentive de ses ouvrages. C'est d'après cet examen que j'ai reconnu en lui le théologien aux saines doctrines, l'homme de

bien et le profond philosophe, le savant encyclopédiste et l'homme du monde aux manières accomplies. Je crois, de plus, qu'il a été doué à un haut degré des lumières de l'esprit de Dieu; qu'il a reçu de Lui mission comme envoyé extraordinaire dans le monde, et qu'il a eu avec les anges et le monde spirituel des rapports beaucoup plus étendus qu'aucun autre, depuis le temps des apôtres.

« C'est comme tel que je le signale au monde.

« Et je déclare solennellement que je ne suis poussé à cela par aucune particularité [?], ni par aucune espèce de vues personnelles, étant pour ainsi dire mort à tout intérêt mondain... » [Londres, 1781].

Il ne se conçoit rien de plus complet que cet éloge, et rien n'est plus sincère, sans nul doute. Cependant, comme peintres de mœurs et à titre de simples témoins, l'hôtelier Bergstrom, ainsi que l'hôte et l'hôtesse dans la maison desquels Swedenborg est mort à Londres l'emportent sur l'éloquent ministre de Winwick, autant que celui-ci l'emporte sur le savant académicien de Stockholm. On leur procura l'occasion de parler. Les bruits semés à Londres par la malice de Mathésius et répétés par la naïveté de Wesley, s'étant répandus hors du pays, avec des anecdotes attribuées au morave Brockmer, pouvaient jeter une immense défaveur sur les écrits de Swedenborg. Deux amis du Voyant, Thomas Wright et Robert Hindmarsh, résolurent, en 1785, treize ans après sa mort, d'en approfondir les origines et la portée. A cet effet, ils se rendirent auprès de ces braves hôtes du défunt, les interrogèrent au sujet de l'état mental de leur illustre ami, et reçurent

d'eux l'offre de faire connaître la vérité dans l'intérêt d'un homme vénéré, de déposer des faits devant le magistrat. En effet, le 24 novembre de ladite année, les époux Shearsmith allèrent faire la déclaration : que Swedenborg avait conservé toutes ses facultés intellectuellesjusqu'à son dernier souffle, qu'ils avaient recueilli au jour et à l'heure qu'il leur avait annoncés plusieurs semaines d'avance; que les bruits contraires étaient entièrement faux.

Le tendre attachement que son hôte Shearsmith lui portait se voit encore dans les détails intimes qu'il aimait à donner sur son compte. « Swedenborg, disait-il, était bel homme; il avait de beaux cheveux bruns, mais il portait la perruque classique de son temps. »

L'autre hôte de Swedenborg à Londres, Bergstrom, résumait son éloge en ces mots : « Il descendait souvent chez moi, menant avec moi vie commune dans ma maison; et je n'ai jamais rien remarqué en lui qui ne fût très-intelligent et ne révélât un gentleman de fine éducation. Quelques-uns de scs *amis* parlaient contre lui, d'autres étaicnt *pour* lui; quant à moi je le considérais comme un homme de grand sens et d'honneur. Très-bienveillant envers tous, il fut très-généreux à mon égard. »

Un mot maintenant sur l'extérieur de l'illustre Voyant. La forme de son front frappa le célèbre Flaxmann par des ondulations d'une délicatesse toute féminine, et à en juger par le portrait qu'on a de Swedenborg, son hôte ne s'exagérait pas la beauté de sa physionomie. On n'y trouve aucun de ces traits de haute mysticité qui caractérisent Jacques Boehme et Saint-Martin.

Aux détails donnés par les hôtes de Swedenborg on sera bien aise de joindre ceux qu'a notés, du ton le plus simple et avec un rare abandon de langage, un de ses meilleurs amis, Robsam ou Robsahm.

« La maison de Swedenborg, avec le jardin qui en dépendait, formait un carré dont la longueur était environ d'un jet de pierre. Son appartement proprement dit était assez exigu, sans aucune recherche, suffisant pour lui; mais il n'aurait paru commode à aucun autre. Quoiqu'il fût très-savant, on ne voyait point d'autres livres dans sa chambre que la Bible, hébraïque et grecque, et les registres [écrits de sa propre main sur ses travaux] au moyen desquels il s'épargnait, pour les citations, la peine de recourir à tout ce qu'il avait déjà écrit ou imprimé.

« Swedenborg travaillait la nuit comme le jour; il n'avait point d'heure déterminée pour le travail et pour le repos. — « Lorsque je me sens disposé au sommeil, disait-il, je me mets au lit. » — Il n'exigeait point d'autre service de sa vieille servante, la femme du jardinier, que de faire son lit, et de tenir pleine d'eau une grande cruche placée dans son antichambre. Il avait à sa disposition les moyens de préparer lui-même son café dans la cheminée de son cabinet; il le sucrait beaucoup, et en prenait jour et nuit abondamment. Lorsqu'il mangeait chez lui, c'est-à-dire lorsqu'il n'était point invité en ville, son dîner se composait uniquement de semoule bouillie dans du lait. Il ne buvait ni vin ni boissons fermentées, et il ne soupait point. En société il mangeait comme les autres, et prenait part aussi, quoique avec modération, « à la coupe de la

gaîté. » Pour recevoir les personnes que la curiosité surtout engageait à venir le visiter, il fit construire en 1767 un joli pavillon d'été avec deux ailes. Dans une de ces ailes on voyait son ancienne bibliothèque, bien fournie et disposée avec ordre; dans l'autre étaient rangés les instruments du jardinage.

« Depuis l'automne, et pendant tout l'hiver jusqu'au printemps, il y avait toujours du feu dans sa chambre d'étude; il en avait constamment besoin pour préparer lui-même son café (qu'il prenait sans lait ni crème), et aussi parce qu'il n'avait pas d'heure déterminée pour le sommeil.

« Dans sa chambre à coucher, au contraire, il n'y avait jamais de feu; aussi avait-il habituellement sur son lit, suivant la rigueur de l'hiver, jusqu'à trois ou quatre épaisses couvertures anglaises. Je me rappelle cependant un hiver tellement rigoureux qu'il fut obligé de faire placer son lit dans son cabinet d'étude.

« Dès qu'il se réveillait, il se rendait dans cette chambre; là, avec les charbons ardents, toujours laissés en réserve, et avec du bois sec, il ravivait aussitôt le feu; puis il se mettait à écrire.

« Dans son salon se trouvait la table de marbre qu'il donna [depuis] au Collége des mines. Cette pièce était propre et très-convenablement meublée.

« Je m'adressai un jour au curé de notre paroisse, vieillard très-respecté, pour lui demander ce qu'on devait penser des visions de Swedenborg et de ses interprétations bibliques. Ce digne homme me répondit avec douceur : « C'est à Dieu qu'il appartient d'en juger ! Quant à moi, je ne puis partager à son égard l'opinion

émise par beaucoup de gens; par les entretiens que j'ai eus avec lui, et dans les sociétés où je l'ai rencontré, j'ai reconnu que c'était un homme pieux. »

« Il n'était jamais malade que lorsque des tentations venaient à l'assaillir. Je le trouvai une fois chez lui dans cet état, se plaignant beaucoup d'un violent mal de dents qui durait déjà plusieurs jours. Je lui indiquai un remède généralement usité contre ce mal. Mais il ne voulut pas l'employer, et répliqua que sa douleur ne provenait point du nerf même de sa dent, mais d'un influx de l'enfer et des hypocrites [?] qui l'infestaient et qui, *par correspondance,* lui causaient cette douleur, de laquelle il disait cependant savoir qu'elle devait bientôt cesser.

« A l'égard de ses tentations, ses fidèles serviteurs, le vieux jardinier et sa femme, m'ont raconté avec un tendre intérêt comment il leur était souvent arrivé d'entendre Swedenborg, la nuit, dans sa chambre, parler haut et avec chaleur, lorsque de mauvais esprits l'approchaient (et il était d'autant plus facile à ses domestiques de l'entendre, que leur chambre était voisine dela sienne). Quand ils lui demandèrent la cause de son agitation pendant la nuit, il répondit qu'il avait été permis à de mauvais esprits de blasphémer [?] et qu'il avait parlé et disputé contre eux. Souvent il priait Dieu de ne point l'abandonner dans la tentation. Il s'écriait alors avec des larmes amères et à haute voix : « Sei-« gneur Dieu, aide-moi! Mon Dieu, ne m'abandonne « pas! » Puis, lorsque l'épreuve était passée et que ses domestiques s'informaient du sujet de sa douleur, il disait : « Dieu soit loué! tout est passé. Ne vous

« inquiétez pas de moi, car il ne m'arrive rien qu'avec « la permission du Seigneur, et il ne laisse point aller « les choses au delà de ce qu'il sait que je puis sup- « porter. »

« Il arriva une fois, qu'après une tribulation pareille, il se mit au lit et y resta sans se lever durant plusieurs jours et plusieurs nuits. Ses domestiques en étaient dans une grande affliction, croyant qu'il était mort par suite de quelque grande frayeur. Ils se demandaient s'ils ne devaient pas ouvrir les portes et faire appeler ses amis et ses connaissances. Enfin, le jardinier s'étant approché de la fenêtre, reconnut avec la plus vive joie que son maître vivait encore. — En effet il se retournait dans son lit. Le jour suivant il tira la sonnette. Lorsque la jardinière entra dans sa chambre, elle lui raconta quelle inquiétude elle et son mari avaient éprouvée à son sujet; à quoi il répliqua avec sérénité, qu'il s'était très-bien porté et n'avait manqué de rien. Ses domestiques se tinrent satisfaits de cette réponse, car ni l'un ni l'autre ne se hasardait à discuter avec lui. Ainsi que mon vieux et honnête curé, ils le tenaient pour un homme très-pieux, et disaient de plus qu'il était impossible qu'un homme si sensé et si savant se laissât tourmenter par de pareils combats et de pareilles tentations sans savoir en même temps d'où elles provenaient. »

« Beaucoup de personnes s'étonnaient que Swedenborg n'eût jamais manqué d'argent pour tant de frais et de grands voyages. Mais en considérant combien il vivait modestement, même en voyage; puis, que ses ouvrages, tant philosophiques et minéralogiques que théologiques, ne restaient point chez les

libraires, mais qu'ils trouvaient un prompt débit, et de plus, qu'il avait reçu de son père, l'évêque Swedberg, un héritage assez important, on conçoit comment il lui a été possible de mettre à exécution toutes ses entreprises.

« Swedenborg ne recevait jamais de visites de personnes de l'autre sexe sans appeler un de ses domestiques à y assister. Quelquefois c'étaicnt des veuves qui venaient le trouver pour s'informer de l'état de leurs maris dans l'autre monde, ou bien d'autres femmes qui le prenaient pour un devin et qui auraient voulu qu'il leur révélât des choses cachées, comme des vols, etc. Et alors il fallait toujours qu'un de ses deux domestiques fût présent; parce que, disait-il : « La « malice de ces femmes pourrait les engager à pré- « tendre que je recherche leur connaissance particu- « lière; et l'on sait en outre que de telles personnes « tordent et pervertissent le sens des choses qu'on leur « dit et qu'elles ne comprennent pas. » — Aussi lui arrivait-il souvent d'éconduire avec une sérieuse réprimande les personnes qui s'adressaient à lui par de pareils motifs. »

« Il n'était pas seulement un savant, mais un cavalier accompli, suivant la mode de son temps... Il fut en effet, jusque dans l'âge le plus avancé, d'un commerce gai, aimable et facile, en même temps que sa physionomie portait l'empreinte des traits particuliers qu'on ne voit briller que chez les grands génies. »

Le rédacteur de ces notes, Robsam, était un homme du monde lui-même, et surtout peu enthousiaste en sa qualité d'homme de finance. Il occupait à la banque de Suède le poste de commissaire du gouvernement.

On le voit, les éloges les plus divers n'ont pas manqué à cette longue et sérieuse carrière, à cette brillante et extraordinaire existence.

Mais quand il s'agit de tout un système de religion ou de métaphysique, les paroles qui retentissent sur un homme dans une enceinte académique, les louanges qu'il reçoit dans les lettres ou dans les notes de ses amis, les dépositions sous serment dont il est l'objet devant le magistrat de la part de ses hôtes, ont peu de poids : les systèmes et ceux qui les inventent veulent être pesés par la science pure ; dans la balance d'une critique sérieuse, dirigée par un jugement sain et éclairé.

CHAPITRE XXV

La critique en Suède, en Hollande, en Angleterre. — Le silence de Voltaire; des Universités de France et d'Espagne. — Le langage des critiques d'Allemagne. — Le débat et l'entrevue avec Ernesti. — Les jugements de Herder et de Kant. — Ceux de Klopstock et de Wieland.

La critique ne manqua pas à Swedenborg, pas plus que l'éloge. Son absence eût été le revers d'une belle médaille, l'indifférence. Le Voyant le plus extraordinaire qui eût encore paru sur la scène du monde, se produisant au sein du plus grand mouvement de l'esprit humain, ne pouvait pas plus passer inattaqué qu'inaperçu.

La critique, en exerçant ses droits à son sujet, n'a-t-elle fait que remplir ses devoirs, ou s'est-elle trompée sur sa mission? En un mot a-t-elle été juste et pure?

Elle ne put être l'un et l'autre que difficilement. Dans le droit commun, il y a homogénéité entre la pensée de l'écrivain, si éminent soit-il, et la critique qui l'apprécie. Dans le droit commun, l'homme de génie lui-même ne franchit pas la sphère humaine, et ce qu'il dit, si éclatante qu'en soit la supériorité sur ce

qui l'a précédé, se trouve d'ordinaire un peu dépassé dès le lendemain. Quant à Swedenborg, qui réclamait quatre priviléges hors ligne, l'illumination intérieure, la dictée divine, la dictée angélique, la perception directe ou l'intuition dans le monde spirituel, — quant à Swedenborg dis-je, les rapports entre l'écrivain et la critique étaient une exception au droit commun. Aucun mystique, aucun théosophe n'avait à ce point franchi les limites connues de la pensée humaine. Or, si honnête que fût sa vie, si pur son caractère et si respectable le témoignage de ses amis, nos pères n'étaient pas plus disposés à croire à cet ensemble de priviléges qu'à une apparition de la divine majesté dans un salon de Londres, à un ordre verbal de Dieu, à une mission donnée par sa bouche.

En effet, nombreux sont aujourd'hui les disciples de Swedenborg, mais le dix-huitième siècle n'accepta ni la vocation ni les dons qu'il s'attribuait : ceux des juges compétents du siècle qui n'étaient pas avec Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Berkeley, Hume, Reimarus et Lessing, étaient avec Moïse, affirmant que « nul ne peut voir Dieu et vivre; » et les théologiens condamnèrent le Voyant avec plus de sévérité que les philosophes. Telle fut l'animosité des uns et des autres qu'aujourd'hui encore il nous a fallu quelque courage pour entreprendre l'étude sérieuse que nous faisons ici.

Le dernier siècle commença sa critique de Swedenborg par la frivolité, par le rire. On avait entendu sur sa personne des choses si extraordinaires! On en avait lu de plus extraordinaires encore dans ses écrits!

Bientôt, toutefois on le débattit avec plus de gravité, avec de vives émotions même et avec des protestations

énergiques ou des doutes raisonnés. Après s'en être un peu irrité au début, on en vint à la fin à le traiter avec de plus grands ménagements, témoin les lettres de Kant. Mais peu de personnes, parmi ses adeptes eux-mêmes, furent tout à fait pour lui, lorsqu'en 1771 il résuma ses titres, son autorité ou son droit d'être cru sur parole, en affirmant « qu'il lui était donné, *depuis vingt-sept ans, d'être en même temps dans le monde spirituel et dans le monde naturel, de parler avec les anges comme avec les hommes, de connaître l'état des plus illustres d'entre les morts de tous les temps.* »

On ne doutait pas de sa bonne foi dans cette affirmation, ni même de sa singulière capacité d'esprit; on ne doutait que de sa raison, et après le tour du rire ce fut le tour de la pitié.

Cependant la pitié céda enfin à l'antipathie. On vit ses adversaires se multiplier quand on eut l'ensemble de ses écrits et qu'on en vit toutes les conséquences. C'est que, abstraction faite de ses visions, de ses voyages, de ses entretiens dans l'autre monde ou des visites qui lui en venaient et dont rien n'était accepté de la philosophie contemporaine, il y avait dans ses écrits une doctrine complète. La méthode fondée sur le principe du sens intérieur qu'il y suivait et l'enseignement qu'il y donnait, étaient non-seulement contraires au goût général de toutes les écoles de philosophie, mais ils attaquaient toutes les croyances religieuses. Or la science métaphysique qu'on y trouvait, on la considérait comme dépassée au point que, dans les cours publics les plus sérieux, on gardait sur l'auteur le silence le plus absolu. Là où l'on en parlait par exception, on le traitait dans les

chaires évangéliques de visionnaire, si ce n'est d'insensé; dans les chaires académiques, soit celles de l'enseignement religieux, soit celles de l'enseignement philosophique, de fou, si ce n'est d'imposteur : on le combattait avec animosité, ou bien on le persiflait avec dédain.

Ce serait toutefois une erreur de compter ses adversaires par la liste de ceux qui le critiquèrent publiquement. Ce ne furent là que les plus modérés d'entre ses ennemis; les plus passionnés, ce furent ceux qui ne prononcèrent pas son nom, craignant de compromettre leur réputation en descendant à l'examen *de ses visions.*

Ce dix-huitième siècle si ardent à la guerre aux préjugés avait les siens. Tout ce qui était hors ligne lui donnait des impatiences; l'anormal était pour lui le monstrueux; le merveilleux était l'insensé. La foi au surnaturel se tolérait bien en théorie; mais c'était à la condition de se couvrir à s'y méprendre du masque du rationnel, c'est-à-dire de n'être pas. Le mot rationnel n'existait pas: la chose le créa. C'était l'esprit du siècle qui était, non pas le raisonnable, mais le rationnel en personne. Sans doute, le culte de la raison n'était pas universel; mais il aspirait à l'universalité; il y touchait. Quelques-unes des nations latines s'en défendaient, ou pour mieux dire, les classes dominantes dans leur sein, sans trop s'en défendre elles-mêmes, s'efforçaient d'en défendre les peuples. Toutefois elles s'en enivraient à larges traits. La France, où Voltaire publiait la Bible expliquée « par quelques aumôniers du roi de Prusse,» donnait ce triste exemple aux classes polies de l'Europe. Elle glorifiait, en les imitant, les plus libres de ces libres penseurs d'Angleterre qui n'étaient eux-

mêmes que les plus hardis imitateurs de l'audacieuse Italie du seizième siècle. L'Allemagne à son tour, si prude et si dédaigneuse pour la théologie anglaise et pour la spéculation française, traduisait les plus faibles productions de l'une ou de l'autre dès qu'il s'y révélait de hardis assauts contre le christianisme. Les fameux *Fragments de Wolfenbuttel,* dont elle s'émut pendant quarante ans et dont elle se glorifie encore quand elle oublie que c'est de l'*imitation*, ne sont pas autre chose que la quintessence tirée par un rationaliste allemand des déistes anglais et des naturalistes de France.

Comment, au milieu de ces tendances critiques, de ces excitations à l'anéantissement du dogme et de ces ivresses d'un fanatisme marchant au triomphe de la raison seule souveraine dans l'empire de la pensée, un homme qui venait réviser la foi chrétienne, en faire une nouvelle édition, corrigée par ses soins, avec la prétention d'y soumettre des conquérants exaltés ici par le succès, irrités là par la résistance, comment, dis-je, n'eût-il pas rencontré l'hostilité, et le dédain à peu près partout? Remarquons sur son compte le silence de Voltaire, qui savait tout ce qui se passait dans les cours du Nord et qui, dans l'article *Visions* de son Dictionnaire philosophique et dans sa note sur la nouvelle Jérusalem, affecte de ne pas même connaître toutes ces nouveautés de Swedenborg dont certainement la famille royale de Prusse l'avait plus d'une fois entretenu.

Nous avons dit le peu d'accueil que le nouveau prophète reçut en Suède, où régnait une grande fermeté dans les institutions, et qu'il quitta à quatre-vingt-quatre ans en déposant une protestation contre la con-

damnation qu'il y pressentait. Nous avons dit l'espèce de succès qu'il obtint en Hollande, où son terrain était un peu préparé par Jacques Boehme ou mademoiselle Bourignon, et les antipathies qu'il souleva en Angleterre, où l'on allait pourtant si facilement à la rencontre des mysticités apocalyptiques.

La France, qui traduisit Swedenborg minéralogiste, ne lui aurait pas pardonné sa théosophie, si elle avait lu ses publications de Londres et d'Amsterdam.

Cependant toutes ces antipathies ou ces froideurs furent peu de chose auprès des critiques que lui opposa l'Allemagne, qui apprécia sévèrement et savamment ses livres, ses visions, ses perceptions à distance de temps et de lieu, ainsi que toute sa doctrine.

Déjà nous avons vu avec quelle ironie profonde et quelle dureté le jugea son propre traducteur, le prélat de Murhard. Un fidèle disciple essaya vainement, après la mort du maître, dans une lettre très-étendue et très-soignée, de ramener le docte Œtinger à ses premières sympathies. [Lettre du docteur Beyer, du 15 juin 1771. V. *Revue de la Nouvelle Jérusalem,* t. III, p. 236.] Œtinger ne voulut se rendre sur aucun point. Or ses griefs, que l'honnête docteur Beyer résumait avec tant de loyauté, étaient nombreux. Il reprochait à Swedenborg :

1° De ne pas suivre suffisamment le sens de la lettre dans son interprétation des saintes Écritures;

2° De rendre douteux la plupart des passages qu'il abordait;

3° De mettre les idées hypothétiques de la correspondance entre le monde naturel et le monde spirituel à la place du mot propre;

4° D'inventer, sur les textes de l'Apocalypse et sur le *Cheval blanc*, le *Nouveau Ciel* et la *Nouvelle Jérusalem*, qu'ils citent, des choses qui révoltent l'intelligence;

5° De substituer au dogme reçu de la Trinité l'hérésie d'un enthousiaste frappé du jugement de l'Église;

6° De porter atteinte à l'autorité apostolique de saint Paul en rejetant ses écrits;

7° De manquer du sceau des miracles, qui seul pourrait légitimer sa prétendue mission;

8° De s'être trompé en prédisant l'avénement de la nouvelle Jérusalem, « qui n'est pas venue encore ; »

9° D'avoir arrangé son *Apocalypse révélée* pour les besoins de l'Église imaginée par lui.

Il disait enfin, que si l'ancien assesseur des mines était appelé à faire connaître au monde les *choses extraordinaires qu'il avait vues et entendues*, il n'était toutefois nullement appelé à expliquer les textes sacrés.

Du point de vue d'un croyant, c'était là la critique à la fois la plus complète pour le fond et la plus mesurée pour la forme.

Elle fut réfutée, point par point, avec la même gravité et la même douceur par le docteur Beyer; mais sa lettre, écrite encore du vivant de Swedenborg et propre à dissiper bien des doutes, ne fut pas connue du public, et bientôt les théologiens, les poëtes et les philosophes les plus éminents des pays allemands se prononcèrent tour à tour, les uns avec l'autorité que donne la science et la modération qu'elle impose, les autres avec beaucoup plus d'émotion et plus d'ampleur qu'il ne fallait.

A la tête des théologiens se montra un homme de beaucoup d'esprit et d'un savoir éminent en philologie,

le docteur Ernesti, dont la compétence en matière de critique et d'exégèse sacrée n'était pas contestable. Swedenborg, rejetant du code un assez grand nombre de textes et proposant pour tous un système d'interprétation, nouveau à ses propres yeux, mais ancien à ceux des théologiens d'Allemagne, un philologue aussi consommé était plus appelé qu'aucun autre à émettre son opinion. Il le fit avec une sorte de vivacité et dans un style très-rude, en appréciant plusieurs écrits de Swedenborg (*N. Bibliothèque théologique*, t. I et IV). Suivant Ernesti, le sens intérieur, soit spirituel, soit céleste, était jugé. C'était, suivant lui, cette exégèse allégorisante inventée ou pratiquée avec un luxe désolant par Philon, par quelques Pères et par les exégètes égarés du moyen âge; c'était ce sens *figuré* dont les théologiens de Hollande s'étaient tant occupés au siècle de Descartes et plus tard. Ce que donnait le nouvel interprète des textes sacrés venait de son imagination. Sa connaissance des langues se bornait à celle d'un bachelier ou d'un maître ès arts de la Sorbonne. — Quelques phrases d'Ernesti étaient dures. Swedenborg, après avoir pris connaissance de cette critique, ne fit pas exception à sa règle de ne pas répondre; il écrivit seulement ce que voici :

« J'ai lu ce que M. le docteur Ernesti a écrit contre moi dans sa *Bibliothèque théologique*, et j'ai vu que ce sont de purs blasphèmes contre ma personne. *Je n'y ai pas trouvé un grain de raison* contre aucune matière contenue dans mes écrits. »

« Et cependant attaquer un homme avec des traits aussi empoisonnés, c'est agir contre les lois de l'honnêteté. Je pense donc qu'il n'y aurait pas de dignité à

me servir de pareilles armes avec cet illustre personnage, c'est-à-dire à repousser et à réfuter des blasphèmes par des blasphèmes. Ce serait ressembler à deux chiens qui se battent entre eux en aboyant et en mordant; ou bien encore à des femmes de la dernière classe du peuple qui, dans leurs disputes, se jettent réciproquement au visage la boue des rues. »

« Lisez ce qui est écrit dans le dernier ouvrage que je viens de publier, *La Vraie religion chrétienne*, au sujet des arcanes que le Seigneur a dévoilés par moi son serviteur (nos 846 à 851), et tirez ensuite vos conséquences sur ma révélation; *mais ayez pour guide la raison.* »

Remarquons encore une fois cet appel à la raison. C'est le mot d'ordre du siècle, c'est à la fois son jugement et son enthousiasme. Le rationalisme, qui est conforme à toutes les habitudes de Swedenborg, l'est aussi à celles d'Ernesti; mais c'est précisément parce qu'il a écouté sa raison à lui, qu'il ne veut pas de la doctrine que Swedenborg présentait au nom de la sienne.

Swedenborg cite encore, pour se débarrasser de son adversaire, un autre paragraphe qu'il a écrit contre le docteur Ernesti dans sa *Vraie Religion chrétienne*, no 137; cela est vrai, et nous avons rapporté, à propos de la théorie sur la double existence de l'homme, comment le Voyant vida sa querelle avec le savant de Leipzig dans l'autre monde, « où il se disputa vaillamment avec lui. V. ci-dessus, p. 327; » mais il serait difficile de reconnaître le spirituel critique sous les traits qu'on lui donne ou les paroles qu'on lui prête.

En général, ce n'est pas par des scènes imaginaires

ou réelles placées dans l'autre monde qu'on se réfute dans celui-ci, si l'on s'y réfute. C'est dans celui-ci qu'il fallait prendre corps à corps l'habile professeur. Et certes Swedenborg était son égal sous le rapport de l'esprit; mais pour le combattre avec chance de succès, il fallait sa science, et Swedenborg ne l'avait pas. A moins d'être illuminé, on n'est pas exégète sacré sans être à la fois orientaliste et helléniste consommé. Or Ernesti, niant l'illumination, n'acceptait le débat que sur son terrain. De son côté et à son point de vue, Swedenborg eut raison de ne pas s'y aventurer du moment où sa défaite y était certaine. Mais comment il s'y prit pour appeler Ernesti ou l'amener dans l'autre monde, quels arguments ils y échangèrent, et quel fut le vainqueur, c'est ce que son *Journal* et l'ouvrage où il se met en scène avec son adversaire ne nous apprennent pas.

Nous laissons là le débat religieux et la critique des théologiens. Le système de Swedenborg relevait essentiellement de la haute spéculation, de la métaphysique la plus transcendante. Il se posait comme le produit d'une illumination supérieure à celle de la raison, et son auteur s'attribuait, sinon des facultés surhumaines, du moins une ouverture d'esprit extraordinaire, un état spécial. Cela regardait avant tout la philosophie, et particulièrement celle d'un siècle qui semblait avoir la mission spéciale de tout soumettre à la raison. C'est bien celle que la philosophie entendit remplir à l'endroit du surnaturel réapparu tout à coup dans l'extrême Nord, et il ne se conçoit rien de plus mordant, de plus scrupuleux, que la critique dirigée contre Swedenborg par le véritable prince des rationalistes du siècle, Kant.

Profond analyste et dialecticien subtil, Kant était, de plus, assez familier avec les questions du domaine religieux : il avait étudié la théologie et prêché dans quelques paroisses de campagne avant de monter dans cette chaire de philosophie qui bientôt domina toutes les autres. Il ne connut d'abord les visions et les écrits de Swedenborg que par la renommée publique. Ce qu'il apprit des unes et ce qu'il lut dans les autres l'embarrassa; on le voit dans son traité spécial sur Swedenborg de 1766 comme dans ses lettres de 1768. Son traité lui a été *comme imposé,* dit-il. Il ne veut pas avoir l'air d'avoir écrit un livre sur une personne, c'est un principe qu'il prétend avoir eu en vue. Il craint d'ailleurs de se compromettre en discutant des visions et déclare ses pages une esquisse fugitive sur la manière de discuter des objets de cette nature, plutôt qu'une discussion véritable. « Il m'a été difficile, ajoute-t-il, d'imaginer une forme ou une méthode qui ne m'exposât pas à la *risée*, et, pour prévenir les moqueries, j'ai commencé par me moquer de moi-même tout le premier. Et j'ai eu raison. Car l'état où je me trouvais n'avait pas le sens commun : j'avais un secret attachement à des histoires de ce genre, et en fait de motifs raisonnables, quelque croyance à l'endroit de leur exactitude, en dépit des absurdités, des chimères et des notions incohérentes qui les condamnent. »

Certes voilà un singulier début, et voilà un critique bien embarrassé, puisqu'il avoue un secret attachement pour des histoires qu'il va persifler. Aussi ses conclusions jurent-elles avec ses prémisses.

Celles-ci, les prémisses, sont un tissu de moqueries,

les unes très-spirituelles, les autres fort peu, toutes assaisonnées de plaisanteries au gros sel, quelques-unes tirées de l'*Hudibras* avec un choix d'expressions qui étonne dans un tel écrivain, et qu'en français aucune plume n'eût risquées au temps de Kant. Mais dans ce grotesque tissu sont brodés de bien vifs ornements, et on y trouve, sur ce qu'on appelle un *esprit*, des *esprits*, le *ciel* ou le *séjour des bienheureux*, des vues si nouvelles, si ingénieuses et si profondes qu'elles décèlent bien le regard de l'aigle.

Ce qui surprend le plus dans ce mélange de choses si gaies en apparence et si graves au fond c'est qu'un instant, et sous forme d'hypothèse, Kant émet précisément la théorie que Swedenborg proclame par les faits.

« Je trouve fatigant de parler plus longtemps ainsi le prudent langage de la raison, dit-il. Et pourquoi ne me serait-il pas permis, à mon tour, de parler le langage de la chaire académique, qui est plus tranchant (que celui de la brochure) et qui (si je le prends) dispensera l'écrivain et le lecteur de ces efforts de réflexion qui ne sont propres qu'à jeter l'un et l'autre dans une pénible incertitude? Je dirai donc très-positivement, ou bien, *il est démontré*, ou bien, *il sera démontré, je ne sais ni où ni quand*, que, même dès cette vie, l'âme humaine est dans une communion intime et indissoluble avec les êtres immatériels du monde des esprits. »

« Ce serait chose fort belle du moins qu'on pût démontrer un jour cette constitution-là du monde des esprits; j'entends la démontrer autrement que par voie

de définition ou par voie de déduction de la notion d'esprit. Je vais donc essayer de présenter ici, par forme d'épisode, un essai de ce genre. »

Suit cet essai ébauché le plus sérieusement du monde, et que je me ferais un devoir de reproduire, s'il était réellement sérieux. Mais ce qui montre qu'il ne l'est pas, c'est qu'il est terminé par cette considération : « ce qui m'étonne le plus, c'est que les communications de l'humanité avec le monde des esprits ne soient pas beaucoup plus générales qu'elles ne le sont réellement ! »

Ainsi, tout cela n'est de la part de l'ironique métaphysicien qu'un pur jeu d'esprit. S'il en était autrement, comment de ces belles idées et de ces esquisses tout à fait grandioses d'un commerce intime entre les deux mondes, Kant serait-il arrivé à ses mesquines conclusions? On ne le comprendrait pas, car elles sont telles qu'il ne peut les exposer qu'en retombant dans le ton de la plaisanterie. « Ce serait, dit-il, un privilége funeste que celui de vivre ainsi dans les deux mondes. On risquerait probablement le sort de Tirésias, voyant dans le monde surnaturel, aveugle dans celui-ci. Il en résulterait qu'on n'y vaudrait rien, qu'on y mériterait sans nul doute le compliment qui fut fait à l'astronome Tycho-Brahé par son cocher : « Vous pouvez être, monsieur, fort entendu dans les choses du ciel; mais pour ce qui est de ce monde, vous n'y êtes qu'un fou. »

Toute cette partie du travail de Kant est écrite non-seulement d'un ton de plaisanterie qui offense, mais il s'y glisse des choses qui blessent le goût. Citons ce qui se peut lire : « Jadis on *brûlait* de temps à autre, y

dit-il, les adeptes du monde spirituel; il suffira désormais de les *purger*. »

Le philosophe redevient lui-même quand il examine les phénomènes ou faits de la faculté de perception extraordinaire de Swedenborg, et nous l'avons écouté avec une grande curiosité, analysant les trois grands faits de cette nature; mais voici comment il reprend, en fin de compte, sa verve de gaieté et de persiflage.

« A ceux qui sont curieux de s'élever au-dessus des nuages pour voir ce qui se trouve dans l'autre monde, on peut dire avec raison qu'ils devraient bien avoir un peu plus de patience et attendre qu'ils y soient appelés. Et comme après tout notre sort dans la vie à venir doit dépendre de la manière dont nous avons rempli notre poste dans celui-ci, je dirai avec Candide : « Ayons soin de notre bonheur, allons au jardin et travaillons. »

Il est sans doute fort sage de songer à son bonheur, mais ce n'est pas pour professer la philosophie de Candide qu'on naît Kant. Aussi Kant, mieux renseigné sur les faits et mieux avisé, écrivit-il à mademoiselle de Knobloch, deux ans après ce traité, dans un langage sérieux et digne de lui, ce que nous savons et ce qu'on peut proclamer la fine fleur de la saine critique et la pure raison. [V. ci-dessus, p. 265.]

Swedenborg rencontra un critique plus compétent et plus impétueux dans un philosophe moins éminent, Herder, qui est son adversaire le plus sérieux comme le plus éloquent. Théologien, historien, orateur ou écrivain, Herder est toujours penseur et toujours peintre; génie moins poétique que Gœthe, mais plus vaste;

créateur de chefs-d'œuvre d'un ordre inférieur, mais où rien ne blesse jamais et dont toutes les lignes peuvent se traduire dans toutes les langues et se lire à tous les âges de la vie, dans toutes les familles.

Mais Herder est-il à classer parmi les critiques? Celui qui écrit ce que voici, est-ce bien un adversaire, et n'est-ce pas plutôt un panégyriste? Écoutons l'auteur pour ainsi dire inspiré d'*Adrastée*.

« Swedenborg se considérait comme un organe de communications entre le monde des esprits et celui des corps, et il regardait ses communications comme un office dont le Seigneur l'avait investi, ne montrant d'ailleurs dans l'exercice de son pontificat ni apparence d'orgueil, ni faiblesse d'esprit. Il ne s'en vantait pas; mais quand on l'interpellait, il savait commander le respect même au railleur. La paix et la joie dans l'âme, il apparut à tous ceux qui le connurent de près comme *un homme qui vit dans la société des anges*, c'est-à-dire comme un type de sincère piété, de bonté et de véracité. » [*Œuvres complètes, Philosophie et Histoire*, XII, p. 114.]

Cela n'est-il pas au moins d'un ami?

Sans nul doute, Herder est ami de l'homme, mais il est adversaire du Voyant. Il l'est sans ironie, sans amertume; il l'est en homme qui aime, lui aussi, mais de son aile, à planer dans les régions hautes et pures, et qui ne consentirait jamais à dire avec son ancien professeur de philosophie : « Allons au jardin prendre soin de notre bonheur. » Herder sait avec toutes les grandes âmes que, si le bonheur se trouve quelque part, ce n'est pas au jardin. Il le cherche aussi où Swe-

denborg l'a trouvé, mais il ne l'a pas trouvé encore ; et si son illustre contemporain croit être parvenu à peu près au terme de ses aspirations, Herder attribue cette chance à ses illusions plutôt qu'à ses intuitions. Toutefois il respecte les unes comme les autres ; et plus le grand historien de l'humanité a gémi avec éloquence sur les lenteurs du progrès et les délais que rencontre l'avénement du bonheur au sein de l'humanité, plus il déplore les limites si étroites de nos facultés les plus hautes. Il se montre donc indulgent plus que personne, même dans ses critiques, pour celui en qui ces facultés semblent avoir voulu prendre leur vol le plus audacieux et franchir toutes les bornes connues.

Herder formule ses critiques dans une série de propositions fortes et nettes, comme les aime son génie, ayant un peu plus l'apparence d'oracles que de jugements, et impliquant chacune une condamnation.

« D'abord, tous les esprits de Swedenborg parlent comme lui ; aussi leur langage est-il monotone, dit-il.

« Ensuite, quand il entra dans son « singulier état, » ce furent les impressions de son enfance, dans laquelle on lui disait que les *anges parlaient par sa bouche*, qui s'animèrent et se personnifièrent devant sa vue.

« Puis, ses visions portent l'empreinte de tous les défauts et de tous les préjugés de son individualité et de son temps ; ce sont les reflets de ses mœurs et de ses opinions, les copies de ses idées favorites.

« Ajoutez qu'on y voit si bien sa nature et ses talents, qu'il s'y rencontre, sur la langue et les formes, sur les mines et les gestes, sur les penchants et les sphères

d'activité des sens, de l'odorat surtout, sur les conséquences du sentiment moral ou du sens immoral, des observations d'une telle finesse, qu'on aimerait que Swedenborg eût été assez poëte pour mettre tout cela en action ou pour le dessiner comme Dante.

« Les caractères distinctifs des esprits qu'il met dans les diverses planètes sont pris dans les propriétés des métaux qui portent les mêmes désignations que ces planètes : le vif argent prête ses qualités aux esprits de Mercure, le plomb les siennes à ceux de Saturne, et ainsi de suite. En d'autres termes, ce n'est pas une illumination extraordinaire, c'est une étrange illusion qui guide le Voyant; c'est le minéralogiste qui inspire le spiritualiste.

« Enfin, les mystères que Swedenborg prétend découvrir dans le monde des esprits sont écrits dans l'esprit et le cœur de chacun. Voyez ce qui se passe en nous. Dès notre enfance les pensées se forment en images. L'imagination, sans laquelle l'intelligence n'agit pas, est la faculté spéciale de ces opérations. La faculté de traduire nos pensées en images pour nous-mêmes, nous la possédons aussi à l'égard des autres. Qu'est-ce, si ce n'est cela, que l'art que pratiquent les poëtes, les peintres, les musiciens, les orateurs? Les penchants, les passions, la seule habitude opèrent de même sans avoir recours à l'art. Cela suffit pour nous expliquer, page par page, tout l'empire des anges et des esprits de Swedenborg. En effet, comment cet artiste parle-t-il avec ses anges? Comme on parle avec ses pensées : *ses anges et ses esprits sont ses créations.*

« Sa bonne foi est entière : il n'a pas conscience de

ses personnifications. Ses visions sont réelles, et sont non pas devant lui seulement, mais en lui. C'est là un état de maladie, d'autant plus dangereux qu'on y passe ou y tombe plus facilement. »

Chacun sent ce qu'il y a dans ces jugements d'assertions hasardées et d'hypothèses contestables à côté d'arguments sans réplique. Brillantes sans doute, mais d'une solidité douteuse, elles vous tiennent sous le charme tant qu'on n'en commence pas l'analyse, et se perdent dans les nuages dès qu'on veut les prendre corps à corps. Tel est le caractère général de ce grand écrivain. Mais, d'autre part, il y a des idées qui ont leur éternelle valeur. Herder fit sur l'ensemble dès écrits et des doctrines de Swedenborg des études sérieuses; et plus ses oracles furent rendus avec autorité et formulés avec noblesse, plus ils eurent d'ascendant sur les esprits. Sans nul doute ce fut là, dans les pays du Nord, l'adversaire le plus redoutable de Swedenborg. Seulement si Herder fut le contemporain du Voyant, son jugement ne le fut pas. Les feuilles où il figure [l'*Adrastea*] parurent après la mort de l'illustre Suédois.

Ce qui est, cependant, tout à fait de l'époque de celui-ci, ce sont les idées de Herder sur son compte. Ces idées étaient, dans les années 1760 à 1770, celles des philosophes les plus éminents de toute l'Europe, et si le célèbre auteur de la *Palingénésie*, Charles Bonnet, lisait les écrits philosophiques de Swedenborg comme il en lisait les ouvrages de science, il les jugeait et en jugeait l'auteur, sans nul doute, au nom de la Suisse, comme Herder au nom de l'Allemagne.

Dans l'Europe entière c'était partout la même opi-

nion; car partout, et même en Angleterre, régnait alors le même courant, l'aspiration au triomphe de la raison.

La critique anglaise ne fit pas défaut à Swedenborg, on le voit par la lettre de Hartley (p. 300), qui le mit en demeure de se défendre et lui demanda les moyens de le faire à son tour. On le voit surtout par les préfaces que le savant docteur de Winwick mettait à la tête des traités de Swedenborg traduits en anglais. Mais la critique anglaise, moins profonde que celle d'Allemagne, au lieu de sonder la source des doctrines de Swedenborg et d'aborder la question de son état psychique, demeura à la surface, aux considérations personnelles, aux connaissances étendues, aux mœurs pures, à la position sociale de Swedenborg. Elle ne s'attacha guère au débat philosophique et ne traita bien que la question d'Église au point de vue du dogme, choses que les philosophes allemands laissèrent de côté comme secondaires.

Sauver le dogme, c'est ce que fit aussi la critique suédoise, qui procéda *administrativement*, par les consistoires, par le parlement et par le conseil du royaume, plutôt que philosophiquement ou par des publications émanées des corps enseignants.

La Hollande, très-flattée dans les écrits de Swedenborg, très-hospitalière d'ailleurs pour l'illustre écrivain et peu soucieuse de lui faire payer son hospitalité comme elle avait fait payer à Descartes celle qu'elle lui avait donnée au siècle précédent, garda le silence, à la grande désolation de Cuno, l'ancien capitaine de recrutement du roi de Prusse. Elle ne répondit à aucune de ces nombreuses communications faites à ses pasteurs

et à ses professeurs, qu'un siècle plus tôt elle aurait traitées de provocations révoltantes.

Mais comment se serait-elle montrée plus intolérante que la France et l'Espagne, dont les universités recevaient les mêmes écrits et les mêmes lettres, sans y répliquer davantage, se bornant sans doute à brûler ou à déposer dans leurs chancelleries ce qui leur semblait à ce point hors ligne qu'elles ne se sentaient pas toujours portées à en accuser réception?

Pour connaître réellement la critique contemporaine, qui peut avoir différé de celle de quelques penseurs éminents; pour apprécier celle de la majorité des dépositaires de la science, il faudrait savoir l'accueil qui a été fait par les universités que je viens de nommer aux lettres qui leur furent adressées par Swedenborg; je n'entends pas l'accueil officiel, qui ne signifie rien dans les corps savants, j'entends l'accueil intime et vrai, celui qui ne se constate pas dans les procès-verbaux. Malheureusement Swedenborg avait l'habitude de jeter, sans les lire, beaucoup de lettres qui lui étaient adressées, y compris celles des universités, et il ne reste pas un seul document sur ce sujet. Il n'y a plus de possible que les inductions; or on sait ce que valent les inductions tirées du silence.

Quant au public, il y a des indices. Les appréciations de l'opinion éclairée étaient généralement dans un courant tout opposé aux ambitions de Swedenborg. On riait du visionnaire. On ne le croyait ni rationaliste, ni de grande force spéculative, ni de saine raison. Chacun sait que l'épithète de fou échoit facilement à ceux qui frayent des routes nouvelles, et que souvent ce sont les plus proches de l'homme hors ligne qui donnent

l'exemple de sa mise hors la loi. Swedenborg eut quelque peu cette destinée. Sa famille le négligea et même le persécuta.

Les échos les plus populaires de ce qu'on appelle l'opinion, les poëtes et les romanciers, suivant leurs caprices ou les effets qu'ils désiraient produire, tantôt exaltant Swedenborg, comme faisaient les esprits faibles, tantôt le bafouant comme les esprits forts, firent plus pour égarer le jugement que pour l'éclairer. Le plus religieux d'entre eux, le grave et majestueux chantre du Messie, Klopstock, qui était né dans un pays voisin de la Suède, et qui, poussé par quelques femmes curieuses, essaya de se mettre en rapport avec lui, ne se reconnaît pas dans ce qu'il en écrit. Il ne se respecte pas lui-même dans sa mise en scène avec la personne de Swedenborg. Qu'on en juge.

« Swedenborg vint un jour à Copenhague, dit-il. Nos dames ne me laissèrent en repos que je n'allasse le visiter; car, quant à moi, je me souciais fort peu de le voir. Il n'était pas pour moi l'objet d'une véritable curiosité. »

J'interromps pour dire tout simplement que cela ne peut pas être vrai. Swedenborg occupait dans le Nord toutes les bouches de la renommée, et le chantre d'Abadonna, de tant d'anges et de démons, ne pouvait pas être dans cette indifférence qu'il affiche à l'égard d'un homme « qui visitait les cieux et les enfers. »

« Qui est-ce qui ne connaît pas suffisamment par l'histoire des gens que l'orgueil a égarés de cette façon? » [Je rends la pensée de l'auteur et non pas ses mots; car il ne dit pas ce qu'il pense, il dit *que l'orgueil a négligés*, ce qui n'a pas de sens.]

« Je tombai dans sa disgrâce dès le début, en témoignant peu d'envie d'acheter ses in-quarto, qui sont d'un prix si élevé.

« J'entrai néanmoins en matière immédiatement, et le priai d'avoir une entrevue avec un de mes amis défunts. Il dit d'un ton qui n'était pas plus ennuyeux que sa façon de s'exprimer : « Si sa Majesté royale, le roi actuel de Danemarck, Frédéric V (je n'ajoute pas une syllabe), me donnait le gracieux ordre, à l'endroit de son épouse, sa Majesté la reine Louise... » Je l'interrompis : « Donc quiconque n'est pas prince, quoique ses amis puissent être dans l'autre monde, M. de Swedenborg ne daigne pas les honorer d'un entretien. »

« Je m'en allais.

« Il dit alors : « Dès que vous serez parti, je me retrouverai dans la société des esprits.

— « J'aurais tort, répliquai-je, de ne pas me hâter; car je ne dois pas vous dérober un seul des moments que vous passez en si bonne compagnie. » (*Berliner Monastblaetter,* XI, 1788, p. 516.)

Mais quelle affectation d'indifférence! Quel dédain mêlé à des insinuations malséantes! Et quelles frivoles épigrammes! Vraiment, tout cela afflige bien plus pour le critique que cela ne blesse la victime. Ce qui choque le plus, c'est l'invraisemblance du récit. Le poëte évidemment écrit comme on écrit de souvenir ; il pose devant le public dans son cabinet plutôt qu'il ne raconte une entrevue. Aucun visiteur ne parle ainsi à un gentilhomme étranger, à un homme connu dans le monde entier et qui a bien voulu admettre un inconnu âgé d'une vingtaine d'années. En chaque trait, la

fausseté du récit et le ridicule de la pose sautent aux yeux. Swedenborg donnait ses livres à qui désirait les lire. Il ne comptait pas avec ses libraires. Il se montrait riche partout. Loin d'affecter des déférences exclusives pour ses amitiés royales, le Voyant se distinguait précisément par l'accueil qu'il faisait à tous ses visiteurs sans distinction de rang, de nationalité ou de religion. J'ai dit de quelle façon convenable, mais aisée, il traitait les princes et les princesses, y compris les rois et les reines de Suède. Mais nous n'en sommes pas ici à faire son éloge; nous écoutons, nous recherchons au contraire la critique, et si Klopstock, au lieu de charbonner une caricature d'écolier en sotte humeur, eût émis un jugement d'homme de sens, il nous serait le bienvenu.

Toutefois son irritation, qui est évidente, est peut-être parfaitement motivée? Sans nul doute, et je suppose volontiers que l'illustre Suédois, blessé de la façon dont le jeune poëte lui demanda, dès ses premiers mots, l'exhibition d'un habitant de l'autre monde, lui avait donné, dans le ton de sa réponse et dans toute la tenue de sa personne, une de ces leçons qu'un vieillard doit toujours à un jeune homme; et je suppose encore que le brave poëte prit d'autant plus mal la sienne qu'il l'avait méritée davantage.

Un autre poëte, le spirituel Wieland, le Voltaire de l'Allemagne, hostile aussi, mais sachant vivre dans le monde, venge le Voyant des fatuités d'un enfant mal appris. Il se dit charmé de toutes les preuves que le commerce des esprits et les merveilles vues et entendues par Swedenborg apporteraient au dogme de l'im-



mortalité. Il qualifie le gentilhomme suédois « d'homme extraordinaire, très-considéré, mathématicien, naturaliste, spécialement minéralogiste. Il l'appelle « un savant qui s'est fait un nom dans chacune de ces sciences. » Mais il n'admet pas même une ombre de surnaturel dans sa vie tout entière.

Nous avons cité, dans le récit de la quittance retrouvée (p. 136), l'hypothèse plus ou moins ingénieuse que Wieland imagina pour expliquer ce fait de la manière la plus simple du monde. En écrivant trente ans plus tard les lignes que nous venons de transcrire, il ajoute qu'il ne parlerait plus de la vieille histoire qu'on s'était contée, *il y a plus de trente ans,* s'il n'avait pas reçu, « ces jours-ci même, » de la part d'un homme qui vaut *une nuée de témoins* (le philosophe Thiébault), les détails les plus dignes de foi.

Qu'est-ce à dire? L'opinion de Wieland est-elle changée réellement par ce témoignage, et admet-il désormais les facultés extraordinaires de Swedenborg? — Il lui en accorde de très-brillantes; mais d'extraordinaires, c'est-à-dire des facultés supérieures à celles qui sont constatées en psychologie, des facultés surnaturelles, non. Cela est si peu de son goût, qu'en faisant allusion à l'anecdote de la reine Louise-Ulrique, il insinue de nouveau que Swedenborg a pu avoir connaissance par des voies quelconques du secret qui existait entre elle et son frère. Le principe invariable du Voltaire germanique, il le formule ainsi : *Il faut tout expliquer d'une façon rationnelle;* et comme on ne peut pas admettre qu'un homme, même extraordinaire, ait été dans l'autre monde demander au prince de Prusse ce que la reine

sa sœur voulait savoir, il reste à découvrir le procédé que Swedenborg a pu employer réellement. Plutôt que de croire ce qui est en contradiction manifeste avec toutes les lois connues de la nature, il faut croire même le plus invraisemblable et le plus incroyable, pourvu qu'il ne sorte pas entièrement des voies naturelles. » (*Euthanasia*, p. 114, 124, 142.)

Tel est le dernier mot de Wieland et tel est celui de son siècle sur Swedenborg.

CHAPITRE XXVI

La critique du dernier siècle jugée par la nôtre en face de la doctrine de Swedenborg. — Résumé général de cette doctrine. — Ses caractères exceptionnels. — Le mélange du rationnel et du surnaturel. — Le compromis ou la conciliation.

Les tendances philosophiques du dernier siècle, et l'on pourrait dire aussi les tendances populaires, peuvent se résumer en trois mots : lutte de la raison contre le surnaturel, critique du surnaturel, négation du surnaturel. Il était donc tout simple que lorsqu'au sein même de ces travaux et de ces triomphes de la raison, apparut un homme qui fut comme le surnaturel incarné, le siècle ne l'acceptât pas sans le discuter. Ce qui étonne bien plus, c'est que, faisant métier de le juger en vrai rationaliste et même en vrai naturaliste, il ne se soit pas pris plus habilement ni même appliqué plus sérieusement à la tâche.

En effet, la critique qu'il en fit fut à la fois trop étroite et trop frivole. Trop étroite, car, ne pouvant le faire entrer dans aucune des catégories de la psychologie normale, il le mit précisément dans cette vieille classe

de visionnaires vulgaires pour laquelle Swedenborg professait tous ses dédains. De tous les philosophes du siècle, pour ne plus parler des poëtes, des théologiens et des diplomates, aucun n'alla jusqu'au bout dans le travail de sa critique. Kant, qui vaut bien tous les autres, le discute d'une manière si spirituelle et si grave d'une part, mais si frivole d'une autre, qu'à la fin il ne sait que conclure de ce qu'il a débité lui-même. C'est bien de sa faute. Il écrit d'abord sur des ouï-dire, ce qui est inexplicable, car il n'a qu'à traverser la mer Baltique pour se mettre en état de juger par lui-même. Au lieu de cela, il s'adresse par écrit à Swedenborg, charge ensuite un négociant anglais qui va à Stockholm et à Gothenbourg d'y vérifier le tout, c'est-à-dire, d'y contrôler des bruits plus ou moins publics. Cela fait, au lieu de discuter ces bruits devant le public, Kant les consigne dans une lettre particulière à une femme du monde et dont la pensée est un sujet de contestation. En effet, dans cette lettre, sinon confidentielle, du moins particulière, où il recueille, sans pouvoir les discuter, les bruits qu'on lui mande, il clôt toute sa critique en ces termes : *Que peut-on objecter contre la crédibilité de pareils faits ?*

Sans doute, son procédé est parfait de bon sens et de raison, s'il ne veut faire faire qu'une enquête sans s'en mêler lui-même, et garder le résultat pour mademoiselle de Knobloch seule ; mais vraiment ce n'est pas là tout ce qu'il fallait faire. Il s'en faut de beaucoup.

D'abord Kant n'établit pas que ces récits sont des faits ; ensuite il ne saisit pas même des résultats de son enquête le public qu'il avait d'abord appelé à l'examen des bruits semés dans tout le Nord ; enfin, après avoir

lancé dans la presse le sarcasme *avant* l'information, il ne fait point part à l'opinion des changements survenus dans sa pensée *après* l'enquête.

Le baron Grimm, qui n'est pas métaphysicien, proclame authentiques les récits qu'il a recueillis de son côté, il les dit tout ce qu'il y a de plus authentique au monde, et se hâte de s'écrier : *Mais le moyen d'y croire!*

Ainsi l'un de ces deux critiques borne toute son ambition à renseigner la future baronne de Klingsporn, et l'autre à amuser la cour de Gotha. Si l'un ou l'autre traduisait le débat devant le public, il provoquait soit le démenti de l'opinion éclairée de la part de tous ceux qui avaient intérêt à ce que la vérité fût connue, soit le mot de l'énigme de la part de ceux qui le possédaient, soit *le silence de la confusion* de la part des menteurs, ce qui est un témoignage en faveur de la vérité sous la forme la plus décisive.

Mais le dix-huitième siècle vivait dans de singulières illusions. Il voulait tout comprendre, tout expliquer, ne sachant pas qu'on constate des faits, des effets et des causes, mais qu'on n'explique rien, que par conséquent on ne comprend rien. Est-ce donc rien comprendre que d'ignorer ce que nous ignorons toujours, lors même que nous savons le reste, c'est-à-dire, l'origine et le mode de tout? Dans cette illusion qu'on prenait pour l'esprit de critique en persoune, on avait nécessairement l'ambition de juger le surnaturel. On oubliait que le surnaturel, par cela seul qu'il est ce qu'il est, ne peut pas se juger d'après les règles empruntées au domaine du naturel et au système de ses

effets et de ses causes. Aussi le siècle dernier ne jugeait pas : il condamnait.

Notre critique, devenue plus vaste, devenue *la science de notre ignorance* et distinguant mieux les domaines, assigne à la science positive l'immense ensemble du naturel, à la science spéculative ou à la foi acceptée et justifiée par la raison, le domaine infini du surnaturel. Marche dans l'un qui veut, à pas comptés, la sonde plongée dans les flots, le bâton enfoncé dans la terre et le télescope braqué sur le ciel ; plane dans l'autre qui peut, le pied appuyé, il est vrai, sur les nuages, l'œil perdu dans les incommensurables horizons du temps et de l'espace, mais du moins l'intelligence, qui est lumière, guidée par toutes les autres intelligences et éclairée par la source de toute lumière.

Dans cette situation que la Providence nous a faite, que la critique moderne accepte au nom de la raison comme au nom de la foi, le surnaturel n'embarrasse plus que ceux qui n'en veulent point et ceux qui en veulent trop. Ceux au contraire qui n'en demandent que ce qui nous en est venu ou nous en vient encore légitimement, n'en ont jamais ni peur ni manque. Pour eux, que le monde spirituel vienne nous révéler ses mystères tout entiers et ses plus enivrantes splendeurs en telles proportions que ce soit, ils les accepteront avec joie, à la seule condition de les regarder bien en face.

Accueilli avec des dispositions plus rationnelles, Swedenborg rencontrait moins de difficultés et offrait plus de leçons, si ce n'est à la métaphysique, du moins à l'anthropologie. Or il est dans la psychologie anormale une catégorie très-connue sur laquelle sa vie venait

apporter les plus grandes lumières. Du moins l'extase est pour tous un des phénomènes les plus incontestables et le plus éclatant d'entre ceux qui promettent quelques découvertes dans la science de l'âme. Elle y prend une place extraordinaire, la première de toutes, mais une place très-légitime. Or, de tous les extatiques qui ont jamais étonné le monde par leurs facultés exceptionnelles, Swedenborg est sans contredit celui qui unit à la plus haute science la plus grande raison, comme il est aussi de tous les visionnaires celui dont les visions sont les plus nombreuses, les plus concordantes entre elles et les plus conformes à son système de doctrine, système très-complet, très-conscient de son principe, de ses conséquences, de son but et de ses résultats.

Que ce système soit contraire à ceux de toutes les écoles de philosophie et à ceux de toutes les écoles de théologie de son temps; qu'il prenne les textes sacrés dans un autre sens que toutes les communions chrétiennes, Swedenborg ne s'en cache pas, il s'en glorifie. Faire connaître le sens interne de la Bible, c'est sa mission, c'est le motif de l'ouverture privilégiée de son esprit. Que tout cela ne repose que sur une grande vision et sur une grande grâce, sur ce que lui seul a vu et entendu, il en convient si bien encore qu'il le dit sans cesse. Aux yeux de la critique, ce n'est là qu'une création de son esprit élevé à l'état extatique; mais n'est-ce pas un état merveilleusement digne d'attention que cette condition exceptionnelle où l'homme cesse de rencontrer des énigmes et de vivre dans le doute ou dans l'ignorance; cet état où il passe à volonté dans les

régions les plus hautes ou descend dans les plus basses pour s'y entretenir avec tous ceux qui peuvent le mieux l'instruire! Et remarquez bien que ce n'est pas l'imagination seule qui prend ce développement ou ce vol si étrange au moyen des ressources que lui fournit la mémoire ; remarquez qu'au contraire l'intelligence, sous sa forme la plus sublime, celle de la raison, prend sa part à la métamorphose. Car, dans Swedenborg, jamais la raison n'abdique; toujours elle se mêle de tout et toujours elle domine, analyse, compare, discute, argumente et élève théorie sur théorie, si bien qu'en fin de compte, après toutes les visions du ciel et des enfers, on se trouve avec lui en face d'un enseignement très-vaste, très-lié dans ses diverses parties et à ce point conséquent avec ses principes, qu'on ne peut s'y soustraire qu'en rejetant chacun de ceux-ci.

Ces principes, qui sont au nombre de deux, sa grande vision et son illumination, sont faciles à rejeter au premier aspect; en apparence, ils sont même faciles à combattre. Et pourtant il n'en est rien. Au nom de quoi les combattre? De l'impossibilité? Mais c'est un mot tombé. — De l'improbabilité? Autre mot de même valeur. Il vous dit que ce sont des faits. Vous les niez; il les affirme. Il se dit témoin oculaire et unique : Vous, qu'êtes-vous? — Philosophe? — Soit; mais il s'agit de faits et non pas de raisonnements. Il faut donc pour juge, non pas un philosophe, mais un historien; c'est-à-dire, il faut de ces deux choses une au moins : avoir vu ou entendu comme Swedenborg, ou prouver par des faits qu'il n'a ni vu ni entendu. C'est là ce qui est difficile. Car rien n'étant « têtu » comme un fait, rien ne

peut, si ce n'est un autre fait, le convaincre de faux. Cela ne force pas la conviction, je le sais bien; mais cela frappe toute réfutation au cœur.

Pour nous en convaincre, résumons ici ce vaste ensemble de nouveautés sur Dieu et l'homme, sur les anges et les esprits, sur le monde naturel et le monde spirituel, tout ce qu'on appelle la doctrine de Swedenborg, résumons-le en tenant compte des sources où il la puise.

Tout y est tiré en apparence des textes sacrés, mais en réalité des lumières extraordinaires que, dans sa pensée, Dieu donne à son intelligence; et tout est confirmé par les visions dont il jouit, par les communications qu'il reçoit dans la société des anges et dans celle des esprits, où il est admis par voie de privilége, lui seul entre tous les hommes qui ont habité la terre depuis la création.

A l'entendre, il n'y a dans tout cela, si rares ou si uniques que soient les faits, rien de miraculeux, rien qui ne soit très-naturel et ne puisse être donné à tout autre, si Dieu lui veut faire la même grâce; au contraire, tout homme porte en sa nature ou en son organisme humain les mêmes dispositions et les mêmes capacités; il n'y manque que l'ouverture d'esprit, du sens intime. Mais, cette ouverture accordée, tout se voit sous un autre jour. En effet, tout dans la doctrine du Voyant et sur tout point est nouveauté, tout y est critique et négation de ce qui est cru et enseigné dans toute autre; et ce qui révèle un créateur, c'est que la métaphysique religieuse de Swedenborg est d'une rare audace et d'une grande simplicité, si riche qu'elle soit.

Et d'abord, pour elle point de difficulté, plus d'ob-

scurité même ; sur tous les problèmes, des solutions et des solutions suprêmes. Tout y est révélation venue de Dieu, illumination de son homme intérieur par une grâce spéciale : tout ce qu'il enseigne a été vu et entendu par lui ; chaque chose en son lieu et à sa place. Sa science est faite et écrite *de visu et auditu*. Elle ne discute pas, elle expose des faits : ce que la révélation a fourni, et ce que la vision a confirmé ; si bien qu'il n'y a plus pour elle des questions, qu'il n'y a que des faits.

Et encore que ce soient des perceptions et non pas des visions, Swedenborg ne les accepte qu'à titre de confirmation ou de développement de ce qui lui est fourni par sa source véritable et réellement unique, le sens intérieur ou spirituel des saintes Écritures, pour la révélation duquel il a reçu une mission spéciale et pour la découverte duquel Dieu a ouvert son intelligence, comme il le fallait bien. Il ajoute formellement qu'il n'a jamais reçu aucune révélation propre, nouvelle, indépendante de la parole divine ; que tout son don se borne à cette illumination de son esprit pour l'intelligence du sens interne des saintes Écritures. Et pourtant il présente tout l'enseignement qu'elles offrent sous un jour si nouveau que sa religion chrétienne ne ressemble à aucune autre. Mais, chose curieuse, son illumination d'en haut a pour but de plaire à la raison. On dirait que tout son système d'interprétation lui est inspiré, d'une part, par la lecture de la lettre de Fénelon à l'évêque d'Arras, sur la lecture des saintes Écritures en langue vulgaire [et nous recommandons ce document à tous ceux qui veulent se rendre raison des origines de la conception fondamentale de Sweden-

borg]; d'autre part, par les objections des libres penseurs sur les obscurités et les impossibilités des textes sacrés. On dirait que de là vient essentiellement ce système où tout prend un autre sens, où tout s'explique naturellement, rationnellement, par la grande science, perdue et oblitérée pour les autres, de la correspondance des choses naturelles et des choses surnaturelles. Cette correspondance est à ce point intime qu'il n'y a pas deux ordres de choses; qu'il n'y en a qu'un sous deux formes; pas deux mondes, mais un seul sous deux formes; que la terre reproduit le ciel, ou *vice versâ;* que l'homme représente Dieu, ou que Dieu, les anges et les esprits ne sont que l'homme sous des expressions plus parfaites; que le ciel lui-même n'est que le *grand homme;* si bien que les différentes parties du ciel ne sont que la répétition en grand des différentes parties du corps humain, et que dans la caractéristique de celles-ci on a la caractéristique de celles-là.

On peut demander avec quelque doute, quelque surprise du moins, si l'idée de Dieu ou la théorie de la divinité que professe Swedenborg a pu différer sérieusement, en plein dix-huitième siècle, de celle de tout le monde, de ce qui était reçu dans le pur enseignement de la religion et de la philosophie.

Mais d'abord le pur enseignement sur cette théorie est rare dans tous les siècles, et s'il ne le fut pas dans le dernier, il ne se rencontre toutefois dans l'histoire aucune époque où il fût moins généralement accepté. Ensuite, si l'humanité éclairée tout entière fut un peu d'accord pour ce qui est des généralités, la sagesse et la bonté, l'éternité et l'immutabilité de Dieu, elle ne le

fut pas trop, pourtant, puisqu'il y avait dans cette fra tion éclairée, des monothéistes et des panthéistes, des unitaires et des trinitaires, des déistes et des théistes, des dualistes et des trithéistes, sans parler de ceux qui n'admettaient pas de Dieu du tout. Or, c'est en présence de toutes ces diversités que nous voyons Swedenborg. Aussi prend-il ses aises, et sa théorie est à ce point spéciale ou originale, qu'on ne saurait la ranger dans aucune des catégories connues. Les théologiens la disent très-rationaliste, les philosophes très-matérialiste, les uns et les autres un peu panthéiste. Voici ce qui en est d'après ses propres paroles en son dernier ouvrage, *La vraie religion.*

« On a divisé, dit-il, la trinité divine en trois personnes, dont chacune est Dieu et Seigneur ; de quoi il s'est répandu une espèce de *frénésie* (absence de saines conceptions) dans toute la théologie chrétienne, et l'esprit humain a été jeté dans un tel délire que les hommes ne savent pas si Dieu est *un* ou s'il y en a *trois.* Ils disent bien *un* dans le discours, mais ils pensent à *trois;* car la pensée ne s'accorde pas avec la parole. »

Faut-il conclure de ceci qu'il n'y a pas de trinité, ou bien, qu'il en est une qui se conçoit sans *frénésie?* Oui, dit Swedenborg sur les deux questions, et voici le vrai :

« Il existe une divine trinité, et elle est dans le Seigneur Dieu Sauveur Jésus-Christ, [triune ou triple] comme l'âme, le corps et l'opération qui en procède! Dieu a une âme (le Père), un corps *divin-humain* (le Fils) et une force qui opère, réchauffe et éclaire, (le Saint-Esprit).

« Cela est manifeste par les paroles que le Seigneur dit à ses disciples: Allez et instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Et voici la véritable histoire de la foi raisonnable: les trois, Père, Fils et Saint-Esprit, sont trois *essentiels* d'un seul Dieu. Avant la création du monde, cette trinité n'existait point. Elle a été *pourvue et faite* après la création, lorsque Dieu s'est incarné. La trinité de personnes est née au concile de Nicée et est entrée de là dans l'*Église et dans les sectes qui se sont séparées d'elle*. De là une abomination et une désolation telles que si un *nouveau* ciel et une *nouvelle* Église n'étaient pas établis par le Seigneur, nulle chair ne serait sauvée. »

Une nouvelle Église, soit, voilà ce que veut Swedenborg. Et cela se voit dans l'histoire ; mais quel nouveau ciel demandait-il? Dans sa pensée les deux choses n'en font qu'une : « Opérer la rédemption, c'est fonder un nouveau ciel et une nouvelle Église.

« Le Seigneur a prédit qu'il viendrait de nouveau dans le monde et il opère « aujourd'hui » la rédemption en fondant un nouveau ciel et une nouvelle Église. »

Swedenborg a déjà dit que l'erreur sur la trinité le demandait. Il y ajoute une autre raison qui l'exige : c'est avant tout la *chimère de la justification et de la sanctification par la foi seule*, cette grande doctrine de la réforme « pleine d'erreurs et d'absurdités, » dit-il, qui est figurée dans l'Apocalypse par le dragon et dont la chute y est prédite. Car chacun y peut lire ceci : « Après que le dragon fut précipité dans l'enfer, dit saint Jean, je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre,

et la nouvelle Jérusalem venant de Dieu, descendant du ciel. »

Voilà le nouveau monde et la nouvelle Église. N'y a t-il réellement salut que là? Il le paraît bien, car « par le dragon sont entendus ceux qui sont dans la foi de l'Église (protestante) d'aujourd'hui. » Continuons.

La rédemption ou l'œuvre essentielle du Fils est définie, et sa personne bien indiquée. Le Fils est Dieu en personne. « Jéhovah lui-même est venu dans le monde et a pris l'humanité. C'est Jéhovah appelé chez les prophètes *Sauveur* et *Rédempteur*. »

Remarquons qu'ici ce n'est plus en réalité Swedenborg qui nous apprend tout cela : c'est un ange qui, dans une de ces assemblées célestes auxquelles le Voyant est appelé et qu'il décrit avec tant d'aisance, proclame solennellement ce dogme, après avoir rappelé, pour la démontrer, force textes des saintes Écritures.

Si Dieu ou Jéhovah est le Fils, la question du Saint-Esprit est toute tranchée. Voici comment l'âme est l'esprit de l'homme. Le Saint-Esprit est l'esprit de Dieu. « S'il est dit dans le Nouveau Testament que le Saint-Esprit a rempli Élisabeth, Zacharie ou Siméon, cela veut dire qu'ils furent remplis de l'esprit de Jéhovah le Père, qui fut nommé Saint-Esprit à cause du Seigneur qui était déjà dans le monde!

Rien de plus simple que cela, rien qui fût plus goûté du siècle de Swedenborg, ou de la raison se faisant son christianisme. Seulement cela s'appelait dans les écrits de Locke le *christianisme raisonnable*, et cela soulevait, même dans la libre Angleterre, de grosses tempêtes. Cela y était professé par les libres penseurs, comme

par ceux de France et d'Allemagne ; mais la science sérieuse trouvait que ce christianisme *raisonnable*, cette religion sans mystère, sans dogme, sans culte et sans miracles, comme on aimait à dire, n'était plus le chrisnisme, faisait violence à l'Évangile tout en le proclamant sublime, et ruinait dans leurs principes la foi et les institutions enseignées dans les textes sacrés loyalement lus et qui avaient donné la civilisation, la gloire et la grandeur aux nations les plus illustres de la terre. Or si l'on accordait forcément aux Collins, aux Tindal et à leurs élèves la liberté de prendre dans ces textes, ici ce qui leur allait, et d'en rejeter ailleurs ce qui ne leur convenait pas, c'est que tels étaient les droits de tout libre penseur ou de tout adversaire du christianisme; mais on était fort surpris de voir aboutir au même résultat un homme extraordinairement illuminé pour en découvrir le sens spirituel.

Le rationalisme n'est pas encore le système le plus funeste qu'on ait reproché au célèbre minéralogiste: on l'accusa de matérialisme. Son Dieu, qui lui apparaît à Londres, est un auguste personnage vêtu de pourpre et rappelle trop saint Augustin apparaissant à madame Guyon pour n'être pas suspect, disait-on. Et sans hésiter il met dans ses cieux tout ce qu'il trouve sur la terre. Cela est très-matériel. En effet, loin d'y être trop dépaysé, en les parcourant sur ses pas, on sent à chaque instant qu'on ne l'est point assez. Quand nos artistes donnent à Dieu le Père et aux anges la forme humaine, c'est qu'ils n'en ont pas d'autre à leur donner et qu'ils n'ont pas la prétention d'être de bien grands métaphysiciens; d'ailleurs nul ne s'y trompe, vu qu'ils

n'ont pas la présomption de rien apprendre à personne ; mais Swedenborg fait sérieusement de Dieu un homme qui, s'il ne boit et ne mange pas lui-même, veille au moins à ce que ses élus ne mangent et ne boivent pas trop.

Son monde spirituel tout entier, le monde des anges et des esprits, est fait à l'image de l'homme. D'abord il n'admet pas un seul ange ni un seul esprit qui n'ait été homme. Ensuite tout habitant de son ciel et de son enfer, anges et esprits, mangent et boivent, marchent et dorment comme nous. Les cieux qu'ils habitent présentent des montagnes et des plaines, des forêts et des villes, des palais et des maisons, des champs et des vignes, des moissons et des fruits, des animaux et des meubles, des métaux et des pierres précieuses comme la terre. Les travaux et les affaires, les emplois et les dignités, les écritures et les livres, sont les mêmes encore que les nôtres. C'est tout simple, au premier abord: notre monde étant l'image de l'autre, la ressemblance des deux paraît forcée. Toutefois, qu'on ne se trompe pas sur la véritable pensée de Swedenborg. Suivant lui, tout est ici de substance terrestre, là tout est de substance céleste, spirituelle; et si les objets semblent les mêmes dans l'autre monde que dans celui-ci, ils y sont cependant toujours relatifs à l'état intérieur des anges et des esprits. D'ailleurs si les anges, pris ensemble, sont appelés le ciel, parce qu'ils le constituent, il y a toutefois dans le ciel des variétés infinies.

En effet, il se distingue en deux royaumes, en trois cieux et en d'innombrables sociétés.

Les deux royaumes se nomment le céleste et le spi-

rituel, ou celui des anges célestes et celui des anges spirituels. Ces derniers reçoivent le Divin moins intérieurement (?) que les célestes.

Les trois cieux (qu'on appelle simplement le troisième, le second et le premier) se suivent comme les pieds, le corps et la tête se suivent dans l'homme.

L'ange d'un ciel ne peut entrer chez les anges d'un autre ciel; mais, dans le même ciel, chacun peut être *consocié* [je prends les termes reçus] avec quiconque lui plaît.

Le Seigneur *conjoint* tous les cieux par son *influx* immédiat; car chez chaque ange et chez chaque homme il y a quelque chose d'intime et de suprême dans lequel le Divin du Seigneur influe par degrés. Cet intime ou ce suprême peut être appelé l'*entrée du Seigneur*, et par sa disposition à l'admettre, l'ange ou l'homme peut être élevé par le Seigneur jusqu'à lui; croire en lui, l'aimer et le voir; recevoir la sagesse *et parler d'après la raison*. C'est ce suprême qui le fait *vivre éternellement*. Mais ce qui se fait par le Seigneur dans cet intime de chacun *n'influe* [ne se fait comprendre] *clairement* dans la perception d'aucun ange; cela est audessus de sa conception.

Dans chaque ciel les anges sont distingués en sociétés, grandes et petites, composées de myriades, ou de quelques milliers. Les plus petites sont de quelques centaines, et dans une même société tous se distinguent entre eux selon leur degré de perfection. Ceux qui sont au milieu se trouvent dans la lumière la plus grande, ceux des périphéries dans la moindre.

Ceux qui se ressemblent s'associent. Il n'y a dans l'autre vie d'autres affinités, parentés ou amitiés que

celles qui sont de nature spirituelle. Unies de tendances et d'amour, les diverses sociétés des régions célestes communiquent entre elles *par l'extension de la sphère qui procède* de la vie de chacun. Ceux qui sont dans le ciel intime et au milieu de ce ciel ont une extension dans le ciel entier, c'est-à-dire dans tout l'univers. [Je transcris, je n'explique pas.]

Le ciel est où le Seigneur est reconnu, et l'Église est le ciel du Seigneur sur les terres. Je l'ai déjà dit, le ciel, dans tout son complexe, représente un seul homme : « c'est un arcane encore inconnu dans le monde, mais très-connu dans les cieux : Les anges appellent le ciel le *très-grand homme*, le *divin homme.* »

Cela rappelle le rôle que l'homme-type, Adam-Kadmon, joue dans la Kabbale, et semble prouver que Swedenborg n'a pas ignoré cette célèbre théosophie. J'admets aussi qu'il a fait de tous les anges du ciel le grand homme ou le divin homme, pour exprimer ces deux idées : que l'état de perfection auquel l'homme arrive comme ange, est l'état idéal de l'humanité; que la totalité des anges, considérée comme un être moral, doit être appelée le vrai homme ou le concept divin sous forme d'homme.

Quoi qu'il en soit, le ciel est gouverné par Dieu comme un seul homme, ce qui est tout simple, car « chaque société dans le ciel représente encore un seul homme, et chaque ange y est en parfaite forme humaine. » — Et pour couronner ce système où tout est d'une simplicité ingénieuse et subtile, le Seigneur lui-même est homme, si bien que les anges ne sont hommes que par lui, et que chacun n'est homme qu'autant qu'il reçoit le Sei-

gneur, ce qui implique, comme conséquence évidente, que quiconque ne le reçoit pas ne devient pas homme, mais reste en route. En route de quoi? Je ne sais.

Comme les diverses provinces du ciel correspondent aux diverses parties du corps humain, le royaume céleste est dans cette partie du corps où règne le bien, il est au cœur. Le royaume spirituel est là où règne le vrai, c'est-à-dire, non pas au cerveau mais au poumon, ce qui tient aux systèmes d'anatomie et de physiologie particuliers de l'auteur, pour qui le souffle pulmonaire signifie « l'entendement et le vrai de la foi. »

Au surplus, ceux qui sont dans la tête sont plus que les autres dans toute espèce de bien : dans l'intelligence, dans la paix, dans l'amour et dans la joie.

On voit d'ici, sans que je le dise, quels sont ceux qui sont dans les lombes et dans les régions voisines.

Cette correspondance du ciel avec l'organisme humain permet à chacun, s'il est sincère envers lui-même, de s'orienter, et de savoir au juste le nom de sa demeure future, ainsi que les noms des habitations qui toucheront à la sienne et avec lesquelles il pourra être tenté de faire connaissance. Mais n'est-ce pas là donner à la physiologie humaine une domination exagérée sur l'uranologie angélique?

Swedenborg prouve toute sa théorie par les textes sacrés, qu'il interprète selon son illumination; et toujours son interprétation est confirmée par ce qu'il *voit* et *entend*. « Qu'il y a cette correspondance entre tout ce qui appartient au ciel et ce qui appartient à l'homme, dit-il, cela m'a été montré par des expériences tellement nombreuses, que j'en ai acquis la confirmation comme

d'une chose évidente et hors de doute. Il m'est impossible de rapporter ces expériences, tant elles sont nombreuses, et il serait inutile de le faire ici, puisqu'elles sont consignées ailleurs, dans les *Arcanes célestes.* »

Cette science des correspondances est pour lui d'une grande portée en philosophie. La nature dans ses trois règnes, et l'histoire du monde tout entière, sont expliquées par Swedenborg selon cette théorie des correspondances que, d'après lui, l'ancien monde a si bien possédée et qui s'est retrouvée « aujourd'hui, grâce à une illumination extraordinaire. » D'ordinaire, nous croyons que, pour nous faire une idée admissible du ciel, il faut prendre à peu près le contre-pied de la terre; selon lui, nous ne saurions être plus complétement dans le faux. « Lorsqu'il m'a été donné d'être en société avec les anges, nous dit-il, j'ai vu les choses qui sont dans le ciel tout à fait comme celles que je vois dans le monde, et si clairement que je ne pouvais m'empêcher de me croire dans le monde et à la cour d'un roi. Je me suis aussi entretenu avec les anges comme un homme s'entretient avec un autre. »

Mais il faudrait des volumes, et des volumes encore, pour exposer tout ce que Swedenborg trouve dans les textes sacrés et ce qu'il a *vu* et *entendu* sur l'existence, les œuvres, la langue, les écritures, les demeures, les chambres à coucher, les jardins, les champs, les vêtements, la nourriture, les relations, le culte, les prédications, les félicités, la vie conjugale des anges et les changements d'état qui surviennent en eux. Or l'auteur pense que cette étude nouvelle est nécessaire. Car, pour lui c'est un fait certain, que tout ce que

d'autres ont dit et pensé jusqu'ici sur des intelligences supérieures à l'homme n'est qu'erreur.

En ce point, si larges que soient d'ailleurs ses vues, il est parfaitement d'accord avec la philosophie bornée qui n'a voulu, au siècle dernier, et ne veut aujourd'hui encore peupler l'univers tout entier que d'êtres façonnés sur le type de l'homme. Or cette conception, que j'appellerai étroite en ce qu'elle prend un des plus petits des globes pour le centre de tous les autres, se trouve fort embarrassée de les pourvoir tous d'êtres ayant la respiration et la vie, ces globes étant les uns trop chauds et les autres trop froids pour nos poumons.

Pour l'enfer, c'est encore la terre qui est le type de tout, et voici d'abord comment l'enfer diffère du ciel.

Le Seigneur apparaît dans le ciel comme le soleil. En vertu du divin amour qui est en lui et qui procède de lui, tous ceux qui sont dans les cieux se tournent constamment vers lui, avec cette nuance, que ceux qui sont dans le royaume céleste le voient comme le soleil, tandis que ceux qui ne sont que dans le royaume spirituel ne le voient que comme la lune. Ceux qui sont dans l'enfer se dirigent, au contraire, vers l'obscurité et vers les ténèbres ; ils sont si diamétralement opposés à la lumière qu'ils tournent le dos au Seigneur. En effet, tous ceux qui sont dans les enfers sont dans l'amour de soi et dans l'amour du monde. Ils se distinguent entre eux, à la vérité, et se nomment les uns génies, les autres esprits ; mais leur caractère général est le même dans toutes les divisions qu'ils forment. Leur situation physique est, comme leur condition morale, plus ou moins heureuse. De même que la chaleur du ciel

varie, comme la lumière, selon la diversité de ces régions, de même varie la chaleur de l'enfer. Car il y a aussi une chaleur dans les enfers; mais elle est immonde, et il en résulte « une odeur comme est dans le monde l'odeur du fumier et celle des éléments dont il se compose! Dans les enfers les plus abominables règne même une odeur semblable à celle des cadavres. »

L'odeur de soufre est ainsi puissamment détrônée. Mais en quel sens faut-il prendre tous ces mots?

« Par la chaleur ou le feu est entendu l'amour. Par le feu céleste, il faut entendre l'amour pour le Seigneur et l'amour envers le prochain, ainsi que toute affection qui appartient à ces amours; par le feu infernal l'amour de soi, l'amour du monde et toute concupiscence qui appartient à ces amours. » — Comme l'amour-propre est tout ce qui sent le plus mauvais au monde, la grande théorie des correspondances exige les qualités de l'atmosphère qui domine aux enfers et les explique.

En général, tout s'enchaîne dans ce système où tout se raisonne en dépit des visions et des illuminations qui le dominent en apparence; et rien de plus propre, je ne dis pas à instruire toujours et à ne jamais choquer, mais je dis à provoquer la raison sur les problèmes les plus dignes de préoccuper la pensée humaine. Si, dans ce que je viens d'en tirer, j'ai laissé entrevoir ici un doute, là une critique, plus loin un sourire, je dois dire en fin de compte, qu'en vue d'une force d'esprit aussi rare, d'un génie qui embrasse tout et classe tout, lors même qu'il n'illumine pas tout; en face d'une telle masse de textes, d'interprétations tour à tour hardies et profondes et d'idées originales ou sublimes, qui



heurtent toutes avec un égal dédain celles qui y sont opposées, si universelles qu'elles soient, je ne puis m'empêcher de reconnaître l'homme supérieur ou extraordinaire. Si donc je ne condamne pas ma critique, du moins je ne cache pas mon admiration. Je la proclamerais plus haut, je crois, si je trouvais tout cela dans un poëte, et je dis en tout cas que, si nul n'a sur la terre le droit de s'écrier, *cet homme dit vrai*, nul non plus n'a celui de nier que *tout ce que dit cet homme*, *il le croie vrai*.

Qu'a-t-il donc fait pour n'être pas lu et pour être combattu ou raillé à outrance quand il était lu?

Je l'ai dit, pour l'apprécier en connaissance de cause et d'égal à égal, il faudrait de deux choses l'une, ou avoir vu et entendu après lui, ou lui prouver qu'il n'a ni vu ni entendu. Or nul n'a été dans le cas de pouvoir faire l'un ou l'autre. La raison, il est vrai, est une autorité absolue; elle est en état de juger indépendamment de toute expérience, mais ce n'est qu'autant qu'elle est la raison absolue. Sinon, non. Lors même qu'elle n'est que ce qu'on appelle la raison la plus haute, ou la pensée la plus éclairée dans l'élite de l'humanité, elle est déjà une bien grande autorité, et cette raison, qui n'est pas la lumière absolue, est bien en droit aussi de condamner le monde spirituel de Swedenborg; mais en le dédaignant elle juge ce qu'elle ne connaît pas. Car, sauf ses partisans, personne ne lit plus les écrits de ce hardi créateur. Ceux-là même qui ne reculent pas à l'aspect de ses innombrables volumes, reculent dans la lecture devant ces deux opérations, la séparation de ses visions d'avec ses

idées, et la séparation dans ses idées de la poésie d'avec la philosophie, ou de la fable d'avec la vérité.

Le grand malheur qui arrive à Swedenborg dans ses écrits, c'est que le ciel y épouse sa pensée, sa personne et sa cause avec trop de vivacité, et que, dans toutes les assemblées et toutes les discussions de l'autre monde, ses ennemis personnels sont trop rudement combattus par les anges. A défaut des anges, c'est Swedenborg lui-même qui est appelé à les confondre. Dans le traité du *Ciel* et de l'*Enfer* on voit un « chef de la gauche » parler sur la foi, pour montrer qu'elle naît par un don de Dieu. Et il se fait applaudir des siens. Mais telle n'est pas la pensée de Swedenborg, et bientôt un ange de la droite réfute l'orateur pour montrer que l'homme puise la foi dans la parole sainte *au moyen de la lumière naturelle.* Puis, son discours ne suffisant pas encore, il passe la parole à Swedenborg, et celui-ci achève la leçon. Il réfute le chef de la gauche et le réduit au silence.

Cela ne doit pas surprendre à ce point de vue : les anges aiment à voir par nos yeux, à entendre par nos oreilles, à lire dans notre pensée. Aussi Swedenborg, qui sait s cosmologie spirituelle mieux qu'aucun astronome ne sait son ciel étoilé, ne les flatte pas ; au contraire, il les redresse ; il en remontre aux plus forts, ceux de la région la plus haute seuls exceptés.

Toutes ses questions favorites et sa théologie tout entière se formulent en visions où les anges proclament ses opinions à lui, ou bien en visions où il confond, lui, les esprits et leur impose sa pensée.

Cela importe pour la question de la pureté ; et même, abstraction faite des erreurs déjà relevées de Sweden-

borg, cela n'est guère propre à établir un préjugé favorable à la vérité des doctrines exposées dans des visions aussi personnelles.

Généralement l'auteur décrit très-simplement, dit négligemment et ne cherche aucun effet de style, mêlant le sacré et le profane sans nul souci. Que le ciel soit de droit l'asile de toutes les religions et de toutes les mythologies, ou que son interprète ait le privilége de prêter aux anges tel langage qu'il lui plaît, Swedenborg les fait parler de tout, des bords du Styx, des Vestales et de l'Olympe, en vrais païens : il fait à peu près comme le cardinal Bembo et d'autres humanistes du seizième siècle, qui semaient la terminologie polythéiste jusque dans leurs lettres officielles.

La véritable force de sa doctrine, si la force est dans l'abondance, serait dans ses enseignements sur les anges et les esprits, et sur les rapports des premiers, soit entre eux, soit avec Dieu d'une part soit avec nous d'une autre. Quant aux seconds, si riche que soit sa science sur leur compte, il a pour leurs rapports avec nous une très-profonde antipathie, et, bien loin de les rechercher avec quelque déférence, il rejette leur commerce avec un suprême dédain. Les esprits ne sont que les habitants très-inférieurs de l'autre monde ou des parties infimes du ciel, très-imparfaits, peu puissants, ayant plus besoin d'instruction que de pouvoir pour en donner. Ils seraient d'ailleurs aussi parfaits que les anges, qu'on tenterait en vain tels moyens ou tels autres pour se mettre en rapport avec eux. « Défions-nous de tout art qui prétendrait en enseigner. Dieu seul fait cette grâce à qui il veut, à qui elle est nécessaire pour remplir une grande

mission : il ouvre pour cela notre sens intérieur, il l'éclaire ou l'illumine par voie d'anticipation. »

En général, pour Swedenborg, voir un ange ou des anges d'une certaine catégorie, c'est peu de chose. A ses yeux avoir l'entrée des cieux et des enfers et pouvoir y assister à la discussion de tous les problèmes qui s'agitent ; être en état d'y prendre part et d'apprendre aux anges eux-mêmes autant qu'ils nous en apprennent, voilà ce qu'il faut, ce qu'il aime et ce qu'il pratique.

Mais, si nous passons du fond de ces récits de conférences célestes à la forme, elle atteste une étonnante richesse d'imagination, et prouve que si Swedenborg avait voulu s'y appliquer, il lui eût été facile de devenir un écrivain encore plus remarquable par son style que par le nombre de ses écrits. Un peintre qui aimerait ce genre de compositions, trouverait là des inspirations d'un grand caractère, et, depuis le genre le plus sublime jusqu'au plus grotesque, des détails d'une variété et de nuances infinies. Il n'est pas de poëte qui peigne mieux que Swedenborg, avec plus de délicatesse et de beauté, la transfiguration successive de l'homme au fur et à mesure de ses perfectionnements. Les rapports et les échanges des anges les uns avec les autres et les mille situations diverses où se trouvent des myriades de myriades d'esprits, sont indiqués avec la même richesse de d'idées et couleurs.

Devant un métaphysicien à ce point d'outre-monde on comprend les embarras de la frivole critique du dernier siècle. Il embarrasse bien un peu la nôtre aussi.

CHAPITRE XXVII

Swedenborg apprécié à notre point de vue. — Swedenborg jugé par les événements ou par l'histoire du progrès de ses idées. — La propagande de ses amis. — Les sociétés de Stockholm, de Londres, de Moscou, de Paris, de Rouen, etc. — Les publications de cette propagande. — Les résultats statistiques.

Un mystique contemporain, très-bienveillant pour Swedenborg, H. de Schubert, l'aimable biographe de madame la duchesse d'Orléans, a prétendu caractériser ensemble les théories et les visions de Swedenborg, en qualifiant son existence de *vie de rêve de l'âme*. Mais ce qu'il veut dire se conçoit-il? Est-ce une existence où l'âme ne vive que de rêves, congédie la raison et laisse aller l'imagination à toutes ses plus hautes fantaisies? Non, une pareille existence n'est elle-même qu'une conception fantastique. Ensuite, quiconque a lu deux pages de Swedenborg sait que ce n'est pas ainsi qu'il parle, qu'il agit, qu'il compose ses ouvrages. Aussi dirai-je volontiers que le mystique Schubert, quoique savant historien de l'âme, est peut-être de tous ceux qui ont

écrit leur jugement sur Swedenborg celui qui s'est le plus éloigné du vrai. J'ai dit que ce qui l'explique un peu c'est l'état extatique. Mais pour que l'extase nous rende complétement raison de lui, il nous faut donner à ce mot une acception toute nouvelle, infiniment plus compréhensive que celle qu'on lui donne d'ordinaire; car il doit désigner à la fois une situation de l'âme où elle soit en une sorte d'affranchissement de ses limites ordinaires, vive dans un monde qui n'est pas celui où l'enchaîne le corps, et jouisse de facultés plus vastes et plus indépendantes ou croie en jouir; le tout avec une foi absolue à la réalité de ce qu'elle crée et sans tomber le moins du monde dans le rêve normal, le rêve connu de tout le monde; sans perdre aucun de ses moyens ordinaires, ni sa science, ni sa puissance de raisonnement, ni la conscience de soi. D'ordinaire on entend par extatique un homme qui abdique la logique en faveur de la métaphysique la plus aventureuse, quitte le monde réel devenu trop étroit pour son ambition et plonge avec ardeur sa tête égarée dans ces régions nébuleuses que son imagination, devenue saintement la folle du logis, peuple à son choix d'anges qui puissent flatter son amour-propre ou de démons dont triomphe sa vanité. Il y a quelque chose de mieux que tout cela dans les extases de Swedenborg, toujours philosophe, dogmatiste ou polémiste, et observateur toujours sûr de lui, parfois peintre de mœurs et de caractères admirable. Pour lui, le terme a donc besoin d'une acception un peu élargie, et c'est à ce titre, c'est comme phénomène de psychologie, sinon unique dans l'histoire de l'humanité, du moins supérieur à tout

autre de même nature, qu'il offre de singuliers attraits à la large et généreuse critique de notre siècle, pour lequel une chose le met hors ligne : c'est qu'il n'a rien de commun avec les sciences occultes. Il les connaît, les pratique ou les aime moins que personne; il a très-mauvaise opinion des visionnaires et des enthousiastes, et il s'en sépare bien nettement.—Nous parlons de ses visions, mais ce qu'il s'attribue, ce ne sont pas des visions, ce sont des perceptions, et non pas des perceptions de clairvoyance mystique ou somnambulique, mais des perceptions de l'état de veille, d'une possession claire et nette de sa raison. « Il y a deux genres extraordinaires de visions, dit-il. J'y ai été mis seulement pour savoir comment ils sont. Le premier, c'est d'être emmené du corps... Je n'y ai été mis que deux fois et seulement pour savoir ce qu'il en est... Le second, c'est d'être transporté par l'esprit en un autre lieu. Quant à ce genre, il m'a été montré par une vive expérience ce qu'il en est, mais deux ou trois fois seulement. Voilà deux genres extraordinaires de visions. Mais tout ce qui est relaté dans cette première partie des *Arcanes célestes*, ce sont des perceptions ordinaires. Ce ne sont pas là des visions, ce sont des choses que j'ai vues en parfait état de veille du corps, et maintenant depuis plusieurs années. » (*Arc. cœlestia*, 1883.)

Aussi le plus audacieux d'entre les théosophes qui l'avaient précédé, Jacques Boehme, ce métaphysicien au grand cœur, ce Titan qui n'aimait qu'à s'élever et *qui ne prenait*, dit-il, *le vertige qu'à l'idée de descendre*, Boehme lui-même, n'était, aux yeux de Swedenborg, qu'un « bon homme. » « Il pouvait être de

quelque utilité à certaines intelligences, mais un danger pour les autres. » — Quant à lui-même, à l'entendre, il n'était pas possible qu'il conduisît à l'erreur, car son enseignement avait toutes ces garanties-ci :

1° La parole de Dieu dans les saintes Écritures;

2° Son illumination spéciale et directe de la part de Dieu, ou l'ouverture donnée à son intelligence pour pouvoir saisir dans le sens littéral le sens intérieur ;

3° La dictée des anges;

4° Les entretiens avec eux et avec les esprits les plus éminents;

5° Les instructions que Dieu lui avait données dans deux apparitions personnelles;

6° Le privilége qui lui était propre, de se transporter dans toutes les sphères du monde spirituel, où et quand il le désirait, soit pour son instruction, soit pour celle d'autrui;

7° Enfin la faculté de perception générale dans le ciel et sur la terre, abstraction faite de l'espace et du temps.

Cela va plus loin que tout ce qui s'était vu jusque-là.

Moïse s'était entretenu avec Jéhovah, il est vrai, mais il n'avait pas vu le Seigneur : il le dit souvent, et il ajoute, comme principe, que *nul ne peut voir le Seigneur et vivre.*

Les prophètes avaient reçu les ordres de Dieu, ses instructions, son inspiration et ses révélations; mais aucun d'eux n'avait obtenu la faculté de parcourir les régions célestes à volonté.

Mahomet y avait été élevé, disait-il; mais ce qu'il en rapporte dans le Coran n'est pas comparable à ce qu'en rapporte Swedenborg en cent endroits.

On sait les prétentions de Philon à l'illumination, et celles de Montanus au titre et à la mission de *paraclet*. On connaît les légendes des disciples de Plotin sur l'intuition divine de celui-ci et le commerce auquel ils prétendaient avec les démons et les démonides ou les esprits féminins. J'ai fait ailleurs l'histoire des ambitions gnostiques, et chacun connaît les révélations et les visions, les ravissements et les extases des saints de nos premiers siècles ou des saintes du moyen âge. Nous avons rappelé ci-dessus celles des mystiques et des théosophes de l'ère moderne, et raconté spécialement les hautes aspirations de Pasqualis, de Saint-Martin, du comte d'Hauterive, du conseiller d'Eckarthausen et de l'abbé Fournié, les uns cherchant le commerce avec les esprits, les autres jouissant de magnifiques apparitions. Tout cela, depuis les gnostiques jusqu'aux plus grandes merveilles du jour, est peu de chose auprès de celles que Swedenborg nous fait connaître dans son *Journal*, et de ce qu'il décrit dans ses nombreux ouvrages sur ses entretiens célestes.

Aussi les résultats qu'il obtint et l'influence qu'il exerça sur son siècle dépassèrent-ils tout ce qu'ont fait les personnages que nous venons de nommer dans l'alinéa précédent. Pour l'apprécier définitivement, il faut donc mettre le jugement de l'histoire à côté de celui de la philosophie. Le nombre des sectateurs d'une doctrine ne prouve rien, il est vrai, en faveur de sa vérité, et la philosophie ne reconnaît pas de vote par *assis* et *lever;* car s'il en était autrement, la vérité serait du côté de la majorité et le bouddhisme serait le système de la raison, puisqu'il compte plus de partisans que tout

autre. Toutefois, le succès est quelque chose, et il est juste de dire, en terminant notre appréciation d'une vie aussi exceptionnelle, que Swedenborg, qui ne fit rien pour organiser un parti, une école ou une secte, eut peu d'années après sa mort une nombreuse communauté, des partisans enthousiastes, de véritables fidèles, et en un mot l'Église dont il avait prédit l'avénement.

De son vivant, il ne voulut être ni chef de secte comme Jane Leade, ni évêque comme le comte de Zinsendorf; il se garda même, tout en se prédisant de nombreux disciples, de vouloir leur donner, soit des lois, soit des institutions quelconques. Ce devait être là leur affaire. Et de fait dès qu'ils se virent nantis de sa succession, si petit que fût leur nombre, ils ne s'en firent pas faute.

Ils commencèrent leur œuvre de fidèles disciples par le plus pressé, par la constatation des faits distinctifs de la vie de leur maître. Dès 1772, le lieutenant général Tuxen, un des plus distingués d'entre eux, s'enquit de tout ce qui le concernait auprès du personnage le plus considérable de Stockholm, l'ancien premier ministre, le comte Hœpken; et les cinq lettres que lui répondit ce dernier, du 11 mai 1772 au 6 juin 1781, sont, avec celle que Tuxen écrivit lui-même sur ce sujet, les premiers comme les plus beaux documents sur l'illustre Voyant. Rien n'était mieux approprié aux desseins d'une propagande éclairée. Car si l'ancien président du conseil de Suède aimait singulièrement la doctrine de la *Nouvelle Jérusalem* et la personne de Swedenborg, qu'il avait connu pendant quarante ans, il n'en gardait pas moins d'indépendance dans ses appréciations. Ainsi il disait volontiers qu'il avait long-

temps considéré les *Arcanes célestes* comme le produit d'une imagination échauffée. Mais il ajoutait « qu'il avait connu dans le monde beaucoup d'hommes éminents; qu'il en avait dû, dans sa position, juger les vices et les vertus, les faiblesses et les forces, et qu'il n'en avait trouvé aucun d'un caractère plus constamment vertueux et content que Swedenborg, qui était un véritable philosophe, doué du plus heureux génie et brillant du même éclat dans toutes les études qu'il embrassait, homme du jugement le plus sain et qui s'exprimait bien sur toute question. »

Un pareil témoignage, rendu après quarante ans de relations et un commmerce journalier dans les derniers temps, ne permettait le doute à personne. C'était là un panégyrique sans le fade langage d'un panégyriste, car le comte déclarait bel et bien : « Quant aux révélations de Swedenborg, elles n'ont eu jusqu'ici aucune utilité, au contraire.... Au surplus, dès que je tombe sur une idée extravagante, qui semble trahir un esprit en désordre, je ne juge pas... Nous lisons Platon avec admiration. Eh bien, il ne s'y trouve rien qui, dit par un autre, ne pût être taxé d'exagéré, d'inconcevable ou d'absurde (?). »

A ces documents si précieux se joint, ai-je dit, la lettre de Tuxen, qui n'est pas un enthousiaste non plus. Il croyait, doutait, questionnait et s'enquérait de tout en homme qui aimait le théosophe et qui voulait le faire connaître, mais ne voulait ni être dans l'erreur ni y mettre ses lecteurs. Sa lettre parut d'abord dans un journal anglais, *the New Jerusalem's Magazine,* 1790; mais, écrite avec infiniment de mesure et de fermeté à la

fois, elle méritait et elle obtint par d'autres voies la plus grande publicité.

On doit mettre à côté, si ce n'est au-dessus de ces lettres d'un homme d'État et d'un soldat, celles d'un savant docteur en théologie, de Beyer, professeur de littérature grecque à Gothenbourg. Celle qu'il date du 23 mars 1776, montre surtout le zèle intelligent qu'on apportait à la publication et à la traduction des écrits du théosophe, et elle donne d'importants détails puisés dans les entretiens de l'auteur avec Swedenborg.

L'*Éloge* de Sandel, si précieux qu'il fût aux yeux des swedenborgiens, ne pouvait tenir lieu d'une biographie, et un ami intime du maître, Robsahm, écrivit en suédois, en 1782, des Mémoires suivis sur sa vie.

Aux biographies et aux récits épistolaires, volontairement apologétiques, succédèrent les exposés de doctrine, les abrégés et les traductions des écrits de Swedenborg dans toutes les langues de l'Europe.

Dès 1782, Pernety, ancien bénédictin de France qu'on avait accueilli à Berlin avec la distinction empressée qu'on y accorda toujours à nos compatriotes lettrés, traduisit en français le *Traité du Ciel et de l'Enfer*, précédé d'un Éloge biographique de Swedenborg.

A Versailles, Mouet traduisit les œuvres spéculatives du théosophe. Or Mouet ou Moët n'était pas quelque personnage obscur ou quelque traducteur gagé; chef de bureau au principal ministère et conservateur de la Bibliothèque du roi à Versailles, son nom avait une telle autorité dans le public que Saint-Martin s'empressa de le rechercher quand il alla faire sa propagande dans cette ville. On essaya de fonder des réunions à Paris et

à Rouen. En 1788, Daillant de la Touche publia à Stockholm, pour être vendu à Strasbourg, où se trouvait la fleur de la jeunesse aristocratique du Nord, un *Abrégé* de la doctrine de Swedenborg, fort superficiel, mais bien fait pour le but qu'on avait en vue.

La faire connaître d'après les textes ainsi que son auteur, était un devoir pour ses amis ; car les journaux, le *Monthly Review* à leur tête, tout en qualifiant Swedenborg d'homme extraordinaire et de génie merveilleux, ne cessaient de harceler l'ombre du défunt.

Grâce à l'activité de ses disciples, leurs progrès furent rapides. On prenait les moyens nécessaires pour les assurer partout. On fondait des associations de propagande. Stockholm eut, sous le titre de « Société exégétique et philanthropique, » une petite communauté ou secte, qui compta cinquante membres dès 1786, et à la tête de laquelle on vit figurer l'ami de madame du Deffant, le comte de Creutz. Auparavant déjà et dès 1783, on avait formé à Londres une « Société théosophique et swedenborgienne. » Deux ans après, MM. Hindmarsh, Peckit et Spence se réunirent pour une édition tirée en petit nombre d'un écrit laissé inédit, l'*Apocalypse expliquée,* qui provoquait directement à la séparation. Londres avait, pour faire la propagande, le fils d'un de ces Français pleins d'activité et d'esprit que nos guerres de religion et nos folles intolérances avaient jetés en Angleterre, le docteur Chastanier. Un des plus anciens amis de Swedenborg, il groupait autour de lui les partisans les plus fidèles. Son « Journal novi-jérusalémite » poussait à l'organisation d'une Église par des extraits habilement choisis dans les écrits du

théosophe, et excitait le zèle des adeptes, à Londres comme à Moscou, comme ailleurs.

Nous venons de signaler en Angleterre et en Suède des associations formées en 1783 et en 1786. Dès l'an 1779, on en fondait en Pologne et en Russie. Celle de Moscou, composée de membres de la meilleure noblesse et présidée par le grand veneur de la couronne, le baron de Schroeder, traduisit les écrits de Swedenborg en langue russe. L'argent lui manquait si peu qu'elle envoya cent livres sterling à Chastanier pour l'impression à Londres de quelques œuvres du maître. On voulut y publier surtout ce qui était inédit : *L'Appendice de la Vraie Religion* (1780, in-4°); la *Clef hiéroglyphique des Arcanes naturels et spirituels par voie de représentations et de correspondances* (1784, in-4°); *l'Apocalypse expliquée selon le sens spirituel, avec révélation de choses cachées jusqu'ici* (Londres, 1785-89, 4 vol. in-4°), et l'*Explication du sens interne des livres prophétiques de l'Ancien Testament et des Psaumes* (Londres, 1784, in-4°).

La société de Moscou était secondée dans ses travaux et ses sacrifices par celle de la nouvelle capitale de l'empire russe, où les personnages les plus considérables de la cour applaudissaient au mouvement que ces écrits produisaient dans les esprits. Quand même on n'en partageait pas les doctrines, on les croyait du moins utiles au progrès de la pensée religieuse.

Chastanier, plein d'admiration pour son illustre ami, publia à la Haye, en 1786, son *Tableau raisonné de la doctrine céleste,* qui se répandit à Paris, à Versailles, à Rouen et à Strasbourg, où se trouvaient des disciples

de Pasqualis et de Saint-Martin. Lorsqu'en 1785 on débattit à Paris et à l'Académie des sciences la grande nouveauté du jour, le magnétisme animal, le marquis de Thomé intervint dans la discussion pour célébrer le nom de Swedenborg et lui revendiquer l'honneur de cette découverte, qu'il aurait entrevue et indiquée, dit-il, dès 1720. Thomé produisit nombre de passages des écrits du grand minéralogiste pour prouver qu'on les exploitait et s'en appropriait la science sans lui faire l'honneur de les citer, genre de vol à l'amiable qui est encore notre péché mignon. Si l'ardeur des démonstrations de Thomé ne convainquit pas les commissaires, elle attesta du moins l'enthousiasme de l'adepte, et donna dans Paris du retentissement au nom de Swedenborg. [V. *Journal encyclopédique*, t. VI, partie II, page 310, année 1785.]

Le marquis de Thomé ne borna pas là son zèle : Mercier, dont la légèreté est connue, ayant dit dans son *Tableau de Paris*, que les *Martinistes* étaient *Swedenborgiens,* il protesta avec beaucoup d'énergie. « On ne peut pas être plus mal instruit de la vérité que ne l'est Mercier, dit-il ; et il n'est pas juste qu'à l'étranger on soit égaré par son assertion. Rien n'est plus faux. La *science de Swedenborg est large et toujours appuyée sur le raisonnement, tandis que les Martinistes (les Martinézistes) ne s'appliquent qu'à voiler leurs mystères.* »

L'Angleterre, que le Voyant avait tant flattée dans la *Suite* du jugement dernier, alla plus loin que tout autre pays dans son enthousiasme pour l'illustre Suédois. Le zélé Chastanier y était secondé par un autre ami de Swedenborg, le conseiller de commerce Sprin-

ger, qui avait été employé dans les affaires politiques et qui fournissait les écrits de son illustre compatriote aux savants de Berlin, notamment à Pernety, lui donnant, avec de curieuses anecdotes, des détails sur les progrès de la doctrine (Lettre du 18 janvier 1782). Swedenborg avait prédit que ce serait dans les années 1780 à 1790 que sa doctrine ferait le plus de conquêtes. En effet, ses adeptes se réunirent en assemblée religieuse dans un temple de Great-East-Cheap, en 1788, et à partir de ce moment, ils virent se former, sur le type donné par leur association, toute une série de congrégations, ou du moins ils virent s'ouvrir une série de chapelles pour y célébrer le même culte.

Dès que ces types eurent été donnés, les swedenborgiens se groupèrent avec une rapidité et un enthousiasme inconnus dans les écoles philosophiques, et l'on put une fois de plus s'assurer que c'est par les doctrines religieuses que s'exercent dans l'humanité les influences les plus générales et les plus profondes. Les échos de la chapelle de Great-East se firent entendre de ce côté de la Manche au point qu'on en traduisit la liturgie en français dès 1788. Déjà les succès de Swedenborg étaient tels qu'il comptait sept mille disciples dans la seule ville de Manchester, où le ministre Clowes déployait une grande activité en sa faveur. D'autres villes ne suivaient cet exemple que lentement; cependant, selon Daillant de la Touche, il y avait dès lors vingt mille swedenborgiens dans le pays.

Les apôtres du Voyant, franchissant les mers, firent des prosélytes jusque dans les Indes orientales. On dit que les brahmes eux-mêmes se montrèrent accessibles

à cette métaphysique où il n'y a plus de problèmes, à cette religion où tous les dogmes sont démontrés par des faits vus et par des solutions entendues, à ce poétique ensemble d'extases et de visions où l'homme se coudoie dans les régions célestes avec les anges les plus élevés et les esprits les plus instruits, toujours leur ami, quelquefois leur instituteur. Aux États-Unis la race saxonne s'associa immédiatement aux nouvelles doctrines venues d'Angleterre, qui mettaient la foi à la portée du bon sens et au service de la raison, réduisaient le culte et le sacerdoce à leur expression la plus simple, et supprimaient tout ce qui pouvait embarrasser en pratique ou même contrarier en théorie son *self-government* moral et religieux.

Rien ne se comprend mieux que la puissance de ces principes soit dans la jeune Amérique soit partout où ils rencontraient les mêmes dispositions d'esprit.

La prédiction de Swedenborg sur les progrès de sa doctrine, à partir de 1780, se réalisa ainsi d'une façon éclatante, et l'avénement de la nouvelle Église au sujet duquel il avait eu tant de peine à calmer les impatiences de ses amis, s'établit si bien, même en Suède et en Hollande, que bientôt, nous assure-t-on, elle compta en Europe plus de cent mille âmes.

Mais ce chiffre est-il exact? Et est-il vrai qu'elle en compte quatre cent mille de nos jours? J'en doute; mais ce qui est très-vrai, c'est qu'aujourd'hui ce sont les deux pays les plus avancés de la civilisation moderne, la France et l'Allemagne, qui se joignent avec le plus de zèle à l'Angleterre et à l'Amérique pour publier, commenter, traduire et répandre les œuvres de l'illustre

Suédois. A en croire ces faits ou ces apparences, le jugement de la postérité la plus rapprochée serait très-différent de celui des contemporains.

Toutefois, nous l'avons dit, si le témoignage de l'histoire en ce qui concerne les faits est accepté avec la plus entière déférence, la critique en ce qui concerne les idées, en philosophie religieuse ou naturelle, se maintient dans son plus saint droit et dans son plus glorieux privilége, c'est-à-dire dans son inaliénable indépendance de toute considération de chiffre.

Elle pèse les raisons, elle ne compte pas les suffrages.

FIN.

NOTES

Page 20. *La reine lui conféra des lettres de noblesse, etc.* Swedenborg avait besoin d'une distinction. Il était du moins fort découragé, et dans une de ses lettres, celle du 14 septembre 1718, nous lisons ces curieux détails : « J'ai trouvé S. M. (Charles XII) très-gracieuse pour moi, au delà de ce que je pouvais espérer. Cela est de bon augure *pour l'avenir*. Le comte Mournir me montra aussi toute la faveur possible..... Le roi me demanda les motifs de la suspension du *Dédalus* (journal scientifique). Je *plaidai* le besoin de fonds. Mais quant à cela, il n'aime pas à en entendre parler. »

Un peu plus tard, il écrit dans une autre lettre : « J'ai pris un peu de congé cet été pour mettre sur le papier quelque chose que je regarde comme devant être ma dernière production. Car des spéculations et des inventions telles que les miennes ne trouvent en Suède ni pain ni protection..... tandis que la ruse et l'intrigue se poussent en avant. »

Plus tard encore, il ajoute, à propos de son travail sur le système décimal : « Ce que je viens d'imprimer sera ma dernière production ; car Pluton et l'Envie gouvernent les Hyperboréens, et mieux vaut mener parmi eux une vie d'idiot qu'une vie d'homme d'intelligence. »

Page 36. *Les principes des choses naturelles, etc.*, furent mis à l'*index*, ce qui contribua à les faire connaître ailleurs que dans le Nord.

Page 41. *L'infini, la cause finale de la nature.* La biographie américaine, Bosten, 1854, nous apprend qu'à la suite de ces publications, les hommes les plus éminents, Wolf, Flamstead, de la Hire, Varignon, Lavater, etc., etc., recherchèrent vivement l'honneur d'entrer en correspondance avec Swedenborg. Je crains qu'il n'y ait des anachronismes dans cette assertion ; mais j'espère bien que la Suède se décidera à publier tout ce qu'elle possède encore de lettres inédites de Swedenborg, ou de lettres adressées à Swedenberg, ainsi que j'en ai exprimé le désir à plusieurs des personnes les plus compétentes peur ce travail. On assure qu'il résulte d'une note de la main de Buffon, que ce grand naturaliste avait lu les *Principia* de Swedenberg dix ans avant d'émettre sa théorie sur les planètes. Je ne connais pas de lettres du genre de celles de Swedenborg qui offrissent un intérêt supérieur aux siennes.

Page 69. *A en juger par*, etc. Ce jugement n'est pas du général de Tuxen, il est du comte de Hœpken.

Page 80. Je discute la vision de Descartes dans un volume qui est sous presse.

Page 155. Lettre du général d'E. — Cette initiale indique le général d'Eiben.

Page 255. *Son ami voulant le voir s'embarquer*, etc. — On rapporte à un des voyages très-nombreux de Swedenborg allant de Londres à Stockholm un trait de sa rare délicatesse en matière d'équité. Il paya le droit de passage pour tous ses compagnons de route, en disant qu'il avait pris possession dans la cabine, *d'une façon déraisonnable*, de la majeure partie de l'espace qui y était à la disposition de tous.

Page 334. *Swedenborg mit à distribuer cet ouvrage le même soin*, etc.

A la nombreuse liste des universités auxquelles il envoyait ses publications, il faut ajouter celles de Glasgow et d'Aberdeen. Son ami, le docteur Messiter, était chargé de les transmettre en son nom

aux professeurs de théologie de ces académies. Il nous reste une des lettres dont le docteur accompagnait ces envois. V. Smithson, Documents concerning the life of E. Swedenborg. London, 1855, p. 38. Elle n'offre de curieux que des éloges un peu emphatiques de l'auteur.

Page 339. *Dans ce cas, nous ne nous verrons pas*, etc.

John Wesley eut-il des regrets au sujet de cette entrevue manquée?

Je l'ignore, mais le jugement qu'il a émis sur Swedenborg dans son Journal de 1770 doit en faire douter. Le voici : « Je me suis mis à lire les écrits du baron de Swedenborg et à y réfléchir sérieusement. J'ai commencé cette lecture avec beaucoup de prévention en sa faveur, sachant que c'était un homme pieux, d'un grand entendement, de beaucoup d'instruction et d'une foi vive. Je fus pourtant bientôt détrompé. Il suffit de connaître une seule de ses visions pour se mettre hors de doute sur son vrai caractère. C'est un des fous les plus ingénieux, les plus agréables, les plus amusants qui aient jamais mis la main à la plume. Ce sont des rêves à dormir debout, mais si extravagants, faisant si complétement divorce avec l'Écriture et le bon sens, que l'on pourrait avaler aussi franchement les contes du petit Poucet, ou de Jack le destructeur de géants. »

Il est vrai que ce jugement est antérieur à la demande d'un entretien; mais comment un homme, qui pensait ainsi en 1770, a-t-il pu désirer, même en secret, une entrevue avec Swedenborg en 1772? Était-ce pour le convertir? Évidemment non, car il ne pouvait pas se flatter d'obtenir ce résultat.

Page 370. *D'avoir arrangé*, etc.

L'Allemagne mystique portait sur Swedenborg le même jugement que l'Allemagne théosophique, témoin cette appréciation du célèbre Claudius, un des traducteurs de *Saint-Martin*.

« C'est encore une question de savoir si Swedenborg a vu réellement des esprits ou d'autres choses neuves, ou bien s'il a été fou. Toutefois, on ne peut guère refuser de croire qu'*il y a des esprits*, et Swedenborg disait, dans le plus grand calme et avec le plus grand sang-froid, soit pendant sa vie, soit sur son lit de mort... qu'il avait la faculté d'en voir et qu'il en avait vu. »

« De même que le nouveau monde existait déjà bien réellement et régulièrement avant *le faiseur de projets Christophe Colomb*, quoiqu'on n'en fût pas informé en Europe le moins du monde, *et* de même *que Colomb est arrivé à s'en faire une idée par une voie quelconque*, il pourrait y avoir une voie pour voir les esprits, quoique la manière dont il faut à cet effet polir les verres de la lunette soit demeurée un secret jusqu'à ce jour. Supposé même qu'il s'en rencontre un qui polisse ses verres d'une manière très-aventureuse, *cela ne tranche pas la question dans le sens négatif*. Au dire de gens bien avisés, il reste encore à découvrir bien du vrai caché jusqu'ici, peut-être même caché très-près de nous. Et cela étant, tous les *projets* d'un brave homme devraient être sacrés à nos yeux, ne fût-ce qu'à titre d'aspirations généreuses. (La fin *de tout cela* aux Champs-Élysées.) »

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cᵉ, rue Mazarine, 30.

OUVRAGES D'EMMANUEL SWEDENBORG

traduits en français

PAR J.-F.-E. LE BOYS DES GUAYS.

Saint-Amand (Cher)

A la librairie de *la Nouvelle Jérusalem*, chez Porte, libraire.

Paris

M. Minot, rue Monsieur-le-Prince, 58.
E. Jung-Treuttel, libraire, rue de Lille, 19.
A la librairie académique Didier et C[ie].

Prix.

1° Arcanes Célestes qui sont dans l'Écriture Sainte ou la Parole du Seigneur, avec les merveilles qui ont été vues dans le Monde des Esprits et dans le Ciel des Anges. — Premier ouvrage théologique publié par Swedenborg (Londres, 1745-1756, sans nom d'auteur), comprenant l'explication du sens spirituel de la Genèse et de l'Exode, avec la démonstration appuyée des passages tirés de toutes les parties de l'Écriture, — 16 vol. in-8°. . . . . 120 »
(Chaque volume pris séparément, 7 f. 50.)

2° Des Terres dans notre Monde solaire, qui sont appelées Planètes, et des Terres dans le Ciel astral; de leurs Habitants, de leurs Esprits et de leurs Anges, d'après ce qui a été entendu et vu par l'Auteur (l'original latin publié à Londres, 1758); avec Notes tirées des *Arcanes Célestes* dont cet Opuscule est lui-même un Extrait, — 1 vol. in-12, avec Table analytique. . . . . 2 »

3° Du Ciel *et de ses Merveilles*, et de l'Enfer, d'après ce qui a été vu et entendu par l'Auteur, avec Notes extraites des *Arcanes Célestes* (original latin : Lon-

Prix.

dres, 1758), — 1 vol. in-12, avec Table analytique et Index . . . . 2 »

(Ce volume, contenant 500 pages, est coté 2 fr. au lieu de 5 fr., sur la demande de la personne qui a pourvu aux frais de l'impression.)

4° Du Jugement Dernier *et de la Babylonie détruite* (Apoc. Chap. XVIII); qu'ainsi tout ce qui a été prédit dans l'Apocalypse est aujourd'hui accompli; d'après ce qui a été entendu et vu (original latin : Londres, 1758), — 1 vol. in-12, avec Table anal. . 2 »

5° Du Cheval blanc, *dont il est parlé dans l'Apocalypse* (Chap. XIX), et ensuite, *de la Parole et de son sens Spirituel* ou Interne, d'après les *Arcanes Célestes* (original latin : Londres, 1758), — 1 vol. in-12, avec Table analytique et Index 1 50

6° De la Nouvelle Jérusalem *et de sa Doctrine Céleste*, d'après ce qui a été entendu du Ciel, avec quelques préliminaires sur le *Nouveau Ciel* et sur la *Nouvelle Terre* (Apoc. Chap. XXI); et, sur chaque point de Doctrine, des Extraits des *Arcanes Célestes* (original latin : Londres, 1758), — 1 vol. in-12, avec Table analytique et Index . . . . 4 »

7° Doctrine *de la Nouvelle Jérusalem* sur le Seigneur (original latin : Amsterdam, 1763),— 1 vol. in-8°. . . . . 2 »

8° Doctrine *de la Nouvelle Jérusalem* sur l'Écriture Sainte (original lat. : Amsterdam, 1763), — 1 vol. in-18. . . . . 1 »

9° Doctrine de Vie *pour la Nouvelle Jérusalem*, d'après les préceptes du Décalogue (original latin : Amsterdam, 1763), — 1 vol. in-18 . . . . 1 »

10° Doctrine *de la Nouvelle Jérusalem* sur la Foi (original latin : Amsterdam, 1763),— 1 vol. in-8° . 1 50

Les *quatre Doctrines* précédentes réunies en un Volume, 2e Édition in-12, chacune avec Table anal. et Index . . . . 5 »

Prix.

11° Continuation *sur le Jugement Dernier* et sur le Monde spirituel (original lat. : Amsterdam, 1763), — 1 vol. in-12, avec Table. . . . . 2 »

12° La Sagesse Angélique sur le Divin Amour et sur la Divine Sagesse (Amsterdam, 1763), — 1 vol. in-12, avec Table anal. et Index . . . . 5 »

13° La Sagesse Angélique sur la Divine Providence (original latin : Amsterdam, 1764), — 1 vol. in-12, avec Table anal. et Index . . . . 5 »

14° L'Apocalypse Révélée, dans laquelle sont dévoilés les Arcanes qui y sont prédits, et qui jusqu'à présent ont été profondément cachés (original latin : Amsterdam, 1766). Comme pour la Genèse et l'Exode dans les *Arcanes Célestes*, l'explication de chaque Verset et de chaque Mot est appuyée de passages tirés de toutes les parties de l'Écriture, — 3 vol. in-12, avec Table anal. et Index à la fin du 3ᵉ vol. . . . . 15 »

15° *Délices de la Sagesse sur* l'Amour Conjugal; à la suite sont placées les Voluptés de la folie sur l'Amour scortatoire (original lat. : Amsterdam, 1768; « par Emmanuel Swedenborg, suédois; » avec liste des ouvrages précédents non signés, publiés par l'auteur depuis 1749), — 2 vol. in-12, avec Table analytique et Index. . . . . 8 »

16° Du Commerce de l'Ame et du Corps, que l'on croit exister ou par Influx physique, ou par Influx spirituel, ou par Harmonie préétablie (« par Emmanuel Swedenborg, » — Londres, 1769), — 1 vol. in-18 . 1 »

Le même Ouvrage, 2ᵉ Édition, avec Table analytique et Index 1 50

17° Réponse *à une lettre que m'a écrite un ami* (Autobiographie de l'Auteur; l'original latin publié à Londres, 1769; signé « Emmanuel Swedenborg »), — in-12. . . . . » 25

Prix.

18° EXPOSITION SOMMAIRE de la Doctrine de la Nouvelle Église qui est entendue par la Nouvelle Jérusalem dans l'Apocalypse (« par Emmanuel Swedenborg, suédois, » — Amsterdam, 1769), — 1 vol. in-18. . 1 50

Le même Ouvrage, 2° Édition, avec Table analytique et Index 2 50

19° LA VRAIE RELIGION CHRÉTIENNE, contenant toute la Théologie de la Nouvelle Église prédite par le Seigneur dans Daniel, Chap. VII. 13, 14, et dans l'Apocalypse, Chap. XXI. 1, 2 (« par Emmanuel Swedenborg, serviteur du Seigneur Jésus-Christ, » — Amsterdam, 1771), — 3 vol. in-12, avec Table analytique et Index des passages de la Parole à la fin du 3° vol. . . . . 15 »

OUVRAGES POSTHUMES.

20° INDEX des mots, des noms et des choses contenues dans les *Arcanes Célestes*, — 1 vol. in-8° 7 50

21° *Exposition sommaire du* SENS INTERNE des Livres prophétiques de l'Ancien Testament et des Psaumes de David, avec double Index de l'Auteur (travail cité dans la Doctrine *sur l'Écriture Sainte*, N° 97), — in-8° . . . . 3 »

22° L'APOCALYPSE EXPLIQUÉE selon le sens spirituel (travail préparatoire à *l'Apocalypse Révélée*, commencé en 1759, date inscrite au titre du Manuscrit, et le plus étendu après les *Arcanes Célestes* pour l'explication des textes des Écritures), — 7 vol. in-8°, avec Index des passages de la Parole à la fin du 7° vol. . . . . 70 »

23° DOCTRINE *de la Nouvelle Jérusalem* SUR LA CHARITÉ (annoncée dans *l'Apocalypse Révélée*), N° 915, — 1 vol. in-8° . . . . 1 »

Le même Ouvrage, — 1 vol. in-32, avec Table anal. 1 »

	Prix.
24° *Neuf Questions* sur la Trinité, proposées à Em. Swedenborg par Th. Hartley, et Réponses de Swedenborg, — in-18.	» 25
25° Couronnement ou Appendice à la *Vraie Religion Chrétienne* (annoncé dans cet Ouvrage, N° 758), — 1 vol. in-18.	1 50

OPUSCULES EXTRAITS DES OUVRAGES PRÉCÉDENTS.

26° Traité des Représentations et des Correspondances (Extrait des *Arcanes Célestes*), — 1 vol. in-32, avec Table anal.	2 50
27° Doctrine sur la Charité (Extrait des *Arcanes Célestes*), — 1 vol. in-8°.	1 50
Le même Ouvrage, — 1 vol. in-32, avec Table anal. .	1 50
28° Des Biens de la Charité ou bonnes Œuvres, et Explication du Décalogue (Extrait de *l'Apocalypse Révélée*), — in-8°	1 50
Le même Ouvrage, — 1 vol. in-32, avec *Notice sur Swedenborg* et Table analytique	1 50
29° De la Parole, et de sa Sainteté (Extrait de *l'Apoc. Expl.*) — In-8°.	» 75
Le même Ouvrage, — 1 vol. in-32, avec Table anal. .	» 75
30° Doctrine sur Dieu Triun (au sujet du *Symbole d'Atanase*, — Extrait de *l'Apoc. Expl.*) — 1 vol. in-32, avec Table anal.	2 »
31° *De la Toute-Présence et de la Toute-Science de Dieu* (Extrait de *l'Apoc. Expl.*; — suite du précédent), — in-32, avec Table anal.	» 50
32° *Du Divin Amour et de la Divine Sagesse* (Traité joint au M. S. original de *l'Apoc. Expl.*; travail préparatoire à la *Sagesse Angélique sur le Divin Amour et la Divine Sagesse*), — in-8°.	2 »

EXTRAITS, ET TRAVAUX SUR LES SAINTES ÉCRITURES

D'APRÈS SWEDENBORG.

	Prix.
L'Apocalypse dans son Sens spirituel, d'après *l'Apocalypse Révélée* et *l'Apocalypse Expliquée* d'Emm. Swedenborg, suivie du Sens spirituel de Matth. Chap. XXIV, d'après les *Arcanes Célestes*, par Le Boys des Guays, — 1 vol. in-8°	7 50
Exégèse sur Jean (Chap. XX, XXI), par le Même,—1 vol. in-8°	» 50
Index général des passages de la Divine Parole cités dans les écrits d'Emm. Swedenborg, par le Même, — 1 vol. in-8°.	10 »
Scriptura sacra seu Verbum Domini, ex lingua originali in latinam, duce Emmanuele Swedenborgio, translata. — Accedunt Sensus spiritualis explicationes ex ejusdem Operibus theologicis collectæ. Recensuerunt, suppleverunt, notas adjecerunt J.-F.-Steph. Le Boys des Guays et J.-B.-Aug. Harlé. — Pars quarta, *Libri prophetici*, tomus I (totius Operis, VII) Esaïas,—in-8°	10 »
Le Nouveau Testament : — (Évangile selon les quatre Évangélistes, et Apocalypse). — Traduction littérale, par J.-F.-E. Le Boys des Guays et J.-B.-A. Harlé, — 1 vol. in-32	2 50

OUVRAGES D'INTRODUCTION A SWEDENBORG.

Lettres à un homme du monde, ou Système de Philosophie religieuse, par Le Boys des Guays (Lettres publiées, de 1841 à 1848, dans *la Nouvelle Jérusalem*, Revue religieuse et scientifique), — 1 vol. in-12 . . .	3 »

	PRIX.
De LA RELIGION considérée dans son action sur l'état de la Société, par le Même, — in-12	» 50
Oberlin, disciple des doctrines de Swedenborg, — in-32.	» 25
Enquête sur l'anecdote de la reine Louise-Ulrique, — in-8°	» 50
La Religion du Bon Sens, par Éd. Richer, — 1 vol. in-12	6 »
Mélanges, par le Même, — 2 vol. in-12.	12 »
Exposition populaire de la Vraie Religion Chrétienne, par A. Blanchet.	» 50
Abrégé des doctrines de la *Vraie Religion Chrétienne* d'après Swedenborg, par Rob. Hindmarsh, trad. de l'anglais, — 1 vol. in-12.	3 »
Appel aux hommes réfléchis, par le Rév. Sam. Noble, trad. de l'anglais, — 1 vol. in-12.	5 »
Particularités de la Bible, par le Rév. H. Rendell, trad. de l'anglais, — 1 vol. 12	5 »

Seront prochainement publiés :

Table analytique et Index des *Arcanes Célestes*, — 3 vol. in-8°.
Table analytique de *l'Apocalypse Expliquée*, — 1 vol. in-8°.
SCRIPTURA SACRA, Pars tertia : PSALMI, — 1 vol. in-8°.
LES PSAUMES, traduction littérale, — 1 vol. in-32.
Lettres de Robert Hindmarsh au docteur Priestley, trad. de l'anglais, par E. Rollet, — 1 vol. in-12.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de Destenay, rue Lafayette.





